

INSTITUT D'ÉTUDES BYZANTINES

N. IORGA

ÉTUDES
BYZANTINES

I.

BUCAREST

1939

INSTITUT D'ÉTUDES BYZANTINES

N. IORGA

ÉTUDES
BYZANTINES

I.

BUCAREST

1939

ETUDES BYZANTINES

I

Comme un hommage aux chercheurs de choses byzantines qui se réuniront bientôt sur cette côte d'Afrique où Byzance sut se gagner par les armes l'héritage de Rome, conquérante et civilisatrice, nous avons voulu rendre un service à nos préoccupations communes en rééditant, dans des conditions meilleures pour la plupart, des études datant parfois d'une vingtaine d'années, qui ont tâché de donner des solutions nouvelles à des problèmes importants, sur lesquels on s'est depuis longtemps essayé sans succès.

On en trouvera d'abord une qui date de 1914, puis deux séries de conférences en Sorbonne: *Formes byzantines et réalités balcaniques*¹, *Relations entre l'Orient et Occident au moyen-âge*². Des conférences occasionnelles, des articles dispersés s'y ajoutent.

Toutes ces considérations se placent comme des prolégomènes à notre *Histoire de la vie byzantine*³, dont les buts et la portée nous ont paru être trop négligés.

Peut-être dans cette forme nouvelle notre contribution jouira-t-elle d'un meilleur accueil que celui que ces chapitres ont eu à leur première apparition.

¹ Paris, Gamber, 1923.

² *Ibid.*

³ Trois volumes, Bucarest 1934.

I.

NOTES D'UN HISTORIEN RELATIVES AUX
ÉVÉNEMENTS DES BALCANS
(1914 ¹)

¹ Cette étude et celles qui suivent immédiatement ont servi à M. P. Mutafčiev (*Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*, Sofia 1932, remaniement d'une édition en bulgare), professeur à l'Université de Sofia, à lancer un pamphlet dont nous avons montré les vrais buts et la portée dans notre *Revue Historique du Sud-Est européen*, X, pp. 65-72. Nous lui devons seulement quelques retouches pour les détails ; elles auraient pu être présentées sans tout ce qui les accompagne, dans une forme qui déshonore la science.

Après une guerre couronnée de grands succès inattendus, l'Europe, revenue à sa tâche habituelle d'assurer un équilibre permanent entre la situation des différents États, s'occupe de revoir les résultats, d'une transformation radicale, des conflits balcaniques. La Roumanie, qui doit sauvegarder les intérêts de ses conationaux sur la rive droite du Danube et dans le Pinde, veut avoir aussi voix au chapitre et elle a reçu l'assurance que ce droit lui sera reconnu.

Il faudra s'occuper au cours de ces négociations de tous les problèmes soulevés par les derniers changements. A savoir : de la tradition bulgare et serbe qui tend vers Constantinople, du besoin des Serbes d'arriver à la Mer Adriatique, de la tendance des Monténégrins de former avec des éléments slaves et albanais un État plus grand, des aspirations manifestées par les Albanais, qui veulent avoir leur État national, du désir des Roumains du Pinde de conserver leur individualité ethnique, du rêve grec d'une Byzance ressuscitée dans toute son étendue. Et, ensuite, de l'autre côté du Danube et de l'Adriatique : souvenirs italiens de la colonisation sur le littoral balcanique de cette Mer, volonté de l'Autriche de conserver sa suprématie dans les Balkans de même que dans les Carpathes, espérances des Russes de rester les protecteurs de leurs frères slaves cadets et, enfin, présence de la Roumanie dans la Dobrogea et de l'élément roumain sur la rive droite du Danube. Le spectateur peut être impressionné par le bruit anonyme des démonstrations populaires, par les cris passionnés des patriotes fanatiques, par la spéculation des journaux de sensation. Il gagnera en consultant l'histoire, qui lui montrera que des situations semblables se sont déjà présentées et qu'elles ont été résolues dans un sens qui sera probablement celui qui, cette fois encore, s'imposera¹.

Le but de ces pages est de fournir cette contribution de l'historien.

¹ Mais il a fallu les sanctions de la grande guerre (1939),

CHAPITRE I.

LA PÉNÉTRATION BULGARE ET L'EMPIRE D'ORIENT

L'„Ongl“, la région au-dessus des bouches du Danube, a servi, de même que la Crimée, d'abri et de repaire passager aux barbares qui s'y sont succédés : Bastarnes de l'île de Peucé, Goths, en conflit avec les fils de Constantin-le-Grand et leurs successeurs, plus tard : Bulgares, Petchénègues, Hongrois et Tatars. Parmi ces nations, d'origine différente, les Bastarnes périrent sans laisser de trace, s'étant confondus probablement bien que d'origine différente¹, avec les Goths qui, traversant la Péninsule Balcanique, passèrent en Italie. Les Petchénègues descendirent vers la Valachie pour envahir ensuite la Mésie et la Thrace et disparaître après la grande bataille décisive de Lébonion; les Hongrois tournèrent la ligne des Carpathes pour arriver ainsi à la steppe danubienne de la Pannonie et, enfin, les Tatars, qui avaient pillé d'abord jusqu'au coeur de la Hongrie et de l'Allemagne, colonisèrent ensuite la Dobrogea.

S'ils avaient été aussi nombreux que les Goths, les Petchénègues et les Hongrois, les Bulgares auraient joué un rôle historique tout aussi bruyant et mouvementé que celui de ces autres barbares. Leurs bandes touraniennes auraient couvert tout le territoire qui s'étend du Danube à Constantinople, – et ils auraient peut-être succombé à la tâche. Ou bien la Mésie aurait vu s'établir, avec l'aide de la civilisation slave, mais sans la langue slave, un État semblable à celui des Hongrois en Pannonie, qui ont couvert de leur vêtement national la population conquise, bien que beaucoup plus cultivée.

De fait, les choses se passèrent tout autrement. Les Bulgares

¹ Cf. Io-ga, *Histoire des Romains et de la romanité orientale*, I^a, 1938.

étaient déjà mentionnés d'une manière incidente dans les sources byzantines plus anciennes, lorsque paraît, dans la compilation tardive, brève et superficielle du moine Théophane, qui rend cependant un texte contemporain, employé aussi par le Patriarche byzantin Nicéphore, un chef des Bulgares de l'Étel (Volga) et du Don, établi dans les contrées que Byzance connaissait mieux par les pêcheries d'esturgeon et de „poisson bulgare“ ou par les récits des Juifs de Phanagoria que par les descriptions fabuleuses des géographes qui parlaient des „portes ibériques“ et de la „terre des Sarmates“. Son père, Krobotos (Krvat, Kurt, nom turc caractéristique), avait eu cinq fils, qui se partagèrent, comme ceux d'Attila, les soldats et les armes et suivirent cinq routes différentes. Un d'entre eux se retrouve au milieu des Avars, qui étaient à cette époque les maîtres en Pannonie et les siens disparurent au milieu de ces congénères; un autre, qui porte le nom vraiment touranique de Batbaï (Βατβαϊζν), demeure dans le „domaine paternel“. Asparouc (Ispéric), dont le nom rappelle celui de l'ancien général et tuteur impérial Aspar, fils d'Ardabour, s'établit dans l'„Ongl“.

Le nouveau chef, *κῦρος, ἄρχων*, pille dans la Scythie Mineure, la Dobrogea actuelle. C'était la seule manière dont pouvait se nourrir son peuple qui vivait dans un camp fortifié, par crainte des Byzantins et des Kazars aussi, qui, ayant soumis les terres de Batbaï, s'étaient étendus jusqu'au Dniépr. Les Roumains de l'Orient jugeaient cette lignée: „sale et impure“, — *ξυπαρὸν καὶ ἀκάθαρτον*, — comme l'étaient, du reste, pour ces représentants de la plus haute civilisation, toutes les espèces de la race hunne. Les Impériaux tentent une grande attaque contre ces intrus, faisant passer leur infanterie „par la région entre l'Ongl et le Danube“, donc par la Dobrogea, pendant que la flotte se dirige vers les bouches du fleuve. Les Romains passent le fleuve, et l'ennemi se cache dans ses marécages. La retraite de l'empereur, malade, provoque une panique dans l'armée restée autour de sa personne. Les Bulgares la poursuivent au-delà du fleuve et arrivent jusqu'à Varna. Mais, au lieu de revenir dans leurs premiers quartiers du Boudchac, ils s'y établissent.

Ne pouvant pas les éloigner, l'Empire est contraint de reconnaître leur présence en Mésie. Malgré la douleur des „patriotes“, qui résonne aussi dans les pages de notre historien, il accepte

donc comme fédérés établis en terre romaine les voisins qu'il avait jugés auparavant insupportables et fournit aussi, selon la coutume, des sommes annuelles pour leur entretien, qui devaient représenter un salaire fictif. C'est de la même manière que s'étaient fixés, pour plus d'un siècle, en Dacie, couvrant une retraite d'opportunité des Romains, les Goths.

Tel est le commencement des Bulgares, mais ce fut aussi leur fin.

Car les envahisseurs trouvèrent les sept lignées, γεγαλ, „des Slaves“, des „Sclavines“ („Schiavoni“, Esclavons; pour les Roumains, qui les ont donc connus comme tels, des *ῤχει: Sclavi*), qui s'étendaient entre Varna, le Danube, l'„Avaria“, — qui comprenait aussi la Serbie, — et les „clissoures“, les défilés fortifiés des Balkans, dont le chroniqueur cite une, celle des Bérigabes, Βερίγαβων, Brégovo. Il donne le nom d'une seule parmi ces lignées, celle qui avait la garde de la „clissoure“ déjà mentionnée. Pour des motifs militaires, les nouveaux maîtres la transportent vers le Nord: ce sont les „Sévères“, donc les „Septentrionaux“. Sauf ceux qui faisaient fonctions de garde-frontières, ces Slaves, peu nombreux, sans villes, incapables de mener une vie indépendante, soumis sous tous les rapports aux Byzantins, qui conservaient leurs places fortifiées sur toute la rive du Danube et de la Mer Noire, étaient les plus paisibles parmi les sujets de l'Empire. Malgré le nombre restreint de ces Slaves, les Bulgares ne pouvaient pas garder longtemps leur caractère national contre l'influence exercée par ceux qu'ils avaient trouvés sur ce nouveau territoire. La nation „laide et intrusive“ (μυσαρὸς καὶ νεοφρονής) se transforma donc rapidement¹.

Mais, auprès de cette Bulgarie, une „Sclavinie“² persista encore. Pendant que Justinien le nouveau repoussait une invasion bulgare *en Thrace*, il traversait cette „Sclavinie“ pour arriver à Salonique et il fit transporter en Asie Mineure des milliers de Slaves. Ces exilés étaient si nombreux qu'ils purent donner, après quelques années, à l'Empire la troupe de „l'armée de réserve“, λαὸς περιούσιος, commandée par Nebulo³.

¹ Théophane, éd. de Bonn, I, p. 514 et suiv.

² *Ibid*, p. 577. Cf. Beda, dans Migne, *Patrologia latina*, vol. XC, col. 571. Si Beda écrit: „Bulgarorum gens quae est super Danubium“, il entend leur ancien territoire.

³ Théophane, I, pp. 559-560.

Bientôt, après un temps employé presque exclusivement à la guerre contre les Arabes, l'attention des Byzantins se dirige de nouveau vers le Nord. Justinien le Camus (le Rhinotmète) s'enfuit à Cherson, le grand port que les Byzantins conservaient sur le rivage septentrional de la Mer Noire, comme avant-poste contre les Kazars. Il y épousa la soeur du kagan, qui reçut probablement à cette occasion le nom de Théodora, convenable pour la femme d'un nouveau Justinien. Les deux époux passèrent quelques temps entre les Juifs de Phanagoria. Mais ensuite, menacé de mort par son beau-frère, qui avait été gagné par ses ennemis, le basileus exilé cherche encore une fois un abri à Cherson, pour se diriger ensuite furtivement vers les embouchures du Dniépr et du Dniester¹.

Arrivé „au Danube“, c'est-à-dire aux bouches du fleuve, il sent le besoin de s'adresser aux Bulgares. Le troisième κύριος régnait alors, après un certain Besmer², Tervel, qui est intitulé par les Byzantins seigneur de la „Bulgarie“, et pas de la „Sclavinie“, alors que le territoire avar porte dans cette même source le nom d'Avaria“; et cependant son armée était composée de „Bulgares et Slaves“, et parmi les derniers une partie n'était pas soumise peut-être aux Bulgares³. Pour obtenir l'appui de Tervel, Justinien lui promet, outre des présents considérables, le très grand honneur, absolument inattendu pour le chef d'une peuplade „sale et laide“, de l'union avec sa fille, une princesse impériale; il devait prêter la garantie de son serment païen⁴.

Justinien fut rétabli, les présents furent reçus par Tervel, mais, malgré toute la reconnaissance de l'empereur, la princesse ne parut pas dans le camp bulgare.

A cette époque les galères byzantines traversaient la Mer Noire pour amener la nouvelle impératrice et son fils Tibère, né au pays des barbares, et, ensuite, pour combattre des usurpateurs qui déterminèrent Justinien lui-même à s'établir à Sinope⁵. La

¹ *Ibid*, pp. 571-573.

² Catalogue touranien publié aussi par Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, p. 127, note.

³ *Izvestia* de la Société russe d'archéologie byzantine, X, p. 221.

⁴ Théophane, *l. c.*

⁵ Sur les relations avec d'autres contrées septentrionales, avec les Alains, les Abasges, etc., *ibid.*, p. 600 et suiv.

flotte se dirigea donc, peut-être à cause de ce mariage retardé, vers la côte des Bulgares.

Leur armée se trouvait cependant alors près d'Anchiale, et c'est ici que fut livrée la bataille: les Impériaux, vaincus, purent à peine trouver une ligne de retraite¹. Plus tard aussi les Bulgares soutinrent des prétendants, de même que les Turcs à l'Ouest de la Chine avaient leurs favoris parmi ceux qui voulaient occuper le trône de l'Empire du Milieu². Mais cette fois Tervel apparaît seulement comme prêteur d'argent et loueur de soldats au profit d'Artémios, qui, parti de Salonique, doit faire un long chemin pour trouver son allié³. Un autre prétendant, plus récent, Théodose d'Adramyttion (715-717), conclut avec le chef bulgare, sous le patriarche Germanos (715-730), un traité qui fixait le don annuel à 300 livres d'or en „vêtements et peaux teintes de pourpre“, décidait la restitution des fuyards, même celle des traîtres, déterminait les conditions que doivent observer les marchands, astreints désormais à présenter des actes scellés, et même à sceaux pendants, et reconnaissait comme ligne de frontière de la Bulgarie, celle qui s'étendait de „Mileonai en Thrace“⁴.

On suivait donc encore les traditions de la bande envahissante, dont la force résidait justement dans cette faiblesse numérique que nous avons constatée et qui ne pouvait pas les entraîner dans des aventures. Le camp fortifié existait encore sans doute. Une plus grande étendue était rendue impossible par la présence de l'Avaria serbe en Occident, de la Kazarie au Nord —, sans doute jusqu'au Danube même, de même qu'elle était, en Asie, voisine de la Médie et de la Perse⁵ — et de la flotte byzantine sur la Mer Noire. En 724 les vaisseaux impériaux portaient de Cherson, où le kagan avait depuis longtemps son représentant, la néophyte chrétienne Irène, fille de „l'empereur des Scythes“, comme fiancée de Constantin, le fils de l'empereur Léon⁶.

L'histoire des Bulgares ne présente dans les premiers siècles rien qui ressemble aux incursions violentes et incessantes des

¹ *Ibid.*, pp 575-576.

² *Ibid.*, pp. 615-616.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 775.

⁵ *Ibid.*, p. 626.

⁶ *Ibid.*, p. 631.

Hongrois en Occident, que seule une concentration militaire de toutes les forces allemandes put enfin briser. Au-delà des Balkans, ils retenaient seulement quelques points dans une occupation passagère; non seulement ils n'osaient pas entrer en Avarie, mais les „Sclavinies“ (Σκλαδινίαι) de Macédoine (κατὰ Μακεδονίαν), — pour les distinguer de la „Sclavinie“ bulgare —, ces voévodats isolés que l'empereur Constantin conquiert en 750¹, ne leur appartenaient pas. Récemment l'Empire avait eu avec les Bulgares un nouveau conflit parce qu'ils avaient refusé d'accepter „les pactes pour les châteaux qui avaient été établis“ (πάκτα διὰ τὰ κτισθέντα κάστρα)²; leurs bandes pillardes arrivent jusqu'aux murs de la Capitale, mais sans laisser une trace de leur séjour, car ils s'en retournent, avec leurs captifs, „chez eux“ (εἰς τὰ ἴδια), et bientôt d'autres combats furent livrés „en Bulgarie“, près de la „clissoure“ de Brégovo, où s'étaient présentés les Byzantins en vengeurs³.

On pouvait croire même que cet État barbare, créé par une dynastie, périra avec elle, quand ses membres furent assassinés, en 760⁴, et Téletz (Γελέτζης), „l'homme aux mauvais desseins“, prit le pouvoir. Une grande partie des Slaves de la Bulgarie firent leur soumission aux Impériaux, qui, comme ils colonisaient à cette époque, systématiquement, la Péninsule Balcanique avec des Grecs insulaires, des Arméniens et autres Orientaux, chassés d'Asie par l'offensive arabe, les fixèrent dans les parties menacées de cette Asie même. Une grande flotte se dirige vers Anchiale, pendant que l'empereur prend la voie de terre. Téletz avait 20.000 hommes, tirés aussi des „nations voisines“ (προσπαρακειμένα ἔθνη), parmi lesquelles se trouvaient sans doute les Avars d'au-delà du Danube et les Roumains. Pendant qu'après quelques jours, le César triomphait, faisant couper des têtes bulgares à Constantinople, une nouvelle révolte mettait fin en Bulgarie au règne de Téletz, qui fut remplacé par Sabinus, gendre de Kormésoch, le dernier khan légitime⁵.

¹ *Ibid.*, p. 663.

² *Ibid.*, p. 662.

³ *Ibid.*, pp. 654-5.

⁴ D'après Jireček, *Gesch. der Bulgaren*, p. 141.

⁵ *Ibid.*, pp. 667-668. Théophane désigne (p. 670), la Kazarië comme voisine de la Bulgarie

L'origine latine de Sabinus (cf. le nom roumain de Savin ¹) me paraît incontestable. Les Slaves de Mésie n'en étaient pas les seuls maîtres. Menant dans les vallées une vie de paysans, ils demeurèrent quelque temps séparés de la population urbaine, restée, sur cette terre de double colonisation, — en dehors du vieux fonds thrace, — romaine sur le Danube, grecque sur le rivage de la Mer. Ce n'est que plus tard que la fusion slavo-romano-thrace, à laquelle les Bulgares fournirent à peine un élément supplémentaire, fut accomplie. Sabinus paraît avoir été chrétien. Et dans ce cas on aurait l'explication des deux révoltes, analogues à celles qui éclatèrent dans des buts semblables pendant les premiers siècles de l'histoire de la Hongrie: la vieille dynastie Doulo, qui se rapprochait sans cesse de Byzance, serait venue, sous son dernier représentant, à cette orthodoxie qui était une des bases de la vie byzantine. Téletz, de la lignée Ougaïn, aurait paru alors comme le défenseur de la foi païenne et le représentant des vertus militaires qui paraissaient en être inséparables. La défaite apparaissait comme une décision divine. Et, avec l'homme qui avait hérité des droits de domination de la famille d'Asparouc, arrivait maintenant au pouvoir un système qui signifiait un plus étroit attachement à la religion des empereurs de Constantinople.

Lorsque Sabinus, pressant la conclusion de la paix, fut chassé par les siens, qui lui faisaient un crime de ce que „la Bulgarie avait été asservie par lui aux Romains“ (notez le motif), et le fuyard trouva un abri à Mésembrie, voisine de son Anchiale, un autre prince portant un nom romain, peut-être aussi apparenté par les femmes à la vieille dynastie, Paganus, fut le maître ². Il repousse Oumor, qui porte un nom païen ³. Il faut rappeler aussi que le chef des „Slaves“ (Σκλαβουνῶν) qui, à la même époque, „font beaucoup de dégâts en Thrace“, est un Severus ⁴. La chronique byzantine nous renseigne qu'il fut pris par ruse „en Bulgarie“.

¹ Des exercices d'étymologie, „touranienne“, chez Mutafčiev, ouvr. cité, pp. 164-165. Le Sabinus d'Asie pouvait être un Romain de Byzance.

² Théophane, pp. 668-9. Jireček (ouvr. cité, p. 142) en fait un Baïan, d'après le nom d'un kagan avar. Ce nom est cependant connu par les Byzantins. Cf. Mutafčiev, ouvr. cité, p. 160 et suiv. (*paganus*, à cette époque, signifiait: „rural“).

³ *Ibid.*

⁴ Théophane, I, p. 673

Byzance avait l'intention de restituer Sabinus, et les ambassadeurs de Paganus furent reçus avec des reproches, le fuyard lui-même se trouvant auprès de l'empereur. Pour la cause de Sabinus fut entreprise l'expédition, qui, dépassant les „clissoures“, amena l'incendie des „cours“ ou des „aouls“ (αὐλαί) jusqu'à „Toundcha“¹ et, plus tard, „à Plisca (Πλισκαῶ). Omortag fit bâtir, par des Grecs et des Slaves, le grand pont et le palais au quatre lions d'airain pris dans le butin à Constantinople“. L'empereur ordonna aussi le départ de la flotte, qui fut détruite par une tempête près d'Anchiale. Mais ses efforts n'aboutissent pas: avec Toctou, avec Tchérig le parti païen dispose de nouveau des forces bulgares.

On le sent bien par des agressions répétées, qui sont redevenues possibles. La Bulgarie n'est plus une simple conception politique, mais bien *une force slave*. Pour la première fois on a la preuve que la rive droite du Danube appartient aux Bulgares. Après une grande attaque byzantine de Constantin V, pendant laquelle, lorsque les légions affrontent l'ennemi au Sud, au Nord une flotte cherche à entrer dans le Danube, — de fait, l'empereur s'arrêta à Varna, — le boïar Voïla (Βοιλαῶς; cf. le village de Voïla dans le district de Prahova en Roumanie et dans le Făgăraș transylvain; son camarade de captivité byzantine fut Τζηγάτος, Gigât en roumain, le Beau) *entre dans la Macédoine slave, soumise dorénavant aux Romains d'Orient*, et occupe Verzinitia, le territoire des Bosniaques, d'après Jireček², pour „en transporter les habitants en Bulgarie“. En revanche, les Impériaux battent Tchérig à Lithosoria, localité inconnue par ailleurs. Le chef bulgare finit du reste à Constantinople, où il fut baptisé par Constantin, qui lui donna même une femme chrétienne³.

L'empereur Constantin mourut pendant les préparatifs d'une expédition contre les Bulgares et l'offensive byzantine vers le Nord finit avec lui. Sous les chefs bulgares Croum et Omortag la puissance de cette nouvelle nation politique s'accroît d'une

¹ *Izvestiâ*, loc. cité, pp. 55-56. Il fit élever aussi un palais ἐπὶ τῶν Δάνουδων. Cf. Jireček, ouvr. cité, p. 148, note 11. Cf. aussi Anne Comnène, livre VII, § 3 (Πλισκοβα). Il faut de l'indulgence pour s'arrêter à la correction proposée par M. Mutafčiev, ouvr. cité, p. 177 et suiv.

² Cf. Théophane, pp. 691-692; Jireček, ouvr. cité, p. 143. Je n'ai jamais réclamé l'origine roumaine pour Tzigatos, au nom évidemment touranien. Cf. les nouveaux efforts critiques de M. Mutafčiev, ouvr. cité, pp. 170-172.

³ Théophane, I, p. 698.

manière étonnamment rapide et, pendant quelque temps, *sous son nom se manifeste aussi la totalité des Slaves méridionaux*. Sous Cardam on se bat „à la cité de Probaton, sur la rivière de St. Georges“, c'est-à-dire à Pravadia, puis à Versinitia, à cause des subsides que Byzance a refusé de payer, le jeune empereur ayant envoyé, en échange des besants, de la fiente de cheval dans un mouchoir¹. Sardica, la nouvelle Sofia, fut prise, et 6.000 Romains perdirent leur vie à cette occasion. La décision de Nicéphore de punir les Bulgares se termina par des désastres : en échange pour la ruine de la capitale de Croum, l'empereur lui-même paya de sa tête². Les Bulgares pénétrèrent jusqu'à Dévelton, pendant que les habitants quittaient en fuyards Anchiale, Berrhoé, Probaton, Philippopolis et autres places. Des villes entières, avec leurs évêques, furent transportées ailleurs³. Mésembrie fut prise par les artifices d'un traître arabe. La guerre fut poursuivie même après la proclamation de l'empereur Léon.

Andrinople était complètement cernée par les Bulgares, et le „second Sénachérib“ parut devant „la cité que Dieu défend“, Constantinople. Le nouvel empereur voulut le tuer dans une entrevue, dont le Bulgare s'en retourna couvert de blessures. Sans entreprendre un nouveau siège, il reprit le chemin vers son pays, portant sur des chariots, après la démolition du palais de St. Mamant, „le lion de bronze du Cirque⁴, avec le dragon d'Hydrion et les marbres choisis“. La chronique byzantine assure que les prisonniers, dont le nombre était très grand, furent menés dans la Bulgarie d'au-delà du Danube, *Βουλγαρίαν ἐκεῖθεν τοῦ Ἰστροῦ*, et certains historiens ont voulu voir dans ce pays une Bulgarie transdanubienne, par conséquent la rive gauche, sur laquelle se serait étendue la domination bulgare. Nous avons relevé ailleurs la possibilité d'un sens double d'ἐκεῖθεν, qui pourrait aussi signifier „en deçà“. Mais, en admettant même l'autre sens, plus habituel, — et on se demande ce que les prisonniers auraient eu à voir dans ces régions lointaines, alors que la rive droite elle-même contenait nombre de territoires inhabités —, il ne pourrait être question que de ces pays dont était venue,

¹ *Ibid.*, pp. 728-729.

² *Ibid.*, p. 749 et suiv.

³ *Ibid.*, p. 772.

⁴ *Ibid.*, p. 786.

un siècle et demi auparavant, la petite troupe d'Asparouc, „l'Ongl“, le Boudchac.

Après l'apparition, vieille aujourd'hui de mille ans, des Bulgares devant Constantinople, il y eut la victoire de Léon en 813 et une paix de trois ans, qui devint une entente de longue durée avec les anciens ennemis ¹.

¹ Theophanes continuatus, pp. 13, 25, 30. L'inscription publiée par Bury dans l'„English historical review“, 1910, m'est restée inconnue.

CHAPITRE II.

LA BYZANTINISATION LENTE DES FÉDÉRÉS BULGARES

A cette époque les autres Slaves se trouvent en décadence. L'expédition du patrice Staurakios soumet à une contribution envers l'Empire les Slaves de Thessalonique et de la Grèce, jusqu'au fond du Péloponèse, et des prisonniers suivent son char de triomphe en 772¹. Par Berrhoé, refaite sous le nom d'Iréneapolis, par Philippopolis, par Anchiale, dont la nouvelle fondatrice fut cette même Irène, ces contrées paraissaient assurées à l'Empire, bien que des bandes bulgares eussent paru avant Croum aussi sur les bords du Vardar².

En même temps que la liberté slave dans les Balcans disparaissait, le khanat pannonien des Avars tombait sous les coups des Francs, dont l'Empire d'Occident avançait sans cesse vers l'Orient, poursuivant le rétablissement, aux dépens de Byzance, menacée à ce moment même par les Bulgares, de l'unité romaine primordiale. Il laissa aux vainqueurs une partie de ses territoires, tandis que d'autres gagnent une indépendance transitoire. Les Annales d'Éginhard, une des chroniques des Occidentaux, connaissent le „toudoun“, — le nom est touranien, et on le retrouve aussi, sous Justinien I, chez les Kazares, à Cherson — „et autres chefs et voévodes des Slaves qui habitent près du Danube“³. Elles mentionnent nommément les Timotchanes, dans la vallée du Timoc, et les „Goudoussanes“, leurs voisins⁴. A l'Ouest *étaient*

¹ Théophane, I, p 707.

² *Ibid.*, p. 818; cf. p. 707.

³ „Tudun et alii primores ac duces Slavorum circa Danubium habitantium“; p. 199.

⁴ P. 205.

devenus autonomes les Obotrites de la Dacie : „les Obotrites dits *Praedenecenti*, qui, voisins des Bulgares, habitent la Dacie sur les bords du Danube“¹.

Il était donc naturel que les Bulgares cherchassent leur fortune de ce côté-là. Un courant se dessine alors, sous Omortag, le successeur de Croum, et sous Boris, un vrai courant politique vers l'Ouest, vers le latinisme et même la religion catholique du nouvel empereur d'Occident, bien qu'Omortag ait fait rédiger en grec ses inscriptions, dont certaines ont été conservées². Des barques bulgares se dirigèrent en 827 contre les Slaves de Pannonie, sans qu'on puisse induire de l'établissement de quelques chefs de la nation la prise en possession de cette province par les Bulgares³. Les Serbes de Vlastimir durent combattre pendant trois ans contre les Bulgares de Présian pour conserver leur indépendance⁴. Les Obotrites du Danube se plaignaient de ce que ces voisins les inquiètent : c'est la première fois où, après l'occupation de la Mésie par les Bulgares, il soit fait mention de la rive gauche, *qui n'était donc pas soumise aux conquérants*, dont les tendances de domination se dirigeaient vers le Sud⁵. Lioudévit (nom germanique), duc de la Pannonie Inférieure, qui, du reste, se révolta bientôt, ne pouvait pas empêcher ces incursions de pillards. Des bandes bulgares pénétrèrent jusque dans le Frioul⁶.

De cette manière la soumission des „Slaves et Bulgares“ à ce dominateur occidental que certains ambassadeurs grecs moins rigoureux en matière de protocole nommaient, employant un titre dû seulement à leur maître : „basileus“, était plutôt une illusion diplomatique⁷. Mais les ambassadeurs du kagan, – ce

¹ „Abodriti, qui vulgo Praedenecenti vocantur et, contermini Bulgaris. Daciam, Danubio adjacentem, incolunt“ ; p. 824 des *Annales d'Éginhard*, éd. citée. Cf. la mention à la p. 214 : „De Sclavorum regionibus quidam Obodritorum primores“. L'autre nom a une signification slave.

² *Izvestia*, loc. cit., et Jireček, ouvr. cité, p. 108, note 11.

³ *Ibid.*, p. 147 ; *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, I, année 827.

⁴ Constantin le Porphyrogennète, II, p. 154. Cf. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 195.

⁵ Loc. cit.

⁶ *Mon. Germ. Hist., Scriptores*, I, p. 205 (année 818).

⁷ „Omne Slavorum genus et Bulgarorum“ ; *Mon. Germ. Hist., Scriptores*, II, p. 774 ; „A Bulgaribus vero ideo manum retraxit quia videlicet, Hunnijs

titre est donné à Boris dans une de ces sources occidentales, – se rendaient aux „placita“ germaniques pour demander, comme aux Byzantins, mais sans prétendre aussi des subsides et des présents, „le maintien des frontières entre Bulgares et Francs“¹.

Nous avons admis plus haut que des influences chrétiennes purent provoquer les querelles pour le trône après l'assassinat des membres de l'ancienne dynastie. La réaction païenne avait donné à la nation dans quelques dizaines d'années de très grandes victoires. Mais elle ne pouvait pas avoir une longue durée. Le christianisme pénétrait victorieusement de tous côtés, étant en même temps, certainement, aussi la religion des Slaves de Macédoine et de l'Hellade, ainsi que celle des Slaves qui s'étaient établis dans les villes, [comme le fut, – selon l'opinion admise, – le père des célèbres prédicateurs de l'Évangile parmi les Slaves, Cyrille et Méthode. Sur la frontière de la Pannonie, du diocèse de Salzbourg, ainsi que des Balcons, travaillaient les missionnaires qui transformèrent la Moravie dans un foyer de propagande pour leur foi. Chez les Bulgares, la nouvelle croyance était, sans doute, assez répandue entre les femmes de la classe dominante, qui conservaient encore nombre des anciennes coutumes; la soeur de Boris lui-même était chrétienne. Parmi les prisonniers, les moines loquaces ne manquaient pas, comme ce Théodore Koupharas, qui fit son possible pour gagner l'âme du kagan, de même qu'un prisonnier du temps de Croum avait séduit son fils Nravota, que son propre frère tua pour le punir d'avoir trahi la tradition religieuse. A ces causes se réunit une famine qui rendait nécessaire la pitié d'un Dieu unique et plus puissant que ceux du paganisme. Elle joua le rôle du danger alaman dans la conversion de Clovis le Franc. Mais nous n'avons pas ici un Rémi dont le nom soit resté inséparable de la conquête pour le christianisme. „Un évêque“ vint de Constantinople pour le baptême du nouveau Michel, filleul du César de ce nom, qui fit don à son fils selon l'esprit de la riche

extinctis, regno Francorum nihil nocituri viderentur“; p. 748. Cf. *ibid.*, I, p. 355.

¹ „De terminis terrarum inter Bulgaros Francosque custodiendis“; *ibid.*, p. 628. Cf. vol. I, p. 358 et suiv. (année 826) et les *Annales d'Éginhard*, ann. 820 (ambassade d'Omortag). Le nom de „Cagano“, vol. I, p. 465, ann. 864

région entre le château de Sidéra et Débeltos, *que les Bulgares avaient dû donc rendre après la mort de Croum, avec toutes ses autres conquêtes*. Ces boïars, en grande partie Slaves, – un de ceux qui entourent Croum s'appelle Dragomir –, durent se soumettre aux ordres de celui qui avait été jusque là leur khan ¹. Mais au fond de leur cœur ils gardaient l'amour pour leur croyance païenne et, après un court intervalle, Michel, qui allait mourir dans un cloître, dut sortir avec sa Cour et les clercs portant des cierges allumés au-devant des chefs, entrés tumultueusement dans son palais, de ces dix „comtés“ qui formaient le pays.

Bien qu'il fût accepté ainsi dans le monde byzantin, le chef bulgare envoya encore pendant longtemps, ayant conservé ses relations politiques en Pannonie Inférieure ², ses ambassadeurs à la Cour du Pape Nicolas, qui, de son côté, âpre défenseur de droits de primauté de son Siège, faisait son possible pour gagner de l'influence en Orient. En 866 on retrouve ces ambassadeurs auprès du Saint Père, et on a conservé leur rapport sur les restes de civilisation traditionnelle chez les Bulgares ³. En même temps, les Bulgares interviennent dans les querelles entre Sviatoplouc, le dominateur royal de la Moravie, et le représentant de l'invasion germanique de ces régions, Arnulphe de Carinthie. Et, du moment qu'un des points de l'entente conclue entre Michel et ce dernier était destiné à empêcher le transport du sel en Moravie, il résulte que *vers l'an 890 l'embouchure de la rivière du Murăș, qui transportait le sel de Transylvanie, – il ne faut pas même penser au sel de lagune d'Anchiale, – se trouvait sous la domination des Bulgares* ⁴.

Et qui sait quelle aurait pu être l'extension bulgare vers l'Ouest et le Nord-Ouest! L'attaque byzantine au commencement du règne du nouveau *κῆρος* des Bulgares, Siméon, changea tout

¹ Theophanes continuatus, pp. 162-3.

² Au-delà de la Save on entraît sur ses terres; *Mon. Germ. Hist., Scriptores*, I, p. 408 (année 852).

³ *Ibid.*, pp. 473-474; cf. p. 379, année 866.

⁴ *Annales Fuldenses*, année 892. Un chef bulgare, un „tarkhan“, mort près de la rivière de la Tisa est mentionné dans une inscription publiée par Kalinka, dans ses *Antike Denkmäler in Bulgarien*, Vienne 1906, no. 87, et dans les *Izvestia*, loc. cit., p. 19.

cet état de choses. Pour mettre la Capitale à l'abri des surprises bulgares, on avait décidé, en même temps qu'une augmentation des droits de douane, de transporter l'emporium pour ces voisins du Nord, de Constantinople à Salonique. Le second successeur de Boris, ce Siméon même, refusa d'accepter ce changement, et la guerre fut ouverte. Cette fois les Impériaux s'étaient entendus avec les Magyars, héritiers dans l'„Ongl“ des Bulgares d'autre fois. Une flotte byzantine parut de nouveau sur le Danube, où les ennemis n'avaient pas de vaisseaux et on voit Siméon qui *s'enferme dans Durostorum-Silistrie*. Il s'était sans doute dirigé contre ces ennemis barbares, et ils avaient demandé l'aide de Byzance. Délivré de ce danger, Siméon sut bien se débarrasser de la horde magyare, qui, ayant trouvé ses habitations dévastées pendant une expédition en Pannonie, — ce qui arrivera souvent aux Tatars¹ —, s'établirent dans la région qu'elle connaissait déjà si bien, sur le cours moyen du Danube. Après quelques nouveaux efforts, Siméon mourut à la suite d'une défaite que lui infligèrent les Croates, *et les Bulgares comprirent enfin que le chemin vers l'Ouest leur est fermé et le restera ainsi pour toujours*².

¹ Voy. notre article publié dans la *Zeitschrift für osteuropäische Geschichte*, année II, no. 1.

² Cédrene, II, p. 357 et suiv. ; *Monum Germ. Hist., Scriptorum*, I, pp. 412-413.

CHAPITRE III.

L'ESSAI D'ASSIMILATION DES BULGARES PAR LE BAPTÊME BYZANTIN

De même que Théodoric l'Ostrogoth, le second fils de Boris, qui portait le nom, chrétien, monacal, de Siméon, avait été élevé à Byzance, et, comme ce même Théodoric, il aura eu la situation d'un ôtage. Initié lui aussi dans les traditions de l'éducation constantinopolitaine, il devait avoir aussi devant ses yeux un seul idéal, l'idéal romain impérial. Poursuivant ce rêve, Théodoric prépara la ruine de sa nation, qu'il ne devait plus voir par une miséricorde du sort, et il en fut de même en ce qui concerne Siméon.

Après ce chapitre préliminaire, des guerres sur le Danube contre les Magyars¹, les combats continuent, dans toute une série d'expéditions, ailleurs. Le chemin qui mène vers Constantinople, est derechef et souvent fréquenté par les armées bulgares. Le nouveau Tzar, dont le titre est celui des Césars, paraît, comme jadis Croum, devant la métropole de l'Orient romain, et fait creuser, pendant un siège patient, un „vallum“ des Blachernes à la Porte d'Or². Un officier arménien lui livre Andrinople, que Siméon eut l'occasion de prendre une seconde fois, après quelques années³. Pendant son entrevue avec l'empereur, qui embrassa son vainqueur, les Bulgares de la garde, richement vêtus,

¹ Parmi les anciennes inscriptions bulgares récemment publiées par Ouspenski, dans les *Izvestia*, X, p. 173 et suiv., il y en a une du Κάστρον Δρ... ; p. 175. Un stratège byzantin Δίστηρις ; *ibid.*, p. 295. Sur les combats des Romains jusque dans les „marécages“ près de Silistrie contre les Petchénègues, Cédrene, p. 646, et *ibid.*, II, p. 583 (commandant Michel).

² Theophanes continuatus, pp. 357-358, 360, 385.

³ *ibid.*, pp. 387-358, 404 et suiv.

portant des cuirasses de fer, d'argent, d'or, le proclament en grec leur empereur¹. De leur côté, les Byzantins ne voulurent voir en lui qu'un ἀρχηγός, un chef², et le patriarche Nicolas s'efforça de faire entrer dans la tête du barbare à demi byzantinisé que l'idée de l'Empire unique ne peut pas être gagnée par les coups de force d'un étranger³. S'ils n'avaient pas obtenu pour leur Église, qui contenait dix évêchés, correspondant aux dix „comtés“, un patriarche, qu'ils avaient demandé à Rome, les Bulgares avaient maintenant à Preslav, du côté de la Marcianopolis des Romains d'Orient, une résidence, où on retrouvait en plus petit les splendeurs d'habitation, d'ameublement et d'étiquette de Byzance, restée entre les mains de son ancien maître⁴.

Siméon était intervenu dans la vie des Serbes, en remplaçant, le grand-kniaz Pierre, qui avait baptisé un de ses fils, par Paul, puis par Zacharie, protégé byzantin, qui donna aussi des preuves de sa trahison: les démêlés malheureux avec la Croatie furent une conséquence de cette offensive vers l'Ouest. Pierre, fils de Siméon (927-968), fit au commencement de son règne un timide essai vers la Macédoine, pays que pas une seule source ne nous montre dans une liaison quelconque avec l'empire de Siméon⁵.

Mais bientôt les Byzantins trouvèrent une solution diplomatique dans ce conflit pour l'Empire. Pierre fut reconnu comme une espèce d'empereur de second rang auprès de celui de Constantinople, dans la gloire duquel se confondait le prestige secondaire de son fils, de son parent (l'empereur est le πνευματικὸς πάππος τοῦ ἐκ Θεοῦ ἀρχοντος Βουλγαρίας et celui-ci un πνευματικὸς ἔκγονος⁶). Pierre est le mari de la fille du César Christophe, et les noces

¹ Μέσον αὐτῶν εἰληφότης, Συμεὼν ὡς βασιλεῖα εὐφήμου τῆ Ῥωμαίων φωνῆ; Cédrene, II, p. 305.

² *Ibid.*, p. 356.

³ Voy. notre *Histoire de la vie byzantine*, I, pp. 130 et suiv., 167-169.

⁴ Jireček, ouvr. cité, pp. 165-166.

⁵ *Ibid.*, p. 169; *Geschichte der Serben*, I, pp. 195, 197-199; St. Stanojevič, *Istorija srpskoga naroda*, 3-e éd., Belgrade 1926, p. 52 et suiv., Comme sources, Theophanes continuatus, p. 412; *De administratione Imperii*, p. 154 et suiv.

⁶ En échange, le kagan kazar est seulement l'ἀρχων Ῥωσίας, les chefs hongrois, ἀρχοντες τῶν Τούρκων; *De caerimoniis*, pp. 690-1. Cf. *ibid.*, p. 681, et Theophanes continuatus, pp. 423-431.

ont été célébrées à Pégai, son frère Jean a épousé une Arméno-Byzantine. La Tzaritza des „amis bulgares“ (φιλοι βούλγαροι), que Liutprand, évêque de Crémone, ambassadeur de l'empereur d'Occident, a vu aux premières places dans les cérémonies et les banquets de la Cour, demeure, avec ses trois fils, pour la plupart du temps à Constantinople. L'honorable dépendance du monde barbare à peine gagné pour la civilisation envers l'autre, dont il empruntait tout avec une insatiable avidité, est évidente¹.

¹ Cf. Constantin le Porphyrogénète, dans son *De administratione Imperii*, pp. 88-89.

CHAPITRE IV.

RESTITUTION DE L'EMPIRE SUR LE DANUBE ET L'AVÈNEMENT POLITIQUE DES RACES NOUVELLES

Quand l'œuvre de restitution de l'Empire commença avec Nicéphore Phocas, qui demanda cependant aux Bulgares des fiancées pour les fils de l'empereur Rhomanos, cette Bulgarie, qui n'était plus du tout touranienne et commençait à être toujours moins slave, fut destinée à périr¹. Ainsi que les Magyars de l'„Ongl“ avaient été appelés contre Siméon, cette fois on employa contre son fils les Russes de Kiev, dont les pillages annuels jusqu'aux bouches du Danube et à Constantinople sont minutieusement décrits dans l'œuvre de statistique politique de Constantin le Porphyrogénète². Comme du temps des Magyars, il y a des combats du côté de Silistrie, où résidait alors le patriarche bulgare reconnu par Byzance³. Et, du côté du Danube roumain, à Preslavitzza, le kniaz varègue fixe son séjour guerrier. Une tentative de réconciliation, accompagnée de la demande de faire venir à Constantinople les héritiers du Tzar, Boris et Rhomanos, fut écartée par la mort de Pierre. Contre le second Boris les Russes vinrent de nouveau, et leurs campagnes sur le Danube sont décrites avec un grand enthousiasme barbare dans la vieille chronique de Nestor. Il semblait que les Scandinaves avec leur suite de Slaves arriveront par cet autre chemin jusqu'à la ville impériale. Philippopolis fut parmi leurs conquêtes.

Le nouvel empereur Jean Tzimiskès accourut pour les repousser. Aussitôt le Danube fut traversé par les vaisseaux byzantins, qui

¹ *Ibid.*

² Voy. aussi notre ouvrage *Chilia și Cetatea-Albă*, chap. I.

³ Jireček, loc. cit.

arrivèrent dans la région de ce Preslav dobrogéen¹. Les armées de terre des Impériaux vainquirent dans toutes les rencontres et, au bout de ces combats, Sviatoslav, *qui avait été assiégé pendant trois mois à Silistrie*, fut très content qu'on lui permit un retour honorable dans sa patrie lointaine². Mais Boris n'eut jamais le pouvoir que lui avaient arraché ces hôtes au langage apparenté : il fut mené à Constantinople, ainsi qu'Odoacre avait envoyé dans l'Italie méridionale, pour un repos commode Romulus Augustulus, le dernier empereur de Rome en Occident. Le patriarcat de Silistrie fut transporté à Sofia, puis à Vodéna, à Méglen et enfin à Ochrida³.

A cette époque Tcheslav régnait sur les Serbes comme un simple vicaire byzantin⁴ et, outre cet ἀρχων Σέρβλων, la chancellerie impériale reconnaissait ceux de Zachloumie, de la région de Canale (Konavlé), de Travounie, de Dioclée⁵. Les États macédoniens avaient cessé de vivre. La Grèce était revenue à une vie hellénique. Le Russe Sviatoslav était mort, tué par les Petchénègues, qui avaient attendu son retour. Il semblait que la race slave eût fini son rôle dans les Balkans au moment même où les Magyars, unifiés et devenus plus forts, obtenaient une couronne apostolique pour leur premier roi, St. Étienne, qui passait la Tisa contre les voévodats roumains encore libres, et se préparaient à réunir à leur territoire, après la Moravie, détruite, la Croatie, complètement épuisée.

Mais déjà l'oeuvre de commerce et de civilisation de Venise avait commencé dans ces régions. Les villes de Dalmatie, qui payaient jadis un tribut aux Slaves, s'élevaient de leur abaissement, Doubrovnik-Raguse la première, surtout après que les pillages incessants des Sarrasins eussent pris fin¹. Comme une conséquence naturelle de ces événements, deux peuples nouveaux pour l'histoire gagnent en importance : *les Albanais et les Roumains, les Vlaques*.

¹ Les détails dans Cédrene, I, p. 61 et suiv.

² Voy. aussi Schlumberger, *L'épopée byzantine*, passim.

³ *Byzantinische Zeitschrift*, II, pp. 44-5.

⁴ Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 202. Byzance y envoyait des prêtres ; Theophanes continuatus, p. 291 ; cf. *De caerimoniis*, pp. 634-635.

⁵ Ζαχλούμων, Κανάλη, Τραβούγων, Διοκλείας ; *De caerimoniis*, p. 691.

⁶ Theophanes continuatus, p. 289.

Les Albanais paraissent en 1042, bien que la ville d'Albanopolis soit mentionnée aussi précédemment. Les premiers dont on trouve la mention dans les sources sont ceux des environs de Durazzo ¹.

Quant aux Vlaques, soumis en totalité par Basile II au Siège d'Ochrida ², la Thessalie entière en était pleine, et un vétéran qui écrivit ses souvenirs, donnant des conseils d'administration et de politique, Kékauménos, nous représente la vie simple de ces pâtres, habitués à la révolte (μοῦλτος) et vivant dans leur „petit pays“ comme dans un monde à soi, où les agents de l'empereur venaient seulement pour la dîme établie une fois pour toutes, par accord, ainsi que le faisaient plus tard les agents du prince moldave dans la vallée du Câmpulung ³. Une administration spéciale, ἀρχὴ τῶν Βλάχων Ἑλλάδος, des Vlaques de toute l'Hellade, avait plutôt la surveillance que le gouvernement de ces sujets privilégiés de l'Empire ⁴. Le vrai maître était le vieux „tchelnic“ ou chef, στρατηγός, Nicolîță, „le père Nicolîță“, πάππος Νικολιτζᾶ ⁵. Un homonyme est mentionné, comme „Nicolîță de Serrès“, aussi dans la chronique officielle de Cédrenne-Skylitzès parmi ceux qui furent mêlés aux combats de la nouvelle „Bulgarie“ contre les Byzantins ⁶. Les chroniques byzantines ⁷ parlent aussi d'un Νεστοριτζης, d'un Ἠλιτζης, Nestoriță, Iliță, même d'un Ζαριτζης, probablement de la même nation que Nicolîță. Litovoïu, le Voévode de la région du Gorj au XIII-e siècle, a un homonyme de ce côté, Αυτοβόης de Diavoli ⁸. On voit les Byzantins qui découvrent et emmènent les troupeaux des Vlaques ⁹. Et entre les localités où se rencontrent les armées il y a aussi le quatrième Câmpulung, après ceux de Valachie,

¹ Anne Comnène, I, p. 221; II, p. 174. Cf. Jireček, *Gesch. der Serben*, I, pp. 152-4, et dans *l'Archiv für slavische Philologie*, XXI, p. 78 et suiv.

² *Byzantinische Zeitschrift*, loc. cit.

³ Voy. plus loin, *La vie de province dans l'Empire byzantin*, et Iorga, *Hist. des Roumains*, III, p. 8 et suiv.

⁴ Voy. Kékauménos, éd. Vassilievski et Jernstädt; surtout pp. 77, 96.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, pp. 452-3.

⁷ *Ibid.*, p. 453.

⁸ *Ibid.*, pp. 461, 462, 469.

⁹ Kékauménos, p. 28.

de Moldavie, du Maramaros, le *Κίμβα Λόγγου* du Pinde¹. La région, habitée aujourd'hui même par les seuls Roumains, de Mèglénie, est aussi mentionnée².

Sous Boris II, le malheureux héritier d'un „empire“ condamné, la Macédoine, et à savoir la partie près du lac de Prespa, formait un des „comtés“ de la Bulgarie, qui avaient à leur tête un boïar. Un de ces boïars dont il est fait mention dans Cédrene, sans que son nom fût donné³, laissa quatre fils, qui portent des noms bibliques : David, Moïse, Aaron, Samuel. On a cru que de pareils noms étaient donnés spécialement par les Bogomiles, les Pauliciens, qui avaient étendu juste à cette époque leur propagande sur toute la Bulgarie⁴. En tout cas, cette hérésie, au caractère violent, fanatique, pouvait amener l'union de sentiments et d'action de tous les éléments d'origine noble de cet Occident balcanique. Et, étant opposée furieusement à l'orthodoxie, qui était une des raisons d'être de Byzance, elle pouvait donner des combattants acharnés contre la domination impériale.

Deux des quatre frères périrent, un d'entre eux à Kalai Drys. Les beaux „chênes“, nomination pastorale, vlaque⁵, entre Kastoria et Prespa, tué par des „Vlaques conducteurs de caravanes“ (*ὀδοῦται, cālători*); un troisième, mutilé, est hors de compte, et le quatrième, Samuel, uni à d'autres chefs locaux, à d'autres *τοπάρχαι*, se révolte, prenant, dès le commencement, en sa qualité de Bulgare de naissance et, en même temps, parce qu'il n'avait pas à sa disposition une autre tradition, le titre de „monarque de toute la Bulgarie“ (*μόναρχος Βουλγαρίας ἀπάσης*)⁶.

Ses premières actions militaires se passent sur un territoire qui appartient plutôt aux Roumains. Il prend Larissa, menace Salonique, pille deux fois dans le Péloponèse. Quand Vranas part

¹ *Ibid.*, p. 457. Cf. le château *Δογγός*, p. 465. Voy. aussi les études de M. G. Murnu, dans les *Convorbiri Literare*, XXIII, plus tard réunis en volume, *Vlahia Mare (980-1259)*, Bucarest 1913.

² Cédrene, p. 461.

³ *Ibid.*, p. 434 ; Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, p. 188 et suiv.

⁴ Voy. un *Δαβίδ ὁ ἀπὸ Ἀχρειῶν* comme général à Samos, plus tard ; *ibid.*, p. 479. Mais les bogomiles rejettent d'Ancien Testament.

⁵ M. Mutafchief cite, dans la table alphabétique, qui ne correspond pas, aussi *Καλὰ Δένδρα*, de même caractère.

⁶ *Ibid.*, p. 435.

contre lui et contre son fils, il les trouve en Thessalie, où ils sont blessés. La domination de Samuel s'étend de Durazzo, du côté des Albanais, jusqu'à Sofia, qui fut deux fois attaquée par l'empereur Basile, surnommé ensuite le „Bulgaroctone“, le „Tueur de Bulgares“¹. Prespa, Ochrida, Prilep, Ouskub, Vodéna, Bitolia (Βουτέλιον²), dans des régions qui ne furent jamais uniquement slaves, sont les centres de sa puissance. Si, dans l'histoire de ses guerres contre l'empereur, il est fait mention de la prise par les Byzantins de Preslav, de Vidine³, ces places s'étaient probablement révoltées toutes seules à la nouvelle qu'un drapeau bulgare libre avait été levé sur la montagne occidentale du Pinde. Samuel lui-même et ses compagnons ne visitèrent probablement jamais ces contrées.

Cet „Empire“ avec un seul empereur finit de fait par la mort de son fondateur, qui maria sa nièce, Catherine, avec Isaac Comnène et est gratifié par Bryennius du titre de Tzar, Βασιλεύς.

Fils de ce Samuel et d'une femme de Larissa, Gabriel-Romanos était plus qu'à moitié Vlaque. Un de ses fils, prétendant après la ruine de l'Empire, s'appelle Déléanos (Δολιανός dans Psellos, p. 6 et suiv.), nom dont les historiens et philologues modernes ont fait, sans présenter des arguments, le slave „Délian“. Aaron fut le père d'Alousianos, dont le nom ne pourrait pas être réduit à un prototype slave⁴, et Kékauménos, l'ami des Vlaques, en fait l'éloge, comme celui d'un célèbre général⁵. Il ne faut pas oublier qu'un des chefs du temps de Samuel s'appelait Prousianos⁶.

Après l'aveuglement de Déléanos et la fuite d'Alousianos à Mosynopolis⁷, la guerre de l'indépendance cessa. Il y a dans le pays, bien entendu, les mêmes éléments, mais ils se tournent maintenant vers les Serbes, vers Michaïlas (Μιχαηλάς), fils d'Étienne, leur kniaz, et vers ses joupans. Le fils de Michaïlas, Constantin-Bodine⁷, est proclamé empereur à Ouskub sous le nom

¹ *Ibid.*, pp. 435-452.

² Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, p. 196.

³ Cédrene, pp. 452, 453.

⁴ *Ibid.*, p. 351 et suiv.

⁵ Θαυμαστός ἑκείνος στρατιώτης; p. 22.

⁶ Cédrene, p. 469; cf. *ibid.*, p. 607. Cf. Mutafčief, ouvr. cité, pp. 212-213.

⁷ *Ibid.*, p. 533.

⁸ Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 234, note 3.

de Pierre¹ : un Pétrilo est parmi ses conseillers. Et il faut tenir compte que, à la même époque, le duc du Danube, Nestor, s'étant soulevé avec l'aide des Petchénègues, il est soutenu par ce „Tatos“ de Silistrie, certainement un Roumain, — Tatul —, dont nous avons parlé ailleurs². A cette occasion Michel l'Attaliote affirme „qu'il y a sur le Danube beaucoup de grandes villes, ayant une grande multitude d'habitants de toutes les langues et nourrissant aussi une nombreuse armée“³.

La vie d'une nouvelle nation jaillit de toute part.

Lorsque les Normands, avec lesquels est apparentée la dynastie serbe, — car le fils de Michailas, Constantin, a épousé la fille de Robert, — débarquent dans la Péninsule des Balkans, lorsqu'ils occupent la côte, avec Avlona et Kanina, et même avec Ianina, Ochrida, Ouskub et la Méglénie entière, lorsque les chefs albanais concluent des traités avec les envahisseurs et avec les Vénitiens, le camp d'hiver des Francs est à Larissa, à Tricala, et on trouve aussi dans les sources la mention d'Ἐξεδάν, χωρίον βλαχικόν⁴.

Enfin, sous l'empereur Michel Ducas, il y a un mouvement général des Serbes, auquel participent les Diocléates et même les Croates, sans compter le secours petchénègue, *qui comprend sans doute aussi les éléments roumains de la rive gauche du Danube* : au Nord il gagne tout le rivage de la Save et du Danube jusqu'à Vidine, et, dans cette Macédoine, qui devient chaque

¹ Bodine comme nom d'un Valaque; *ibid.*, p. 234.

² *Ibid.* Cf. Cédrene, pp. 715-719, Jireček, dans *l'Archiv für slavische Philologie*, XXI, p. 545 et suiv.; Iorga, *Geschichte des rumänischen Volkes*, I, p. 81. Une polémique a été soulevée au sujet du caractère national de ce chef par M. Mutafčiev (ouvr. cité, pp. 244 et univ., 331 et univ.), qui a trouvé devant lui la tenace opposition de M. N. Bănescu (dans: *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, III; *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, X et XIII; *Byzantion*, VI, et *Rev. hist. du Sud-Est européen*, III). Les dernières discussions, soulevés par un article naïf de M. Necșulescu, dans la *Revista istorică română*, dans notre *Revista Istorică*, 1928 (article de M. Aurelien Sacerdoțeanu).

³ Πολλὰ καὶ μεγάλα πόλεις, ἐκ πάσης γλώσσης συννηγμένον ἔχουσαι πλῆθος καὶ ὀπλιτικὸν οὐ μικρὸν ἀποτρέφουσαι; p. 204.

⁴ Anne Comnène, I, pp. 70 et suiv., 223 et suiv., 245 et suiv. Cf. Kékauménos, p. 67. Pour l'étymologie, qui est sans doute slave, Mutafčiev, ouvr. cité, p. 245, note 1.

jour moins slave, par Nich, la ville d'Ouskub. Bodine, le chef de révolte dans ces régions, et son parent Vican, qui commande du côté de Durazzo, conduisent la lutte, avec leurs joupans. La présence de l'empereur même à Ouskub ne sert à rien ¹.

Et il ne s'agit pas ici d'une action purement serbe, qui commencera seulement plus tard, quand l'idée serbe trouvera dans Étienne Némania sa plus puissante manifestation.

Nous sommes déjà vers l'an 1100. La Serbie seule reste pour représenter les Slaves dans les Balcans. Le „second Empire“ bulgare, qui est, de fait, celui des Albanais, des Vlaques et des Slaves de Macédoine, a laissé une seule chose: le nom de „Bulgarie“ donné au territoire sur lequel s'était développé sa sanglante et courte épopée ².



¹ Anne Comnène, I, pp. 80 et suiv., 181, 204, 213-214, 294, 368, 411. Cf. Jireček, *Geschichte der Serben*. I, p. 235 et suiv.; Stanoïévitch, ouvr. cité, p. 67 et suiv.

² Cédrene, p. 549.

CHAPITRE V.

LA RECONQUÊTE DE MANUEL COMNÈNE

En relation avec la pénétration, vers 1100, des Hongrois dans les régions de la Croatie, avec leur établissement à Zara, à Spalato, — la résidence d'un archevêque latin, — à Traù, avec l'essor normand, avec l'extension vénitienne vers l'Orient, avec l'ambition de la Curie romaine, et pas du tout avec la force de la race slave elle-même, s'élève dans ce XI-e siècle la „Serbie“ de l'Adriatique, du côté de la Dioclée et de la Travounie, ainsi que dans le Chlm herzégovinien. Ces rois, dont fait partie Étienne Voïslav, ne délivrent pas, du reste, des diplômes slaves qu'à partir de l'année 1180¹. L'influence religieuse et culturelle latine est exercée par l'archevêché d'Antivari², dont dépendaient nombre d'évêques dans les ports voisins et dans les villes de l'intérieur. „Le prêtre diocléate“, — dont l'oeuvre fut récemment éditée par Crncić —, cherche à donner dans un travail latin une base traditionnelle à cet État en plein développement.

La consolidation de la Dioclée fut empêchée par les rois de Hongrie, de même que par les Vénitiens. Les premiers prirent en 1138 le titre de rois de Rama, ce qui signifie la Bosnie du Ban Boritch³. Après un demi-siècle environ, Manuel Comnène créa un duc byzantin de Dioclée et de Dalmatie.

Voïslav lui-même dut combattre les Byzantins, au pouvoir desquels il tomba comme captif. Il gagna la première grande victoire contre les Impériaux.

¹ Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 214.

² *Ibid.*, p. 216 et suiv. Corriger, p. 10, pour Bosniaques: Brsiaques, ce qui ressort de la citation de Jireček.

³ *Ibid.*, p. 230. Cf Stanoiévitch, ouvr. cité, p. 82 et suiv.

Vers 1100 seulement commence le rôle des Serbes dans les vallées du Timoc et de la Morava, qui n'étaient séparés du Danube que par la grande forêt des Bulgares, ainsi que par les châteaux, tour à tour hongrois et byzantins, de Semlin, Belgrade et Branitchévo. Vlcian, leur chef, pille jusqu'à Ouskub sous Alexis Comnène. Son fils porte, sous l'influence des Hongrois, le nom d'Ouroch. Il fait la politique des Hongrois et marie sa fille Hélène au prince Béla. Cédant aux conseils des Hongrois, le grand-joupan Ouroch II quitte sa sujétion envers Manuel Comnène. Ce dernier doit vaincre aussi le secours fourni à Ouroch par les Hongrois. Bien que soumis aux Byzantins, son successeur Désa donne sa fille pour épouse au fils du doge Vitale Michiel, comte d'Osero et beau-frère du roi de Hongrie. Après le court règne de Tichomir, Étienne Némania fonde enfin une nouvelle dynastie. Originaire de la Dioclée, il quitte définitivement les Impériaux et trouve devant lui le glorieux Manuel lui-même. Après la mort de cet empereur, il s'avance comme allié de la Hongrie et *pénètre jusqu'en Dalmatie* : c'est pour cette région que le Pape couronna roi le second Étienne (– 1228). Il avance aussi jusqu'à Prizren. Une autre puissance devait le chasser de cette Macédoine.

Tel fut le développement du sort de la Serbie jusqu'à Douchane. La preuve que l'État unitaire lui-même n'avait pas le caractère national est fournie par le titre grec d'Étienne „Doucas“ que prend Étienne Radoslav, qui se comporte comme vassal de Théodore Doucas, l'„empereur“ qui espérait pouvoir encore le retenir dans sa clientèle ¹.

Manuel Comnène avait représenté une tentative, très intéressante, mais vaine, de faire que Byzance s'appropriât toutes les forces, de rare énergie, d'essor audacieux, d'initiative commerciale active de l'Occident, dont l'accroissement envahissant était ininterrompu. Demi-latin lui-même par sa mère, une princesse magyare, époux de deux Latines, entouré de conseillers et généraux latins, adonné comme un Latin aux sports chevaleresques que condamnait la majesté immobile du byzantinisme, il avait plus que tout autre la vocation d'essayer cette oeuvre d'adaptation, qui pouvait sauver l'Empire. Mais, aussitôt qu'il eût fermé les yeux, sa veuve et son fils en bas âge furent éloignés à cause

¹ Jireček, loc. cit., p. 303.

même de cette „latinophonie“; les riches marchands italiens de Galata et de Péra furent massacrés, comme exploitateurs et comme „Latins profanes“, aussi comme richards, par une plèbe que l'avidité et la soif de vengeance avaient affolée, et le sanglant Andronic Comnène conserva, à cause même de son attitude, fanatique et chauvine, dans ce conflit, le trône. Renversé ensuite à cause des actes de cruauté commis contre la noblesse qui s'était formée à la Cour des autres Comnènes, il fut remplacé par les deux Angélos, Isaac et Alexis, dont l'action politique a au fond la même base.

En soutenant le droit d'Isaac, dont la fille était la femme de Philippe de Souabe, l'Occident poursuivait sa politique naturelle, sa tendance logique de dominer sous tous les rapports cet Orient en décadence. Il continuait ainsi la lutte de la Hongrie latine pour se soumettre les Slaves de la Serbie, le combat de Venise pour établir son autorité dans la Dalmatie habitée par les Slaves, les efforts du Saint Siège pour donner une vraie vie aux évêchés qui avaient été fondés sur le littoral diocléate de la Serbie d'Étienne Voïslav et de Vlc, les appétits normands qui tendaient à occuper aussi l'autre rivage de la Mer Ionienne et de l'Adriatique, créant une Albanie catholique, soumise au roi des Deux Siciles et, enfin, les espérances des empereurs d'Occident, un Frédéric Barberousse et surtout un Henri VI, de réaliser l'*Imperium orbis* avec leurs forces „alamaniques“.

Les peuples soumis à l'Empire voulaient cet état de choses créé par l'expédition, longtemps victorieuse, des Normands, qui avaient conquis Thessalonique, après avoir traversé toute la région occidentale de la péninsule, où se conservait encore le souvenir des révoltes „bulgares“. A cette époque, un „prince“, un „juge“ des Albanais apparaît comme gendre du grand-joupan Étienne¹. Après une centaine d'années de calme, sous les grands Comnènes, restaurateurs des frontières de Justinien, les sujets commencèrent à être très sensibles à des abus qui ne pouvaient pas manquer, les empereurs étant accablés de charges, parmi lesquelles la plus récente était le tribut de rançon envers les Allemands, l'„alamanikon“. Si l'alliance de famille d'Isaac avec le roi de Hongrie rassurait du côté du Danube serbe, dans toutes les autres

¹ *Ibid.*, p. 291, note 2.

régions, orientées par leur commerce toujours plus nettement vers l'Occident, le mécontentement était au comble.

Du temps de l'expédition de Robert le Normand encore, les „Manichéens“, les Bogomiles du côté de l'Adriatique commencent à se mettre en mouvement: ils refusent le service militaire et en sont punis¹. Une révolte formelle éclate, dont le centre est Béliatova. Des „Scythes“, qui peuvent être des Petchénègues, mais aussi d'autres barbares, sont appelés au secours. Car il est dit du favori de l'empereur Nicéphore le Botaniate, au XI-e siècle, favori à l'intéressant nom de Borilă, que porte, ainsi qu'on le verra, aussi un chef vlaque du siècle suivant, qu'il était „Scythe ou Myse“, ce qui peut signifier Bulgare, mais aussi Roumain d'au-delà du Danube². Entre les alliés des révoltés il y a aussi les chefs de Glavitza et de Silistrie³. Nous avons l'impression d'assister à l'apparition de circonstances comme celles qui caractérisaient l'époque du Tzar Samuel.

Mais, cette fois-ci, les Vlaques, sur lesquels s'appuie le mouvement, sont visibles. Ce sont les pâtres de la montagne entière, et, lorsqu'il est question, plus tard, de leur aide dans un combat contre les Petchénègues, ils sont distingués nettement des Bulgares et définis dans ces termes: „les Vlaques, tous ceux qui mènent la vie nomade“ (ὅποσοι τὴν νομάδα εἶον εἰλοντο). Dans toutes les expéditions entreprises par les empereurs dans ces régions, ils eurent sans doute le rôle d'auxiliaires, auquel ils étaient tenus par des conventions spéciales. Leur habileté dans la guerre de montagnes, leur bravoure agile et joyeuse de combattre sont connues par le rabbin Benjamin l'Espagnol, qui visita, dans la seconde moitié de ce siècle, entre autres provinces byzantines, leur Thessalie, qui était déjà devenue une Grande-Valachie⁴. Leurs chefs étaient récompensés pour ces services par des terres, des fiefs militaires. Cette faveur

¹ Des Bulgares à pied dans l'armée byzantine; Eustathe de Salonique; pp. 475-476. Des Serbes à Salonique; p. 452. Un „Roumain“ du Danube; p. 423.

² Bryennius, p. 146.

³ Anne Comnène, II, pp. 199, 232, 273-274 et suiv., 280. Cf. des Manichéens combattant contre les Bulgares; *ibid.*, p. 340. Voy. surtout pp. 297-298.

⁴ Édition de Leyde, 1638.

fut refusée à Pierre et à Assane, deux „tchelnics“ qui jouissaient d'une grande influence entre leurs conationaux, et, comme le premier insistait, il aurait été frappé au visage par un dignitaire byzantin. Cela signifiait l'ouverture ou plutôt la reprise de la révolte¹. Le fait que la dîme sur les porcs, les boeufs, les moutons avait été récemment accrue devait en préparer les matériaux².

On était à l'époque où l'expédition contre le prétendant Vranas s'organisait.

La place même où éclata le tumulte n'est pas donnée par les sources. L'emploi des miracles de Saint-Démètre pour échauffer les esprits attirerait notre attention du côté de Thessalonique, où découle l'huile sainte des os du bienheureux, — et il y avait là cette „Grande“, cette „Petite Valachie“, plus bas une „Valachie Supérieure“ qu'on chercherait vainement dans le vrai „Hémus“, les Balcans, — bien qu'une des premières tentatives fût l'attaque contre Preslav³, l'ancienne capitale bulgare. Preslav l'orthodoxe, et non l'Ochrida schismatique, que les moines damnaient sans cesse dans leurs écrits. Ce fait, ainsi que celui des cothurnes rouges de l'Empire revêtus dès le commencement, sans l'hésitation qui paraît pouvoir être observée dans le cas de Samuel, a, sans doute, un sens. Ce n'est pas celui que lui donnent les historiens bulgares, que les deux frères appartenaient à la lignée des anciens dominateurs⁴, mais bien un autre: celui que, dès le commencement, des lettrés, inspirés par la tradition — peut-être ce Basile dont la nouvelle dynastie fit un „archevêque de la Bulgarie“, un patriarche pour les siens, — eurent leur part dans l'excitation au soulèvement et dans l'exhortation au combat. Et, enfin, pour comprendre encore mieux les commencements de cette révolte, il faut noter que dans l'armée des rebelles qui combattait contre Vranas se trouvent aussi des Coumans⁵. Et on appelait Coumans, — voyez le cas des Huns, des Tatars, etc. — non seulement les barbares touraniens, apparentés

¹ Choniate, pp. 482-483. Les Occidentaux donnent la forme Asan.

² Georges l'Acropolite, pp. 20-21.

³ Choniate, pp. 485-487.

⁴ Voy. aussi Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 269. Pierre aurait été un nom adopté, car, d'après un catalogue d'église, le chef de la révolte se serait appelé d'abord Théodore. Assane est appelé le „Belgoune“, *Blanc-Cojoc* (jaquette de peau des bergers); *ibid.*

⁵ Choniate, p. 503. Des „Romains“, des Byzantins se trouvaient aussi parmi les rebelles, *ibid.*, pp. 509-510.

aux Petchénègues, qui à cette époque dominaient au Nord du Danube, mais aussi leurs sujets stables et chrétiens, les Roumains du XII-e siècle. On les y avait trouvés au cours des campagnes byzantines contre les Hongrois, et le prétendant Andronic les avait rencontrés aussi dans sa fuite vers Halitch; il est dit même par Cinnamus que les Vlaques qui accompagnent Léon Batatzès contre les Hongrois, „partant des régions vers la Mer Noire“, sont des „colons de l'Italie“¹. Sous les Comnènes on envoie des prisonniers d'État à Chilia (Chélé)² et les écrivains byzantins savent que chez ces Tauroscythes une bête féroce des forêts sans bornes s'appelle ζοῦμπρος, le *zimbru* des Roumains³. Le bonnet de fourrure de ces barbares était aussi connu à Constantinople⁴. *Pour la troisième fois nous trouvons ce lien entre le Pinde et le Danube, les deux points où se réveille l'énergie militaire et politique de la nation roumaine.*

¹ Aussi Iorga, *Geschichte des rumänischen Volkes*, I, p. 124; cf. le même, *Histoire des Roumains*, II.

² Choniate, pp. 401-405. Un d'eux y est aveuglé, un autre exilé en Scythie. On voit donc que ce n'est pas la Chélé près de Byzance. Cf. notre *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 32 et suiv. Cette opinion a été souvent combattue sans avoir pu définitivement l'écarter.

³ *Ibid.*, p. 433. Hopf, *Griechenland*, reconnaît ce caractère vlaque; I, pp. 167, 171, 173, 214.

⁴ Choniate, p. 432.

CHAPITRE VI.

VLAQUES ET BULGARES

Nier le caractère vlaque de la révolte, est inutile. Il est affirmé par la source byzantine contemporaine, de même que par la riche chronique des croisés français qui s'abattirent sur l'Empire débilité pour le remplacer par un autre Empire, latin, incapable de vivre, par la chronique, célèbre, de Villehardouin, qui sait très bien, comme un des combattants, ce qu'était un „Bougre“ et ce qu'était un „Blac“. L'écrivain grec parle de la „langue des „Vlaques“, la Βλάχων φωνή¹. Quand la lettre de l'évêque Basile vers le Pape commence par „multas inclinationes et multas sanitates“², on se demande dans quelle langue a pu être écrit l'original. Les chefs ont des noms qui rappellent ceux des combattants de Samuel: un Ioniță, frère des deux promoteurs et leur héritier, Litovoiu (Λιτοβόης), puis aussi un Nicolas Litovoiu, de Mélénic³. Devant Salonique apparaît le Vlaque Ἐτζοισμένος (Sichmane); à Serrès, plus tard, un Dragotă⁴. Les armes, — des flèches, des lances, — la manière de combattre, les attaques par surprise, leur organisation vraiment patriarcale, où les individualités, avec leurs passions, souvent criminelles, ont le jeu libre, montrent pleinement le caractère vlaque, pastoral, nomade du mouvement. Il fut aussi une des causes de l'extension incroyablement rapide et du complet succès de la révolte. La distribution des territoires conquis entre les chefs est encore une coutume vlaque: le Grand-Preslav et Provaton furent ainsi „la part de Pierre“ (Πέτρου χώρα)⁵.

¹ Choniate, pp. 617, 673.

² Hurmuzaki, I, pp. 49-50, no. xxxv.

³ Choniate, I, p. 564; II, p. 81.

⁴ *Ibid.*, p. 80.

⁵ Georges l'Acropolite, p. 23. D'après Hopf, ce serait un „Pérachora“; loc. cit., p. 170.

Ainsi qu'il était naturel, deux tendances se dessinèrent dès le commencement, en rapport avec tout le passé. Conduits par leurs savants conseillers, Pierre et Assane se dirigent vers l'Est, vers les „clissoures“ des Balcans, où ils battent l'empereur grec lui-même, du côté de la Mer. On rencontre leurs bandes à Nich, à Sofia, à Constantia, à Varna, à Anchiale¹. Bientôt seront reprises les invasions du temps de Croum vers Philippopolis et Andrinople², que Samuel n'avait pas tentées. Ce n'est que plus tard, entre les dates, rapprochées, de la mort d'Assane et de Pierre, que fut choisie une résidence, à savoir la si puissamment fortifiée par la nature elle-même Trnovo, dans les Balcans, place qui n'avait eu jusqu'ici aucune importance dans les annales de la transhumance vlaque³. C'est alors qu'on peut donner un nom à la nouvelle domination, dont hérita, d'après une norme pastorale, qu'on retrouve chez les Turcs, s'y étant conservée jusqu'aujourd'hui, mais pas chez les Bulgares d'après Boris, habitués aux normes de succession byzantine, l'aîné entre les représentants mêlés de la famille régnante, Ioniža. On lui donne le titre d'ἄρχων τῆς Ζαγοράς, de la „Transalpina“ balcanique, qui équivaut au territoire donné, à l'occasion du baptême, à Boris, à la région, où, *au-delà du Hémus*, ce nom est encore conservé dans celui des deux localités de la Vieille et de la Nouvelle Zagora⁴.

D'autre côté, les régions qui avaient appartenu à Samuel ne tiennent pas à être confondues avec le nouvel Empire. Du milieu des Vlaques encore s'élèvent dans ce pays des dominateurs qui parviennent à se maintenir. Pendant que les Serbes pillent Prisen et Ouskub, pour être ensuite battus à la rivière de la Morava et empêchés de continuer leur œuvre par l'arrivée *du côté de Vidine* d'auxiliaires hongrois⁵, un certain „Chrysos“, en vlaque: Hârsu, devient maître des vallées de la Macédoine⁶. Ayant conquis Prilep, après avoir affronté l'empereur lui-même, il pénètre, comme l'avait fait jadis Samuel, jusqu'au fond du Péloponèse,

¹ Choniate, pp. 568-69.

² *Ibid.*, pp. 571, 612 et suiv., 706.

³ *Ibid.*, p. 620.

⁴ *Ibid.*, p. 679.

⁵ *Ibid.*, pp. 569, 588 et suiv. Cf. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, pp. 273-274.

⁶ Choniate, pp. 643 et suiv., 665. Cf. Jireček, loc. cit., pp. 285-286. Pour Hopf, loc. cit., p. 171, c'est un Vlaque.

par les voies que connaissaient Albanais et Vlaques¹. La résidence était à Prosek, au-dessus du Vardar, sur des rochers.

Aidé par l'attaque rapide de ses Coumans, Ioniță mène ses armées à travers la Thrace entière. Après 1204, quand succombe l'Empire orthodoxe, il n'est plus le chef rebelle des Vlaques pillards. L'orthodoxie demande un représentant couronné, combattant et dominateur. C'est dans cette qualité qu'il se présente devant les Latins profanes, qui dépouillent églises et monastères et persécutent les membres du clergé grec. Toute l'intolérance byzantine se serre auprès de lui, le soutient et l'exhorte. Le voici à Serrès, à Berrhoś, à Philippopolis, à Démotika, à Périnthe et jusqu'à Anthyra. Les bourgeois de Démotika, où était abrité le patriarche aussi, qui meurt dans cette ville, le proclament βασιλεύς².

Les négociations avec le Pape doivent être interprétées comme un effort habile pour obtenir aussi la reconnaissance de l'Occident. Le fier Vlaque convoite la couronne de Byzance, car il est empereur „des Rhomées (Romains) et des Bulgares“, de même qu'en Occident celui qui porte la couronne donnée par le Pape en 800 est empereur romain de nation germanique. Mais la chancellerie romaine est bien préparée : obligée à épargner les Grecs et plus tard les pupilles, cependant pas toujours bien soumis, de Constantinople, elle ne connaît qu'un „roi“, et, laissant de côté les Romains, dans lesquels elle fait semblant de voir des *Roumains*, donc des Vlaques, — des informations exactes venaient de la Cour des empereurs d'Orient, — elle parle seulement de ces sujets dès le début : Vlaques et Bulgares. Et, pour adoucir la leçon, la Curie s'étend, pleine d'éloges, en même temps sur l'origine romaine et sur les antécédents impériaux de la Bulgarie de Preslav³. Le fondateur de l'empire de Trnovo ne put pas aller plus loin⁴.

¹ Choniata, p. 708.

² *Ibid.*, p. 835.

³ Cf. notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, I, p. 124 et suiv, et *Histoire des Roumains*, II. Je doute que les lettres des années 1199 et 1202-1203 fussent vraiment antérieures à l'année 1204. Je regrette de ne pas avoir en ce moment l'édition donnée par l'École Française de Rome du registre d'Innocent III.

⁴ La soumission vers le Saint Siège des évêques de Velboujd, de Preslav, d'Ouskub, de Prizren (*Prisdiani*), de Nich et de Vidin (Hurmuzaki, *Documente*, I, p. 29, no. xx) ne démontre pas leur subordination au nouveau

Cet Empire ne devait durer qu'autant que les Francs étaient à Byzance. *Il vivait par l'élément bulgare moins que par tout autre.* Et pendant ce temps même il a trouvé devant lui, non les Latins, qui prirent racine cependant sur les côtes de l'Adriatique et en Morée, mais surtout les concentrations légitimistes des Grecs en Épire. Il faut les soumettre à une analyse attentive, car elles ne représentent pas autre chose que *l'utilisation par les Grecs, — en Épire comme en Thessalie,* après la ruine de la principauté de Chrysès, après sa mort —, *de ce nouvel élément que sont les Albanais et les Vlaques.*

Le successeur de Ioniță, mort dans des circonstances obscures, près de Salonique, qu'il aurait prise certainement, ne fut pas un des fils d'Assane, Jean ou Alexandre, qui erraient chez les Cumans, mais bien Borilă, fils d'une soeur du mort, parce que, ainsi qu'il a été dit, il était le plus âgé parmi les représentants de la maison régnante ¹. Jean Assane, son successeur dans peu de temps, commence la guerre contre l'Épire, dont il a été question plus haut.

La famille Angélos Doucas, qui y avait fondé une seigneurie, un „despotat“, — *c'est pour la première fois qu'on rencontre ce titre* —, était apparentée aux Bulgares: un „Bulgare“, Radomir, avait épousé au onzième siècle une Doukaina ². En tout cas, elle sut, sous Michel et son frère Théodore, prendre le caractère, simple, patriarcal, qui convenait à la population de ces vallées. Le *despotat de l'Ouest* (δεσπότης τῶν δυτικῶν) ³ se transforme donc toujours plus nettement dans une Albano-Vlachie aux princes grecs.

La chronique grecque du temps montre que Théodore s'était soumis, outre Durazzo, qui lui donnait le contact avec la Mer, ces régions qui avaient supporté dès le commencement du onzième siècle les formations politiques de l'Ouest de la péninsule: Ochrida, Prilep, le pays des Albanais („Albanos“) et toute la Thessalie ⁴. De l'autre côté, il allait jusqu'à Thessalonique. Lorsqu'il

„patriarche“ et encore moins l'extension de l'Empire bulgare sur ces provinces Voy. *ibid.*, p. 28.

¹ Georges l'Acropolite, pp. 26-27, 35.

² Anne Comnène, p. 399.

³ Pachymère, p. 21. Cf. Jireč-k, *Geschichte der Serben*, I, pp. 293-294.

⁴ Georges l'Acropolite, p. 27 et suiv.

fut proclamé empereur, le service divin fut fait par l'archevêque bulgare, et le même chroniqueur assure que Théodore administra à la bulgare, d'après les traditions politiques et, peut-être, souvent dans la langue officielle de la Bulgarie¹. En empêchant les progrès des Impériaux grecs de Nicée, auxquels il prit Andrinople, il paraissait destiné à renouveler dans la forme byzantine, traditionnelle, ce qu'avait fait dans sa forme révolutionnaire, bulgaro-vlaque, Ioniță.

Le combat de Klokozniza, en 1230, donna à Jean Assane dans les parties occidentales tout ce qu'avaient pris jusqu'ici les Épirotes, et on énumère Serrès, Pélagonie, Prilep, Elbassan et toute *la Grande-Vlachie*². Plus tard Jean, fils de ce Théodore, qui fut pris, aveuglé et délivré ensuite par le Tzar, devenu son parent, se rendit avec six vaisseaux dans la Grande-Vlachie, où il occupa Pharsale, Larisse, Platamona³. Le second Michel Angélos se saisit de Vodéna et Ostrov, cède Kroïa, dans le territoire albanais (ἐν τῷ Ἀλβανῶν) et choisit comme résidence Larissa; Arta, Ianina, les îles voisines lui appartiennent. Il emploiera le secours des Serbes et des Albanais dans ses guerres de révolte⁴. Les Vlaques ne lui manquèrent pas, et entre ceux qui furent mêlés à ses combats contre les Nicéens pour Diaboli, Prespa, Pélagonia on retrouve Borilă Lungul (Βορίλα Λόγγος⁵).

Dans bien peu de temps, quelques années après la mort de Jean Assane, les Paléologues de Nicée entraient dans Constantinople. Ils commençaient la transformation de l'ancien Empire universel, d'une intransigence orthodoxe absolue, dans une „Rho-mais“ nationale, disposée à toutes les concessions de l'opportunisme religieux. C'est alors, — et alors seulement —, grâce aux fréquents changements des princes bulgares en bas âge ou incapables, que *lui répondit dans la Zagora et au-delà des clis-soures une Bulgarie nationale.*

Elle ne s'étendait pas au Nord du Danube. Le passage de Rubruquis : „ultra Danubium versus Constantinopolim, Valachia, quae est terra Assani, et Minor Bulgaria, usque in Solonomam“⁶,

¹ *Ibid.*, pp. 36-37.

² *Ibid.*, p. 46.

³ *Ibid.*, p. 66.

⁴ *Ibid.*, pp. 98-99, 151-152.

⁵ *Ibid.*, p. 179, note, 180.

⁶ Hurmuzaki, *Documente*, I, pp. 265-266.

se réfère à la Valachie thessalienne et à la „petite“ Bulgarie d'Ochrida, qui étaient toutes deux en relation avec Salonique.

Cette nouvelle Bulgarie était si faible, que, loin de dominer au Nord la ligne du Danube, elle reçut incessamment des influences dominatrices. La Hongrie, refaite après les incursions des Tatars, donne une des femmes de Jean Assane, et leur fils Caliman, Căliman, porte le nom du saint national, Coloman¹. Dans les affaires des Bulgares comme dans les affaires des Serbes, est mêlé toujours plus fort „le Russe Oouroch“, le gendre du roi de Hongrie². Bientôt, le Banat, récemment créé, de Macsó, ainsi que le Banat occidental, de Bosnie, s'étant consolidés, cet allié par mariage de la dynastie arpadienne, le prince ruthène Rostislav de Halitsch, dont le fils s'appelle Michel, ne joue pas seulement le rôle de surveillant à cette frontière, mais se présente comme un des prétendants au trône des Tzars³. Et enfin à Vidine paraît, sans doute non sans l'appui des Hongrois et des Roumains, ce Sientislav, qui arrivera à occuper d'une manière passagère le siège de son Empire⁴. Mais d'ailleurs viendra Tertérii au nom tatar, le fondateur de la dynastie bulgare.

Car à cette époque, — et depuis longtemps —, sous Nogai les pays roumains aussi étaient compris entre les limites du vaste État tatar, auprès duquel la valeur militaire de la Bulgarie, après que les forces vlaques, qui ne jouaient plus aucun rôle, eurent été usées, signifiait très peu. „Les Scythes au-delà du Danube“, *παρίστριοι*, tâcheront bientôt, par le fils du Khan Tchoki, une domination directe des Tatars à Trnovo⁵. „Couman“ comme Tertérii, Eltimir est le gendre de Mytzès, — dont il sera parlé ci-après —, et il joue un rôle dans les conflits bulgaro-byzantins de la fin du XIII-e siècle⁶.

En même temps, les territoires macédoniens, avec Ochrida, sont disputés entre Nicéens et Bulgares. Du milieu des „pâtres“ et des „bouviers“ (*ποιμένες, ουδῶται*) bulgares s'élèvent aussi des usurpateurs comme Dragotă, déjà mentionné⁷. Jusque dans le

¹ Georges l'Acropolite, p. 69.

² *Ibid.*, pp. 134, 162.

³ Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 315 et note 4.

⁴ Pachymère, p. 181.

⁵ *Ibid.*, II, p. 80.

⁶ *Ibid.*, I, pp. 406-407.

⁷ *Ibid.*, pp. 120-41, 12. Cf. *ibid.*, p. 80.

Rhodope pénètrent les troupeaux vlaques des „Daces“, parmi lesquels est mentionné vers 1330 un Şerban, Συρμπάνος, mêlé aux combats entre les deux Andronics¹. Les Vlaques sont devenus après 1261 les auxiliaires fidèles et braves de l'Empire: on les trouve, fixés pour la garde de la Capitale, entre Constantinople et Vizya². Et, en même temps, leurs frères du Danube, les „Tatars chrétiens“, les Alains (Ἀλάχοι, Ἀλάνοι), conduits par l'évêque de Vicina, sont transportés plus loin dans l'Empire, où ils se révoltent bientôt³. Leur rôle comme défenseurs de l'Asie Mineure contre les Turcs a été exposé ailleurs⁴.

La Grande-Vlachie, avec ses „Mégalovlachites“, vivait dans son autonomie traditionnelle. Le fils bâtard de Michel II d'Épire épouse la fille d'un de leurs chefs, Taronas⁵. Andronic II Paléologue veut y établir son fils, Théodore, époux de la fille du duc catalan d'Athènes: Francs et Byzantins auraient attaqué de concert le „seigneur“ local. Ce mariage ne fut pas conclu, et ce dynaste épouse Irène, fille bâtarde d'Andronic; Théodore devait recevoir un dédommagement dans les régions grecques de l'Étolie⁶. Mais les Latins amoindrirent sans cesse la province de Jean Doucas, seigneur de Thessalie⁷. Il fut bientôt tué par son neveu, le despote d'Acarnanie et d'Étolie, fils du comte de Céphalonie⁸.

La nouvelle offensive latine, catholique, normande s'appuie sur les Albanais⁹, sinon aussi sur les Vlaques. Mais en Thessalie aussi ces seigneuries grecques, séparatistes, qui dominaient une population vlaque, dont les sources ne parlent pas, car les faits historiques manquent, disparaissent dans des querelles et des crimes. Jean Orsini, ce comte d'Étolie et d'Acarnanie, est tué par sa femme. Le fils, mineur, du comte, Nicéphore, cherche un abri auprès

¹ Jean Cantacuzène, I, p. 147

² Pachymère, II, pp. 106-8.

³ *Ibid.*, p. 307 et suiv. Il serait difficile de trouver à cette date un groupe important d'Alains du Caucase, dont l'arrivée sur le Danube n'est nulle part signalée.

⁴ Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, I, p. 137 et suiv.

⁵ Grégoras, I, pp. 237-241, 249.

⁶ *Ibid.*, pp. 278-279.

⁷ *Ibid.*, p. 318. Cf. Jean Cantacuzène, I, pp. 495-504, 509 et suiv.

⁸ Jireček, *Geschichte der Serben*, I, pp. 322-323, 338-339.

⁹ Grégoras, I, pp. 536, 546, 553-554.

de la princesse d'Achaïe, — latine, — à Patras. La mère, Anne, est reçue à la Cour des Paléologues, et l'empereur, qui attirera vers lui l'héritier aussi (1337-1338), devient seigneur de l'Épire entier, où la vie libre des Albanais, qui ont une large part dans ces changements, n'avait pas pu s'élever plus haut que, en Thessalie, la vie libre des Vlaques.

Il fallut plus tard la conquête du roi serbe et tzar Douchane, avec tous les changements qu'elle provoqua (Siméon, frère du Tzar, en Épire, Hlapen à Berrhoé et Vodéna, l'Albanais Blaise Matarango près de Durazzo, Novac à Prespa), pour que dans Prélioub la Thessalie gagnât un nouveau seigneur. Douchane lui-même s'intitulait d'ailleurs en 1349 aussi „despote d'Arta“ (sur les Albanais) et „Blachie comes“. A la même époque, Arta tombe au pouvoir du „despote“ Siméon, le frère, déjà mentionné, du Tzar¹. Par suite de la mort de Douchane, il eut aussi la Thessalie, après que Nicéphore, revenu un moment, fût tombé dans un combat contre lui. Le fils de Prélioub, Thomas, régna seulement à Ianina, tandis que Arta devenait albanaise. Dans le chaos politique des guerres pour le trône entre Jean V et Jean VI, les Vlaques se resserrent dans une organisation séparée, sous le sébastokrator et despote Gabriel Étienne, qui avait hérité de l'un des diadoques de l'Empire de Douchane. Ils appellent chez eux Cantacuzène et obtiennent de lui pour chef Jean Angélos. Puis ces mêmes Vlaques, les Malacasses, les Bouis, les Mésarites, Μαλακάσιοι, Μπόιοι και Μεσαρίται, se montrent libres, ἀβασίλευτοι, écoutant seulement les ordres de leurs „phylarques“, de leurs „tchelnics“, qui viennent au devant de l'empereur². Auprès de leurs chefs byzantins survivait encore la vieille institution de l'ἀρχή, qui s'appelle maintenant κεφαλή, sous les Turcs: kéfalia³.

Les combats d'Étienne Douchane pour prendre l'Empire que se disputaient le jeune Paléologue Jean V et le vieillard avisé Jean VI, le Cantacuzène, se livrent tous en Macédoine, et à savoir dans son angle du côté de la Thrace et de la Mer, Berrhoé, Serrès, Salonique. Étienne fut proclamé empereur des Roumains

¹ Jireček, *Geschichte der Serben*, I, pp. 395, 415, 420.

² Jean Cantacuzène, I, p. 474; II, pp. 309-310, 312.

³ *Ibid.*, pp. 320-321. A la p. 322: ἄρχοντες ἐν Βλαχίᾳ ἐτ' φωσάτον ῥωμαϊκὸν καὶ ἀλβανικόν. Voy. aussi p. 355. Cf. notre *Histoire de la vie byzantine*.

et des Serbes et oint par un patriarche slave. Il devait finir ses jours comme maître de la Macédoine, à Diavoli, et trouver sa sépulture à Ouskub, sans que les régions du Danube, où s'avancèrent les Hongrois, dont le Banat bosniaque avait résisté, fussent l'objet d'une attention particulière. Là, au Nord, Louis-le-Grand, roi de Hongrie, de la branche napolitaine de la Maison de France, faisait, plus que son père, Charles-Robert, une grande politique impériale, destinée à établir à Constantinople un héritier, plus puissant et plus durable, de Baudouin de Flandre. Il avait cherché à organiser sous le rapport politique et militaire la frontière du côté des Tatars, dont résulta une principauté de Moldavie, inattendue et incommode pour lui, près d'une principauté indépendante de Valachie, et il devait chercher, par la prise de Vidine, par la création du Banat bulgare, — son père avait fortifié Temesvár, où il résidait souvent, — la prise en possession des Balkans. La Pologne fut gagnée par lui comme héritage. Ainsi Douchane était rejeté vers Constantinople, à la même époque où l'affermissement de la domination vénitienne sur la côte balcanique de la Mer Adriatique lui fermait le chemin vers l'Occident, d'où étaient venus une seule fois des ambassadeurs du Pape, mais pour amener une réconciliation avec la Hongrie.

C'était, de fait, malgré les prétentions sur Constantinople, un État macédonien, avec les mêmes éléments d'appui que dans les formations d'État antérieures, *peut-être d'un caractère slave plus prononcé, car le courant d'émigration des Albanais vers l'Hellade avait déjà commencé.* Et il périt comme État macédonien, dans le combat sur les bords de la Maritza (20 septembre 1371), après lequel s'éteignit, à la suite de ses concurrents tués sur le champ de bataille, en pleine obscurité, le fils de Douchane, le second et le dernier Tzar serbe.

L'ancienne Dioclée cherche alors à s'organiser séparément. Trois frères paraissent pour atteindre ce but, vers 1370, à une époque où des Grecs aux grands noms tenaient Avlona et Kanina et où les Albanais remplaçaient les despotes grecs en Épire (famille des Spatas). L'historien le plus récent des Serbes, Jireček, reconnaît que *le nom de Balcha, du plus important parmi eux, est vlaque.* Les trois frères tâchent de repousser les Turcs, et sont vaincus dans un grand combat, après 1380. Mais ils

purent se maintenir aussi plus tard, entre les Turcs et les Vénitiens de la côte, gagnant et perdant, selon les circonstances, Budua, Drivasto, Antivari et Scutari même, pendant qu'à Durazzo l'Albanais Carlo Topia, — le nom est celui de Charles d'Anjou, — remplaçait les officiers de l'ancien maître, le roi de Naples.

Topia, la lignée des Spatas d'Arta et de Janina, les Doukachines, les Pastrovitch, un Léca Zacaria sont des noms importants dans la lutte pour l'indépendance que soutiennent les Albanais. Et il faut admettre que les Épirotes eurent dans ces grands et difficiles efforts au moins un allié fidèle et sûr, les Vlaques. D'autant plus que ces Albanais, *αὐτόνομοι νομάδες*, de Thessalie, dont parle Cantacuzène¹, sont certainement des Vlaques, de même que les Malacasses, les Bouis, les Mésarites mentionnés plus haut².

Le comté³ de Lazare Gréblanovitch, le despotat byzantin de son fils Étienne, vassal des Turcs, qu'il servit en Asie Mineure, l'activité turbulente, avec des grands changements de fortune, de Georges Brancovitch, la vie languissante et timide de ses fils constituent plutôt *un chapitre d'histoire danubienne, à demie hongroise*. Belgrade, Sémendrie, Golubatch sont les trois places autour desquelles se concentrent ces derniers efforts. Et les progrès de la Bosnie, dont la politique magyare fit un royaume, de la Herzégovine, qui se développa par décret impérial, d'un simple voévodat, pas plus puissant que celui d'un Hrvoïé, d'un Sandali, qui dominant le *hinterland* dalmatin dans la première moitié du XV-e siècle, représentent la même chose: *la vivification par l'influence des rois de Serbie de la partie tournée vers le Danube de la nation hongroise*. Elle s'affaiblit en même temps que l'énergie hongroise et disparut bien avant que cette énergie fût totalement épuisée.

¹ I, p. 450.

² *Ibid.*, p. 474. Cf. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 424, note 5.

³ Cf. la preuve de bonne foi que représentent, sur ce point aussi, les étucubrations de M. Mutafčiev, ouvr. cité, p. 267 et suiv.

CHAPITRE VII.

DERNIERS PHÉNOMÈNES BALCANIQUES AVANT LA CONQUÊTE TURQUE

L'importance croissante de la Mer Noire, depuis que les Génois, auxiliaires des Paléologues, y naviguaient sûrement et élevaient des comptoirs sur ses rivages, tendait à créer une vie séparatiste dans la région des ports. Un Mytzès domina quelque temps à Mésembrie et à Anchiale, qui étaient revenues à l'Empire, dont elles devaient se détacher pour former la dot de la princesse byzantine destinée au Tzar bulgare Constantin Tich¹. Mytzès, un ancien ennemi de ce Tzar, qu'il avait jadis enfermé dans Sténimachos, était le gendre de Jean Assane, et, quand il se retira sur ses biens du Scamandre, son fils épousa une fille de l'empereur. Une soeur de cette princesse était la femme de Milioutine, fils d'Ouroch, le souverain serbe². Jean, fils de Mytzès, ou „Jean Assane“ joua aussi le rôle de prétendant.

On a vu la situation de chefs que gardèrent pendant quelques dizaines d'années au milieu des „Alains“, que nous prétendons être roumains, les évêques de Vicina, située à l'endroit où se séparent les bouches du Danube³, Luc et les autres, parmi lesquels la principauté de Valachie prendra, aussitôt après sa fondation, déjà sous Alexandre Basarab, le premier exarque patriarcal, comme évêque et Métropolitte.

A cette époque, les guerres intérieures entre les Grecs, de même que les guerres de ces derniers contre les Bulgares, les Serbes, font paraître des aventuriers qui occupent d'une manière passagère certains territoires. Ils viennent surtout du Nord. Tel ce Momtchilo, de „momtch“, homme de guerre, qui avait plus de mille cavaliers et dont Byzance fit un despote⁴. Tels les „Alains“ Itilis et Témiris, — ceux-ci de vrais Tatares, — le Hongrois János, Ἰβας, le Russe Ivan⁵. Tels ces 2.000 Cumans qui se dirigent par la

¹ Pachymère, II, pp. 210-211, 343.

² *Ibid.*, p. 349 et suiv. Cf. aussi *ibid.*, p. 435. Cf. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 323 et note 3.

³ Cf. Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 47 et suiv.

⁴ Grégoras, pp. 703 4.

⁵ Jean Cantacuzène, I, pp. 173, 468. Deux pages plus loin, les Roumains sont nommés par le chroniqueur Οὐγγροβλάχοι et les Tatares, „Scythes“. Ailleurs les Roumains s'appellent Gètes (pp. 465-466).

Dalmatie vers la Thrace et sont ensuite exilés, pour leur attitude de traîtres entendus avec les „Scythes“, à Lemnos, Thasos, Lesbos ¹.

Vers ces „Scythes“ s'était enfui aussi Sichman, fils du Tzar Michel avec la soeur du souverain serbe Étienne, et les Byzantins menaçaient de l'envoyer sur leurs vaisseaux à Vidine ².

Au cours du combat des légitimistes de Constantinople contre Jean Cantacuzène, la régente Anne demanda le secours de Balica de Kerbona (Μπαλίκαν τινά, τοῦ Κερβωνᾶ τὸν ἄρχοντα). Ce dernier envoya, avec mille soldats d'élite, Théodore et Dobrotitch (Τομπροτίτζαν), qui font se soulever les villes du littoral. Balica (voy. aussi Balc, Balița, etc.), est un nom roumain, et Dobrotitch ne signifie rien autre chose que „le fils de Dobrotă“, nom généralement balcanique, employé aussi par les Roumains (voy. Dobrotești, Dobroteasa, etc.), qui ont toute une série de noms semblables: Laiotă, Balotă, Calotă, Coșotă, Bașotă, Cocotă, Gerotă, etc. Entre ces deux *condottieri*, Dobrotitch fut plus heureux: il devint l'époux de la fille du puissant conseiller impérial Apokaukos et stratège, ainsi que Momtchilo avait été créé despote. Après la défaite de Sélymbrie et le retour de Théodore, il resta à Constantinople jusqu'à ce qu'il obtint le nid de proie de Midia, près de la Mer. Il fut contraint de se rendre, par les troupes réunies de Jean V et de Jean VI ³. C'est alors qu'il aurait cherché, d'après Hopf ⁴, à placer comme empereur à Trébizonde Michel, fils de Jean V Paléologue, qui aurait épousé sa fille. Plus tard il trouva un abri à Kozéakon et à Émona (près de Mésembrie), puis à Kalliakra et après 1370 il avait maille à partir avec les Génois, qui étaient maintenant, à la place des Tatars, les maîtres à Moncastro aussi bien qu'à Chilia ⁵.

Est-ce que cela signifie qu'il était, ainsi que le croit Schiltberger, le Bavaois échappé à la captivité turque, un prince séparatiste ⁶?

Le Tzar bulgare Alexandre partagea son héritage entre ses fils Sichman et Strachimir. Parce que Vidine avait déjà eu des

¹ *Ibid.*, p. 29.

² *Ibid.*, pp. 19-20, 52 et suiv., 55.

³ Jean Cantacuzène, II, p. 55; III, pp. 30, 62-63.

⁴ *Griechenland*, I, p. 28, col. 1. Cf. Miklosich et Müller, *Acta patriarchatus*, I, p. 367, no. CLXVI

⁵ Voy. Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 9. Cf. Iorga, *La politique vénitienne dans les eaux de la Mer Noire* (*Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, II, p. 289 et suiv.); *Dobrotitch, Quelques observations dans la Rev. hist. du S.-E. eur.*, V, pp. 133-136.

⁶ *Reisen*, éd. Neumann, p. 93.

seigneurs bulgares, ce dernier, époux d'une fille d'Alexandre Basarab, prince de Valachie, et beau-frère d'Ouroch, le Tzar serbe, qui avait épousé l'autre fille, fut établi dans cette ville, avec des droits impériaux absolus, que prouvent les diplômes qu'on en a conservés¹. Mais Dobrotitch n'était nullement allié à la famille des Tzars, et il ne remplace pas son ancien nom de chef de bande par un autre, pris dans la série des dynastes antérieurs. Son territoire n'a pas de frontières nettement définies. Mais Varna, de même que Cavarna, de même que Silistrie, de même que les châteaux qui se trouvaient entre ces places, étaient d'anciennes possessions du patriarche de Constantinople², que Dobrotitch n'aurait pas osé, au point de vue religieux, attaquer. Seul le Byzantin, d'une date postérieure, Chalkokondylès³ donne à „Dobrotikès le Bulgare“ *la terre par où on va vers Varna et Kalliakra*, et les chroniques turques ajoutent Varna „et le pays voisin“. Il ne combattit pas avec les Génois pour les bouches du Danube, mais parce que, dans la guerre de ces derniers avec les Vénitiens, la célèbre „guerra di Chioggia“, il aura été pris aux gages de la République. Sa qualité était seulement celle de „seigneur de Zagora“, de „seigneur bulgare“⁴.

Après sa mort, les Génois l'intitulent „le seigneur Dobrotitch“, et son fils, son successeur, Ivanco, n'a aucun titre. On voit par le traité qu'il conclut avec les Génois, le 24 mai 1387, qu'il avait un „territoire“, mais que ce territoire ne pouvait contenir qu'un seul consul génois, qu'il n'avait pas de villes d'importance, — comme l'était Varna, qui en 1366 appartenait encore à Sichman, ainsi qu'on le voit par la chronique de l'expédition d'Amédée de Savoie, aussi en Bulgarie —, car elles auraient été mentionnées, qu'il avait cependant un point sur le littoral, car on l'assurait contre une attaque de vaisseaux et enfin que, — ainsi qu'on le constate par le nom des ambassadeurs, Costa et Jolpanus, ce qui signifie Ciolpan, nom fréquent chez les Roumains au XVII^e siècle⁵, — ses sujets n'étaient pas seulement des Bulgares et n'étaient pas avant tout des Bulgares, mais bien des „Grecs, Bulgares ou autres, quels qu'ils soient“⁶.

¹ J. Bogdan, dans l'*Archiv für slavische Philologie*, [XVII], p. 64 et suiv.

² Miklosich et Müller, *Acta patriarchatus*, I, p. 95.

³ P. 326. Cf. Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 51.

⁴ Hopf, loc. cit., II, p. 28, col. 1.

⁵ *Ciolpan* s'appelle aussi une espèce d'arbres. Voy. la table de la chronique de l'expédition de Morée, édition de la Commission historique de Roumanie.

⁶ Iorga, *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, XI, pp. 65-71, Cf. *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 55 et note 1.

La région sur le littoral du Danube appartenait, entièrement, à Sichman : Nicopolis, Svichtov, Silistrie ¹. Le nouvel État valaque, qui avait commencé, au moment de l'invasion turque, une offensive destinée à le substituer à l'impérialisme slavo-byzantin, prit, sous le prince Vlaicu, Vidine et Nicopolis ²; le troisième successeur de Vlaicu, que les circonstances avaient contraint à abandonner Vidine au profit de Strachimir, Mircea, avait, vers 1387, outre sa principauté et les fiefs transylvains, „les pays tatars“, donc ce que les Tatars avaient eu aux bouches du Danube, jusqu'au „prince Démètre“, de fait Timour, mentionné par un privilège de commerce transylvain pendant ce siècle ³, puis „les deux rives du Danube jusqu'à la Grande Mer“ et la ville de Silistrie ⁴. Dans l'acte de 1390, un traité solennel avec la Pologne, Mircea est seigneur de Silistrie et seulement „despota terrarum Dobrodicii“, Ivanco étant, très probablement, déjà mort à cette date; la domination sur la rive droite du Danube n'est plus mentionnée: elle n'a pas été remplacée par cette mention, mais plutôt par celle des „pays tatars“. Il est question une fois de „plusieurs villes turques“, mais le titre se maintient en lignes générales le même jusqu'en 1406, pour disparaître à cette date et revenir seulement pendant l'été de l'année 1413 ⁵.

Il n'est pas question seulement de formes vaines, qu'on ne trouve que dans de vieilles chancelleries. Il a été dit ailleurs que, après la défaite des Turcs par les Serbes à Plotchnik, Mircea passa le Danube, prenant les forteresses de la rive opposée. L'expédition d'Ali-Pacha les arracha cependant aux Bulgares: Nicopolis, où Sichmane s'était renfermé, de même que Silistrie, livrée par ce dernier et dans laquelle est établi Yakchi-bey Timour-tach-oglou. La chronique turque affirme cependant d'une manière expresse que „ces châteaux et ces forteresses avaient été occupés jadis en Bulgarie, en passant le Danube, par les Valaques“. Après la mort de Mourad, tué dans le combat de Kossovo, Mircea reprend ses possessions de la rive droite du Danube, qui

¹ Leunclavius, *Historiae*, col. 266, 298-9.

² Voy. notre article sur la „Lutte pour la domination de Vidine“, dans la revue „Convorbiri literare“, année 1900.

³ Zimmermann-Werner-Müller, *Urkundenbuch*, II, p. 315, no. 917, année 1368.

⁴ Cipariu, *Archivu*, pp. 77-8, *Sbornic* de Sofia, IX (1893), p. 327; Hasdeu, *Istoria critică*, p. 5, et Vénéline, *Documents roumano-bulgares* (en russe), p. 9.

⁵ Voy. aussi J. Bogdan, *Documente privitoare la relațiile Țării-Românești cu Brașovul și cu Țara Ungurească*, I, Bucarest, 1905, p. 3.

reviennent aux Turcs en 1391-1392 et le Sultan Baïéziid passe le fleuve en 1394 pour se soumettre aussi la rive gauche. C'est pour cela que Mircea ne s'attribue en 1392 que le seul titre de prince „à partir des montagnes jusqu'aux frontières tatars“. Cet état de choses dure jusqu'à l'invasion de Mircea en 1393, — quand Nicopolis fut peut-être occupée, — en tout cas jusqu'à l'expédition de 1396, quand les croisés restituent à la chrétienté la rive gauche. Profitant de l'absence du Sultan, Mircea revient, et c'est pour cela que, après la destruction du Tzarat de Vidine, Baïéziid apparaît en 1397 pour reprendre Silistrie, peut-être aussi Nicopolis. En mai 1399, les Valaques avaient de nouveau les deux rives. Et il ne faut pas s'étonner que Mircea l'affirme en 1406 (et pas en 1403), parce qu'il avait établi comme Sultan des Osmanlis son ami Mousa. Les „villes turques“ lui furent cédées à titre de fief. Enfin l'expédition de Mohammed I, vainqueur de Mousa, fit perdre aux Valaques, en 1417, Severin et Giurgiu¹. Le sort de la Valachie était décidé. Mais, à chaque révolte, les princes du pays, Dan II, Vlad Țepeș, Michel le Brave, Radu Șerban se jetèrent sur les villes du Danube —, pas en qualité de Roumains, mais comme représentants de l'idée impériale chrétienne.

Nos recherches s'arrêtent ici pour le moment. Dès le XV-e siècle les écrivains byzantins, comme Laonikos Chalkokondylès², savaient bien que „la même nation s'est établie de la Dacie jusqu'au Pinde et en Thessalie“ et que „les uns comme les autres s'appellent Vlaques“³ et, enfin, que, „semblables aux Italiens en ce qui concerne le langage“ (παραπλησία τῶν Ἰταλῶν), ils leur ressemblent aussi dans la manière de vivre, dans les armes et toute leur préparation militaire“ (σκευή). Et, ayant noté que parmi les possessions du despote Théodore il y avait aussi le Pinde, il affirme que „là-bas vivent les Vlaques, ayant le même langage que les Daces du Danube“⁴.

¹ Cf. notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, I, et notre *Hist. des Roumains*, III.

² P. 35.

³ Ἐφ' ἧ καὶ ἀπὸ Δακίας ἐπὶ Πίνδον τὸ ἐς Θεσσαλίαν καθήκον ἐνοικήσαν ἔθνος ὀνομαζέονται.

⁴ *Ibid.*, pp. 77-78. La caractéristique qu'ils sont une nation adonnée à la vie nomade (πρὸς τὸ νομαδικώτερον τετραμμένον) est empruntée aux Vlaques du Pinde et à la partie de la nation qui continuait la vie transhumante de la préhistoire,

II.

FORMES BYZANTINES
ET RÉALITÉS BALCANIQUES
(CONFÉRENCES EN SORBONNE, 1922)

CHAPITRE I.

CONSTANTINOPLE ET LA THALASSOCRATIE BYZANTINE

La première leçon de cette série qui n'a aucune autre prétention, ainsi que je l'ai indiqué, que de communiquer les derniers résultats de synthèse venant d'une longue analyse pratiquée sur la vie politique des nations de la Péninsule Balcanique, s'occupera de l'époque qui ne dépasse pas le commencement du VII^e siècle. Il sera donc question de ces premiers siècles du moyen-âge au cours desquels l'Empire byzantin s'est formé, où il a gagné son caractère distinctif, ce caractère qu'il s'agit de préciser dès le début.

Il n'y a rien de plus facile que d'accepter la définition courante concernant cet Empire: ce serait une création totalement différente de l'Empire romain, qu'il prétendait continuer.

A un certain moment, — et on a commencé par Constantin pour aller jusqu'à Justinien —, il y aurait eu une transformation totale des anciennes idées politiques, religieuses et culturelles, et ce résultat aurait produit ce qu'on appelle l'Empire byzantin, qui, une fois ainsi défini, peut être suivi dans son développement à travers les siècles jusqu'à la catastrophe provoquée par l'invasion turque et terminée par la conquête de Mohammed II.

On commencerait ainsi vers 330, au moment où Constantinople était capable d'abriter un empereur et on finirait en 1453, au moment où „le Conquérant“ s'installait à Constantinople en empereur, pour continuer les traditions de la Byzance orthodoxe dans son Istamboul païenne.

C'est une conception très facile à saisir, à appliquer aux faits et qui peut donner des exposés différents selon le but vers lequel on se dirige: elle ne paraît provoquer d'un bout à l'autre aucun doute et ne demander l'élucidation d'aucun problème.

Cependant, si on considère n'importe quelle phase de l'Empire byzantin, si on commence par l'époque des fondateurs, Constantin ou Justinien, si on s'arrête au plein milieu des vicissitudes de cet Empire, alors qu'il réunissait le plus grand nombre de forces nationales, qu'il produisait ses plus belles oeuvres de civilisation, dans l'art et dans une littérature qui n'est pas toujours si négligeable qu'on se l'imagine, ou bien si le point de vue où on se place est la fin de cette organisation politique, au XIV-e et au XV-e siècles, dernier chapitre d'une tragédie qui devait bientôt se terminer par un sanglant acte final, on arrive très facilement à la conviction que, dans la conception analysée ci-dessus, on est dans le faux, et cette conviction peut être fortifiée aussi par la manière dont l'Empire byzantin a été considéré depuis les premiers savants qui s'en sont occupés.

On croit trop facilement que le mot „byzantin“ a toujours été employé pour dénommer ce qui s'est passé dans l'Orient européen à partir du IV-e siècle. C'est une erreur. Ce terme a été appliqué bien tard à ce que ses chefs, ses défenseurs, ses panégyristes, ses représentants littéraires ont toujours nommé : Empire romain.

Plus tard, dans une certaine acception, plutôt territoriale, du mot, on a employé cette désignation de „byzantin“. A une époque tout à fait tardive. Ceux qui, au XVII-e et au XVIII-e siècles, s'occupaient de l'histoire byzantine, de l'Orient „romain“, comme Lebeau et ses successeurs en France, préféraient se servir du terme de Bas-Empire pour tout ce monde qui n'était pas responsable des vices de Constantinople, ne les provoquait pas, ne les servait pas, car il n'a jamais pensé à les justifier. Le sang des empereurs assassinés, la réprobation qui entourait une certaine manière de vivre entre les murs du palais sacré, tout cela ne dépassait pas la ceinture des murs de la capitale; c'est donc une condamnation que l'on peut regarder comme injuste. Il n'y avait pas de Bas-Empire, si ce n'est à Constantinople, et encore dans certains cercles de Constantinople. Les provinces vivaient d'une vie très pure.

J'admets que la capitale, avec ce qu'elle présentait comme classe dominante, toujours transformée dans ses éléments nationaux, mais conservant tout de même les mêmes penchants, prêtait à une critique légitime, mais on peut affirmer que, si les provinces avaient mené elles aussi, cette vie, l'Empire

byzantin n'aurait pas vécu dix siècles, car il n'y a pas de force au monde capable de faire durer pendant plus de mille ans un organisme politique s'appuyant sur la désorganisation, se manifestant par des attentats perpétuels à l'ordre moral et n'ayant aucun respect pour le sang humain, non plus qu'aucune considération pour ces idées éthiques qui, pour varier de forme d'une époque à une autre, sont cependant toujours à la base de toute activité sociale.

Mais, en laissant de côté cette tare du „Bas-Empire“, si on ne considère que l'Empire lui-même dans son titre, on avait eu raison de nommer „Empire romain“ ce territoire de l'Orient européen, d'une grande partie de l'Occident asiatique et du Nord africain plutôt que d'introduire ce mot de „byzantin“, qui, pour rappeler la dénomination ancienne de la ville devenue ensuite Constantinople comme résidence des empereurs, n'a aucun rapport intime avec les éléments qui composent l'État international dominé par la Nouvelle Rome.

Il est bien certain qu'au moment où Constantin-le-Grand abandonna Rome pour se former une capitale sur les bords du Bosphore, il n'avait guère la conscience d'innover et qu'il ne nourrissait aucun mépris pour l'ancienne résidence des Césars.

On a supposé qu'il la considérait comme tellement déchuë qu'elle ne pouvait plus abriter un empereur et servir aux buts supérieurs et traditionnels de l'Empire. Il n'y a rien de vrai dans cette explication, et, si Constantin a passé une partie de sa vie à aller d'une province à l'autre, ce n'est pas parce qu'il méprisait Rome, mais parce que ce n'était pas de là qu'on pouvait défendre l'État. La capitale de l'Empire se trouvait au point menacé, et ceci prouve, justement, sa vitalité. Un État qui se laisse mourir dans sa capitale est beaucoup moins digne de considération qu'un autre qui abandonne tout, qui oublie même cette capitale pour être toujours là où l'ennemi, les barbares dans ce cas, se présente menaçant sa vitalité et offensant sa dignité. Car il ne faut pas oublier que l'Empire romain reposait aussi sur un prestige et qu'il s'agissait, en première ligne, de maintenir intact ce prestige pour assurer la durée ultérieure de la forme politique.

Il n'est pas vrai non plus, contrairement à ce qu'à supposé quelqu'un qui a été mon maître ici¹, Monseigneur Duchesne, que Constantin-le-Grand, en abandonnant Rome pour Constantinople,

¹ Ces conférences ont été données en Sorbonne,

ait eu en vue surtout de se créer une capitale en rapport avec le changement qui était survenu dans ses convictions, avec sa conversion au christianisme. Constantin et sa mère figurent parmi les saints de l'Église universelle: il n'y a rien à redire; cette canonisation avait des raisons plutôt politiques, et on avait intérêt à faire des deux personnalités impériales les patrons du christianisme s'affirmant en religion d'État. Mais on peut tout de même mettre en doute la sincérité de la conversion très tardive de quelqu'un qui avait attendu que cette religion fût une force politique vraiment indéniable pour s'y rallier. C'est un peu comme le changement d'attitude envers certaines idées sociales venant d'Europe orientale en ce moment: il y a des personnes qui sont disposées à les admettre pourvu qu'elles gagnent la victoire. Pour ma part, s'il est permis d'exprimer cette opinion ici, je ne juge pas ces idées extrêmement favorables au développement de la civilisation universelle, mais je crois qu'il y aurait bien des Constantins si elles venaient à s'affirmer d'un bout de l'Europe à l'autre; et, alors, si tel de ces Constantins supposés serait une personne de grande importance, la nouvelle religion sociale le ferait figurer volontiers parmi ses saints.

On pouvait très bien être un bon chrétien à Rome, et faire vaincre l'idée chrétienne à Rome. Cela eût été beaucoup plus important au milieu de tous ces monuments qui rappelaient le paganisme que de la faire vaincre dans une ville toute nouvelle, établie dans le but même de célébrer la victoire du christianisme. Vaincre à Rome sur ces souvenirs païens dont parlent certains polémistes chrétiens, à la fin de l'antiquité, était beaucoup plus important pour l'avenir de cette religion que de bâtir une ville sous le signe de la croix.

Du reste, parmi ces populations un peu mêlées que Constantin a fait installer à Constantinople, — de même que, plus tard, Mohammed II, lorsqu'il ira conquérir cette ville de Constantinople, y fera venir, pour la repeupler, une grande partie des populations vaincues —, parmi ces lettrés, ces rhéteurs et ces philosophes, parmi tous ces représentants de l'ancienne Rome, il y avait de nombreux païens. Même si l'empereur fondateur avait été dès le début un adhérent de la nouvelle foi, les païens qui se seraient présentés à Constantinople pour chercher à y jouer un certain rôle, auraient eu le même accueil que les chrétiens.

Il faut donc chercher ailleurs si l'on veut essayer tout de même de s'expliquer pourquoi, en 330, il y a eu une nouvelle capitale de l'Empire romain. Il faut chercher ailleurs que dans le mépris supposé pour Rome, en tant que ville déchue, ailleurs que dans l'horreur éprouvée pour cette même Rome considérée comme un foyer du paganisme enfin vaincu par un empereur profondément persuadé de l'utilité que le christianisme pourrait avoir pour la vie ultérieure de l'Empire.

Et ceci même en dehors d'une troisième explication que l'on a voulu donner : ç'aurait été un choix déterminé par les besoins militaires, uniquement par les besoins militaires de l'Empire. On a dit : Le danger était de ce côté, et l'empereur, toujours habitué à se présenter sur le front le plus menacé, trouva naturel de s'établir dans une espèce de camp permanent à Constantinople.

Il y aurait alors une similitude entre l'entrée des Turcs en Europe et l'établissement de Constantin à Constantinople. On sait que les Osmanlis ne sont pas venus en Thrace comme une grande armée conquérante, conduite par des Sultans aux attitudes impériales et rêvant d'une couronne semblable à celle des empereurs byzantins, mais qu'ils s'y sont un peu fauilés, étant appelés par les empereurs byzantins au milieu des dissensions existant alors dans ce monde de Byzance, qu'ils se sont établis d'abord près de Gallipolis, puis, étant partis de cette place à l'occasion d'un tremblement de terre, ils trouvèrent un peu plus loin des villes démantelées et cherchèrent à s'en servir pour dominer les routes de commerce, étant des „rouliers“ de premier ordre. C'est de cette façon que Mohammed II est arrivé à être l'empereur païen de Constantinople.

Oui, si Constantin s'était présenté en Orient comme chef d'une armée disposée à combattre contre des hordes de barbares inépuisables, s'il avait préféré défendre l'Orient que les attendre en Occident, il y aurait là, en effet, une explication.

Mais, malheureusement, elle ne peut se soutenir seule comme explication. Il y eut même après la fondation de la nouvelle ville impériale et malgré tous les efforts d'y empêcher le flot montant de l'invasion, accueillie d'abord avec confiance, combattue ensuite sans foi dans le succès, des barbares en Orient et il y eut des barbares en Occident ; il y eut presque la même proportion de barbares d'un

côté et de l'autre, et même, si on regarde mieux, les barbares d'Orient restèrent plus dangereux que ceux de l'Occident, parce que ici il n'y avait pas d'État barbare combattant contre l'État romain, tandis qu'en Orient il y avait les barbares et, en même temps un État formidablement organisé, profondément respecté dans tout le voisinage, l'État perse, tellement estimé que, ainsi qu'on l'a déjà observé, les empereurs de Byzance ont hésité à prendre en langage grec le titre de „basileis“ et qu'ils ont traduit l'„imperator“ par „autokrator“ jusqu'au moment où Héraclius, vainqueur des Perses, destructeur de leur empire, s'est cru le droit de passer à leur place, comme Alexandre avait passé à la place des anciens rois perses, espérant, avec raison, que jamais la Monarchie perse ne reparaitrait dans l'ancienne forme, comme héritière des anciennes traditions.

Il y avait donc en Orient des barbares germaniques, puis il y avait des Sarmates, des Scythes, qui n'étaient pas des hôtes de passage comme les Germains. Ils y étaient depuis des siècles; ils s'étaient même installés dans les cités grecques du littoral et ils avaient formé dans ces régions des organisations qui étaient tout autre chose que les royautés douteuses, patriarcales ou passagères, les royautés vassales des Germains. Voilà donc, en première ligne, la Perse dominant l'Euphrate et, aux côtés de la Perse, toutes ces petites nations qui en dépendaient et qui n'ont jamais voulu accepter ni l'orthodoxie grecque, ni l'influence de Constantinople. Ainsi dans cette Syrie, qui, tout en faisant partie de l'Empire romain, n'oubliait jamais l'époque où elle avait eu ses rois séleucides et qui faisait entre les descendants d'Alexandre-le-Grand et entre les Romains une comparaison bien naturelle, pas toujours à l'avantage des nouveaux dominateurs, très pratiques et, en matière de finances, habitués à prendre le dernier denier des populations vaincues sans rien leur accorder. Il y avait donc, même sans formes d'existence politique, cette Syrie, toute différente, avec sa liturgie syrienne, et qui a préféré être hérétique, prendre contact avec le nestorianisme, que demeurer orthodoxe pour être vassale de sa vieille rivale, Constantinople. Elle avait le droit de considérer cette ville comme une parvenue qui, pour s'être fondée sur les restes d'une médiocre cité ancienne comme Byzance, n'en avait pas plus les titres nécessaires pour s'affirmer comme centre de l'Orient.

Il est bien vrai que plus tard seulement les mesures de

défense prises par Théodose à Constantinople, — et il ne faut pas oublier que Théodose a vaincu, non pas par la force militaire de son front constantinopolitain, ni par les méthodes dont disposait n'importe quel empereur romain, mais qu'il a vaincu par ses propres qualités, — les Goths ne furent plus un danger aussi grand. Par suite du partage de l'Empire entre les deux fils de Théodose, ces derniers ont mené une existence misérable, toujours dominés par des chefs barbares, qui, sans se revêtir de la pourpre impériale, étaient bien les maîtres dans la Rome nouvelle aussi bien que dans l'ancienne Rome. De sorte qu'il n'y eut pas de suite à cette apparition inattendue de Théodose, à ce fait merveilleux dans l'histoire de la décadence romaine: on ne fit rien après lui pour empêcher que le flot des Goths, qui avaient envahi la péninsule des Balkans et qui croyaient, sous Alaric, pouvoir rester les maîtres de tous les territoires entre la Mer Adriatique et la Mer Noire, pussent rester dans cette situation dominante. Il est tout aussi vrai qu'une partie des Goths se dirigea vers l'Occident, et leur présence en Italie a été considérée avec raison plutôt comme une espèce de fief avant la lettre, comme une dépendance politique de Constantinople, mais on ne pouvait pas deviner à un moment donné que la direction définitive prise par l'avance germanique serait la direction occidentale. D'autant plus qu'en Occident, ce qu'ils pouvaient espérer, c'était les restes de Rome, tandis qu'en Orient apparaissaient les splendeurs nouvelles de Constantinople, où on avait transporté tout ce qui était de plus précieux à Rome. Et, comme les Détroits n'ont jamais empêché le passage d'un continent à un autre, on imagine ce que les Goths auraient pu recueillir dans cette région de l'Orient où les Arabes n'avaient pas encore paru et où d'énormes trésors étaient réservés à l'avidité d'un vainqueur barbare.

Donc ce n'est pas non plus le nouveau front nécessaire et unique à Constantinople, la probabilité de pouvoir mieux combattre contre des barbares qu'on aurait pu mater définitivement, ce n'est pas ce motif seul qui a déterminé l'établissement de l'Empire romain à Constantinople. Il faut le chercher ailleurs aussi, ce motif, et, — passant encore une fois par dessus l'ordre chronologique et tenant compte de ce qui s'est passé en Italie après la mort de Théodose, après l'établissement de ce que l'on a appelé, et de ce

que nous appelons encore : l'Empire d'Occident, mais qui, pour les contemporains, n'existait pas comme tel, car il n'y avait qu'un Empire avec deux sièges, tenant compte aussi du changement de résidence, sous Honorius, de Rome à Ravenne, — nous devons en conclure qu'on cherchait autre chose que ce qui est présenté par les autres essais d'explication : *qu'on cherchait la Mer*¹.

On abandonnait la capitale se trouvant à l'intérieur des terres pour en établir une nouvelle dominant les voies maritimes et bénéficiant de tout ce que la liberté de ces voies maritimes pouvait offrir pour la sécurité momentanée et pour la gloire ultérieure de l'Empire romain.

Donc ce que l'on voulait à Constantinople, ce n'était pas la ville toute nouvelle, n'ayant rien des péchés païens du passé ; ce n'était pas non plus une opportunité militaire de premier ordre : on voulait le port de Constantinople, le groupe de mers qui en dépendait ; d'un côté, la Mer Noire, avec sa prolongation au Nord, la Mer d'Azov, de l'autre côté, le bassin oriental de la Méditerranée.

De fait, ainsi, ce „nouvel“ Empire n'a pas été une autre forme de l'Empire continental romain ; il a été une nouvelle *thalassocratie*, une domination de la Mer, jusqu'à l'apparition des Arabes, qui eux-mêmes devaient bénéficier de leur héritage maritime comme riverains vivant jusqu'alors entre les limites de l'Empire romain.

C'est pour se servir de cette Mer, pour en rester maîtres, pour avoir toutes les côtes qui entourent ce lac intérieur de la Mer Noire, ce bassin oriental de la Méditerranée, pour être assuré de pouvoir toujours s'approvisionner, pour surveiller, en même temps, de ce point central, toutes les provinces, c'est dans ce but que Constantin-le-Grand a pris la décision de s'installer à Constantinople.

Et il ne faut pas oublier non plus qu'un empereur antérieur à Constantin, Dioclétien, avait cherché d'un autre côté, mais dans une Mer fermée, en Asie même, et, s'il avait choisi Nicomédie, c'était à cause du voisinage de cette place avec cette rive de

¹ Cf Louis Bréhier, *La fondation de Constantinople*, dans la *Revue historique*, 1915.

la Mer Noire où Constantin trouva les restes et les souvenirs, les possibilités, les avantages de Byzance.

Voici, selon mon avis et, il me semble, selon toute logique, l'explication la plus acceptable de ce transfert de capitale de Rome à Constantinople. Et maintenant nous pouvons passer à l'importance qu'a pu avoir cette nouvelle capitale pour l'avenir de la péninsule des Balkans, à laquelle personne n'avait pensé au commencement.

*Car Constantinople n'était pas considérée comme le centre de la Péninsule : elle paraissait plutôt comme totalement excentrique à cette région intérieure qui ne jouissait d'aucun privilège spécial et qui ne préoccupait pas en première ligne les empereurs résidant entre les murs de la nouvelle capitale*¹.

Mais, avant de nous préoccuper du sort de cette région des Balkans, de ce qu'elle a pu gagner par la présence des empereurs romains à Constantinople, il faut tirer une conséquence de la conclusion que nous avons cherché à dégager par l'examen critique de l'origine de Byzance comme capitale et centre nouveau de l'Empire romain.

On explique l'action de Justinien, la conquête de l'Italie, du moins de la plus grande partie de l'Italie et de la côte orientale de la Péninsule Ibérique par des motifs d'ambition.

On a beaucoup abusé des mots d'„ambition“ et de „gloire“, représentant des réalités modernes résultant d'un état d'esprit qui n'existait pas à l'époque dont nous nous occupons.

On a attribué ainsi à Trajan la conquête de la Dacie par intention de vengeance, par aspiration au renom militaire, tous des motifs qui ne cadraient nullement avec l'esprit très pratique, plein de réalités, et rien que de réalités, d'un empereur romain de cette époque-là.

Justinien aurait donc soupiré après la domination du monde qui avait appartenu aux anciens empereurs romains et il ne pouvait donc pas vivre dans cette citadelle qui était sa retraite de Constantinople, ce dernier refuge, sans se souvenir des splen-

¹ Londres, par égard à la Mercie anglo-saxonne et à la domination des Danois, même sous les rois normands, en serait un autre, et éloquent, exemple.

deurs anciennes de l'Italie et sans désirer avoir aussi ces provinces des côtes de l'Espagne qu'avaient dominées ces prédécesseurs.

Or il suffit de suivre le cours des campagnes de Justinien pour voir combien elles s'emmanchent difficilement, avec quelle difficulté on passe d'une entreprise à l'autre; il suffit de se rendre compte de ce fait que l'Empire n'avait pas à cette époque une armée, car l'armée employée n'a pas été l'armée de Justinien; c'était l'armée de Bélisaire. C'était lui, le vieux soudard, qui l'avait formée et c'était de lui qu'elle dépendait. Il faut se rendre compte de la similitude parfaite qui existe entre le rôle de Bélisaire à côté de Justinien et le rôle de Duguesclin à côté de Charles V pendant la Guerre de Cent Ans: le général improvisé qui improvise une armée pour gagner la victoire inattendue et rendre à un roi qui se tient coi au milieu de ses États des possessions qu'il n'aurait jamais cru voir redevenir siennes. Il suffit de se rappeler tout cela pour se rendre compte qu'il s'agit, cette fois encore, de la *politique de thalassocratie*. C'est-à-dire du besoin que ressentait Justinien d'avoir ce bassin oriental de la Mer Méditerranée qu'on avait perdu par l'établissement des Ostrogoths de Théodoric, ayant une flotte, aspirant à la possession de la Sicile et, par conséquent, empêchant la navigation byzantine avec tous ses avantages d'approvisionnement et de sécurité. Et, d'un autre côté, la présence des Vandales en Afrique, l'existence d'un royaume de pirates légitimaient de la part de Justinien des mesures de tout point semblables à celles que la royauté française à l'époque de Louis XIV a dû prendre pour assurer la navigation de la même Méditerranée contre les pirates d'Alger.

On ne peut pas dire que Louis XIV souffrait d'une nostalgie de la côte septentrionale de l'Afrique et que ce qui pu le pousser ç'aurait été la pensée que les Carolingiens et les Mérovingiens auraient eu de ce côté-là des droits parce que sur Rome elle-même avait flotté le drapeau de la royauté germanique. Il voulait tout bonnement que la navigation fût assurée dans les eaux de la Méditerranée, et avec bien moins de raisons que Justinien, puisque son État se nourrissait de ses propres produits, tandis que Constantinople ne se nourrissait pas des produits de la péninsule des Balkans: Constantinople se nourrissait des blés de l'Égypte, car dans les régions septentrionales on ne pouvait pas en recueillir la quantité suffisante, dans ces campagnes de Thrace, qui

ne sont pas fertiles et qui, de plus, étaient sans cesse traversées par des barbares, les Goths, puis, dès le commencement du VI^e siècle, les Avars. On se rend compte qu'il était bien difficile de s'adresser aussi à ces régions plus au Nord, vers le Bas-Danube, qui produisaient des céréales dès l'époque d'Alexandre-le-Grand, qu'on voit exploiter, au XIII^e et au XIV^e siècles, par les Levantins établis à Péra, par les Génois, successeurs des Vénitiens dans le quartier chrétien de Constantinople. Justinien nous apparaît donc en empereur de la Mer que les pirates empêchaient de maintenir sous sa domination, en défenseur de la libre circulation sur ces grandes voies de la civilisation, ouvertes à la circulation internationale. C'est en cette qualité qu'il a entrepris son oeuvre.

Il a attaqué les Vandales, il a dû s'en prendre aux Ostrogoths, et, puisque les Wisigoths étaient tout disposés à donner du secours à leurs conationaux, il a dû y avoir une toute petite guerre avec les Wisigoths; si les Francs avaient pu manifester la même intention d'interdire la rentrée en Occident des Orientaux de Constantinople, il y aurait eu à ce moment aussi une guerre contre les Francs. Mais Ravenne, la ville de la Mer, est restée, même après la conquête de l'Italie par Justinien, restaurateur fidèle de l'ancienne Rome, la ville principale de la péninsule italique. On chercherait en vain des souvenirs de lui dans les quelques mosaïques byzantines de Rome, tandis que Ravenne, par ses grandes églises, aux mosaïques encore intactes, par ce privilège curieux d'avoir conservé elle seule les portraits de Justinien et de Théodora, ceux des dignitaires et des femmes de la Cour, rappelant tout ce qui formait la splendeur et la gloire de l'Empire d'Orient, témoigne de ce fait que c'était la Mer qui avait une importance capitale pour l'Empire.

Voyons maintenant ce que, pour la péninsule des Balcans, cet Empire pouvait bien représenter.

Était-ce une réalité, pénétrant jusqu'au bout, dominant tout, exploitant des sources importantes de revenus, imposant des fonctionnaires, établissant des éléments nationaux ou les faisant passer d'une province à l'autre, se mêlant à la vie de la société, par des organes administratifs pareils à ceux qui paraissent avoir existé toujours, mais qui n'ont été créés qu'à notre époque moderne?

La réponse doit être que, malgré la maîtrise des routes, la présence des garnisons, la perfection de l'ordre hiérarchique constantinien, la péninsule des Balkans n'a pas eu et n'a pas pu avoir ce régime. L'Empire ne cherchait pas même cette domination : il n'y avait pas d'intérêt et il ne posséda pas les moyens d'établir un système de fonctionnaires régisseurs et exploiters comme celui qui se présente à la pensée de nos contemporains lorsqu'ils examinent ces choses si anciennes et si différentes de la réalité que nous avons devant nous.

Malgré les tâtonnements de Constantin du côté de Serdica et la fondation de Justinien à Prima Justiniana, près de Scopi (Skoplié), sa ville natale, la péninsule des Balkans offrait une importance médiocre pour l'Empire. Dans cette péninsule, l'Empire avait besoin de deux régions vraiment favorisées et des routes qui reliaient ces régions. Il lui fallait le littoral de l'Adriatique, pour lequel l'Empire a toujours éprouvé un intérêt spécial, alors que les anciennes villes intérieures ont déchu et les nouvelles fondations ont fait faillite, alors que les villages romains ne se sont conservés que pour une faible partie, car il existait dans la Serbie occidentale toute une région jadis profondément romaine, ayant des noms intéressants pour les philologues, noms qui ont disparu, non pas seulement à cause de l'invasion slave, mais à cause du manque d'intérêt de l'Empire pour toutes ces régions intérieures: la Dalmatie, dans laquelle la vie de cités s'est maintenue jusqu'à la fin du moyen-âge sous la forme vénitienne, qui n'est que la continuation de la forme byzantine, était le lien nécessaire avec l'Italie, le complément occidental de la thalassocratie constantinopolitaine.

D'un autre côté, l'Empire avait un grand intérêt à garder le front du Danube. Ce n'était pas une frontière, mais bien une ligne de circulation intérieure. Il y a toujours eu une flotte du Danube, naviguant entre des cités romaines sur la rive droite de même que sur la rive gauche¹: jusqu'à présent encore il y a le parallélisme de ces fortifications sur les deux rives. Et le Danube servait aussi à l'approvisionnement de Constantinople, étant une artère extérieure, si on peut employer ce terme, de la Mer Noire: en tout cas, la partie inférieure, le Bas-Danube, appartenait beaucoup plus à la Mer qu'au fleuve.

¹ Voy. notre étude sur le Danube d'Empire, dans les *Mélanges Gustave Schlumberger*, I, pp. 13-22.

Cette flottille byzantine sur le Danube a entretenu de ce côté aussi une vie de cités qui ne s'est arrêtée que bien loin au moyen-âge, lorsque les territoires de la péninsule avaient perdu tout à fait le cachet romain. On s'étonne vraiment de trouver au VII-e siècle des villes qui ressemblent étonnamment aux cités des Gaules ou de certaines régions moins favorisées de l'Italie : sous la conduite de leurs évêques, elles menaient une vie ne se distinguant en rien de la vie des derniers temps de l'Empire romain ¹.

Au milieu, entre les deux régions de relative prospérité, c'était le même état de choses qu'on rencontre ensuite, pendant des siècles, sous la domination des Sultans de Constantinople. L'Empire n'intervenait de fait qu'à certaines époques fixées, pour demander, non pas toujours un contingent militaire, mais des contributions en argent ou en produits qui étaient nécessaires pour sa défense.

Il ne faut pas croire un seul instant qu'il eût cherché à faire dans la péninsule l'oeuvre de dénationalisation au point de vue grec qui avait été réalisée d'elle-même, sans aucun programme officiel, au point de vue romain, avant la byzantinisation de l'Empire d'Orient. Il est bien vrai que les Illyres, sur la côte occidentale des Balkans, et leurs frères de race, les Thraces, occupant la plus grande partie de la péninsule, anciens habitants de cette vaste région, ont été en grande partie dénationalisés et qu'ils se sont habitués à parler le latin et à se sentir Romains. Mais, d'après une hypothèse que je n'abandonnerais pas facilement, ils l'ont fait, non par suite d'une violence politique et administrative exercée par les empereurs et par les officiers ou fonctionnaires qui en dépendaient, mais par une lente romanisation due au continuel abandon de l'Italie par les éléments paysans libres qui, de même que dans les Gaules méridionales, sont arrivés à rendre ces provinces profondément romaines, pénétrant dans les Balkans sans inscrire leurs noms dans les chroniques. C'étaient des agriculteurs et des pâtres qui, venant en grand nombre et rencontrant des groupes moins importants d'agriculteurs et de pâtres indigènes, réussissaient à se les assimiler par ces

¹ Voy. notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, I, pp. 103-104, ou sa traduction roumaine, récente, dans notre *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, II, puis notre étude dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*, III, 1924, pp. 35-50.

moyens d'infiltration qui valent beaucoup mieux pour la formation d'une nation que les invasions brusques et les ordres venus du centre.

Mais, du côté grec, il n'y avait pas le surplus d'une race venant conquérir sous cette forme simple de laboureurs et de pâtres une population habituée au même régime. Les Grecs étaient des citoyens ; ils conservaient les rives de la Mer Noire, malgré leur influence réelle sur les Thraces de l'intérieur¹, et ils envoyaient par les grandes routes des industriels, des marchands.

On ne peut donc considérer l'influence de la Byzance impériale sur l'intérieur de la péninsule des Balkans ni sous le rapport d'une administration qui n'existait pas et qui n'avait pas intérêt à exister, ni sous celui d'une avance grecque qui n'avait pas les moyens matériels de se produire.

Mais on s'est demandé pourquoi l'Empire romain, ayant choisi Constantinople pour capitale, a perdu, après un certain nombre d'années, le caractère qu'il avait primitivement, le caractère latin, pour devenir grec.

D'abord, il n'a pas perdu de sitôt le caractère latin.

Le grec s'est introduit, en fait de législation seulement, par des interprétations du droit, qui resta pendant longtemps latin ; puis il s'est introduit comme langue de la théologie dans cette Église que l'Empire avait trouvée, qu'il n'avait pas aidée à créer et dont il fallait s'accommoder. On ne pouvait pas remplacer la liturgie syrienne, la liturgie arménienne par la liturgie grecque ; encore moins pouvait-on remplacer cette liturgie grecque, dont les créateurs étaient les plus importants parmi les Pères de l'Église, en relations avec tout un grand mouvement de civilisation jusqu'en Égypte et Syrie même, par cette forme latine qu'on jugeait inférieure, médiocre, par rapport à l'autre.

Et, enfin, il faut tenir compte aussi de ce fait que, pour cet Empire, le grec n'était pas *une autre* langue, une langue *extérieure*, mais que, comme tout ce que l'Empire parvenait à gagner, sous le rapport matériel ou sous le rapport moral, il était une conquête dont on pouvait se servir, de la même manière qu'on se servait, dans d'autres domaines, d'une conquête nationale,

¹ Voy. Seure, dans la *Revue archéologique*, année 1922, et les études de M. Zlatarski.

d'une conquête territoriale ; c'était une *langue asservie*. Et, comme la Rome latine avait fini par se confondre dans la notion, de beaucoup plus étendue, de l'Empire, comme il n'y avait plus aucun caractère national qui se détachât encore d'une histoire qui avait été patriarcale et rustique, le latin n'était pas indissolublement lié à la vie de l'Empire.

On pouvait donc très bien, pour des convenances, pour des motifs d'opportunité, remplacer le latin, qu'une grande partie des populations environnant Constantinople ne comprenaient pas, par le grec.

De sorte qu'il n'y a pas eu de révolution, pas de changement de conscience, comme il n'y a pas eu une direction nouvelle qui se fût substituée à l'ancienne direction : l'Empire choisissait entre ses différents instruments, et le grec était un instrument comme un autre ; en plus, étant plus commode à ce moment, on l'a pris aussi en cette qualité.

Si un changement s'était produit parmi les populations de l'Orient, parmi les Syriens ou les Arméniens, si ceux-ci avaient gagné un caractère plus important, s'ils avaient joué un plus grand rôle dans le développement de l'Empire, on aurait pu passer du grec à une de ces langues. Et, si même, par miracle, l'Occident avait recouvré sa vitalité d'autrefois, l'Empire, même au VII-e siècle, en serait revenu à cette ancienne tradition latine, reprenant l'instrument qui, de nouveau, aurait été préférable.

Tout ceci étant déterminé, s'il s'agit de fixer ce que l'Empire signifie pour la péninsule des Balkans, on pourrait donner cette définition :

L'Empire était une formule internationale, consacrée par la légitimité impériale, appuyée sur la loi romaine et l'Église chrétienne d'Orient. Ceci, et rien de plus.

Nous pourrions passer, maintenant, à l'analyse de l'attitude que les populations anciennes de la péninsule ont eue à l'égard des conquérants qui sont venus, dès le VII-e siècle, s'établir dans cette péninsule.

CHAPITRE II

Les anciens Balcaniques et la Rome byzantine

Nous étudierons l'état de la péninsule des Balcans d'abord sous le rapport des nationalités, pour passer ensuite aux conditions dans lesquelles vivaient ces nationalités soumises à la forme byzantine, englobées dans cette forme nouvelle, et en arriver enfin à un phénomène d'une très grande importance, c'est-à-dire à l'influence qu'a pu exercer sur la vie de la péninsule l'établissement du premier royaume barbare.

La première création des barbares a été le royaume bulgare, devenu, à l'époque de Siméon, un „tzarat“, c'est-à-dire que, selon l'opinion courante, ç'aurait été, au VII-e siècle, une tentative de créer un autre Empire que l'Empire byzantin. On verra que cette opinion est absolument fautive, parce que l'Empire ne l'admettait pas, n'étant lui-même, ni dans sa forme latine, ni dans sa forme grecque, un organisme national.

Il faut revenir absolument sur la théorie de plusieurs Empires en Orient comme en Occident. Et, comme on ne peut pas admettre en Occident un Empire vraiment allemand du moyen-âge sous l'ancienne formule d'Empire romain, de même on ne peut pas parler, en Orient, d'Empire bulgare ou d'Empire serbe. On peut dire seulement que les forces de la race bulgare et de la race serbe se sont mises elles aussi à la disposition de cette idée permanente, éternelle, invariable dans son essence et constante dans ses manifestations extérieures qui était l'Empire.

Tout en tenant compte des conditions très difficiles que crée le manque complet de documents diplomatiques, ce qui est le caractère de l'histoire de l'Orient romain à l'époque du moyen-âge, par contraste avec l'histoire de l'Occident, qui peut se faire moment par moment, au moins à certaines époques, sur la base

de témoignages contemporains, il faut fixer dès le commencement un fait qui n'est pas généralement admis, mais qu'il faut bien accepter pour expliquer une quantité d'aspects ultérieurs de la vie nationale et politique des Balcans. Ce fait, prouvé par des recherches ethnographiques sérieuses et des recherches anthropologiques de la même valeur et confirmé par l'interprétation des réalités géographiques rapportées aux évènements historiques, c'est que *les anciennes races ont persisté*. De même que l'ancienne race illyre a persisté sous des influences ultérieures romaines, de même ce qui est résulté du mélange entre l'Illyre et le Thrace, d'un côté, et entre le Romain, de l'autre, c'est-à-dire la nationalité latine qui devait être plus tard, après le VI^e siècle, au moins après le VIII^e, la nationalité roumaine, a subsisté.

Mais il faut nous en tenir d'abord à ce qu'on peut observer à cette époque plus éloignée. Et ceci même sous l'aspect extérieur d'une conquête générale, d'une submersion totale de la péninsule par les Slaves.

D'abord, en ce qui concerne l'apparition des Slaves, leur premier habitat sur la rive gauche du Danube, leur passage, du côté de la Pannonie plus encore que du côté du Danube inférieur, dans les Balcans¹, leur établissement sur les rives de la Mer Adriatique, où les cités ont persisté, malgré cet afflux d'habitants appartenant à une autre race, il est évident que cette apparition de nouveaux habitants, ennemis d'abord, colons ensuite, n'a pas eu l'influence qu'on lui attribue ordinairement.

Il y a une théorie des Slaves barbares qui auraient envahi avec le même système qu'on observe chez les Avars de nation touranienne, hunne, comme des hordes destructrices s'abattant sur les anciennes habitations de colons romains au-delà du Danube et faisant subir ensuite le même traitement aux habitants de la rive droite. Il n'y aurait donc pas de différence à faire entre les autres barbares et les Slaves.

Il y a cependant aussi une autre théorie, plutôt philanthropique et sentimentale, qui considère les Slaves sous un autre jour. On dit : les Huns, les Avars, tous les Touraniens, étaient des bar-

¹ Sur la route qu'ils ont suivie et que montre la nomenclature géographique dans la Roumanie actuelle voy. Iorga, *Époque et caractère de l'établissement des Slaves dans la péninsule des Balcans*, dans notre *Revue historique du Sud-Est européen*, VII (1930), pp. 1-17.

bares dont le régime était atroce, qui détruisaient tout et qui réduisaient en esclavage quiconque s'approchait de leur rive. Mais les Slaves étaient tout autre chose! Ce seraient des peuplades aux mœurs douces, habitant le bord des rivières, voyant, à travers le brouillard qui accompagne leurs rivières, toute espèce de divinités particulières à leur mythologie, retenant la poésie dont l'imagination humaine aime à orner les dieux devant lesquels on ploie les genoux, mais n'ayant que des qualités guerrières de second ordre et respectant beaucoup plus que leurs voisins sauvages la propriété, la liberté, la vie de leurs sujets.

Les Slaves n'étaient ni l'un ni autre; c'est-à-dire que cela dépend de la peuplade slave dont il est question, cela dépend de la région qu'elle habitait, cela dépend de la force que cette peuplade slave avait devant elle, et cela dépend aussi des circonstances particulières de l'expansion et de l'invasion. Car un peuple ne se comporte pas de la même manière envers n'importe quel ennemi et dans n'importe quelles circonstances.

Des Slaves agriculteurs, il y en avait sans doute, et il y avait aussi des populations agricoles dominées par des Slaves. Nous avons déjà dit que sur la rive gauche du Danube on trouvait des champs de blé à l'époque où Alexandre-le-Grand traversa le fleuve pour aller combattre les Gètes. Mais il faut bien admettre que les descendants de ces mêmes Gètes, pour avoir appris le latin, oubliant leur ancien idiome, n'avaient pas abandonné pour cela le travail de la terre, et, lorsque par hasard, maintenant, on fait des fouilles dans les montagnes des Carpathes, on trouve des traces d'agriculture très anciennes, et on a reconnu même dans les os d'animaux qu'on y a découvert les types employés en ce moment encore par le paysan de Valachie, de Moldavie ou de Transylvanie.

Les divinités slaves ont bien un caractère poétique, mais, comme n'importe quelles autres divinités, seulement si on s'en approche avec des tendances sentimentales; on arriverait au même résultat en étudiant les religions les plus cruelles, fût-ce même la religion carthaginoise, et sans doute la famille des divinités carthaginoises n'a pas la réputation d'être particulièrement douce et d'aimer le pauvre genre humain.

Quel fut donc le caractère de cette pénétration des Slaves dans la péninsule des Balcons, pénétration qu'on ne peut pas suivre

par les documents ? On peut tout de même se rendre compte de cette poussée slave d'un côté par le récit de Théophylacte, écrivain byzantin du VII-e siècle, et, de l'autre, par les récits de Théophane, compilateur reproduisant le texte de Théophylacte, qui se basait lui-même sur des sources évidemment contemporaines. Ces récits ont toute leur valeur pour le règne de l'empereur Maurice, un des successeurs de Justinien, et celui qui a eu le plus de rapports avec la rive danubienne pendant ce VII-e siècle. On arrive ainsi à pouvoir reconstituer le tableau d'ensemble des évènements de transposition nationale qui nous occupent ici.

L'empereur Maurice, chef des Romains de Byzance, qui ont toujours continué à s'appeler des Romains, jusqu'à la fin de l'Empire, contre les Slaves, ne disposait pas, à cette époque de guerres danubiennes, des mêmes moyens militaires qui avaient été à la disposition de Justinien. Justinien avait cherché, par dessus cette formation toute particulière des soldats de Bélisaire, à se faire une armée permanente, une armée d'État, à la disposition de l'empereur seul. Elle a duré pendant quelque temps pour être remplacée ensuite par une armée de garde-frontières, de „limitanei“, la seule déterminée par l'impossibilité où se trouvait l'Empire, dans les mauvaises conditions de ses finances, de se payer une armée plus concentrée et plus capable d'être envoyée sur n'importe quel point des frontières.

Maurice entretenait avec les soldats des relations toutes particulières. Il fallait flatter leur ambition et ne pas négliger leurs intérêts ; il fallait surtout observer une coutume qui s'est conservée à l'époque turque, en les faisant partir à la Saint-Georges, pas plus tôt, et en leur permettant de revenir dans leurs foyers à la Saint-Démètre, pas plus tard.

Donc, pas une armée d'offensive, un instrument de conquêtes, pas un moyen de restauration.

Ces „limitanei“ passent le Danube. Et, puisque je n'ai pas l'intention de faire de l'histoire pragmatique et que je recueille seulement les évènements qui peuvent servir à appuyer une thèse faisant partie de ma démonstration, cette question se pose : Qu'est-ce que l'empereur Maurice poursuivait dans cette expédition entreprise au-delà du Danube ? Voulait-il, par hasard, reprendre l'oeuvre de Trajan ?

Si on pose la question de cette façon, la réponse vient d'elle-même. Trajan avait tout intérêt à tourner les barbares de l'Europe centrale par les régions du Danube. C'est le sens des expéditions contre Décébale. Marc-Aurèle cherchera à les tourner du côté de la Bohême, en attaquant les Marcomans, et il n'y réussira que jusqu'à un certain point. Donc Trajan entreprenait, comme nous l'avons dit, un mouvement convergeant contre les mêmes ennemis germaniques.

Mais la situation à l'époque de Maurice ne correspondait guère à celle qui existait à l'époque de Trajan. Il ne s'agissait pas, de la part d'un empereur byzantin, d'essayer de tourner par les Carpathes les régions de l'Europe centrale, occupées alors par les Saxons, barbares et païens, qui devaient trouver un autre dompteur en Occident, dans la personne de Charlemagne. Mais, si Maurice, qui n'avait pas lui non plus d'ambition dans le sens moderne du mot, avait fait passer le Danube à ses troupes, c'était pour un autre motif.

Comme l'Empire n'était pas seulement dans la nécessité absolue de dominer par Constantinople les Détroits et d'avoir par conséquent le chemin ouvert du côté de la Mer Noire et de la Mer Méditerranée, qu'il n'avait pas seulement besoin de la Dalmatie, occupée pendant longtemps, puis réoccupée à chaque moment favorable, son intérêt exigeait aussi que le Danube fût libre. La Dobrogea actuelle lui était nécessaire comme couloir de passage, cette ancienne Scythie Mineure sur le territoire de laquelle des fouilles pratiquées par un savant roumain, M. Pârvan, ont fourni des documents archéologiques capables de remplacer, dans une certaine mesure, les renseignements qui ne sont pas donnés par les documents écrits. Il y avait jadis sur ce territoire étroit des fortifications plus étendues, comme il y avait des villes, telle Histria, aux bouches du Danube, qui possédaient une grande prospérité, des villes aux quais de marbre.

Puis tout à coup les murs qui entouraient ces villes de la Dobrogea se retrouvent transformés, restreints devant le danger barbare. Ne pouvant plus défendre la ville, on en faisait une forteresse; on abandonnait tout ce qui était luxe, ambition, correspondant à un établissement des plus florissants, pour en faire un simple point d'observation. Dans cette province on peut

donc observer d'une manière expressive *la réduction de l'Empire*¹.

L'Empire se rabougrit comme une plante exposée à un milieu atmosphérique plus dur, plus rude, qui réduit ses feuilles et fait diminuer sa tige. Il ne disparaît pas tout d'un coup. C'est cependant une profonde erreur de croire que l'Empire a abdiqué : il s'est retiré souvent pour revenir. Même lorsque sa matérialité a été détruite, l'idée impériale surgit maintes fois, employant les forces des barbares pour combattre les intérêts mêmes de ces barbares et restaurer une forme qui n'était pas la leur, mais bien la forme immuable de l'antiquité.

Constantin-le-Grand, Justinien, Maurice, comme, plus tard, Manuel Comnène à la suite de deux autres Comnène, Isaac et Alexis, se fourvoyèrent ainsi à travers les régions du Danube, dans le but d'en assurer, sur la rive valaque aussi bien que dans le couloir de la Dobrogea, la liberté de commerce et la valeur militaire.

Maurice faisait donc avancer ses troupes, sous la direction du général Commentiolus, du général Patricius et de son propre frère Pierre, qui a joué un rôle important dans ces campagnes, pour permettre à la flottille byzantine de naviguer sur le Danube. Et, lorsqu'on dit „naviguer sur le Danube“, cela ne signifie pas seulement une promenade militaire ou un acte correspondant à celui qui, dans l'histoire contemporaine, serait représenté par l'apparition, à un certain moment, de la flotte britannique ou de la flotte française devant la baie de Bésika, pour amener un certain résultat à Constantinople. Il ne s'agissait pas d'un passage de vaisseaux, de petits vaisseaux, comme ceux des Turcs, — et l'histoire de la flottille ottomane sur le Danube peut être reconstituée autant qu'a duré le caractère militaire de la monarchie ottomane. Il s'agit de bien autre chose. Naviguer avec une flottille impériale sur le Danube, c'était avoir des têtes de pont sur les deux rives, ces têtes de pont dont il est parlé dans les chroniqueurs du VII^e siècle².

Et ces têtes de pont signifiaient, ce que, à l'époque de la domination turque, les Ottomans appelaient une „raja“,

¹ Les résultats des fouilles de M. Pârvan sont présentées dans des mémoires publiés par l'Académie Roumaine (avec résumé en français) et dans le résumé anglais qu'il en a donné.

² Voy. notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, I, pp. 105-108 et *Histoire des Roumains*, III,

c'est-à-dire tout un territoire composé d'un groupe de villages équivalant à un district roumain de notre époque, territoire servant à l'approvisionnement de la forteresse. Au-delà des rayons d'influence, qui suivaient, passaient, non seulement, de temps en temps, les soldats de l'empereur, mais aussi, d'une manière permanente, les marchands de tout ce monde oriental.

Si on parle de l'abandon momentané par l'Empire du territoire occupé aujourd'hui par l'Ancien Royaume roumain, on peut présenter cet argument de bon sens, s'appuyant sur des preuves matérielles qui sont sous les yeux de n'importe qui : d'abord on n'abandonne pas les salines, lorsque dans toute la péninsule des Balcans il n'y a que le sel qu'on recueille, à Anchiale et ailleurs, comme du côté narentain de l'Adriatique, sur l'eau de Mer et lorsque la Moldavie, sur un point, la Valachie, sur deux points, la Transylvanie, dans plusieurs régions très riches, connurent toujours ces mines, et nous savons que la rivière du Murăș était employée (on en a des preuves pendant la domination franque en Pannonie) pour transporter ce sel. Certains établissements, très anciens, des Hongrois au-delà des Carpathes, s'expliquent par la nécessité d'avoir une mainmise sur les salines moldaves et valaques.

Enfin sur tous les points du ce territoire on trouve des monnaies anciennes et byzantines. Il n'y a aucune interruption dans la succession des règnes : on a trouvé, sans lacune, des monnaies de tous les empereurs.

Ceci signifie, sans aucun doute, la permanence du commerce, et, comme le commerce suppose en même temps une voie ouverte et une certaine organisation politique qui permette aux commerçants de passer en toute sécurité, on voit la conséquence de certains faits matériels interprétés d'une façon logique.

Mais, si l'empereur Maurice n'avait pas l'espoir de „restaurer“, s'il n'espérait pas refaire l'oeuvre de Constantin, qui, sans doute, avait une ambition plus grande en ce qui concerne aussi la péninsule des Balcans, si cette péninsule devait avoir pour lui un intérêt beaucoup moindre qu'on ne se l'imagine, — sa production étant bornée et les communications difficiles, car il n'y avait que les quelques voies héritées des Romains et capables d'être interrompues par les envahisseurs et par le caractère même des habitants de la région occidentale de la péninsule —, il voulait

néanmoins avoir par le Danube une garantie de plus pour la navigation libre dans la Mer Noire. Cette navigation s'étendait jusqu'à la ville de Cherson, à l'entrée de la péninsule de Crimée, ou à Phanagoria et aux environs. En Alanie, en „Apsilie“, en Abasgie, en „Mesimiana“, en Souanie, il y avait des Grecs, il y avait des Juifs, il y avait d'autres populations qui se considéraient, même sous le joug des Kazars, comme appartenant à Byzance¹.

En ayant le Danube et la Mer Noire, comme en ayant la côte de la Dalmatie et autre chose encore, les „clissoures“, c'est-à-dire les défilés, dont le nom s'est conservé jusqu'aujourd'hui, l'Empire pouvait être tranquille en ce qui concerne le rôle qu'il devait avoir dans la péninsule. Il ne voulait, ni ne pouvait l'augmenter comme territoire, il n'avait ni l'ambition ni les moyens de surveiller par un gouvernement direct les différentes autonomies provinciales.

Dans cette péninsule se trouvaient alors les descendants des anciens colons, mêlés d'une manière profonde aux anciens Thraces, et bientôt il y eut à côté d'eux les Slaves.

Je ne crois pas que les Slaves d'eux-mêmes fussent entrés dans la péninsule des Balcans. Je ne crois pas que ce fût une initiative propre qui eût déterminé leur avance. Rien ne le démontre, et, à considérer l'histoire de tous les groupes slaves, on s'aperçoit que c'est une force extérieure qui les pousse toujours.

L'État russe de Kiev, fondé dans sa première forme sous l'influence des Byzantins et des Bulgares eux-mêmes, avec les boïars qui, en tant que nom et fonctions, sont d'origine balcanique, avec Sainte-Sophie du Dniépr, qui est la copie de Sainte-Sophie de Constantinople, et avec le grec employé à côté du slave, que l'on retrouve dans les plus anciennes légendes de monnaies, cet État russe s'organisa sous l'influence des Scandinaves et du Saint-Empire Romain d'Orient. La Serbie commence ses gestes, ainsi qu'on le verra plus loin, sous l'influence de la royauté carolingienne, dont les soldats s'étaient établis en Pannonie et dominaient dans les régions slaves de la Slavonie,

¹ Voy. les renseignements donnés sur ces châteaux et ces *praedia* des Lazes, „amis du Christ“, à l'époque de Héraclius, dans la Vie de St. Maxime, Migne, *Patrologia graeca*, XC, c. 138, 173 et suiv., 195-199.

de la Save et de la Drave, ainsi que du littoral balcanique de la Mer Adriatique. Ce n'est pas par hasard que le chef des Bulgares dirigés vers Byzance s'appellera „Tzar“, César, et que le chef des Serbes prendra le nom de Kral, Carolus, celui même de Charlemagne. Rien que par le nom de ces souverainetés différentes par leur naissance et différentes par leur dénomination on sent bien qu'il y a eu, dans cette masse slave des Balcans, deux influences.

Mais il n'y avait encore ni l'influence de Charlemagne, ni l'influence directe de Constantinople au moment où, au VI-e siècle, les Slaves se sont établis, non seulement en Dalmatie, mais dans toutes les vallées de la péninsule des Balcans, jusqu'à Salonique, influençant même sur le développement ethnographique de la race albanaise et de la race grecque.

Alors quelle a pu être la force qui a poussé les Slaves vers la péninsule? Je n'hésite pas un instant à dire que cette force a été celle des Avars, des anciens „esclaves“ huns, car „Avar“ signifie fuyard, exilé, élément détaché d'une royauté pour en prendre la place.

Ce rôle des Avars a été parfaitement établi, et il est donné dans ses moindres détails par les chroniques byzantines qui, année par année, relatent les mouvements offensifs des barbares, leur pénétration jusque sous les murs de Constantinople, le danger que la capitale a eu à courir dès le moment où le khan des Avars se présenta devant les murs de Constantin.

Mais on ne connaît pas suffisamment l'extension de l'„Empire“ avar sur les populations voisines, ainsi qu'on n'a pas fixé assez l'influence de la royauté hunne du IV-e et du V-e siècles sur les races germaniques.

De même que l'avance d'Attila jusqu'à Méry-sur-Seine, jusque dans les „Champs Catalauniques“, ne représente qu'une initiative touranienne, le roi et la classe dominante restant des Touraniens, tandis que la plupart des guerriers étaient des Germains, donnant une vraie concentration germanique sous les drapeaux du roi hun, de même il y a eu, indubitablement, *une concentration slave sous le drapeau du khan des Avars*. La race germanique étant épuisée dans ces régions, il y a eu une autre race, certainement un peu plus douce et de civilisation un peu supérieure

aux simples habitudes guerrières touraniennes, qui, ne pouvant pas agir d'elle-même, l'a fait par et pour ces Touraniens.

Il y a eu, à un certain moment, jusque bien loin au VII-e siècle, en face de la forme impériale byzantine, deux grandes royautes, on pourrait même dire: deux Empires, mais j'évite le terme parce que je tiens à le réserver pour ce qui est vraiment l'ancien „imperium“ romain; il y a donc eu deux grandes royautes, deux grandes concentrations barbares à droite et à gauche de la péninsule des Balcans: d'un côté, les Avars, — et on trouve une fois dans les chroniques byzantines un nom que les historiens ignorent, celui d'une „Avaria“, comme, dans le pays des Francs, il y a eu une „Francia“, — et, de l'autre, du côté de la Crimée et de Cherson, les Kazars.

L'Empire était flanqué de ces deux ennemis, auxquels il payait un tribut, auxquels il envoyait des présents. Et on se fait une idée fausse en considérant ce tribut et ces présents comme une marque d'humiliation de la part des Césars. On se défait de ses ennemis de la manière la plus commode, et pour Byzance mieux valait envoyer des pièces d'un or plus ou moins authentiques, bien que le besant byzantin soit resté toujours tout ce qu'il y avait de plus certain dans les transactions monétaires, ce qui lui donne dans le moyen-âge français un sens moral, ou bien, dans de cas extraordinaires, sacrifier au khan quelque princesse impériale de la dernière catégorie. puisqu'il y en avait de plusieurs degrés: filles légitimes et illégitimes de l'empereur même et de ses conjoints, que se voir réduit à combattre.

Mais c'étaient des royautes *extérieures* à la péninsule des Balcans, et l'Empire ne s'en préoccupait pas trop. Il savait bien que les Avars n'entraient dans la péninsule que quand on ne leur servait pas régulièrement le tribut. Lorsqu'il y avait une crise financière, on consultait le budget pour voir si on pouvait y pratiquer une brèche au profit de ces barbares, et, comme, ainsi que je le disais auparavant, organiser une armée coûtait beaucoup plus que cela, on essayait encore une fois, pour faire plaisir au khan des Avars, de lui envoyer un présent. On savait, du reste, que ces Avars n'étaient pas assez nombreux pour pouvoir occuper les provinces de l'Empire, ni, ce qui est plus important, de nature, par leur manière de vivre, à s'accommoder des conditions spéciales de la péninsule. Ils sont restés toujours, comme les Huns, une nation

de steppe. Leur patrie, c'était la Pannonie, avec l'ancien ring d'Attila, continué par le ring du khan avar. Vivre dans une vallée ou dans des montagnes était une impossibilité pour une nation de cavaliers, de même que pour les Kazars il fallait toute la steppe russe. On savait très bien à Byzance que ces randonnées à travers les Balcans ne pouvaient pas avoir des conséquences d'établissement, de colonisation.

Mais bientôt il y eut autre chose: il y eut *l'apparition des Bulgares*.

Sur cette apparition des Bulgares et sur la fondation d'État qui en résulta dans le dernier quart du VII-e siècle il y a d'anciennes opinions confuses, antérieures à l'admirable livre de Jireček¹, il y en a de plus récentes, datant de l'époque où une nouvelle école historique bulgare, celle de MM. Zlatarski et Ichircov, a prétendu donner à l'histoire nationale bulgare des proportions et un sens qu'elle ne peut pas avoir.

C'est la théorie qui a été lancée aussi dans un volume publié pendant la guerre, sous les auspices du commandement militaire allemand de Sofia, dans la „Bulgarische Bibliothek“, qui s'éditait à Leipzig, théorie qui avait été préparée, du reste, par une série d'études en bulgare.

La voici :

Il y a eu, dès le V-e siècle, des Bulgares. Ce que les chroniques byzantines appellent Outrigoures, Koutrigoures, ne seraient, au fond, que des „Protobulgares“, des Bulgares avant la lettre, en regard des Bulgares après le tirage.

Les Protobulgares étaient un peu de tous les côtés. Les Avars mêmes ont voulu, à un moment, établir sur le trône un candidat appartenant à leur nationalité, et on sait ce que nationalité peut signifier chez les Touraniens. Puis, sous un des fils du chef bulgare sur le Volga, Coubrat (Court), sous Asparouc ou Ispéric, de vrais Bulgares se sont présentés dans la région qui s'appelle „Ongl“, „Onglos“, c'est-à-dire „l'angle“, — pas l'„aoul“ turc, puisque c'est un Byzantin qui parle —, entre le cours inférieur du Danube, l'embouchure du Pruth et celle du Dniester: la Besarabie primitive. Ils ont passé dans la Dobrogea actuelle, pour pénétrer ensuite, par cette voie et sous le même chef, dans l'intérieur de la péninsule des Balcans.

¹ *Geschichte der Bulgaren*; aussi une édition russe.

Après avoir fondé un „État“ dans une région où j'inviterais bien M. Zlatarski pour se rendre compte combien elle est habitable, car il y a souvent des lacs et entre les lacs des fragments de steppe où l'armée de Jean Sobieski en 1684 vit périr ses chevaux et diminuer ses effectifs pour avoir cherché à s'y établir momentanément, — l'Empire, puisqu'il s'agit, dès le début, d'„Empire“, s'étend donc dans la Dobrogea, qui elle-même n'offrait pas de facilités supérieures d'établissement. C'était, comme elle est restée de nos jours, un chemin pour les armées, avec une bande danubienne occupée par des habitants de la rive gauche qui avaient passé le fleuve et une bande de Mer occupée par ces Grecs où détenaient tout le littoral du Pont Euxin.

Après cela, ayant des qualités politiques supérieures, qui ne se trouvent pas, bien entendu, dans les sources byzantines, où on trouve, au contraire, des termes méprisants pour qualifier ces nouveaux venus dans la péninsule des Balcons, — on les jugeait, avant tout, des „impurs“ —, les Bulgares auraient cherché à grouper les Slaves de ces régions jusqu'à la montagne, et même au delà, et à former un État qui serait parti aussitôt vers la possession de Constantinople.

Et alors il y eut concurrence entre la Constantinople grecque et cette tentative de Constantinople bulgare, une rivalité qui a duré pendant des siècles, qui s'est signalée par des incursions, par des pillages, par des massacres, par une infélicité humaine qui a duré au moins trois cents ans, jusqu'à Siméon, — et nous nous arrêtons, pour le moment, à l'époque de Siméon, au IX-e siècle ¹.

Voici, maintenant, ce que le bon sens, qui s'accommode toujours des sources, pourvu qu'on n'y voie pas le contraire de la saine logique, ce qui arrive très souvent, voici ce que le bon sens, qui peut invoquer aussi des inscriptions byzantines gravées sur des stèles, voire même des fragments de traités compris dans les chroniques byzantines, peut opposer à cette théorie.

On voit très clairement qu'au moment où les Bulgares sont arrivés, rien que pour avoir pu entrer dans l'„Ongl“ et dans la

¹ Les faits, aussi dans le chapitre que nous avons consacré aux Bulgares dans la seconde édition de la *Weltgeschichte* de Helmolt.

Dobrogea, ils devaient être une simple bande militaire tirée du fond inépuisable des Huns. On dit : Huns, Avars, Coumans, Petchénègues, Bulgares, mais ces noms ne représentent en réalité, chacun d'eux, qu'un autre groupement et surtout une autre dynastie s'appuyant sur les mêmes forces, sur les mêmes éléments de combat. Ceci, c'est la réalité.

Les sources byzantines affirment, en outre, que, lorsque cette bande a pénétré dans la péninsule, elle y a trouvé des organisations slaves que les Byzantins appelaient des *γενεαί*, des *gentes*, et on sait bien ce que cela signifie. C'était l'organisation slave par rivières, une organisation comme les „Timotchans“, riverains du Timoc, comme les „Moravans“, habitants de la vallée de la Morava. Elle y a trouvé ces groupements slaves qui eux-mêmes s'appuyaient sur une population romaine n'ayant pas disparu et conservant encore dans les villes, qui existaient quelques années auparavant, comme on le voit par les expéditions de Maurice, des centres qu'elle partageait avec des éléments grecs.

Non, il n'y avait pas uniquement des Slaves dans la péninsule des Balcans au moment où les Bulgares sont venus, parce que les villes appartenaient aux représentants de l'ancienne population, et il y avait une classe supérieure dans cette population, classe qui se trouva, peut-être, dans la possibilité de donner à l'État bulgare lui-même, au VIII^e siècle, deux chefs. Lorsque la dynastie ancienne disparut et que celle qui l'avait remplacée eut le même sort, deux chefs qui s'appelaient Sabinus et Paganus, en relations avec Byzance, prirent le pouvoir. Je continue à croire que, tels qu'ils sont transmis par une source grecque, ne pouvant pas être influencée par l'esprit latin, ces noms paraissent bien indiquer une appartenance à la population indigène, population qui avait continué à garder une certaine importance numérique, économique et culturelle dans ces régions¹.

Donc les Bulgares arrivent dans la péninsule comme les Francs sont arrivés dans les Gaules. Et, dans un ouvrage roumain, qui n'a pas été traduit en français et qui s'appelle „l'Histoire de la Nation Française“, j'ai osé affirmer que le rôle des Francs dans la formation de la nationalité française a été infini-

¹ Cf. *Notes d'un historien*, plus haut, et *Histoire des Roumains*, II, p. 393,

ment inférieur à ce que l'on s'imagine. L'essentiel c'était la cité, avec ses bourgeois, avec ses évêques, avec ses anciens chefs, et les rois francs se sont toujours profondément humiliés devant le chef de cette cité qui était le saint tutélaire. Saint Martin était beaucoup plus roi de France que les Mérovingiens qui cherchaient consolation et secours dans leurs maladies devant son tombeau.

Or les Bulgares ont représenté beaucoup moins que les Francs en Occident; ils ont représenté en Orient beaucoup moins que presque tous leurs contemporains d'Occident qui ont envahi les provinces de l'autre Empire. S'ils envahissaient la route de Constantinople et se dirigeaient vers la cité impériale, leur but ne pouvait pas être celui de s'établir en maîtres. C'étaient les guerriers de simples „chefs“ non reconnus, des *κύριοι*, des „domini“, le terme que l'on accorde avec mépris à quiconque dispose d'un certain élément militaire, à quiconque a été admis par nécessité, ne pouvant pas être expulsé, et qu'on tolérait espérant en faire un auxiliaire sur une partie du territoire de l'Empire. Ces pauvres gens restaient des khans pour les leurs, ayant sous leurs ordres des toudouns, des bagaïns, des bagatours touraniens, des tarkans païens, et rester païen cela signifiait être expulsable à chaque moment par la civilisation que représentait l'Empire. Il n'y avait de transaction possible avec l'idée de l'Empire qu'au moment où, par le christianisme, on entrait dans la catégorie des gens convenables, qu'on ne chasse pas, de ceux qu'on peut combattre, qu'on peut soumettre à certaines conditions, mais qui restent. Ceux qui n'avaient pas l'intention de rester demeuraient païens. Le premier acte des autres c'était la pétition du baptême, par laquelle on demandait la naturalisation dans la civilisation européenne.

Deux dynasties bulgares sont restées païennes, et, par dessus Paganus et Sabinus, n'ont pas créé de légitimité. Lorsque l'ordre païen est revenu, lorsqu'il y a eu de nouveaux combats entre les païens de l'armée, de la noblesse et de la dynastie, aidés ou non par les chrétiens, grecs, latins et slaves, de leur sujétion, et entre Byzance, il ne pouvait y avoir de concurrence à l'Empire essentiellement fidèle au Christ orthodoxe. Si les Bulgares avançaient, c'était pour extorquer, comme les Avars, le paiement du tribut, c'était pour avoir d'autres frontières, plus favorables, c'était pour

obtenir un autre „emporium“, une autre place de frontière où l'on échangeait les produits.

Si cependant les Bulgares en sont arrivés à changer de foi sous leur chef Boris, qui est devenu ainsi le „roi“ Michel, vers la fin du IX-e siècle, ils adoptèrent le christianisme dans la forme orthodoxe, orientale, au lieu du latinisme occidental ¹. C'était pour eux, au fond, une chose absolument indifférente, et, s'ils ont pris cette forme orthodoxe, ce fut pour arracher de cette façon à l'empereur la cession de certaines places-frontières qui se trouvent indiquées dans la chronique byzantine de l'époque. On leur avait dit: „Faites-vous orthodoxes et vous obtiendrez ce que vous voudrez en fait de cités. Allez chez les latins et vous n'obtiendrez rien!“. Et, comme c'était des gens très pratiques, ils se sont faits orthodoxes pour pouvoir étendre leurs frontières,

Ce n'était pas chose si difficile, parce que la population était en partie chrétienne, parce qu'il y avait eu déjà des chefs chrétiens: le petit-fils du terrible Croum, qui avait assiégé Constantinople, Nravota ¹, l'avait été. Il y avait aussi une soeur chrétienne de Boris. De plus un moine, — dont parle cette même chronique contemporaine —, avait effrayé l'imagination (et je crois que ce devait être bien difficile !) du chef bulgare par le spectacle des horreurs de l'Enfer.

Mais, si les Bulgares se dirigeaient, en fait de religion, du côté de Byzance, ils s'y dirigeaient aussi pour un autre motif.

L'ancienne „culture“ bulgare n'a aucun vrai monument écrit, puisque les monuments littéraires ne commencent qu'à partir du règne de Siméon, à partir de la „byzantinisation“ de la société bulgare, telle qu'elle se manifeste dans les stèles dont j'ai parlé. La résidence du khan, sa seconde résidence, définitive, de Preslav, choisie après Plska, simple village slave dont le nom correspond, peut-être à celui du russe Pskov, ne signifie pas une fondation bulgare; c'était une chose héritée, comme tant d'autres, comme

¹ Corrigen, à la page 10, d'après Mutafčiev, ouvr. cité, pp. 169, 268, sa descendance. Boris est „second successeur“ de Croum, en fait de direction politique; cf. *ibid.*, p. 268.

Nous avons déjà noté que le suffixe *-otă* est très fréquent en roumain, Ba-
lotă, Dobrotă, Coșotă, etc. Cela ne signifie pas non plus annexer à la race
roumaine ce chef bulgare insignifiant; cf. Mutafčiev, loc. cit

les neuf dixièmes de ce que la Bulgarie primitive possédait, des Slaves mâtinés de Latins et de Grecs. Il y avait des palais qui étaient, d'abord, en grande partie des constructions en bois, ornées de colonnes et de lions de bronze, apportés de Constantinople, comme on l'a fait, à une époque beaucoup plus avancée de la civilisation, à Venise pour avoir les chevaux de bronze, les statues en porphyre et beaucoup d'autres éléments pris à Constantinople même ou en Orient. Dans les traités passés par les Bulgares ils spécifient ce que devra livrer l'empereur de Byzance pour en orner leur résidence.

Toutes les inscriptions de cette époque sont en grec. On avait conservé en partie la langue des ancêtres. Les titres des dignitaires étaient toujours, comme on l'a vu, dans la langue ancienne. Mais, lorsqu'il s'agissait d'écrire, on employait la langue de ceux qui étaient les maîtres, en fait de civilisation, de ces barbares.

Et, si, par la suite, Siméon a pu avoir des ambitions impériales, byzantines, il ne les a pas eues en tant que représentant de sa nation, car elle s'était confondue, comme armée, dans la masse slave, et, ensuite, comme religion, dans le christianisme orthodoxe, enfin, comme conception d'État, dans cet impérialisme traditionnel pour toute la péninsule des Balkans. S'il ambitionnait la prise de Constantinople, il le faisait comme prétendant lui-même à l'impérialisme byzantin, le seul possible, comme élève de la seule civilisation qui existât dans l'Orient européen, et aussi comme orthodoxe appartenant plus à Byzance elle-même qu'à toutes les traditions bulgares des dynasties qui s'étaient succédées à Preslav, devant la Mer, les yeux fixés sur la ville impériale.

CHAPITRE III.

LE TZARAT BULGARE : SON SENS, SON DROIT, SES BORNES

A la fin du IX^e siècle, les Bulgares sont donc entrés dans la religion chrétienne et par ce fait dans la légitimité du moyen-âge, qui était impossible tant qu'on appartenait à une religion païenne. Les nouveaux chrétiens avaient sacrifié les anciens dieux, ils avaient abandonné les rites qu'on croyait exercer une influence magique sur la victoire, c'est-à-dire tout ce qui avait fait la gloire de la nation lors de la première invasion et conquête. C'était un lourd sacrifice, mais qui avait l'avantage de faire reconnaître la nation dans la communion médiévale, comme membre accepté de cette communion.

Il s'agit maintenant d'affirmer, encore une fois et avec tout ce que la conviction scientifique gagnée par des voies méthodiques peut prétendre, que la conséquence immanquable de cette christianisation, qui devait être les aspirations vers l'Empire, n'a rien de caractéristique pour qui voudrait signaler une différence nationale entre les deux foyers de l'Empire, qui se seraient combattus : la forme bulgare, en tant que forme nationale cherchant à s'implanter, et la forme byzantine. Il n'y a pas eu une série de combats, de longues guerres nationales même, entre Siméon devenu chrétien orthodoxe et celui qui était à Constantinople le basileus, — titre que Siméon aurait lui-même été enchanté de porter dans l'église de Sainte-Sophie —, entre une forme nationale bulgare et cette forme byzantine qui aurait représenté l'idée nationale grecque. Ce titre Siméon ne l'a pas porté dans une série de diplômes slaves ou grecs qui auraient émané de lui comme Tzar, César. Ils n'existent pas. On connaît sa carrière par les chroniques contemporaines, surtout par des éléments tirés de récits appartenant à cette époque pour entrer dans des compilations

ultérieures. Pour des raisons de pure littérature, parce que ces morceaux manifestaient une ambition littéraire, on a conservé des lettres de Siméon adressées à certaines personnalités byzantines. Car il n'y a pas de littérature bulgare à cette époque ; il n'y a pas même, à cette époque, une continuation de la littérature politique grecque en termes slavons, pour des buts dynastiques et politiques bulgares, mais seulement un commencement de littérature ecclésiastique en langue slavonne dans la péninsule des Balkans, littérature sur les origines de laquelle il faudra donner des éclaircissements.

Siméon voulait sans doute être empereur, et, dans ce but, il fit deux guerres aux Byzantins ; il rassembla toutes les forces dont il pouvait disposer, de sa propre nation et des nations de caractère varié, soumises à la domination bulgare, — car il y avait parmi ses sujets des Grecs, dans la partie occidentale des Balkans, et même des éléments roumains, dont il sera parlé tout à l'heure. Il vint mettre le siège devant Constantinople et, ne pouvant être proclamé empereur dans la ville impériale elle-même, il le fut au moins *extra muros*. C'était tout de même une consolation, bien que les murs fussent entre lui et Tzarigrad, la ville des Césars. Les mécontents de Constantinople, les amateurs de changements, qui auraient désiré avoir auprès d'un empereur bulgare une situation qu'ils ne pouvaient avoir auprès de l'empereur existant, auraient peut-être admis le changement. Siméon aurait pu s'intituler, ainsi que l'ont fait plus tard les empereurs bulgares du commencement du XIII-e siècle et les tzars serbes du XIV-e, César de sa nation et César de la nation des „Romains“, des Grecs. Mais cet élément, ajouté, de tzar des Bulgares et des „Romains“ n'a pas le sens national qu'on s'imaginera ; de même que, lorsque les Ottonides et, plus tard, l'autre série d'empereurs d'Occident de race allemande s'intitulaient Césars romains de nation germanique, par cette dernière partie de leur titre ils n'entendaient qu'affirmer une qualité nationale qui était incontestable et qui appartenait à l'empereur lui-même, à sa suite, à ses guerriers, mais le caractère de l'empereur en soi-même ne pouvait pas varier. Si Siméon s'était établi dans Constantinople, il est certain que le temps n'aurait pas tardé où il aurait abandonné complètement le souvenir de son origine barbare pour ne conserver que ce titre romain, transmis à travers

le grécisme byzantin, qui représentait la légitimité et conférait la qualité supérieure à celui qui le portait¹.

Le titre impérial pour le chef des Bulgares n'a été reconnu par Byzance que plus tard, et nous dirons dans quel sens elle l'a reconnu ; c'était une concession, due non pas à leur valeur politique, ni à la légitimité de leur fondation impériale, mais à autre chose : au lien qui attachait, après Siméon, sous son successeur Pierre, prince pacifique, la nouvelle dynastie bulgare à celle de Constantinople. C'est le cas des „despotes“ du XIV-e et du XV-e siècle : il y a eu dans les Balkans, chez les Bulgares, chez les Roumains même, aussi chez des princes levantins comme les Gattilusii, des personnes qui portaient ce titre de „despote“ sans qu'il leur donnât quelque droit à la possession de terres byzantines ; ils étaient apparentés aux Paléologues, et la qualification grecque qu'on leur donnait ne signifiait pas autre chose. On pouvait donc être au X-e siècle une espèce d'empereur „agréé“ sans faire partie pour cela de la formation officielle elle-même, sans participer à l'essence même de l'Empire, qui restait indivisible et fidèle à ses origines. Le tzar Pierre était parent de l'empereur par son mariage, et, comme sa femme était donc la „basilissa“ Marie, lorsqu'elle venait à Constantinople, chez ses parents, elle était reçue avec tous les honneurs dûs à une descendante de la dynastie actuelle ; mais, quelque chose de son prestige extérieur se déversait sur la personne de son mari. Sa femme étant ainsi apparentée, le chef des Bulgares pouvait être lui-même un basileus. Et, en ce qui concerne leurs gens, cela leur permettait, aux banquets solennels, d'être en première ligne, avant les envoyés du roi d'Italie, avant les envoyés du roi de France et d'autres personnalités, qui étaient tout de même des „amis“, mais des „amis“ de second ordre.

Arrêtons-nous, un moment, sur cette conception de la „philia“, de l'„amitié“, qui n'était pas la „symmacheia“, une alliance, dans le sens que Rome attribuait, au IV-e siècle ou V-e siècle, à la situation des barbares fédérés établis sur ses terres. Le titre d'„ami“ liquidait une situation, tout en étant plus ou moins vague, tandis que pour le titre de fédéré on savait que c'était

¹ Cette opinion nous avons eu la satisfaction de la voir partagée par celui qui est maintenant le directeur des études byzantines en Allemagne, M. F. Dölger.

un barbare dont on ne connaissait pas précisément l'état civil, un intrus fixé en terre byzantine, qui doit certains services, qui n'observe pas ordinairement les conditions auxquelles il a consenti pour la possession de cette terre. Tandis que, dans ce cas de la „philia“, c'était vraiment un État définitif: l'„ami“ pouvait devenir un ennemi, on ne pouvait pas s'en défaire, et, pour mener un ménage ensemble, pour vivre à côté, on adoptait cette dénomination de diplomatie sentimentale.

Mais, „basileus“ ou non, „empereur“ dans un sens ou dans l'autre, „philos“ dans cette conception vague de la „philia“ du X-e et du XI-e siècle, ce Bulgare, dont le nom lui-même de tzar venait de celui du César de Constantinople, désirait avoir des frontières. La nation n'était plus à l'époque de l'organisation purement guerrière. Ce n'était pas le territoire, — comme on le verra —, qui comptait pour des barbares voisins, les Magyars; c'était l'homme. Chez eux il y avait encore l'organisation de la peuplade errante et conquérante. On était chef des Hongrois, et non de la Hongrie. D'autant plus que cette Hongrie était illimitée, en tant que délégation de croisade: aussi longtemps que le latinisme pouvait pénétrer en Orient, les frontières de cette Hongrie s'élargissaient jusqu'à un autre point provisoire. Si elle voulait aller jusqu'aux Carpathes, jusqu'à la Mer Noire, elle le pouvait théoriquement, étant dans ce que les nouveaux rois considéraient comme leur droit de délégués permanents de la papauté.

Mais, dans le cas des Bulgares, l'armée n'existait plus: la christianisation avait dissout l'ancienne troupe conquérante d'origine barbare, la bande envahissante, cette société païenne dont les membres étaient réunis par des serments et en relation avec les anciens cultes des dieux. Maintenant, la force combattante de l'Empire bulgare pouvait être composée de nations diverses, puisqu'il y avait quelque chose qui les retenait: la religion chrétienne, tous ces chrétiens devant manifester leurs sentiments envers une souveraineté qui, par ce fait même d'être chrétienne, était devenue légitime. Comme la souveraineté de Siméon ne pouvait pas s'établir à Constantinople pour changer totalement de caractère, car la ville impériale de Constantinople était restée ville bien défendue, — deux guerres avaient démontré qu'on ne parviendra pas à chanter les hymnes de la victoire dans ses rues —,

comme, d'autre part, l'ancienne conception païenne de l'armée conquérante avait disparu, il n'y avait qu'une conception qui pouvait rester : celle du territoire.

Siméon représentait un État sans limites bien définies ; ce territoire, qui s'appelait du nom de la nation conquérante, était borné uniquement par une série de traités qu'on inscrivait parfois sur des bornes de pierre fixés en terre ; quand l'empereur faisait une concession et que l'on pouvait aller plus loin, on gravait sur les bornes les articles du traité comprenant cette concession. De sorte que l'État s'augmentait plutôt grâce à la faible résistance, toujours ployante, de Byzance que par suite d'une avance méthodique de la part des Bulgares. Certainement ils auraient désiré faire ce que réclame en dernière ligne l'ambition des Bulgares actuels : un territoire se baignant dans les trois Mers ; ils auraient voulu avoir l'Archipel, la Mer Noire et la Mer Adriatique, — cette dernière partie du programme presque inconnue à la diplomatie italienne actuelle, qui s'imagine pouvoir se garantir contre les Serbes par une alliance bulgare. Mais ils s'étaient arrêtés en chemin.

Cet État devait s'étendre vers le Sud, vers Thessalonique, ambition qui s'est répétée à l'époque la plus prochaine, et, tendant de même vers les rives de l'Adriatique, il lui était nécessaire de garder cette frontière septentrionale de la Péninsule des Balcons qui est formée par le Danube. Ne pas être empereur à Constantinople, c'était une déchéance au point de vue théorique ; revenir au paganisme était une impossibilité réelle : il fallait s'incliner, mais il fallait au moins avoir le territoire. Les Bulgares de Siméon et de son très pacifique successeur, sous lequel commence la décadence, et sous le fils de ce dernier, qui représente uniquement un client, d'autant plus honoré qu'il était plus déchu, de la Cour de Constantinople, devaient cependant rencontrer une forte opposition, dans ces tendances d'unifier le territoire, de deux côtés : à l'Ouest de la Péninsule, chez les Serbes, et, au Nord, dans les bandes d'une nouvelle peuplade touranienne, ce qui ne représentait pas des dominateurs établis sur ce point même du Danube inférieur, mais bien au centre même de la steppe orientale, d'où ils envoyaient de temps à autre leurs représentants fiscaux pour prendre aux populations soumises la dîme à laquelle ils avaient droit. Et, du côté du Danube occi-

dental et des rivières qui s'y déversent, il y avait aussi les Magyars qui devaient résister.

Avant de considérer ces résistances il faut définir encore un point essentiel dans l'histoire de ce „bulgarisme“ du X-e siècle: quelle était la situation, aussi par rapport au monde slave, de sa culture, de son Église.

On a vu que l'État de Siméon n'avait pas de littérature historique. Bien que ce serait une conception tout à fait absurde que de parler de littérature proprement dite à cette époque, il faut ajouter cependant qu'il y a eu, à partir de ce moment, une littérature slave des Bulgares, et à savoir seulement avec le X-e siècle. Cette littérature religieuse est due à un mouvement des esprits qui a commencé dans les Balkans et qui reste étroitement lié au nom de deux grands personnages culturels, Cyrille et Méthode, les patrons littéraires de la Bulgarie, dont on rappelle le souvenir une fois par an dans une commémoration „nationale“. Et, à côté de cette traduction des livres saints en slavon, faite dans les Balkans, il y a eu un alphabet à l'usage des Slaves ayant adopté leur langue nationale comme langue d'Église: cet alphabet cyrillien, qui n'a, du reste, rien à voir avec la personnalité de Cyrille.

Pour battre en brèche ce préjugé qui est le nationalisme slave au caractère politique bulgare, prétendant qu'au commencement du X-e siècle, par opposition à Byzance et répondant en quelque sorte à l'antagonisme arménien et syrien contre la liturgie grecque, on aurait exigé et réalisé la transposition des Écritures en slavon, il faut se rappeler d'abord le caractère national de Cyrille et de son associé dans cette oeuvre de culture religieuse. C'étaient sans doute des Slaves de la péninsule des Balkans, mais des Slaves du côté de Thessalonique, qui n'entraient pas dans les frontières de l'État bulgare. Ensuite, ces Slaves thessaloniens avaient fait toute leur éducation là-bas, dans la ville de St. Démètre: de même que Siméon était un Grec d'éducation, Cyrille avait ce même caractère, et, lorsqu'il s'est avisé d'introduire la liturgie slave, — on verra dans quelles conditions et par qui il était appuyé, et aussi dans quel but —, on peut croire que ce n'était pas la première tentative qui eût été ainsi faite. Comme les sources n'en parlent pas, on est porté à croire que ce fut une

révolution sans aucune préparation antérieure. Mais il y a un parallèle dans l'adoption, par une autre nation, d'une langue liturgique, à une époque ultérieure, pour laquelle on a un grand nombre de documents, établissant pleinement la manière dont le roumain, dont il est question, a été adopté comme langue d'Église dans les principautés de Valachie et de Moldavie, aux XVI-e et XVII-e siècles.

La première langue liturgique des Roumains à l'époque historique a été le slavon, après l'ancien latin et une influence grecque qui ne s'est pas maintenue. Tel document d'église porte d'un côté le texte slavon et de l'autre le texte grec ; on voit qu'il y avait deux influences, et ce n'est qu'après 1450 que le slavon est resté vainqueur pour les Roumains des deux Principautés. Mais, contre cette langue liturgique étrangère, il y a eu, au commencement du XV-e siècle, un mouvement populaire, du côté de la Hongrie Supérieure, dans la région du Maramurăș et de la Transylvanie voisine, il y a eu de la part d'un clerc roumain la tentative de donner l'Écriture dans la langue du peuple. L'Église a, bien entendu, refusé d'accepter cette forme, et, comme elle avait des relations avec le Patriarcat de Constantinople, l'opposition était encore plus forte. C'était, là aussi, un acte contre les traditions que celui d'introduire une nouvelle langue sacrée. Mais nous avons pour le XV-e siècle toute une série de manuscrits dans lesquels le texte roumain de la traduction avoisine le texte slavon : une partie à l'encre noire et l'autre à l'encre rouge : lorsque le prêtre se rendait dans l'église pour y lire l'office, il lisait ce qui était en noir, lorsqu'il voulait lire pour lui-même les Écritures, il lisait la partie à l'encre rouge. Et ceci a duré pendant longtemps. Peu à peu seulement le roumain a envahi publiquement le domaine du slavon ; si les premières traductions de la Bible commencent au début du XV-e siècle, il a fallu attendre longtemps pour l'adoption du roumain dans les formules liturgiques mêmes. Jusqu'à ce moment, il y a eu bientôt, dans tous les livres imprimés, le roumain, à l'exception des prières. Pour les avoir aussi dans cette langue on a dû travailler jusqu'à la fin du XVII e siècle. On voit donc, à un moment de l'histoire moderne, beaucoup plus facilement ce qu'étaient encore les traditions strictes du moyen-âge ; on voit tout le temps qui a dû s'écouler, pour avoir cette traduction des Écritures et de l'office liturgique en même temps

Dans tout cas semblable il faut admettre une pareille préparation.

Ce n'était donc pas en relation avec les intérêts de la monarchie bulgare, qui était encore païenne au commencement, que ces traductions parurent. Si Cyrille et Méthode ont transposé en slavon les Écritures, ils ne l'ont pas fait par ordre, en révolutionnaires, pour l'État bulgare, ni même pour les Slaves des Balcans; ils l'ont fait pour le royaume morave dont l'histoire n'a pas encore été encadrée suffisamment dans l'histoire universelle. De ce côté la domination de Charlemagne avait remplacé celle du khan des Avars, créant une Marche carolingienne d'Orient. Les Carolingiens étaient venus pour écarter le paganisme, détruisant la race barbare qui s'était établie sur les traces de l'ancienne domination romaine, et on lui doit des formes politiques nouvelles, sous les ducs-voévodes. Après que cette Marche a dû être abandonnée par les successeurs de l'empereur d'Occident, des Slaves s'y sont établis, tout en adoptant les mêmes institutions. La Moravie signifie donc cette slavisation de la Marche carolingienne qui aurait pu amener l'existence d'un État slave s'étendant des montagnes de la Bohême jusqu'au fond des Balcans. Si, dans la partie occidentale de cette Péninsule, les Bulgares n'étaient pas venus, les Slaves de l'Ouest auraient gardé ce vaste territoire appartenant au royaume morave, catholique et de langue d'État latine. Il n'y aurait donc pas eu de Bohême séparée, il n'y aurait pas eu de Pologne nouvelle, d'„État de la plaine“, et par conséquent aussi pas de Croatie; car c'est de la Moravie méridionale que s'est détachée aussi la Croatie, qui a produit ensuite elle-même les premières fondations serbes.

Mais l'État morave, ayant cet héritage de civilisation, ces formes administratives, supérieures, ce système militaire qui paraissait capable de résister aussi bien à une poussée germanique de l'Ouest qu'à une attaque barbare de l'Est, a succombé lorsque les Césars d'Allemagne ont appelé à leur secours les Magyars, la troisième race tourannienne dans la Pannonie. Cette invasion magyare a brisé le „royaume“ morave sans pouvoir s'y substituer, parce que la Moravie a été un État de race borné nécessairement aux limites de cette race, tandis que l'État magyar ne représentait pas une nation, trop faible pour soutenir une organisation politique. Il y a eu une réunion de différentes nations sous le sceptre d'un roi de croisade à la place de ce

qui avait été auparavant la mission historique, bien différente, du roi morave.

Cette Moravie était assez importante pour demander au Siègle de Rome une liturgie. S'il s'était agi seulement de retenir la Moravie proprement dite, le Pape n'aurait pas senti le besoin de donner à ces Slaves une liturgie en slavon. Mais, comme l'État morave avait, nécessairement, des ambitions vers l'Orient, comme il devait s'étendre vers les Balcans, comme cet imitateur de Charlemagne, correspondant à l'imitation bulgare de Byzance, pouvait réunir des fragments slaves qui avait dû accepter déjà la liturgie grecque et qui, par l'influence du clergé grec, du patriarcat de Constantinople, sur les esprits, n'étaient guère disposés à revenir à la Papauté, on a trouvé un terme intermédiaire: le catholicisme slave.

Ce ne fut pas une politique suivie: il y a eu de la part du Saint Siègle des retours et des contradictions, naturelles, puisqu'on s'était décidé par nécessité seulement à admettre cette forme slavonne de la liturgie. Aussitôt qu'on se sentait à Rome maître du côté de la Moravie, on revenait à la tendance d'imposer la liturgie latine, mais, autant que la situation était encore mal définie, que l'offensive constantinopolitaine pouvait être redoutée, la nouvelle liturgie était de toute utilité pour conserver l'influence du Saint-Siègle sur cette région centrale de l'Europe. Ce n'est qu'après Cyrille et Méthode, à l'époque de Saint Clément, leur continuateur, que cette liturgie de Thessalonique, indépendante de l'État bulgare, mais en relations avec le Siègle apostolique, en subordination déclarée avec Rome, est revenue dans les Balcans, étant adoptée par les Bulgares.

Après avoir ainsi fixé le rôle, dans le slavisme même, de cette révolution liturgique et de tout ce qui l'accompagne, de la littérature qui en découle et des alphabets qui ont servi à donner une forme littéraire à cette traduction, on peut venir aux relations entre Bulgares et Serbes.

Les Slaves de l'Ouest sont des Esclavons: le terme est resté en français; les Vénitiens appelaient Schiavonia la côte opposée de leur Mer, le rivage des Balcans qui regarde vers l'Adriatique, comme chez les Roumains les Şchei, avec leurs groupements, Şcheie (les Albanais ont un terme correspondant; pour les Arabes ce

sont les Sakalib¹⁾. Cette Schiavonia et les Schiavoni interviennent sans cesse dans les sources italiennes du moyen-âge et aussi dans les sources grecques jusqu'à Constantin le Porphyrogennète. Le terme a servi pendant assez longtemps à caractériser cette masse esclavonne balcanique. On n'était Esclavon que sur la rive de la Mer: on n'était Serbe que dans une certaine région intérieure, près du Drin, de la Morave.

Ceux des Esclavons ou des Serbes qui n'étaient pas soumis à l'État bulgare ne sont pas arrivés pendant très longtemps à former une organisation politique leur appartenant en propre. Si on prend la *Geschichte der Serben*, ce livre admirable pour les détails, pour leur variété et pour leur précision, rédigé par feu C. Jireček, livre qui malheureusement n'a été poursuivi que jusqu'à un certain point du XVI-e siècle, mais où on a tout ce qui touche aux commencements de l'indépendance de cette nation, on imaginerait qu'il y a des sources diplomatiques assez nombreuses pour permettre une exposition de l'histoire serbe pendant les premiers siècles du moyen-âge. Mais, à côté de ce que peut donner l'exposé byzantin du Porphyrogennète, c'est-à-dire ce mélange de renseignements de toute espèce, de rapports diplomatiques, de textes narratifs, étoffé de certaines hypothèses personnelles, avec des erreurs d'interprétation qui appartiennent à l'impérial compilateur lui-même ou aux personnes employés par lui, on n'a, à partir du VIII-me siècle et jusqu'après l'époque de Siméon, que les renseignements donnés par le bizarre compilateur de légendes qui est le „prêtre de Dioclée“, écrivant au XI-e siècle²⁾. Et ceci signifie seulement un résidu de chansons populaires, comme celui qui est à la base de la première chronique de Bohême ou du recueil mis ensemble pour l'histoire de la Hongrie, par „le notaire anonyme du roi Béla“. C'est la même tentative naïve de concilier les éléments de légende pour servir l'ambition d'une race enfin arrivée à se consolider et à pouvoir manifester des tendances de conquête, des aspirations de prestige.

A travers le récit confus de l'empereur Constantin, à travers les constructions en partie fantastiques de l'archidiacre, de beau-

¹⁾ Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 65.

²⁾ *Popa Dukljanina Lětopis po latinsku toga nekoliko i još nešto po hrvatsku*, éd. Ivan Crnčić, Kraljevici 1874.

coup ultérieures aux évènements, on peut reconnaître ceci : Si les Serbes, et, quand je dis : les Serbes, j'entends en même temps les Croates, puisqu'une partie des Serbes a été latine dès le moyen-âge, — d'abord sous des voévodes, *ducs*¹, sont arrivés à organiser des formes politiques, sous une double impulsion, qui n'est ni serbe, ni slave, ni balcanique, — comme les Esclavons de la partie orientale des Balkans sont arrivés à se grouper en États grâce à l'intervention des Touraniens bulgares, comme les Slaves du Dniépr sont arrivés à former l'État russe sous le commandement des Varègues scandinaves —, il a fallu donc, ici, encore une influence étrangère, et elle a été double.

D'abord les souvenirs de l'Empire carolingien à travers le royaume morave. Lorsque ce royaume a été écarté dans sa partie centrale par les Magyars, la partie méridionale a cherché à remplacer, dans un long effort, l'État dont elle avait fait partie comme une simple province. Et, lorsqu'on a abouti, très tard, à un État croate, à une royauté croate, même très obscure², celle du roi Tomislav, auprès duquel Thomas de Salone place „Michel, duc de Chlm“³, cette forme politique tendit aussitôt à pénétrer profondément dans la péninsule des Balkans, du côté de Biograde, et ceci parce qu'auparavant il y avait eu, dans la Pannonie, les Carolingiens, d'où venaient toutes ces „cit's blanches“, et parce que les Moraves avaient imité la Marche carolingienne. Mais, en même temps que la lointaine influence franque s'exerçait par les ports de l'Adriatique pour amener une concentration slave opposée à l'État bulgare, — lequel cherchait naturellement à étendre ses possessions sur les territoires serbes, et Constantin

¹ Jireček, ouvr. cité, p. 104 (sous Héraclius, à Spalato).

² A sa base il y avait d'anciennes provinces avars, ce qui est prouvé par les noms de couleur pour désigner les points cardinaux : Croatie Blanche, Rouge ; chez le „prêtre de Dioclée“ (voy. plus loin). Il y a aussi des Croates et des Serbes Noirs. Cf. la Russie Blanche, la Russie Rouge. Il paraît que les Blancs sont les Orientaux, les Occidentaux les Rouges, les Noirs les Septentrionaux.

³ Éd. Rački, 1894, p. 36 : rex Chrovatorum..., Michael, excellentissimus dux Chlmorum ; auprès d'eux „omnes jupaini“. Plus tard, à partir de Dirtchislav, d'après le même, des „reges Dalmatiae et Chroatiae“. Et le chroniqueur explique : „Recipiebant enim regie dignitatis insignia ab Imperatoribus constantinopolitanis et dicebantur eorum eparchi sive patritii“ (p. 38). La conscience de ces liens hiérarchiques n'est pas indifférente.

le Porphyrogennète s'efforce de prouver que la domination byzantine est la plus ancienne, dès l'époque d'Héraclius, et que les Bulgares sont venus ensuite pour la remplacer —, une autre influence, venant de l'Italie. Cette influence de l'Italie réveille sur cette rive balcanique les souvenirs romains ; pendant au moins deux siècles Venise a combattu, non pas en première ligne, pour la possession de cette „riva degli Schiavoni“, mais pour assurer la liberté de la navigation de l'Adriatique, dépendant de la possession de ces villes qui, à travers les invasions slaves, s'étaient maintenues ¹.

Cette influence vénitienne arriva, en relation avec les ambitions de la Rome des Papes, à former l'archevêché d'Antivari, qui devait être un point de concentration latine pour les Serbes, alors qu'à l'intérieur, dans la citadelle de Ras, se préparait déjà un État d'une autre orientation. Cette influence latine, pontificale, catholique, à côté de la Croatie, préexistante, tend à créer une Serbie du littoral, dépendant sous tous les rapports de la civilisation italienne.

Il y a eu donc une double Serbie : une Serbie occidentale, reliée à l'histoire de l'Europe centrale, et une Serbie byzantine, qui a surgi à l'intérieur, s'appuyant sur cette citadelle de Ras, qui n'était, il faut l'ajouter, elle aussi qu'un bourg du système carolingien, adopté par les Hongrois aussi et dérivant de ce système inauguré par Charlemagne à l'égard des Saxons : la cité, l'évêque, le commandant militaire.

Pour en arriver cependant à la troisième Serbie, à cette Serbie de la partie plutôt centrale de l'Occident balcanique, il a fallu l'influence des Magyars dans cette péninsule. L'État des Arpadis s'est formé d'abord comme un simple établissement militaire, pareil à celui des Bulgares au VII-e siècle. Le roi n'était pas le représentant à titre dynastique de la race ; même lorsqu'il y eut une dynastie, bénie par son suzerain, le Pape, on pouvait choisir parmi ses membres, en mettant à l'écart celui qui ne jouissait pas d'une certaine popularité ; le *király*, nommé ainsi d'après le *kral* serbe, c'est-à-dire d'après Charlemagne, n'était

¹ En plus, des Slaves au Monte Gargano en 642, dans la chronique de Paul le Diacre (cité par Jireček), des attaques serbes à Siponto en 926 ; *ibid.*, p. 105.

que l'exponent provisoire de l'aristocratie militaire païenne. Nous avons dit déjà qu'ici la terre n'intéressait pas autant; ce qui intéressait c'était l'homme armé, de sorte qu'entre les Rounains et entre les éléments qui soutiennent cette royauté magyare il y a une différence essentielle: pour les premiers c'est la terre qui au début a formé l'État, tandis que pour les Magyars la chose principale c'est la nation guerrière. Le nom du Magyarország, de la „Magyarie“¹, s'appuie en première ligne sur la conception de cette nation immigrée, qui est soulignée d'un fort trait dans la dénomination nouvelle.

Cette Hongrie, établie à la fin du IX-e siècle, a dû chercher à pénétrer dès le premier moment dans la péninsule des Balcans. Car, s'il y a eu une Serbie latine qu'on ne reconnaît pas assez, il y a eu de même une Hongrie qu'on ne connaît pas assez, une Hongrie byzantine. Les rois de Hongrie ont conservé des couronnes ayant appartenu aux empereurs d'Orient, dont on voit encore les figures en émail et, en même temps, avant d'avoir cette royauté apostolique, de système carolingien, on a eu chez les Hongrois un duché, un voévodat de caractère slave. Avant d'être roi, Saint Étienne a été donc un voévode à la manière serbe. Ce nom de voévode se rencontre même pour la première fois dans les sources byzantines, non pas en relation avec les Slaves, mais avec ces Magyars qui, s'étant établis sur les ruines de l'État morave, s'étaient confondus avec la population slave de Pannonie et avaient emprunté à cette population, non seulement des éléments matériels précieux pour leur race, mais aussi des contributions de culture générale et de formation politique, des institutions.

Le Pape a eu à l'égard de cette orientation magyare vers la péninsule des Balcans la même attitude qu'il avait eue envers la Moravie menaçant de faire partie de cet organisme balkanique. Le duc Étienne est devenu roi, lorsqu'une qualité apostolique a été attribuée à sa couronne. Mais de cette façon on lui a donné un autre moyen de pénétrer dans ces Balcans, non pas

¹ Sur la *civitas* devenue *regio* et la στρατηγία transformée en χώρα voy. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 36. Mais la joupa serbe c'est le territoire du bourg carolingien. Cf. *ibid.*, p. 145, et Thomas de Salone, éd. Rački: „castrum cum tota sua jupa“; p. 45.

en tant que successeur du khan des Avars, dont il détenait le territoire, dont il devait suivre les lignes de pénétration vers le Sud, mais en qualité de délégué de la papauté. Et il en est résulté, à côté des expéditions entreprises au commencement par les Hongrois vers l'Occident, qui ont été arrêtées par la défense germanique, par la grande défaite à Lechfeld, une poussée vers les Balcons, qui devait amener d'abord un conflit avec la Croatie.

Il y a eu ensuite des traités dynastiques conclus avec les rois croates, et, à la fin, un des rois de Hongrie a pris, après la mort du roi Démètre Svonimir ¹, la couronne de cet autre royaume, se faisant reconnaître par les douze lignées et couronner comme chef royal des Balcons occidentaux, dans la Biograde adriatique qui pouvait conférer un titre de roi slave à ce souverain étranger.

Mais, en pénétrant à travers la Croatie dans la péninsule des Balcons, les Magyars, dont les rois portaient à cette époque aussi des noms slaves, car Ladislas est Vladislav ², agissaient sur une partie de la masse esclavonne pour lui imprégner un caractère qui vient de cette royauté magyare. C'est-à-dire non pas des éléments nationaux représentés par cette royauté, mais des éléments que cette royauté magyare elle-même avait trouvés en Pannonie et ceux que Rome, par l'inféodation du premier roi y avait ajoutés.

C'est pourquoi, tandis que les premiers chefs de l'Esclavonie croato-serbe s'appellent, d'après la tradition populaire slave : Sventislav, Vladislav, Boudislav, Radoslav, Tvrdošlav, Pribislav, Tcheslav, Bladine, ou bien Silimir, Radomir, Zvonimir, Vladimir, Tichomir, Tolimir, Chranimir, Créchimir ³, ou enfin Rasbivoï, Ostrivoï, même Svétozar, et que les rois de la Prémorie, du rivage, de la Dioclée ⁴, les princes de Zachlounie portent des noms qui montrent des attaches avec Rome, — et il y aura, dès la fin du IX-e siècle, des Pierre, de ce côté, qui révèlent l'inféodation à la politique du Saint-Siège —, la dynastie de l'intérieur présentera des noms comme Étienne, comme Ouroch, qui

¹ Demetrius, cognomento Svonir; Thomas de Salone, éd. Rački, p. 54.

² Cf. Thomas de Salone, p. 37, note 6 (inscription de Zara).

³ Cf. Tatimir parmi les Slaves libres à l'époque de l'empereur Maurice, un Vlastimir, un Dragomir auprès du Bulgare Croum.

⁴ Cf. le nom de ce „Diocléen” qui fut Dioclétien.

sont des noms magyars — Oouroch vient de *úr*, qui signifie en magyar : seigneur, prince —, et on aura le nom aussi de Saint Étienne. C'est le même phénomène qui se passera dans les pays roumains. D'abord la Valachie aura des princes qui portent des noms balcaniques, à cause des relations de famille dans ces Balcans (la Bosnie ou Avlona, sur la Mer Adriatique) : Vladislav, Mircea (cf. Mrkcha d'Avlona), les princes de Moldavie s'appellent de noms russes, comme celui de Roman. Ils s'appelleront aussi Alexandre, lorsqu'il y aura des relations avec Byzance, et la grande personnalité d'Alexandre-le-Grand surgira de la légende pour les influencer. Mais Pierre et Étienne sont des noms qui viennent de la Hongrie royale.

Devant cette Serbie qui ne formait pas un État, mais qui, s'attachant à trois formes organisées du moyen-âge, ne pouvait pas être écartée et remplacée, la Bulgarie, jusqu'à la fin de la domination des successeurs de Siméon, jusqu'à l'invasion russe soutenant l'offensive byzantine conduite par Nicéphore Phocas et par Jean Tzimiskès, à la fin du X-e siècle, n'est pas arrivée à se créer cette base occidentale, qui, lorsqu'il était évident qu'elle ne pourra pas s'établir à Constantinople, aurait été capable de garantir son existence.

L'acte de Boris-Michel, de passer au christianisme, et l'acte de Siméon, de vouloir poser sur sa tête la couronne des empereurs de Byzance, étaient donc d'une grande importance politique et relevaient l'importance de la race, mais, en posant un idéal qu'on ne pouvait pas atteindre, ces deux actes politiques ont sapé l'existence même de l'État : il s'est effondré par suite de cette ambition incapable d'être réalisée, à la fin de ce X-e siècle. Et on verra ce que l'offensive byzantine a cherché à mettre à la place de cet État bulgare, tout en empêchant la réalisation d'un État serbe au XI-e siècle, et le nouvel aspect que la péninsule des Balcans a dû à ces tentatives byzantines des deux empereurs conquérants.

CHAPITRE IV.

RESTAURATION BYZANTINE, INSTALLATION RUSSE OFFENSIVE. TENTATIVES DE „BULGARIES“ EN MACÉDOINE. „ESCLAVONIES“ DIOCLÉENNES ET RASCIENNES

Donc „le premier Empire bulgare“, – je conserve une numérotation qui ne signifie rien, – s'est effondré n'ayant pu maintenir son caractère païen, qui était sa première légitimation, et n'ayant pas réussi à étendre sa domination sur un territoire capable d'être maintenu. L'Empire byzantin s'est toujours servi pour combattre une catégorie de barbares d'autres barbares, qu'on faisait venir d'une autre région, – système qui équivaut, dans une certaine mesure, au système employé par la monarchie des Habsbourg pendant le XIX-e siècle à l'égard des États balkaniques, lorsqu'elle les faisait marcher les uns contre les autres pour servir les intérêts de Vienne. Byzance, qui s'était adressée, à une certaine époque du moyen-âge, aux Petchénègues pour combattre les Russes et qui avait lancé les Magyars contre les Bulgares de Siméon pour qu'à son tour Siméon fit marcher contre les Magyars les mêmes Petchénègues, Byzance, qui, au lieu d'employer une armée lui appartenant en propre, préférerait ce système, plus facile, présentant moins de dépenses et garantissant mieux le succès, fit marcher, à la fin du X-e siècle, contre les Bulgares des successeurs de Siméon les Russes de Kiev.

Ces Russes figurent déjà dans les notices sur l'Empire byzantin qui portent le nom de Constantin le Porphyrogennète. Ils y jouent ce rôle, à l'égard des Petchénègues, que nous avons déjà mentionnés. Pour le Porphyrogennète, cette peuplade touranienne, qui occupait une large partie de la steppe orientale d'Europe et étendait sa domination jusque dans le voisinage

des Carpathes, était le point principal de la situation ethnique au Nord du Danube. Quant aux Russes, on pouvait dire ce que l'on disait d'autres voisins de ces barbares touraniens. Leur situation était toujours en fonction de l'amitié ou de l'inimitié de ces Petchénègues.

Lorsque Nicéphore Phocas prit la résolution d'en finir avec l'État bulgare, on crut pouvoir passer par dessus ces auxiliaires redoutés peut-être aussi à cause des demandes excessives que l'Empire ne croyait pas devoir satisfaire, pour s'adresser aux Russes eux-mêmes. Ces relations d'alliance n'étaient pas nouvelles. Je me suis posé le problème, – et des savants russes se le sont posé aussi, pour arriver à la même solution, – si les Varègues, qui ont formé, au IX-e siècle, l'État kiévien, venaient de Scandinavie directement ou s'ils avaient passé par Constantinople. Les rapports politiques entre Kiev et la lointaine péninsule du Nord de l'Europe ne suffiraient pas pour s'expliquer la descente jusqu'à cette place d'une aristocratie guerrière germanique, mais il en serait autrement si on admettrait que les Scandinaves venaient de cet établissement de Constantinople qui a duré pendant des siècles et qui a garanti souvent les empereurs de Byzance contre leurs propres sujets, parfois contre des gardes moins fidèles que ces Septentrionaux. Le fait que ceux-ci eussent remonté vers Kiev expliquerait donc beaucoup plus facilement qu'une descente venant du Nord cette fondation sur laquelle on n'a aucun renseignement contemporain, puisque la chronique russe dite „de Nestor“ n'est guère contemporaine. En effet elle n'apparaît que très tard, elle a un caractère anachronique certain : à une époque où les chroniques byzantines elles-mêmes ne donnent jamais un traité, le fait qu'on y trouve trois traités entre Russes et Byzantins n'est pas sans inspirer des inquiétudes. Les personnalités qui jouent de fait un rôle important dans l'histoire et plus tard dans les légendes russes ne figurent pas en premier plan dans ce récit de moine qui a parfois un caractère politique par trop moderne, dépassant de beaucoup, comme moyens d'exécution et comme style, l'historiographie byzantine de la même époque. Je ne parle pas des manuscrits dans lesquels s'est conservée la chronique de Nestor, ni du caractère chronologique de ces manuscrits dont on a tiré les premières éditions, mais j'ai cru nécessaire de signaler ces motifs

de doute qui imposent une attitude spéciale à l'égard de cette chronique. Et j'ajouterai qu'au commencement elle y a des considérations générales sur les relations entre les Slaves, vraie préparation au panslavisme du XIX-e siècle, qui aurait dépassé de beaucoup la puissance critique et l'horizon d'un homme du XI-e siècle, si l'on veut placer l'auteur anonyme à cette époque¹.

Mais, soit que les Varègues fussent venus du Nord ou qu'ils eussent passé par Constantinople, qu'ils eussent fréquenté la capitale de l'Empire byzantin et joué un rôle dans l'entourage militaire de l'empereur, Byzance les connaissait aussi par leurs incursions, que l'Empire réussissait à écarter par ce moyen tout spécial du „feu grégeois“, qui a sauvé tant de fois la capitale. Mais les rapports que Byzance entretenait avec les Russes venaient de ce que les limites du territoire impérial n'étaient pas aussi étroites qu'on se l'imagine, et nous l'avons déjà dit. De fait, sa possession du continent n'était pas bien large, mais en dehors des frontières continentales il y avait des points, de côté, sur la Mer Noire, sur la Mer d'Azov, que les Impériaux continuaient à occuper. La situation des Byzantins à Cherson équivalait de tous points à celle qu'y eurent plus tard, aux XIII-e et XIV-e siècles, les Génois de Caffa à l'égard de Tatars de la Campagne environnante, qui était à la disposition des nouveaux Touraniens tatars. On peut voir par la Vie et les Actes de Maxime le Confesseur, un saint du VII-e siècle, déjà cités, quelle était l'étendue de ces points de contact et d'observation des Byzantins du côté du Caucase, jusque dans le pays des Abasges.

Pour se rendre compte de la tentative russe d'expansion dans les Balcons, il faut se rappeler ces relations, qu'on peut connaître en plus de détails.

Les restaurateurs de l'Empire demandèrent donc aux Russes, d'anciennes connaissances, d'intervenir contre les Bulgares. Une armée combinée, dans laquelle il y avait sans doute aussi des

¹ Voy., d'après *l'Histoire de la littérature russe* de M. Keltouiala (un Roumain de Bessarabie. Cheltouială), Pétersbourg 1915 (en russe), Nevill Forbes, *The composition of the earlier Russian chronicles*, dans la „Slavonic Review“ de Londres, ann. 1922, p. 73 et suiv., et notre *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, ann. 1922, pp. 78-79.

éléments russes permanents à la disposition de l'Empire, se dirigea vers Preslav. Il n'y a pas eu, à vrai dire, de guerre contre cet „Empire“ bulgare, malgré le témoignage des chroniques contemporaines, assez précises pour cette époque, qui n'en est pas réduite à des compilations, à des renseignements détachés de sources contemporaines perdues.

Cet État bulgare dans sa dernière phase était, paraît-il, tellement rapproché de tout ce qui était byzantin, à cause de cette „philia“, de cette „amitié“ politique entre la Cour des Slaves et la Cour de Constantinople, ces rapports étaient si étroitement serrés, que le monde bulgare se montra tout prêt à accepter, à la place de la contrefaçon bulgare de Byzance, l'original byzantin lui-même. De sorte que le tzarat d'imitation n'a pas été brisé : il s'est laissé choir, occuper par les troupes byzantines.

Mais, aussitôt après ces victoires, après le simple „rappel“ à Constantinople de Boris II, dernier représentant de la dynastie de Siméon, pareil à ce jeune empereur qui avait été retiré à la fin de l'empire d'Occident, Romulus Augustulus, il a fallu régler les comptes avec les Russes. Ceux-ci n'étaient guère disposés à revenir dans leur stepp : si on avait compté avec une telle psychologie, on s'était bien trompé ! Comme toutes les populations qui vivaient au Nord du Danube, ils avaient l'ambition naturelle, — sous laquelle couvaient les instincts de proie, la nécessité de dominer —, le penchant invincible de se créer sur les ruines de cette „Bulgarie“ un État correspondant en tout à ce que l'„Empire“ de Siméon avait été. Dans aucune source on ne dit que Sviatoslav, leur chef, qui s'était avancé sur Andrinople, pour se retirer bientôt vers Silistrie, où il résistera pendant des mois, se soit arrogé le titre impérial, mais sa résistance est une des plus belles qui aient jamais été offertes aux Byzantins : Silistrie, dès ce moment, a conservé une situation éminente, permettant à des chefs roumains du XI-e siècle de s'y installer. Mais la chronique note ce détail de la défense de cette ville : le chef russe, qui disposait aussi de certains bateaux pour défendre le cours du Danube contre la flotille de l'empereur, apparaissait devant les ennemis portant une armure d'or¹. Or

¹ D'après Léon le Diacre et Cédrene, aussi notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, I, p. 78.

l'armure d'or était l'apanage de l'empereur et l'héritage des Byzantins: ce détail de la pompe impériale a passé plus tard aux Turcs, et, lorsque Mourad IV, au XVII^e siècle, ayant conquis Bagdad, revint à Constantinople avec tout le décor de l'ancienne Rome conquérante, il portait un casque d'or sur sa tête.

En tout cas, les Russes ne voulaient pas revenir dans la steppe: ils savaient bien que là les attendait une barbarie dont ils avaient voulu se défaire. Ils avaient bien cette intention de créer, ici même, après la „Slavie“ non organisée des premiers siècles, après la Bulgarie de Preslav, un nouvel État balcanique tendant vers Constantinople et devant revêtir tôt ou tard la forme impériale.

On s'imagine ce que cette ambition aurait pu représenter pour l'histoire universelle, ce qu'aurait été la vie politique et la civilisation générale du monde si la Russie, au lieu de rester à Kiev pour trouver plus tard, au XIII^e siècle, les Tatars devant elle, pour les servir et leur survivre, pour émigrer vers l'Est, faisant avancer le centre politique de Kiev vers Moscou, — mais gardant une bonne partie des conceptions barbares de l'État, qui furent remplacées ensuite, au commencement du XVIII^e siècle, par le germanisme de Pierre-le-Grand —, si cette plus ancienne Russie fût restée dans la Péninsule des Balcans, si, ne pouvant pas avancer jusqu'à Constantinople, elle se fût établie définitivement au moins à Silistrie, dans cette ville admirablement placée pour dominer, d'un côté, le cours inférieur du Danube et pour pouvoir, de l'autre, remonter le fleuve jusqu'assez loin. Au siècle suivant l'empereur Alexis Comnène attaqua cette forteresse sans réussir à la prendre, malgré ses longs efforts¹. Avec cette Silistrie, on aurait pu exercer une influence continuelle et puissante sur la rive gauche du Danube. Il y aurait eu donc, non seulement un État balcanique russe, mais cet État aurait gardé, sur l'autre rive du fleuve, une annexe politique assez importante pour empêcher tout nouvel établissement national dans ces régions.

De sorte que le chapitre russe forme sans doute une partie très importante du développement de la péninsule au moyen-

¹ Voy. le récit le plus détaillé du siège dans l'*Alexias* de la princesse Anne.

âge et des rapports diplomatiques et militaires entre Constantinople et les nationalités qui, employant les formes byzantines, cherchaient, sans avoir le moins du monde la conscience qu'elles pourraient remplacer la prétendue nation grecque de Constantinople, à employer les conceptions byzantines et à se créer ainsi une place dans la vie politique du monde organisé.

Byzance ne pouvait tolérer cette présence des Russes sur ses marches du Nord; il fallut marcher contre ces anciens alliés qui devenaient des usurpateurs dangereux pour la tranquillité des provinces européennes et offensants pour le prestige même de l'Empire. Il y eut une campagne personnelle de l'empereur contre Sviatoslav et à la fin ce qui a été déjà exposé: la retraite de ce prince et sa disparition définitive dans la steppe.

Après ceci, les Byzantins étaient maîtres de gouverner directement la péninsule entière et de remplacer en même temps l'Église slave par une Église orthodoxe grecque, qui devait être un des instruments principaux de la domination impériale. Et, de fait, sous les empereurs qui régnèrent au commencement du XI-e siècle, sous Basile et ses successeurs, il y a eu cette main-mise sur la péninsule des Balkans. Mais, si on croyait que ce que nous avons appelé main-mise équivalait à une administration correspondant, au moins jusqu'à un certain point, aux administrations de l'époque moderne, alors que l'ancien système ne signifiait que des postes de garde aux issues des montagnes et des corps de cavalerie, composés en grande partie de barbares, sur les principales voies de ces régions, si on s'imaginait que ce système, assez simple, mais très pratique et qui demandait des dépenses tout à fait modestes, a été remplacé par quelque chose de plus détaillé, de plus précis, de mieux assuré, rappelant Rome à sa bonne époque, à l'époque où sa domination était une réalité, on se tromperait. Les nationalités établies dans les Balkans continuaient à vivre à l'ancienne mode, chacune cantonnée dans son domaine propre, et l'Empire, du côté des Roumains, du côté des Albanais, du côté des différents groupes slaves, était très disposé à accepter ces formes patriarcales pour des existences nationales qui ne dépendaient de lui qu'en ce qui pouvait servir ses buts, comme fiscalité et moyens de défense. Ce qui existait, c'était encore la confédération nationale non exprimée,

mais d'autant plus réelle, sous la conduite supérieure d'un empereur: chacune de ces nationalités balcaniques pouvait le revendiquer même pour roi. Ce n'était pas l'empereur des Grecs ou des Albanais ou des Roumains; c'était l'empereur pour tout le monde, et chacun pouvait croire que le basileus était empereur en première ligne pour soi et qu'il s'occupait d'abord de la prospérité et de la tranquillité de ses sujets appartenant à telle ou telle nationalité. Il n'y avait donc pas même de rivalité, parce qu'ils se sentaient tous sous les ailes protectrices de leur souverain.

Mais, en maintenant ce système, l'Empire byzantin n'était pas assez assuré dans cette domination balcanique. D'abord parce que, dans ses limites, et même au-delà de ses limites, il y avait des nations qui n'étaient pas encore fixées et qui sentaient un besoin invincible de tenter à leur tour l'aventure que les barbares du VII-e siècle avaient cherchée au dépens de ses intérêts et de son prestige. Il y avait d'abord cette peuplade très nombreuse, apparaissant dans les parages de la péninsule à différentes époques de l'année, sous les ordres d'un khan, avec une Cour, une armée et envoyant de ce centre des quasi-fonctionnaires, des délégués, tantôt pour prélever les impôts, tantôt pour surveiller la vie des sujets et leur imposer de temps en temps la volonté du maître touranien. Il y avait ces Petchénègues, auxquels succédèrent, après la fin du XI-e siècle, les Coumans.

Mais la domination des Petchénègues ne signifiait nullement leur présence permanente sur le territoire qui dépendait sous tant de rapports de leur khan; par conséquent, si on pouvait vivre librement sur le territoire sud-danubien sous l'empereur de Byzance, on vivait encore plus librement au Nord du fleuve sous les ordres de ce khan, duquel on pouvait racheter tout, du moment qu'on présentait à la Horde les dons coutumiers et qu'on accomplissait certains rites politiques semblables à ceux qui furent exigés des chefs russes de Moscou et des autres centres princiers, après la déchéance de Kiev, par les dominateurs tatars. Car, si on veut avoir une image de la vie nationale sur la rive gauche du Danube, dans les Carpathes et à travers toute la steppe russe, il faut reprendre le tableau de la Russie soumise aux Tatars, en remplaçant uniquement le nom de ces

Tatars par celui des Petchénègues et Coumans et en comprenant parmi les populations soumises beaucoup d'autres éléments se trouvant dans la région qui nous intéresse spécialement.

Lesdits Petchénègues n'avaient jamais eu, un État, et, successeur des princes des Avars, leur khan n'a jamais gagné l'autorité qu'avaient conservée ces plus anciens chefs des Touraniens, ni la puissance qui fut certainement exercée, pendant deux siècles, par la Preslav bulgare. C'était un régime beaucoup plus lâche, ayant des rapports plus faciles entre le maître, ses soldats et les sujets. De la sorte, au XI-e siècle il y eut, dans le monde petchéneque, de profonds dissentiments, et on vit ce qui chez les Avars avait été très rare, ce qui chez les Bulgares n'arriva qu'à des moments déterminés, un prétendant s'opposer au khan établi sur ce qu'on pourrait appeler son trône, si ce terme n'était excessivement prétentieux. Kéguen se leva contre son maître et, ne réussissant pas à le supplanter, passa dans les Balkans. L'empereur était tout disposé à lui offrir le baptême et, après le baptême, une situation quelconque le rattachant à la vie politique byzantine. Il arriva donc à ce Petchénègue ambitieux, réfugié sur la rive droite du Danube, ce qui était arrivé avant lui à tant de fuyards, d'exilés appartenant au monde touranien, ou au monde germanique du IV-e siècle. Et, comme l'autre khan poursuivit son adversaire et la poursuite ne finit pas par une victoire contre les Impériaux, à son tour Tyrach dut se soumettre aux conditions imposées par l'Empire byzantin.

Le régime petchéneque n'en était pas pour cela totalement fini, car, de la rive gauche du Danube, les invasions continuaient, mais Alexis Comnène fut en état d'infliger à cette bande, qui n'était plus une nation, la grande défaite de Lébonion (1091), qui fut suivie d'un massacre des prisonniers. Et la chronique contemporaine reproduit une ligne de la chanson populaire qui disait: „si quelques jours s'étaient encore passés, les Petchénègues eux aussi auraient connu le printemps“ de cette année. Ils avaient été massacrés un peu avant le moment où le printemps faisait son apparition.

Les restes de cette nation ne sont désormais que des auxiliaires servant dans la cavalerie légère des Byzantins. On les trouve à l'occasion des croisades, parce que les croisés, qui n'étaient pas des hôtes désirés, ni commodes, ne consentant pas

à abandonner leurs idées coutumières pour accepter les préjugés auxquels Byzance plus que n'importe quelle autre organisation politique tenait, étaient devenus une offense pour l'autorité de l'empereur lui-même et une menace pour la sécurité de ses sujets. Il avait fallu livrer bataille à ces envahisseurs que la prétendue trahison d'Alexis n'avait pas seule irrités: d'ailleurs il ne les avait pas invités, comme on le prétend, car la lettre bien connue ne répond pas au style et aux sentiments de dignité d'un empereur byzantin, qui n'aurait jamais proposé aux croisés les trésors de l'Empire et l'honneur des femmes de Byzance.

A ce moment, on pouvait croire que trois problèmes étaient résolus pour l'Empire, ce qui n'implique pas une conscience nationale gréco-byzantine, mais seulement une situation internationale qui s'était établie dans le développement des Balkans: le problème bulgare, par l'installation d'un archevêque, pour les Bulgares, à la place de l'ancien patriarche, et au-delà des villes gagnées sur la ligne du Danube, par l'influence même exercée sur la rive opposée; puis le problème russe; et enfin le problème petchénegue, définitivement liquidé par cette lutte intérieure entre les chefs des barbares et par le massacre que commémore la chanson.

Cependant, il y avait dans les Balkans d'autres races qui, — tout en n'ayant pas l'intention de se détacher de l'Empire, ce qui aurait été de leur côté une prétention extraordinaire, se bornant donc d'abord à réclamer seulement une autonomie de vallées ou de territoires pour en arriver plus tard à une participation au droit que toute nation de l'Empire avait d'installer à un moment donné ses chefs à Constantinople comme empereurs —, devaient se mettre en avant. Leur activité se manifesta d'abord dans des révoltes, pour en finir par, une usurpation et par la prétention de changer en quelque sorte le caractère dynastique de Constantinople. Tout ceci devait donner lieu à d'autres incidents dans la tragédie byzantine venant après l'„épopée“ décrite par Schlumberger, pendant le XI-e siècle qui commence.

Il y eut d'abord ce qu'on appelle le second Empire bulgare. Ce „second Empire“ aurait été formé par des éléments nationaux bulgares ayant des aspirations nationales bulgares, s'appuyant

sur l'Église bulgare et formant la continuation, sans aucune interruption, de l'État de Preslav. Et voici la manière dont l'histoire de cet „Empire“ bulgare d'Ochrida et de Prespa se présente dans les exposés courants de l'histoire byzantine.

Au moment où Russes et Byzantins occupaient Preslav et envoyaient à Constantinople le dernier tzar, des nobles bulgares qui n'auraient pas consenti à faire l'hommage à l'empereur, à recevoir des fonctions militaires et civiles de sa part ou à abandonner toute immixtion dans la vie politique se seraient retirés du côté de l'Ouest, dans cette région macédonienne, se rappelant tout le passé glorieux des seigneurs, des khans et des tzars bulgares de jadis. Puis, de son côté, le clergé slave n'entendait pas voir finir son rôle au profit des intrus de Byzance: il aurait poussé à fonder aussitôt un État dont l'ambition immédiate devait être de s'étendre jusqu'à la Mer Noire et de risquer encore l'aventure de Constantinople.

Mais ceci est totalement erroné. Cette thèse est logiquement impossible, parce que l'État bulgare n'a pas succombé, à la fin du X-e siècle, au milieu d'une manifestation énergique de ses forces nationales. Ce n'est pas un État tout plein de vie, capable de développement, nourrissant des ambitions supérieures, qui serait venu par accident se briser contre un empereur byzantin doué de hautes qualités et disposant de moyens militaires correspondant à son ambition. Non, c'était un monde qui se mourait; Byzance, venant après cela, ne faisait autre chose que rédiger l'acte de décès d'un organisme dont l'agonie avait été très lente et que personne n'aurait été en état de soutenir. On pense bien qu'on avait appelé pour résister, — en tant qu'il y a eu une résistance —, toutes les forces que la race bulgare pouvait avoir, et, si ces forces n'ont pas été en état de soutenir le tzarat, comment aurait-il été possible qu'après quelques années seulement, dans ces montagnes de Macédoine, des éléments purement bulgares eussent été capables de former un nouvel État, qui se serait manifesté dès le premier moment comme un autre Empire tendant vers la Byzance impériale?

Si on prend la question autrement, si on ne s'arrête pas aux titres, archaïques ou vains, ainsi que je l'ai plusieurs fois dit dans cet exposé, il ne peut y avoir dans les Balkans que deux formes: ou la forme légitimiste, qui était, dans l'Empire romain

de Constantinople, entre les mains de ce qu'on appelle les Byzantins, ou bien la Bulgarie, ce qui signifiait la révolte contre Constantinople grécisée. N'importe qui se soulevait contre cette domination des Grecs de Constantinople était, de ce fait, sous le rapport politique, et non national, un Bulgare. Il trouvait dans le passé bulgare un appui pour son nouvel effort.

Et ceci correspond parfaitement à ce qui est arrivé sous nos yeux, au XIX-e siècle, à l'époque du conflit entre le Patriarcat et entre l'Exarcat. Le Patriarcat appartenait aux Grecs ; l'Exarcat, créé sous l'influence de la Russie, par suite de la demande expresse de la diplomatie russe à Constantinople, devait avoir le soin religieux de la population balcanique slave qui ne voulait pas se soumettre à l'autorité du Patriarche de Constantinople. Si on était orthodoxe, on ne pouvait être que patriarchiste ou exarchiste : être patriarchiste ne signifiait nullement être de nationalité grecque et, devenant exarchiste, on ne se reconnaissait pas comme de race bulgare : il y avait des Serbes exarchistes et des Serbes patriarchistes, des Roumains qui appartenaient au Patriarcat grec, tandis que d'autres auraient été disposés à accepter l'Exarcat, s'il avait soutenu leurs efforts contre une certaine action dénationalisatrice exercée par le clergé grec. Et c'est seulement après de nouveaux efforts que, plus tard, on a créé une nouvelle forme qui, du reste, n'a été jamais établie d'une manière très solide : la forme hiérarchique roumaine, nationale et religieuse.

De sorte que, si on a une „Bulgarie“, cela ne signifie pas que les éléments qui ont formé cette Bulgarie d'Ochrida et de Prespa étaient des nationaux bulgares. Si, pour résister à Constantinople, on s'est adressé à l'ancienne forme patriarcale slave, cela signifiait que l'on cherchait un appui immanquable pour maintenir cet État.

Du reste, les Bulgares n'étaient pas assez nombreux là-bas, et ils ne peuvent pas être les pâtres et les agriculteurs de Macédoine qui ont soutenu cet autre Empire. Il a été, en effet, une fondation de pâtres, d'abord, d'agriculteurs en seconde ligne ; toutes les campagnes sont plutôt des razzias. Les randonnées des chefs de ces prétendus Bulgares, sous Samuel et ses successeurs „impériaux“, jusqu'à la moitié du XI-e siècle, n'ont pas le caractère d'actions militaires accomplies par une

armée, ni même d'actions improvisées dues à des citoyens ayant le sentiment de la discipline, agissant d'après des plans bien ordonnés. On voit que ce sont des secousses, des offensives telles qu'on les rencontre habituellement chez les pâtres qui se détachent de leurs habitats coutumiers pour entreprendre une action dans la première vallée venue, s'ils voient au bout une cité florissante. L'expédition se forme d'elle-même sans poursuivre méthodiquement l'intention de celui qui l'aurait entreprise.

Les Byzantins ne savaient pas une manière correspondante de se défendre, et ils étaient réduits à épargner leur forces. Devant un perpétuel ennemi invisible, il leur arriva ce qui est arrivé aux armées de Napoléon devant les bandes espagnoles. Habités à combattre d'une manière civilisée, préparés pour une action sur un territoire donné, ils demandaient à être nourris suivant un système d'intendance traditionnel. Or, ils avaient devant eux des ennemis qui ne savaient pas de quel côté ils se dirigeraient et qui portaient avec eux ce qui était nécessaire pour quelques semaines d'action. C'est, du reste, ce qu'ont fait les éléments roumains de la rive gauche du Danube au XV-e siècle et au XVI-e siècle, dans les combats qu'ils ont livrés à leurs voisins d'au-delà des Carpathes et d'au-delà du Dniester, de même qu'aux Turcs dont ils finirent par accepter la suzeraineté.

Et, puisque cet État d'Ochrida n'était pas un État bulgare dont le nom eût correspondu à une réalité, il faut admettre que les races qui l'ont soutenu ont été celles qui continuèrent, même après la défaite des successeurs de Samuel, à habiter la région occidentale des Balkans. Au XI-e siècle, on peut bien assurer que cette Macédoine était en première ligne l'héritage des Roumains du Pinde et des Albanais, en même temps que de ces éléments slaves, de ces „Esclavons“ non englobés dans le premier „Empire“ bulgare et qui sont devenus „Bulgares“ seulement pour avoir été englobés dans cet Empire. Ce sont ces races donc qui ont soutenu le „second Empire bulgare“, et il n'a jamais eu une organisation et ne s'est jamais donné la peine d'exercer une action politique, alors que l'action militaire elle-même a toujours été laissée au hasard du pillage.

La preuve de ce caractère tout nouveau de la nouvelle fon-

dation d'État dans la région occidentale des Balkans peut être fournie, du reste, par ce qui se présente à la même époque dans le monde serbe.

On a cherché, — et c'est bien naturel —, depuis longtemps, à donner pour ces régions une histoire nationale serbe. On s'est même évertué à fixer des points de repère chronologiques, qui ne correspondent pas à des notices dans les sources occidentales et qui, en tant qu'ils s'appuient sur des témoignages byzantins, sont toujours sujets à discussion.

Nous avons déjà dit qu'il est question de légendes et de chants populaires dont on a pris l'élément dramatique pour essayer de le faire entrer dans le cadre généalogique et historique. Les sources regardant les premiers siècles de l'État serbe, formé, sous les influences que j'ai cherché à analyser, sur les rives de l'Adriatique et qui, plus tard seulement, a trouvé dans la région intérieure de Ras un centre et un point de cristallisation, non seulement ne représentent pas des réalités politiques dont le développement, se passant sur le même territoire, aurait eu toujours le même caractère, mais ne donnent pas, dans les sources elles-mêmes, aucune continuité d'exposition, de sorte qu'on s'expose à relier des incidents isolés pour en arriver à donner un développement qui n'a pas existé. Il n'y a pas eu même de distinction nationale très nette entre Serbes et Bulgares, d'un côté, et entre Serbes et Bulgares, ensemble, et les autres nationalités occidentales de la péninsule des Balkans, de l'autre¹.

Il y a une population mixte qui s'agite là-bas pendant le XI-e siècle et dont l'agitation donne tour à tour l'État prétendu bulgare, dans lequel entrent sans doute des éléments bulgares puissants, et les usurpations successives des continuateurs de l'oeuvre de Samuel, comme ce Délianos, cet Alousianos, dont les noms mêmes ouvrent des conjectures en ce qui concerne leurs origine nationale, ou les révoltes de généraux byzantins comme Maniakès et les tentatives d'officiers et de dynastes serbes, slaves,

¹ Le „prêtre de Dioclée“ parle à chaque moment des „Latins qui s'appelaient à cette époque des Romains et maintenant des Maurovlaques“ (*Morovlachi, hoc est nigri latini*) (p. 8). Cf. aussi p. 12: „tous ceux qui parlaient le latin aussi bien que ceux qui parlaient le slavons“, p. 31: Pétrislav épouse une *Romana*, ayant des „parents romains“; p. 32: les Latins dans la montagne ayant des Slaves pour serviteurs.

établis sur un certain point de la péninsule. Pour toutes ces aventures passagères, quel que fût le nom du chef, quelles que fussent les prétentions affichées et les directions dans lesquelles on marchait, il faut toujours admettre qu'il s'agit d'une concentration quelconque d'éléments nationaux très divers, qui se soulevaient sans tenir compte d'aucune distinction de race et d'aucun but exclusif, pour protester contre des impôts peu habituels, contre des actions violentes exercées de la part des fonctionnaires, contre telle violation des coutumes qui faisaient comme la charte non écrite de leur vie traditionnelle.

Puis, au XII-e siècle, lorsqu'après l'empereur Alexis, son fils Jean, occupé ailleurs, en Asie, eut seulement de temps en temps la possibilité de se mêler aux affaires du Danube, d'intervenir dans ce qui formait l'essentiel des problèmes balcaniques, lorsque Manuel Comnène développera un autre programme de gouvernement, ceci provoquera un nouveau problème national de la péninsule des Balcans : le problème des Magyars.

Nous avons vu que les Magyars s'étaient établis dans leur Pannonie, où ils venaient de passer au commencement du IX-e siècle, avançant dans le Banat actuel, et leur ambition, comme successeurs des rois croates, comme détenteurs de la couronne slave qu'ils avaient prise à Biograde, sur les bords de la Mer Adriatique¹, était de grouper les éléments barbares des Balcans sous le sceptre du roi arpadien et d'étendre en même temps leur influence politique, militaire et économique sur les bords orientaux de la Mer Adriatique.

Il n'y a aucun doute : cette pénétration, commencée du côté des Croates, s'est continuée dans ces vallées serbes intérieures, et c'est cette pénétration magyare qui a suscité une autre vie serbe.

Ainsi, à côté de la vie serbe formée sous l'influence de l'Italie du littoral, il y a eu sous l'influence magyare une nouvelle

¹ Roi de „Rama“ aussi, le roi hongrois écrit : „Postquam coronatus fut Belgradi supra mare in urbe regia“ (Smiciklas, *Codex diplomaticus regni Croatiae, Dalmatiae et Slavoniae*, II, Agram 1904, p. 9). Biograde fut détruite par les Vénitiens en 1125 ; Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, XII, p. 272.

formation slave, autour de la forteresse de Ras, celle d'un État de „Rascie“, dont les chefs, ainsi que je l'ai fait observer, portaient des noms empruntés à ceux de la dynastie arpadienne. Cette Serbie rascienne, que les Magyars ont employée comme point d'appui pour pénétrer plus loin dans les Balkans, sera au cours du XII-e siècle disputée entre les Byzantins de Constantinople et ces Arpadiens qui tendaient eux-mêmes vers la possession de la ville impériale. Il y aura un drame serbe dont les principaux acteurs ne seront pas les Serbes, mais, d'un côté, les Byzantins, sous les Comnènes, de l'autre les Magyars, sous les Arpadiens.

Les Serbes, arrivés à une conscience politique, ont profité de tout cela avant que la dynastie de l'intérieur, de ce bourg de Ras, en fût arrivée à s'étendre vers la Mer et le Danube. La race, pas encore unifiée, – il lui faudra du temps pour y arriver –, eut d'abord, avec Vladimir, contemporain de Samuel „qui se faisait nommer empereur“¹, avec ce gendre et ennemi du „Bulgare“, un saint et un martyr, sacrifié par le Tzar d'Ochrida à sa vengeance. Elle eut, avec Michel, le „Michailas“ des Byzantins, le premier prince honoré d'un mariage byzantin². Enfin dans Bodine, au nom vlaque, elle a un vrai roi, reconnu par l'Église romaine, à l'époque de l'anti-Pape Guibert (Clément III), comme „Bodinus, rex Slavorum gloriosissimus“.

Tout ceci surtout aux dépens de ces Magyars, dont l'action dans les régions de la côté croate en sera entravée.

Mais ce même Bodine fut élu Tzar des Bulgares, ce qui démontre que cette couronne „bulgare“ était tout de même le dernier terme pour l'ambition de ces Esclavons désireux de puissances et de titres et essentiellement ennemis de tout ce qui était grec. Exilé à Antioche par les Byzantins vainqueurs, appelé à régner sur les „Sclavi“ par l'abdication de Radoslav,

¹ „Qui se imperatorem vocari jussit.“ Il chasse les Grecs, „ita ut in debus ejus Greci non auderent propinquare illuc“; *Presbyter Diocleas*, p. 41. L'auteur emploie le „liber gestorum“ de Vladimir le Serbe (p. 46). Le Serbe Dobroslav, élevé à Raguse, épouse une nièce de Samuel (p. 66).

² Ses fils de ce second mariage s'appellent Nicéphore, Théodore (*ibid.*, p. 52). Voy. Miklosich, *Monumenta Serbica*, p. 60. Les „filii regis Bodini“, dans Smiciclas, loc. cit., p. 26,

son oncle, combattant dans les montagnes de la Zenta, marié à une Italienne de Bari, la reine Jacinthe de la légende, ce Bodine, comme Tzar: Pierre, est encore un type mixte entre l'Adriatique et la Macédoine.

Il y a eu ensuite de la part des Serbes avançant dans l'intérieur, où vivaient des paysans, des pâtres, des agriculteurs, pour la plupart d'une autre race, plus énergique que les éléments qui habitaient les vallées bordant le littoral, une concentration militaire, un essai de formation politique, qui s'est étendu plus tard jusqu'aux portes de Raguse, en comprenant Antivari et Dulcigno, mais laissant de côté Zara, Durazzo et Spalato: ces villes ont servi tour à tour aux Vénitiens pour pénétrer dans les Balcans et aux Byzantins pour se diriger vers Ancône, quand ils essayèrent de profiter du conflit entre le Pape et l'Empereur pour faire flotter les drapeaux à l'aigle de l'Empire d'Orient sur le bord adriatique de l'Italie. Un Lioutimir, joupain de Rascie, passe un moment à travers les rapides visions du „prêtre de Dioclée“. Vladimir lui-même aurait commandé dans ce bourg balcanique de Ras. Vlcan, membre de la future dynastie des Némanides, aurait été établi par le roi Bodine. Après la mort de son suzerain à la manière occidentale, dont les restes furent déposés dans la crypte de l'église des SS. Serge et Bacchus, où gisaient ses antécresseurs, ce même Vlcan descendra de la montagne pour attaquer Dobroslav, frère et successeur de Bodine, se saisir de la Zenta et ravager la Dalmatie. Et ceci malgré la présence du nouveau „roi“ de la Dioclée, de la „Maritime“, Vladimir, qui, pour se maintenir, dut épouser la fille du Rascien, et du roi Georges¹. Son neveu Ouroch saura se maintenir, grâce au concours de cette Hongrie arpadienne, envahissante vers le Sud.

A l'exception de ces villes qui restèrent indépendantes, Zara vénitienne, Durazzo, Spalato, avec leurs ducs byzantins, il y a eu donc, par suite même de cette poussée magyare et du drame qui s'est passé entre Magyars et Byzantins, un renforcement de la race slave. Mais, tout en tenant compte de cette avance, de ce progrès, il faut toujours dire que dans ce conflit, qui s'est répété tant de fois sous l'empereur Jean et avec une plus grande intensité jusqu'à la fin du règne glorieux de ce restaurateur de

¹ *Presbyter Diocleas*, pp. 46, 51, 55 et suiv.

la force et du prestige de Byzance qu'est Manuel Comnène, qu'il y a eu avant tout ce choc entre deux dynasties: entre les Latins, les catholiques, les Septentrionaux magyars et les Grecs, les orthodoxes et les Méridionaux byzantins. Et, si les Serbes de Ras ont profité, ainsi qu'on le verra, de ce conflit, d'autres aussi en auront profité.

Sous Étienne II, roi de Hongrie, les Magyars avançaient par Nich jusqu'à Sofia. Son successeur, Béla, épouse la fille d'Ouroch qui s'intitule grand-joupan de sa Rascie, cette Hélène qui jouera elle-même un rôle politique. Geiza II sera soutenu par un Ban de Croatie, Biéloch (Béla-Béloch comme Úr-Úros), qui est un Serbe de nation. Si Manuel Comnène pourra se saisir, en 1149, de Ras elle-même, si la guerre civile entre Ouroch II et son frère Désa (dont le nom vient de Dezső, forme magyare du nom de Desiderius¹), empêche la revanche serbe, un fils de Désa épouse une princesse magyare, alors que sa fille devenait Vénitienne par le mariage avec le fils du doge². Si Manuel Comnène, qui avait un duc de Dalmatie et de Dioclée, crée seigneur serbe sur l'Adriatique, à la place du pauvre „roi“ Georges, ce Radoslav qui aura le territoire s'étendant de Cattaro à Scutari, la Travounie et la Zenta appartiendront à Désa³.

Une partie importante des campagnes entreprises par les Comnènes vers le Nord s'est passée du côté d'une autre Serbie qui n'a existé que dès ce moment: la Serbie future du XV-e siècle, celle de Belgrade et de Branitchévo, qui reçut un duc byzantin pour toute cette marche danubienne. Comme, depuis le règne d'Étienne II, les Magyars opposaient à Belgrade byzantine la Semlin qu'ils avaient bâtie de l'autre côté du fleuve, comme par cette région danubienne les troupes byzantines avançaient en terre hongroise, il y a eu, du côté du „Chram“ dans les sources byzantines, place qui correspond, sans doute, au Caran roumain, à la Caransebeş actuelle, dans la partie orientale du Banat⁴, toute

¹ Un Désa dans Smičiklas, loc. cit., p. 25. Un évêque de Dalmatie Dessa Macarelli (Thomas de Salone, p. 64).

² Jireček, *Geschichte der Serben*, I, pp. 238, 244-5, 247-251, 253.

³ *Presbyter Diocleas*, pp. 57-59.

⁴ La Κακή Σκάλα des mêmes chroniques byzantines doit être les Portes-de-fer, l'„échelle dangereuse“.

une série de luttes qui, agissant sur la population indigène, ont contribué à la faire avancer sous le rapport des idées politiques et sous celui des mouvements de civilisation. Puis, comme il s'agissait de prendre les Hongrois par surprise à travers la steppe valaque et les vallées de Moldavie, par une expédition entreprise sous les ordres de Léon Batatzès, à la fin du XII^e siècle, en territoire roumain sur la rive gauche du Danube, il y a eu sur cette population roumaine, qui avait déjà formé à Silistrie un de ses premiers points de concentration, une action puissante, qui a contribué à diriger vers une organisation militaire et politique un élément jusqu'alors amorphe. De sorte que ces guerres n'ont pas été stériles même sous le rapport du développement des populations qui occupaient cette autre rive.

Bien que le nom du grand Comnène soit resté en Dalmatie profondément révééré (pour Thomas, archevêque de Spalato, c'est „Emmanuel inclite memorie“), à cause de sa douceur à l'égard de tous ses sujets, de sa libéralité et de la modération de son régime fiscal ¹, des cadeaux qu'il faisait aux fonctionnaires et du ducat distribué à Spalato jusqu'aux enfants au berceau, l'offensive de Manuel n'a rien créé de propre, de durable, dans la péninsule des Balcans, malgré les prétendants hongrois qui ont été soutenus, Étienne IV, Ladislas, plus tard ce prince byzantin dont on avait changé le nom de Béla dans celui d'Alexis et qui a régné sous le titre de Béla III, en Hongrie. Malgré ces princes soutenus par les armées impériales et vivant sous la surveillance de l'Empire, la Hongrie s'est refaite. En même temps la tentative des Magyars de dominer l'intérieur de la péninsule n'a pas réussi. Au contraire, par suite du mariage entre le roi Béla et Hélène de Serbie, par l'immixtion du frère d'Hélène, Biéloch, dans les affaires de la Hongrie, il y a eu de la part de cette Serbie intérieure, de cette Rascie, une forte influence balcanique dans les affaires du royaume, de cette Hongrie arpadienne du XII^e siècle qui avait eu auparavant des relations orthodoxes avec les Russes de la steppe aussi bien qu'avec les Russes de la future Galicie ². Les tentatives byzantines n'ont pas atteint leur

¹ *Ipse autem erat benignissimus circa omnes sibi subjectos, non tributorum exactor, sed divitiarum suarum liberalissimus detentor*; éd. Rački, p. 73.

² L'entreprenant personnage qui fut Boris („Banus Boritius“, „Berizius“.

but et les tentatives hongroises, en sens inverse, ont échoué elles aussi, mais les deux courants ont aidé ces populations, jusqu'alors non cristallisées, dans la péninsule des Balcans aussi bien qu'au Nord de la ligne du Danube, Serbes, Roumains, Russes de Halitch même, vers une conscience plus forte d'eux-mêmes.

Le résultat final de cette fermentation provoquée par les ambitions des Comnènes sera donc l'apparition des deux puissants États balcaniques du XIII-e siècle qui sont: la Bulgarie des Assanides, d'un côté et, de l'autre côté, la Serbie rascienne, des Némanides.

Voyons quelle fut exactement leur situation par rapport à l'Empire byzantin.

„Borizius“ à partir de 1159) (Smičiklas, loc. cit., pp. 89, 100, 107), était le fils du roi Coloman et de la fille de Vladimir le Monomaque, prince de Kiev. Cf. aussi Jireček, ouvr. cité, I, p. 245.

CHAPITRE V.

INFLUENCES LATINES EN ORIENT; POUSSÉE NORMANDE, ROYAUTÉ SERBE ET EMPIRE „VLAQUE“.

Celui qui connaissait le mieux la péninsule des Balcans, feu Jireček, était lui-même d'avis que, pour le XIII-e siècle, elle offre un „tableau de rapide changement des relations de puissance“.

Ceci signifierait, dans une forme moins métaphysique, après un vrai chaos, une instabilité absolue, un changement à vue, et l'érudition, non seulement extraordinaire, mais parfois écrasante, avec laquelle ce grand érudit expose l'histoire de la péninsule à cette époque jusqu'à l'avènement des Paléologues, fait apparaître ces transformations comme presque indéchiffrables.

Nous essaierons cependant de trouver les lignes qui permettent, en sacrifiant la quantité énorme de renseignements qu'on peut trouver dans les documents et chroniques de la péninsule elle-même, ainsi que dans ceux du voisinage italien et hongrois, d'en saisir le sens.

Nous commencerons par poser cette définition : que, de fait, il s'agit du développement dans un autre sens de l'État byzantin lui-même et, de l'autre côté, d'une orientation vague vers des notions vraiment nationales de la part des peuples des Balcans. Il faut se rappeler qu'à cette époque il n'existait pas de conscience nationale bien nette dans l'Occident européen non plus, où elle devait s'établir d'une manière plus rapide et plus complète.

Pour trouver le fil des changements, parfois assez rapides, pour la plupart très intéressants, qui se sont succédés alors dans la péninsule, il faut passer en dehors des lignes géographiques. On n'abandonne pas pour cela le terrain politique de l'Empire, puisque, si Constantinople était en quelque sorte ex-

térieure aux Balcons, bien qu'elle se trouvât à l'extrême point sud-oriental de la péninsule, on peut dire, en tenant compte de cette „thalassocratie“ dont je parlais au début, sur le compte de deux formations politiques: un royaume et une ville, que, tout en faisant partie, géographiquement, de l'Occident, elles appartenaient, en tant que sens politique, en tant que direction, non pas à cette région, mais à l'Empire byzantin, dans leurs origines les plus anciennes et dans leur développement jusqu'à ce moment historique.

Les tendances de ces deux puissances, manifestées dès la fin du XI-e, mais surtout dans les dernières années du XII-e siècle, déterminent, de même que le grand mouvement d'Occident en Orient des croisades, un nouveau chapitre des relations entre Byzance et les nationalités balcaniques en formation.

Ces deux puissances sont le royaume de Naples et Venise.

On peut dire que, pendant le XIII-e siècle déjà, la péninsule des Balcons a appartenu beaucoup plus aux Vénitiens et aux Napolitains qu'aux nationalités balcaniques elles-mêmes. Pas n'est besoin de dire que l'Adriatique devint vénitienne. Et, d'un autre côté, l'influence de l'État formé par les Normands au Sud de l'Italie au XI-e siècle devait s'affirmer encore plus énergiquement au XII-e, lorsqu'il est entre les mains de cette énergique dynastie des Angevins qui a aussi régné en Hongrie, ce qu'on oublie un peu.

Pour commencer par les Normands, on considère trop souvent le royaume de Sicile comme un organisme politique appartenant à l'Italie, comme un État qui aurait tous ses rapports avec les traditions et les besoins d'existence de l'Italie méridionale.

Si on observe d'un peu plus près le rôle des Normands italiens, on s'aperçoit bientôt qu'en abandonnant son titre premier de duc, qui était byzantin, pour celui de roi, Roger I-er n'entendait pas fixer les limites et le sens de son État telles que les considérait la Rome des Papes, „suzeraine“ jusqu'au XVIII-e siècle même à l'égard de la nouvelle royauté des Bourbons. En dehors de ces relations avec le Saint Siège, qui avait béni l'épée des aventuriers français mêlés aux querelles de ce Midi italien, les frontières de cet État n'étaient pas fixées. Roger était „roi“ dans le même sens que Théodoric, jadis, au commencement du moyen-âge, avait été roi en Italie, roi pour l'Italie,

Plus tard, le rapport italien étant devenu plus intime, la royauté correspondait à un territoire. Mais alors aussi le roi italien qui employait toutes les opportunités offertes par l'histoire à travers les siècles pour devenir maître de cette péninsule montrait bien quelle était l'origine et l'essence de son pouvoir. Ce pouvoir, qui correspondait aussi aux anciennes traditions des rois d'Italie, à l'époque carolingienne, signifiait en même temps certains souvenirs et certains droits dans la péninsule des Balkans. Car ce royaume italien s'appuyait sur de lointaines et durables traditions byzantines. L'Italie méridionale, dont les souverains délivraient des diplômes en grec, était donc, de fait, une province de l'Empire qui en était arrivée, tout en conservant la plupart des caractères d'un passé inoubliable, à mener une vie indépendante, mais, aussitôt qu'une force consolidée se trouvait entre ses limites, elle devait tendre vers la totalité politique dont s'était détaché cet État. La nouvelle royauté sicilienne, napolitaine devint donc une force politique orientée dès le début vers l'Orient et disposant, en même temps, d'une flotte capable de manifester ces prétentions impériales.

Les titres adoptés par les souverains normands sont, à ce sujet, du plus haut intérêt. Ils sont des „rois pieux en Christ Dieu“ (ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ κραταιὸς ῥῆξ), des puissants rois d'Italie (ῥῆξ Ἰταλίας), des „appuis de la chrétienté“ (τῶν χριστιανῶν βοήθης) des „couronnés par Dieu“ (θεόστεπτοι), des παμμεγάλοι, des „sacrés maîtres“ (ἄγιος ἡμῶν δεσπότης), des „très pieux et grands rois de Sicile, de Calabre, d'Italie et de Pouille“ (εὐσεβέστατος καὶ μέγας ῥῆξ Σικελίας, Καλαβρίας, Ἰταλίας καὶ Πουλλίας) Ils font précéder leurs actes de la croix et signent de pourpre. Ils ont un „grand palais“ (μέγα παλάτιον), mais en même temps un βασιλικὸν σακέλλιον, et leur notaire est lui aussi „impérial“ βασιλικὸς (mais aussi ῥηγικὸς), leur administration est qualifiée du βασιλεύειν¹. Guillaume II pensait à s'attribuer même formellement le titre impérial, et ce furent les évêques grecs de son État qui le lui défendirent.

Le terme grec byzantin pour la flotte, στόλος, s'est maintenu chez les Normands de Sicile et chez leurs successeurs, les An

¹ Voy. les *Diplomi greci inediti*, Turin 1870 (volume IX des „Miscellanea di storia italiana“) et Salvatore Cusa, *I diplomi greci ed arabi di Sicilia*, Palerme, 1-ère partie.

gevins. On le rencontre dans les chroniques, sous la forme latine de „stolus“, sans parler d'un nombre important de dignités qui ont été gardées aussi dans ce monde, en partie latin, en partie grec, en partie arabe. Il y avait dans la population, dans le caractère de la classe dominante, dans la tradition littéraire elle-même, toute remplie de mots grecs mêlés aux mots latins, l'ancienne note du moyen-âge. De tout cela se dégagait quelque chose qui orientait nécessairement les possesseurs de l'Italie méridionale, maîtres de la Sicile et des ports du Sud-Est de la péninsule italienne, vers les Balcons. Leur État tendait sans cesse à se compléter par la rive opposée de la Péninsule Balcanique. Les Normands étaient toujours candidats à la domination des Iles Ioniennes, premier point, de réalisation immédiate, dans leur programme, ainsi qu'à l'occupation de l'Albanie, — pour avancer ensuite par Durazzo et l'ancienne voie romaine vers l'Est: sinon vers Constantinople, au moins vers Salonique, croyant devoir et pouvoir réclamer la propriété de la Macédoine. Déjà Robert Guiscard avait commencé, à la fin du XI^e siècle, une lutte que son royal successeur allait reprendre dans un siècle.

De l'autre côté, au Nord de la Mer Adriatique, un autre duché byzantin avait produit la république de Venise, dont certains caractères sont restés byzantins jusqu'à la fin de son existence politique et qui a eu, dans la manière de vivre du peuple, dans ses formes à demi patriarcales, à demi impériales orientales, dans son gouvernement, dans la situation du doge et dans le rôle de ses Conseils autant de choses qui rappellent Byzance. Aussitôt que Venise fut en état d'entrer en concurrence avec les petites formations politiques slaves de la péninsule, elle réclama la possession de cette côte et, pendant le XI^e siècle, la flotte vénitienne fut bien en état, non seulement de jouer un rôle dans les mers Adriatique et Ionienne, mais d'étendre son influence sur toutes les eaux d'Orient. Si Venise est intervenue au moment du premier conflit entre les Normands et l'Empire byzantin, — conflit commencé par Robert, qui est mort dans l'île de Céphalonie, en marche vers la réalisation du plan normand, aussitôt continué par les luttes et les intrigues de ses parents Bohémond et Tancrède, — si, pendant cette première poussée normande, elle a soutenu les intérêts de l'Empire dont elle dépendait à ses débuts, elle n'en était plus à fonctionner en simple vassale. Car

par delà cet Empire elle soutenait en même temps ses propres intérêts, elle assurait son propre avenir, dans cette mer mitoyenne qu'est l'Adriatique et dans les mers orientales, vers lesquelles se dirigeaient depuis longtemps ses vaisseaux de commerce, cherchant les ports d'Asie Mineure, de Syrie, d'Égypte.

Et on peut considérer la croisade elle-même comme un facteur d'histoire byzantine, en la détachant de la légende, en n'y voyant pas un grand mouvement romantique du moyen-âge, en élaguant ce qui est purement sentimental et imaginaire dans la tradition qui la concerne, pour tenir compte en première ligne de l'action militaire de cet élément des chevaliers de l'Occident européen qui se cherchait, même avant les croisades, dans l'Anatolie byzantine aussi bien qu'à la Cour de Constantinople, un rôle politique et militaire.

Elle apparaît ainsi comme le renforcement, la consolidation ensuite, du mouvement de ces Normands des Deux Siciles vers Salonique, en tant que but éloigné, et, de l'autre côté, comme une continuation nécessaire de l'activité colonisatrice italienne, à la tête de laquelle se trouve Venise.

De sorte que, jusqu'ici, trois courants se détachent de l'Occident pour se diriger vers ces terres d'Orient, arrivant à des résultats différents en apparence, mais qui convergent dans leurs lignes principales : offensive normande vers l'Occident de la péninsule des Balkans, offensive vénitienne aussi pour la domination des mers orientales, offensive de croisade embrassant le Levant entier. Et on a d'abord deux dominations puissantes sur un ancien fond byzantin, faisant une concurrence toute puissante à l'Empire, qui, à cette époque, n'était plus capable de garder son influence sur la Méditerranée et les bassins d'eau qui s'en détachent.

Par suite de cette offensive de l'Occident vers l'Orient, depuis Venise et Bari jusqu'à Tripoli de Syrie, jusqu'à Alexandrie, jusqu'aux plus lointains des points occupés par les Italiens sur la côte des mers fréquentées alors, il y a eu toute une succession de fiefs français et de colonies latines, franques. Byzance, qui s'appuyait surtout sur la possession du rivage maritime, se trouvait remplacée donc dans son empire même par des thalassocraties nouvelles et par les États continentaux qui en dépendaient.

Ce mouvement a duré pendant tout le XII-e siècle : seulement il y a eu ensuite une différence importante, due au fait qu'une monarchie militaire s'est installée à Constantinople, sous Alexis I-er Comnène, après avoir fait une première expérience avec son parent Isaac, vers la moitié du XI-e siècle.

Alexis, Jean et Manuel employèrent presque un siècle à restaurer l'Empire dans ses possessions balcaniques, essayant de passer même en Italie, non pas pour y rétablir l'Empire de Justinien, qui n'avait pas eu lui même, comme on l'a vu, cette ambition, mais pour y chercher un point d'appui vers une restauration maritime, nécessaire.

Bien entendu, cette action énergique, non discontinuée, réussit à empêcher, à retarder l'avance de l'Occident vers l'Orient, qui devait tout bouleverser, mais, si la côte occidentale des Balcons fut presque dégagée des infiltrations latines, les points qui avaient été gagnés en Asie se maintinrent, même après le couronnement de cette action en Asie par l'empereur Jean, qui considérait les États francs, de croisade comme dépendant uniquement de sa couronne.

Après que Jean Comnène eût proclamé son triomphe, jusque dans ces villes de Syrie, pour quelque temps submergées, Manuel parut en qualité de restaurateur de l'Empire et d'envahisseur même de l'Italie par la ville d'Âncône, devenue sa conquête. Mais il était, dans sa personnalité, dans sa manière d'agir, dans les sentiments qui l'animaient, à travers une existence extrêmement agitée, ainsi que dans son entourage, dans les personnes qu'il choisissait pour en faire ses parents, ses protégés, ses amis, enfin dans le caractère des campagnes qu'il entreprenait avec la nouvelle armée —, disons le mot : chevaleresque, dans le sens de l'Occident, — lui aussi un des Latins que sa dynastie avait voulu écarter de cette séduisante terre d'Orient. Et ses relations avec la Hongrie, le mariage de sa fille avec un prétendant à la couronne des Arpadiens, l'appui donné à ce prince pour s'installer au-delà du Danube, ses liens étroits avec les États francs de Terre Sainte, son désir de s'installer sur les deux rives de la Mer Adriatique, tout ceci fait partie d'une politique toute nouvelle. C'était, pour ce qu'il y avait de plus intime dans ses sentiments, de plus important dans son action et dans la direction qu'il prétendait imprimer à son entourage, un croisé, qui

parlait le grec, mais qui, étant fils d'une Magyare, employait en même temps probablement le langage de sa mère et était sans doute initié à la connaissance du français et de l'italien, devenues à cette époque des langues orientales de premier ordre par les colonies de Venise, de Gênes, de Pise, d'un côté, et, de l'autre, par l'établissement de ces États de croisade en Syrie. Et l'opposition qui s'est manifestée contre Manuel et qui après lui a amené la mort de l'impératrice, sa dernière femme, une princesse de sang latin, et du jeune prince héritier Alexis, est due surtout au mouvement naturel de la population, de la populace byzantine contre ce monde latin qui entraît dans la ville de Constantin sous l'armure du chevalier après l'avoir envahie sous le manteau du marchand, du capitaliste. Car à ce moment les Occidentaux y jouaient sous le rapport économique le rôle qui fut joué de nos jours par les Arméniens, sujets bientôt, eux aussi, aux représailles d'une plèbe exaspérée et avide. Ils avaient entre leurs mains le commerce aussi bien que les finances, et la partie de la population qui détenait le pouvoir politique était sujette de fait à l'influence de ces maîtres de l'argent et du crédit.

Mais, à l'heure où l'Occident, disposant de cette situation dominante dans l'Empire d'Orient, par la présence des marchands de Venise et par l'apparition répétée, la convoitise permanente des envahisseurs normands visant les côtes occidentales de la péninsule des Balkans, devait provoquer dans ces régions des mouvements d'opposition qui correspondent à celui que nous avons observé à la fin du X-e siècle, après l'établissement d'une dynastie d'empereurs soldats, les sujets de Byzance en profitèrent pour chercher à s'affranchir.

D'abord les Roumains de Macédoine devaient fournir aux anciennes idées politiques, comme l'idée de la „Bulgarie“, des forces nouvelles pour amener une restauration de la conception impériale dissidente avec des moyens tout frais et dans un sens national qui dirigeait vers un autre avenir.

Ainsi, à la fin du XII-e siècle, dans cette même région où Samuel avait voulu être appelé „empereur“ des événements inattendus se produisirent, en relation avec le nouveau conflit aigu entre l'Occident et l'Orient, employant derechef tout ce monde, de caractère national très varié, de l'Ouest balcanique pour une

violente révolte et l'établissement d'une nouvelle dynastie „valaque“ dans un État „bulgare“.

Après la mort de Manuel et le mouvement de cette populace de Constantinople contre les marchands vénitiens et contre tout ce qui appartenait à l'influence franque ou italienne dans la capitale du monde byzantin, il y a eu nécessairement une sanction contre celui qui, s'il n'avait pas provoqué le massacre et le pillage, l'avait rendu possible par son usurpation et par le caractère excitant de son aventure politique. Car Andronic, le successeur du grand Manuel, ne pouvait pas échapper à la revanche de ceux qui avaient souffert dans leur avoir et dans la vie de leurs parents par ce mouvement de „nationalisme“ exaspéré. Il allait affronter l'assaut de ceux qui avaient le droit de venger l'Occident dans ses intérêts lésés et dans sa dignité offensée.

Donc les Normands se dirigèrent sur Salonique, qui fut conquise et dut subir des outrages correspondant aux crimes accomplis par les Constantinopolitains contre les Occidentaux. Et en même temps une armée latine se dirigeait à travers la Macédoine sur la capitale. Il a fallu le hasard d'un grand général byzantin à la disposition du premier souverain de la dynastie des Ange, Isaac, il a fallu la chance de cet homme d'initiative et de courage pour empêcher, par la victoire de Dimitritza, une pénétration normande, qui serait arrivée jusqu'au Bosphore, et, dans ce cas, l'expiation aurait eu lieu dans la ville impériale même.

Vaincus sur terre, les Normands retirèrent leur flotte, qui s'était présentée devant les murs de Constantin.

Mais l'Empire avait changé de maître: à la place d'une dynastie glorieuse on avait un aventurier appartenant lui-même à cette dynastie, puis une autre, toute nouvelle, dont on ne savait pas ce qu'on pouvait attendre, — et on verra bientôt combien peu on en pouvait espérer.

Des gens tout à fait indignes continuaient la tradition belliqueuse des Comnènes. Le frère d'Isaac Ange, Alexis, le remplace en l'aveuglant. Le neveu, allant quérir du secours en Occident, ce jeune prince Alexis, amena l'expédition de croisade des Latins. Et, comme des agents provoquèrent, contre les restituteurs d'Isaac,

des mouvements terroristes à Constantinople, il en résulta la marche de l'armée des croisés sur la capitale et l'installation d'un empereur qui était comte de Flandre à la place de l'empereur des „Rhomées“, dominateur orthodoxe de l'Orient chrétien, et celle d'un Vénitien à la place du patriarche oecuménique (1204) ¹.

Si on n'a pas les documents mêmes, on peut se rendre compte que, lorsqu'il s'agissait d'une offensive contre l'Empire, on n'abandonnait de la part des Occidentaux aucun moyen pour chercher des collaborateurs militaires ou au moins pour obtenir le passage. Il y eut donc toute une série de négociations dans lesquelles on ne demandait autre chose que ce passage et la faculté de s'approvisionner, la possibilité de trouver des vivres sur un point donné, à l'époque où l'armée des envahisseurs se présentera.

Ce passage des armées, avec sa préparation diplomatique, et en plus les relations qui continuèrent nécessairement pour pouvoir consolider ce qui avait été gagné de ces territoires macédoniens, tout ceci a dû susciter des ambitions balcaniques, réveiller des nations et leur inspirer des espérances qu'elles n'avaient pas eues auparavant.

De sorte que, si l'on veut exposer la véritable histoire de ce monde byzantin et balcanique, cette fois encore il ne faut pas chercher un point de vue national qui n'existait pas au XIII-e siècle.

Les contingences de l'histoire universelle suffisent à expliquer tous les changements intervenus à cette époque dans la vie intérieure de la péninsule. Commençons par ceux qui font se dessiner mieux une vie serbe indépendante.

Si on prend l'ouvrage, comprenant les leçons faites ici même par M. Cvijić, géographe serbe et savant de premier ordre, leçons formant un des principaux travaux de géographie, dans le sens moderne, sur la péninsule des Balcans ², on verra bientôt la difficulté que trouve l'auteur à grouper ensemble les caractères

¹ Voy. notre *France de Constantinople et de Morée*, dans la *Rev. Hist. du S.-E. eur.*, 1935, et nos études sur la politique vénitienne, *ibid.*, 1932 (*Deux siècles d'histoire de Venise*).

² *La Péninsule balcanique, géographie humaine*, Paris 1918,

res physiques et moraux des habitants du vaste territoire occupé par les Serbes de l'intérieur et par les riverains balcaniques de la Mer de Venise. Et, si dans ce monde si varié, si étendu, le géographe actuel ne parvient pas à mettre un ordre artificiel, on comprend bien que les seigneurs et rois du XI-e siècle n'étaient pas capables de créer un État.

Ce n'est pas le mérite des Bulgares d'avoir formé, jadis, l'État, puisque, en s'établissant sur les bords de la Mer Noire, la terre elle-même offrait la facilité de le fonder et de le définir. Tandis qu'ici la formation politique unitaire était totalement empêchée par ce morcellement que provoquent les montagnes et les rivières. Aucun des deux groupes principaux : le groupe de Dalmatie, du littoral de Zachloumie („au-delà des collines“), de Travounie (dont le nom se rencontre encore dans celui de la ville de Traù), aussi peu que le groupe proprement-dit balcanique, à la merci des vicissitudes du conflit byzantino-magyar qui l'avait suscité et consolidé, n'y arrivera. On a vu par le cas, au XI-e siècle, du „roi“ Pierre-Bodine ce que signifient à cette époque les distinctions nationales, puisqu'un „roi“ serbe peut être adopté par les Bulgares, couronné comme tzar de Bulgarie pour être pris par les Byzantins, être emmené à Antioche en exil et, ramené par son père, devenir son successeur en Serbie même¹. On voit combien peu tiennent certaines distinctions au moyen-âge devant la constatation du caractère des nations et du mouvement des dynasties d'un territoire à l'autre, au-dessous de la forme byzantine qui recouvre tout le tumulte et le chaos.

Mais, tout de même, dans les montagnes de Ras, autour du bourg peut-être d'ancienne origine carolingienne et croate, la nouvelle formation d'État serbe ne pouvait pas vivre. Gênée par la pénétration hongroise vers l'intérieur de la péninsule des Balcans, qui, à cette époque, au moment où Andronic s'était saisi du pouvoir, avançait bien au-delà de Nich, jusqu'à Sofia, cette grande-joupanie, qui n'avait pas encore osé prendre le titre royal, dû à ceux qui reposaient sous les dalles du couvent dalmatin de Saint Serge et Bacchus, devait se diriger vers la „Maritime“.

¹ Voy. le chapitre précédent.

Ne pouvant pas se tenir dans quelques vallées intérieures, il lui fallait arriver à la Mer. C'était une nécessité absolue, car autrement on aurait péri étranglé dans ces gorges de montagne. Et ce n'était pas chose facile, puisque dans cette région on ne peut passer d'une vallée à l'autre que par petits groupes. Et, au fond, il y avait la défense d'avancer de la part des Italiens de Venise, dans toutes ces villes convoitées par eux jusqu'à la fin du XIV-e siècle et au XV-e, villes occupées et défendues alors par les ambitions des seigneurs slaves et albanais et des pachas de l'intérieur. Ce que les seigneurs de la Zenta essayèrent à l'égard de Venise à ce moment historique pour lui arracher la possession de ces villes du littoral, c'est ce que les seigneurs de la Rascie, à la fin du XI-e siècle et pendant tout le XII-e, ont essayé contre les mêmes Vénitiens et contre les Hongrois qui voulaient se créer une province sur les ruines de la possession byzantine du duché de Dalmatie, créé par Manuel Comnène.

Dans cette poussée de l'intérieur serbe, guerrier, plein d'initiative, le fils du grand-joupan de Ras, de Némania, Vlcán, que nous avons déjà rencontré, demandait au Pape le titre de roi, et ce titre royal, pour la „Maritime“, il l'a obtenu (vers 1195). Mais le Saint Siècle n'a accordé la couronne royale dans une forme solennelle qu'assez loin dans le XIII-e siècle, après avoir accordé le titre royal à un concurrent qui était arrivé beaucoup plus facilement à former son État.

Jusqu'alors Miroslav, frère de Némania, est dans le langage de sa chancellerie slave un „grand-cnèze“, dans l'intitulation latine coutumière un „comte de Zachloumie“, alors que les bourgeois de Cattaro ne connaissaient qu'un „grand-joupan de Rascie“¹. Si les croisés de Frédéric Barberousse, dont un parent portait le titre de marquis d'Istrie et duc de Croatie, traversant la Serbie, crurent y reconnaître un „roi“ (*servianensis rex*), d'autres sources contemporaines n'y connaissent que des „comtes“. Il y aura donc d'abord un État bulgare et ce ne sera qu'en 1217, après l'État bulgare dûment établi, que, pour le roi Étienne, qui s'appelle dans la tradition serbe, dans la longue série d'Étiennes, „le premier couronné“, donc pour cet époux d'Eudocie Ange, fille de l'empereur Alexis, pour ce prince élevé

¹ Jireček, *Gesch. der Serben*, I, pp. 266-267, 275-276.

à la mode byzantine, que la couronne sera accordée dans les formes voulues par la tradition occidentale. Et c'est comme un membre de cette famille latine qu'Étienne commence sa dynastie. Son nom accompagnera celui de ses successeurs, car Étienne aura joué pour les princes de Serbie le même rôle dans la nomenclature que Jean pour les princes de Bulgarie qui nous occuperont bientôt et dont le premier qui a porté le titre de Tzar s'appelait Ioniță (Jean), d'où vient: Johannice.

Cet Étienne dut rencontrer, non seulement la rivalité de Vlcán et de son fils Georges, du Ban de Bosnie Couline, plus les intrigues des Ragusains, qui, pour échapper aux Serbes, se livrèrent tour à tour aux Normands, aux Byzantins, aux Vénitiens, et la malveillance des Vénitiens, qui disposaient de l'Albanie, aussi de Durazzo, mais l'opposition de cette même royauté magyare, qui, chassée de Zara par les croisés de 1204, allait prendre bientôt sur elle-même la conduite d'une nouvelle croisade. Celui qui devait la conduire, le roi André II, commença, vers 1206, comme „duc de Dalmatie et de Croatie“, puis de Chlm.

Le souverain arpadien prétendait que le roi de Serbie, le vrai roi, catholique, capable de recevoir la couronne, bénie par celui qui s'arrogeait seul le droit d'en disposer, c'était lui, en sa qualité d'„apostolique“. Il cherchera, après son divorce, des relations de famille avec l'Épire, devenu un refuge de la légitimité byzantine, avec Venise, qui lui envoya sa seconde femme, une Dandolo. Cependant le „dominus“ de cette „Serbie ou Rascie“ devint un „roi, par la grâce de Dieu, de la Serbie, de la Dioclée, de la Travounie, de la Dalmatie et de la Chloumie“. Toutes les „Esclavonies“ s'étaient donc confondues sous le sceptre de nouveau roi¹.

Mais cette royauté c'est, ainsi que nous l'avons déjà dit, encore une des grandes influences de l'Occident s'étendant sur l'Orient, en Serbie, en Bulgarie, en Arménie, par les couronnes que distribuait le Pape Innocent III.

Par la couronne royale, en effet, on détachait un seigneur balcanique de ses attaches hérétiques pour le faire entrer dans le giron de l'Église latine, et, comme la dignité suprême ne tombait pas du ciel, ceci représentait une légitimité. Car le titre

¹ Jireček, loc. cit., pp. 288-296.

de roi était une chose d'une extrême importance : tout un monde mystique y était relié. Les historiens ne se rendent pas souvent compte des difficultés que l'attribution de la couronne présentait, en raison justement du caractère important que gagnait, par l'acte d'être couronné, le roi qui, par certains rites, rappelant ceux du couronnement de Saül par Samuel, devenait comme un être nouveau, pour sa propre nation et pour tout le monde chrétien de l'époque.

Mais, tout en étant couronné, ayant donc la bénédiction d'un Pape et en même temps le certificat d'admission dans le monde politique supérieur qui était relié à la couronne royale, le Souverain de Serbie gouvernait un État qui n'avait pas la possibilité de se développer.

Le caractère tragique de la royauté serbe au moyen-âge a été celui-ci : avancer vers la rive de l'Adriatique, s'y arrêter, y rencontrer les Vénitiens et les Hongrois, sans avoir la force nécessaire pour les écarter, ou bien avancer vers le Nord, vers le Danube, et se buter aux mêmes rois de Hongrie qui, au commencement du XIII-e siècle, avaient aussi des prétentions à l'Empire de Constantinople, où ils auraient remplacé des chefs de hasard venus à la tête d'une croisade, et qui, à côté de la Bosnie serbe, avaient créé, non seulement ce Banat, durable, de la Bosnie, mais aussi des formations comme celle de la Matchva, ayant toujours soin d'y établir des commandants attachés à leur couronne, et nouaient aussi des attaches dynastiques avec le monde byzantin ou oriental : tel le prince Rostislav de Russie ou le fils de roi arpadien qui avait été auparavant roi de Galicie. Cette frontière aussi leur demeurait fermée par la pénétration hongroise, jamais complètement arrêtée, dans la péninsule des Balcans, vers Salonique. Et, de même, après la restauration dans une certaine forme de l'„Empire bulgare“, la Serbie a été empêchée de pénétrer même du côté de l'Est. Autrement elle en serait arrivée à renouveler l'aventure de Bodine, fils de roi serbe, futur roi serbe lui-même et cependant „empereur“ des Bulgares.

Le nouvel Empire bulgare se présente maintenant à notre attention.

Et je dirai dès le début que lui aussi il s'est formé sans aucun

doute par des forces qui n'étaient pas celles de l'ancienne Bulgarie de Preslav, mais que, ainsi que ç'avait été le cas pour l'État de Samuel, il s'appuyait sur les Albanais, qui, à cette époque, avaient eux aussi des princes au caractère royal, comme Démètre, fils de Progon, qui figure pendant quelque temps au milieu de ce chaos balcanique, puis sur les Roumains, naturellement, et sur certains groupes „esclavons“, presque serbes, de la partie occidentale de la péninsule, trouvant, en même temps, un appui dans les influences latines qui s'exerçaient sur la rive de l'Adriatique.

Il y a eu en même temps, je crois, pour mettre en mouvement ces nations, pour leur inspirer un sentiment de confiance, pour les diriger avec un élan de haine contre le Byzantin, un phénomène nouveau, religieux: celui du patarénisme, en relation avec l'ancienne hérésie manichéenne transplantée d'Asie, avec l'établissement arménien de Philippopolis, dans la péninsule. C'est la même forme de christianisme hérétique qui a pénétré en Occident aussi, même dans la partie méridionale de la France, chez les Albigeois, et qui y a eu une importance qu'on cherche à définir d'une manière plus précise, dans la vie spirituelle du moyen-âge. Il se trouvait justement dans cette région, du côté de Bosnie et dans les environs. Les adhérents de cette secte démocratique, qui ne connaissaient ni prince, ni roi, se dirigeant contre tout pouvoir profane, ne s'inspiraient pas du Vieux Testament, mais ils se dirigeaient vers les juges qui dominaient le peuple d'Israël et ils voulaient renouveler les formes de l'histoire patriarcale des Israélites, leur empruntant même des noms¹.

Par suite de la vivacité de ces races, de l'extension de l'hérésie, et aussi des nécessités de la vieille dynastie des Anges, qui demandait des sacrifices plus importants à des populations habituées depuis longtemps à payer la même somme ou à remplir les mêmes devoirs sans tenir compte du changement des temps, et,

¹ Cf. aussi un Absalon évêque de Saplato (Smičiclas, ouvr cité, II, p. 93), un Saül comte croate (*ibid.*, pp. 9-10). Sur Absalon, Hongrois d'origine, aussi Thomas de Salone, p. 65. On affirme qu'il y a encore dans une des régions habitées par les Roumains dans la Péninsule Balcanique la coutume de ces noms bibliques, qui se trouvent aussi dans les Carpathes, étant transmis même par les Roumains à leurs voisins, les Szekler de langue hongroise.

en plus, par suite de la brutalité de certains officiers, il y a eu, à la fin du XII-e siècle, la grande révolte au milieu de laquelle on trouve le souvenir de St. Démètre de Salonique et des miracles, dûs à l'influence mystérieuse que le saint pouvait exercer sur des esprits exaltés. C'est une révolte des „Valaques“, des Roumains de la péninsule des Balcans, et pas des Balcans eux mêmes, où leur existence n'est pas constatée, qui, s'étant réunis à des éléments bulgares, amenèrent, après quelque temps de préparation de la part des deux premiers chefs de la révolte, Pierre et Assane, sous la conduite du troisième, Johannice (Ioniță), la création d'un nouvel État dans la péninsule.

Maintenant, on admet ordinairement que cet État a été formé par des Valaques. Mais il aurait été impossible à la population des vallées de créer un „Empire“, par suite d'évènements militaires pas plus extraordinaires que les autres, dans une dizaine d'années.

Quoi qu'en disent les chroniqueurs grecs contemporains, qui n'indiquent pas la place où s'est produit le mouvement de révolte, il faut admettre que ce mouvement est parti de Thessalie, de la région où le nombre des Roumains était le plus important, tel qu'il est resté aussi sous le règne de Johannice, qui a voulu prendre Salonique, la capitale de cette Thessalie, et qui est mort essayant de s'établir dans cette ville, occupée alors par les Latins.

Cette dynastie valaque, — qui eut des relations incessantes aussi avec les Hongrois, du côté du Nord, sous le plus important parmi les successeurs de Johannice, ce Jean Assane, venu du Nord danubien, sa place de refuge, qui, parmi les chefs de cet Empire, a eu le plus grand rôle, se vantant de dominer de Durazzo à la Mer Noire, — cette dynastie, mêlée d'influences danubiennes, roumaines et autres, n'avait pas le même caractère que la nation qu'elle dominait, et qui était évidemment la nation bulgare.

Qu'est-ce que cet État pouvait représenter dans la politique de l'époque? Johannice, surtout après son couronnement par un légat du Pape Innocent III en 1204, s'intitulait „empereur“, „tzar des Bulgares et des Romains“. Il ne pouvait être empereur que des Romains: on a ajouté le titre des Bulgares pour indiquer le caractère national extérieur de la dynastie, mais le sens restait

romain. L'Empire a gardé toujours ce caractère, et on ne peut pas l'affirmer suffisamment.

C'est ainsi que le problème se pose devant quiconque s'occupe de la vie politique des Balcans à cette époque et cherche la réalité politique qui a pu se cacher sous les formes diplomatiques. Car, si le roi „des Bulgares et des Valaques“, — c'est ainsi que consentait à l'appeler le Saint Siège —, représentait, dans la péninsule, une imposante masse populaire, sous le rapport des origines, s'il pouvait invoquer de lointaines origines romaines et s'il disposait d'une valeur militaire incontestable, surtout dans les conditions spéciales de la guerre de guérillas, les siens n'avaient jamais été fondateurs d'un État sous leur propre nom, et fonder, sous ce nom ou sous celui des Bulgares, leurs associés, un Empire, c'était une impossibilité beaucoup plus grande.

De plus, ainsi qu'on l'a vu, les Latins s'étaient établis à Constantinople. C'étaient des clients dont le Pape attendait de l'argent, bien qu'eux aussi eussent attendu l'argent du Pape, ce qui fut le motif principal de la longue mésintelligence entre le Saint Siège et le nouveau trône impérial. Et il est vrai aussi que l'offensive des croisés avait été arrêtée en route, que leur État demeura bientôt réduit aux limites de Constantinople et, sans la défense de la flotte chrétienne, complètement abandonné par le Saint Siège; il est vrai que les chevaliers, feudataires de nom seulement du comte flandais devenu „basileus“, s'établissaient pour leur propre compte en Morée, aussi bien qu'à Philippopolis et en Asie Mineure, qu'eux-mêmes étaient toujours exposés à la revanche grecque, d'Épire, de Nicée, si non de Trébizonde aussi, les „Coblentz“ de cette légitimité expulsée.

Donc cet Empire n'était pas une réalité bien établie et promettant un avenir. Mais, tout de même, le Pape ne pouvait pas commettre à l'égard de l'empereur latin de Constantinople non plus qu'à l'égard du roi de Hongrie, si sensible en fait de royauté serbe même et qui avait les ambitions impériales du côté de l'Orient, l'incongruité de consacrer l'acte d'un chef de révolte, d'un fils et descendant de bergers, tendant à avoir une couronne qui aurait correspondu, sur le territoire usurpé dans le sens le plus brutal du mot, aux droits de l'empereur Constantin.

Alors dans la chancellerie du Pape on s'est plu à transformer

le titre diplomatique en titre national. On parlait au Valaque d'origine romaine : comme on savait par les croisés ce qu'étaient les Valaques de la péninsule des Balcans, la distinction était très nette. On invoquait bien les Romains, mais on entendait les Valaques, les „Blacs“. De cette façon on ne froissait personne : lorsque les lettres arrivaient, on les traduisait en slavon, et, remplaçant „Vlaque“ par „Romain“, tout marchait assez bien de ce côté aussi.

Voici l'explication de cette correspondance, et il y a une preuve péremptoire qu'il en était ainsi.

A un moment, le Pape, parlant des antécresseurs du tzar, ces Bulgares de la première dynastie, qui n'avaient rien de romain, leur attribue à eux aussi une descendance romaine.

On comprend qu'il n'y avait aucune réalité sous ce simple nom, sous ce compliment historique ajouté pour dorer la pilule difficile à avaler qui était le refus d'une délégation absolue, reliée au titre impérial, avec le droit qui en découlait pour la perpétuation de l'Empire à Byzance.

Mais Johannice avait sollicité le Pape pour avoir la couronne, après que Pierre, son antécresseur, eût demandé d'abord à l'empereur Frédéric Barberousse le simple titre royal, — et Frédéric n'avait guère le loisir de créer des rois dans les Balcans. Il était lui-même en fonction de ces influences occidentales qui envahissent la péninsule et arrivent parfois à dénaturer même le caractère traditionnel de la Byzance grecque.

Mais cet Empire a rencontré parmi les populations des Balcans un certain appui, parce qu'il a soutenu la réaction orthodoxe.

Si „réaction orthodoxe“ a signifié, sous le règne d'Andronic, une oeuvre de pillage et de massacre, cette réaction a représenté à l'époque de Johannice l'appui permanent et chaleureux du „tueur de Grecs“, ainsi qu'il s'appelait lui-même, par les Grecs eux-mêmes, qui préféraient se rallier à celui qui était pauvre et barbare que d'accepter à Constantinople un empereur latin. Même situation qu'en 1453, lorsque les Byzantins préféraient Mohammed II au concours dangereux des Vénitiens, des Génois et du Saint Siège, et surtout à la tendance du Saint Siège de mettre à exécution les décrets de Florence sur l'union des deux Églises.

S'il n'y avait pas eu dans le monde grec lui-même des princes

prenant sur leur propre compte la défense et la restauration de l'orthodoxie, il y aurait eu probablement Johannice, l'empereur d'origine valaque et de nom bulgare, dans Constantinople elle-même.

Mais, en dehors de l'empire de Nicée et de Trébizonde, qui ne font pas deux, mais un, car c'est la même idée qui flotte au-dessus du territoire borné par les vallées intérieures de l'Asie Mineure ou sur la côte de la Mer Noire dominée par Trébizonde, il y avait le despotat d'attente, de préparation, de convoitise, toujours au guet, qu'on appelait l'Épire.

L'établissement sur les côtes de l'Adriatique, et jusqu'à Scutari d'Albanie¹, de ce despotat, réunissant les noms de trois dynasties auxquelles, Anges, Comnènes et Ducas, était apparenté Michel, un des fuyards de Constantinople conquise par les Latins, signifiait une fondation pouvant disposer de l'appui du clergé grec entier, du patriarche grec qui, à cette époque, jouissait d'un prestige exceptionnel : Démétrius Chomatianos. Il est le vrai créateur de ce despotat qu'il a développé en forme impériale, soutenue par la vigueur des races indigènes aussi bien que par un certain appui des Occidentaux eux-mêmes, qui, autant qu'ils avaient des intérêts dans la péninsule des Balkans, ne le trouvaient pas aussi gênant que d'autres formations politiques.

Il y a eu donc, non seulement l'appui, mais l'incitation du clergé grec, qui craignait, du côté des Serbes et des Bulgares, une invasion de la liturgie slave, avec toutes les conséquences qu'elle devait amener. Ceci provoquera le couronnement du second despote, Théodore, à Salonique, en 1223. Sa fille épousera ce roi serbe, Étienne Radoslav, qu'il considérait comme un simple vassal de son Empire.

Ses successeurs, son frère, Manuel, dont les deux femmes, une Serbe et une Bulgare, montrent les tendances de concentration orthodoxe dans l'Ouest balcanique², puis son neveu, se sont maintenus à Salonique occupée jadis par le roi de croisade, Boniface de Montferrat, époux cependant d'une douairière byzantine, et, s'il n'y avait pas eu à ce moment un puissant prince dans la

¹ Jireček, ouvr. cité, I, p. 294.

² *Ibid.*, p. 303.

Capitale bulgare, ce Jean Assane, devant lequel le Serbe Étienne Vladislav faisait fonction de vassal¹, — Sabbas, le clerc de la famille, mourut à Trnovo² —, les Épirotes auraient pu bien s'établir à Constantinople.

Mais, contre le vaincu et le vainqueur, il y a eu l'Empire de Nicée, faisant entrer ses troupes dans la péninsule, forçant les descendants mêmes de Jean Assane à se maintenir dans leur seule Bulgarie, envahie elle-même par de nouvelles provinces hongroises, ainsi que la marche royale de Severin et ses annexes. Et, de l'autre côté, on a l'apparition des Tatars de la grande invasion.

Alors, prise entre les Nicéens et l'avance tatare, la Bulgarie resta cantonnée, isolée, verrouillée dans un territoire où elle ne pouvait pas évoluer. L'Épire elle-même, réduite à céder le titre impérial en 1242, ne pouvait survivre que, ainsi qu'on le verra, par les relations entre ses despotes et la dynastie des Angevins de Naples.

Cette Épire donc, formée d'abord comme un élément d'opposition orthodoxe, était devenue la porte d'entrée pour une nouvelle intrusion latine, lorsque les Nicéens trouvèrent le chemin vers Constantinople, pour que Michel Paléologue, héritier des Laskaris et des Batatzès, s'installât dans la Capitale de l'ancien Empire orthodoxe.

Le terrain appartenait, sous une forme ou sous l'autre, — sauf cette dernière tentative, à Constantinople, des Paléologues, princes purement nationaux, ainsi qu'il sera prouvé dans la suite, — aux Latins.

¹ *Ibid.*, p. 305.

² *Ibid.*, p. 306.

CHAPITRE VI.

LES PALÉOLOGUES ET L'INFILTRATION LATINE

Ce dernier chapitre traitera de l'histoire de Constantinople rendue aux Grecs et de la Péninsule Balcanique à l'époque des Paléologues. Il comprendra les dernières dizaines d'années du XIII-e siècle, le XIV-e entier et la première partie du XV-e siècle, qui a été celui de l'établissement des Turcs. Et ces Turcs s'établirent par infiltration ottomane d'abord, puis par la fondation européenne de la Maison d'Osman, jusqu'à la création de cet Empire de Mohammed II, qui devait durer pendant des siècles et qui nous intéresse seulement parce qu'il n'est pas une création turque, d'après des principes turcs, une chose d'Asie, mais bien l'implantation d'une puissance extérieure à l'Europe sous les conditions dans lesquelles l'Empire „grec“ avait vécu auparavant. Car tout: la formation même de l'armée, jusqu'au système des fiefs militaires, sans parler de la Cour, qui est absolument l'ancienne Cour byzantine, pour le prestige de l'empereur, système copié sur celui de ses prédécesseurs chrétiens, tout appartient au régime dont nous avons poursuivi le développement pendant presque mille ans.

Nous nous arrêterons donc au moment où le problème balcanique, que Byzance n'avait pas pu résoudre et que les nationalités balcaniques avaient en vain tenté de le faire elles-mêmes contre Byzance, sera résolu, vers le milieu du XV-e siècle, aux dépens de Byzance aussi bien que des nationalités chrétiennes, et au profit de ce nouveau concurrent ottoman qui établira son Empire.

Il faut commencer d'abord par la situation, tout à fait spéciale, absolument différente de celle qui existait dans le passé le plus

récent, que l'Empire byzantin rénové par les Paléologues a eue à partir de cette année de 1261, lorsque le petit groupe armé de Michel Paléologue est arrivé à s'emparer de Constantinople.

Ce serait une erreur de croire que les Byzantins de Nicée venaient, par la conquête de la Capitale, dans un territoire tout nouveau pour leur domination.

Ils avaient pénétré d'abord en Thrace, ils s'étaient étendus vers la Macédoine, ils avaient contraint les despotes couronnés d'Épire à abandonner leur titre impérial et ils avaient rejeté vers le Nord l'État bulgare.

Enfin ils avaient empêché par leurs armes, surtout par leur diplomatie, je dirai même: par leur prestige permanent, par cet empêchement d'autorité qui est de beaucoup supérieure aux empêchements matériels que l'on pourrait opposer à un envahissement, ils avaient empêché l'État serbe de devenir une réalité dans la péninsule des Balkans. De sorte qu'on ne devait pas partir de Constantinople pour conquérir les Balkans, mais on allait terminer à Constantinople la conquête des Balkans.

L'occupation de la capitale n'a pas été donc un point initial, mais bien le couronnement nécessaire de l'oeuvre commencée par des personnes peut-être beaucoup mieux douées que Michel Paléologue, par ces premiers Césars de Nicée qui furent des personnalités historiques de premier ordre.

Cette conquête de Constantinople, que l'on prévoyait bien, puisque le faible empereur latin n'était soutenu presque par personne et ne pouvait pas, dans son inutilité absolue, trouver des amis secourables, était une nécessité aussi au point de vue idéal de la situation d'un empereur.

Il y a dans ce manuel du stratège grec Kékauménos que j'ai cité dans un autre chapitre une phrase très juste et qui éclaire beaucoup de points de l'histoire byzantine: „Celui qui possède Constantinople est celui qui restera le maître“. L'histoire de Byzance avait prouvé pendant des siècles que toute usurpation qui n'arrivait pas à la possession de la capitale n'était pas durable, de sorte que, malgré l'étendue des terres déjà acquises par les Nicéens dans la péninsule, il fallait cet établissement à Constantinople pour être bien sûr que l'oeuvre ne sera pas détruite ainsi que l'avaient été tant d'usurpations antérieures.

Mais cet Empire, qui n'avait pas seulement sa capitale, qui possédait en même temps la Thrace et était capable, sur une grande surface de territoire, d'opposer une résistance à n'importe quel concurrent, n'avait pas, sous tous les points de vue, le même caractère que celui des Commènes.

Ce dernier restait, comme l'ancien Empire de Constantin-le-Grand, une fondation internationale, ayant sa langue d'État grecque, mais cette langue d'État, qui était en même temps une langue d'Église, ne signifiait pas un langage national, en relation avec des tendances nationales. On parlait le grec, ainsi que je l'ai fait remarquer au commencement, comme on avait parlé précédemment le latin, mais sans que le latin eût été l'expression d'une langue nationale et l'incitation à une politique nationale.

Après l'arrivée des Paléologues, les choses changent un peu. Ceux qui arrivent d'Asie sont bien des Grecs, des Grecs qui sont arrivés d'un milieu grec, Grecs ruraux, de ces vallées d'Asie-Mineure où la race vivait de sa vie la plus intense et la plus pure.

Chassés de Constantinople par les Latins et réduits à vivre en exil, ils n'avaient pas seulement représenté l'opposition naturelle entre leur orthodoxie irréductible, devenue fanatique dans ce refuge, et entre le latinisme envahissant, plus les hérésies balkaniques des bogomiles et, ajoutons-le, toute tendance qui voulait se séparer de l'ancienne foi traditionnelle : ils avaient en même temps un sentiment d'opposition nationale, — car, maintenant, on peut employer ce mot, — contre les Bulgares, contre les Serbes, contre les Latins, plus tard contre les Albanais, contre tous les éléments allogènes de la péninsule.

Il y a un terme qui apparaît pour la première fois dans le chroniqueur des Paléologues, écrivant au commencement du treizième siècle. Dans Pachymère on a d'abord le terme de „Rhomaïs“ qui désigne une conception de l'Empire confondu avec une seule race, grecque, terme que l'on ne peut même pas traduire en termes latins. Les Turcs ont transformé ce terme en „Roum“, ce qui veut dire „terre des Romains“. Puis de l'Asie-Mineure, qui s'est appelée d'abord „Roum“, est venue la nouvelle dénomination de la Thrace européenne, qui est devenue la Roumélie, des deux mots turcs qui signifient : province romaine (Roum-Ili).

Cette Rhomaïs, c'est quelque chose qui vient de l'âme grecque, c'est un produit spontané de cette âme, c'est le premier cri d'affirmation d'une conscience nationale grecque, qui n'est pas l'ancienne conscience hellénique. Et, à la place de l'antagonisme économique qui existait jadis à Constantinople contre les créanciers latins, à la place du sentiment de révolte contre la rudesse des croisés qui ignoraient la politesse byzantine, du sentiment bien naturel que toute nation nourrit vis-à-vis de l'inimitié il y a maintenant quelque chose de plus unitaire et de plus profond : cette croyance qu'il y a une terre grecque et que les chefs de cette terre grecque sont les empereurs.

Pour l'avenir de la nation grecque, cela a été un grand avantage. Sans la Rhomaïs de Nicée, sans cet esprit représenté par Pachymère dans sa chronique, sans la conquête qui était dominée par cet esprit et cette tendance, la domination turque aurait eu d'autres suites. Après les massacres de 1453, je ne dirai pas : indispensables, mais explicables, en tenant compte des instincts des conquérants, il y eut, en effet, l'établissement du patriarche comme chef de la nation grecque ; la conquête turque eut à l'égard des Grecs toute espèce de prévenances ; les Turcs étaient tout disposés à accepter même des dénégations formelles, ainsi que cela a été fait jusqu'au XIX-e siècle, à l'égard des proscrits magyars et polonais.

Ceci aurait pu amener la disparition d'une race.

S'il n'y avait pas eu tout ce mouvement de réaction asiatique contre l'internationalisme, „romain“, tout cet effort de rester soi-même, les Grecs auraient été sans doute envahis spirituellement après avoir été détruits matériellement par les Turcs, et ce rêve qu'ont fait beaucoup de Turcs et que certains Phanariotes du XVIII-e siècle, comme Alexandre Ypsilanti, ont accepté : c'est-à-dire de former un seul Empire avec un bras qui aurait été turc et une intelligence qui aurait été grecque, avec des esclaves qui auraient été toutes les autres nationalités de la péninsule des Balkans, ce rêve aurait pu être réalisé.

Or cet Empire qui était grec, mais qui tendait, malgré sa grécité nationale, à se former un territoire équivalant tout de même au territoire de l'Empire des Comnènes, devait être empêché dans cette expansion purement territoriale, qui ne tendait plus à la domination des mers. La flotte grecque n'existait presque

plus ; on pense bien que les empereurs de Nicée ne se fabriquaient pas des vaisseaux pour les faire manoeuvrer sur les lacs d'Asie Mineure, et, comme c'étaient ceux de Nicée qui avaient vaincu, et non ceux de Trébizonde, ils n'avaient ni assez de vaisseaux, ni assez de marins. La riche tradition maritime s'était perdue, et il est bien naturel que ces nouveaux empereurs byzantins se fussent tenus à la possession de la terre qu'ils arrivaient à dominer en entier, c'est-à-dire de la partie asiatique dont ils venaient, et de la partie européenne, qu'ils avaient conquise et dont la conquête avait déterminé l'établissement à Constantinople.

Mais cette tendance, qui était bien réelle, avait déterminé et déterminera des expéditions en Morée, qui n'ont pas toujours réussi, des expéditions en Épire, des expéditions contre la Bulgarie, des conflits passagers avec la Serbie des Némanides, avant qu'elle eût pu penser à s'organiser, comme on le verra bientôt, sous une forme supérieure, pour pouvoir prétendre à une possession d'Empire, à un titre de „tzar“ correspondant à celui des „empereurs“ bulgares. Il y a donc eu contre tous ces voisins, qui, dans cette conception, étaient des ennemis, des actions militaires de la part des Paléologues. Ces actions n'ont pas abouti ; les empereurs grecs n'ont pas eu la domination de la presque île de Morée, ou plutôt ils n'y ont réussi, en partie, qu'au moment où Constantinople elle-même se défaisait, où ils étaient donc sur le point de succomber. Il y a eu, généralement parlant, dans la vie géographique et historique des Balkans, au XIV-e et au XV-e siècles, un mouvement de retrait, de la Mer Noire vers l'Adriatique, du Nord vers le Sud, la Macédoine étant abandonnée pour l'Albanie et les habitants de l'Albanie cherchant à passer en Acarnanie et en Attique.

On dit toujours : péninsule des Balkans, comme s'il s'agissait du même territoire, mais sur chaque territoire il y a des changements de vitalité, et beaucoup de choses s'expliquent en tenant compte, sur le territoire d'une nation donnée, de la partie où la vie historique se manifeste avec le plus d'intensité. Les motifs sont toujours très profonds ; les résultats, de la plus grande importance. Si on avait des statistiques pour ces époques, on s'apercevrait bientôt que les régions de vitalité supérieure sont, naturellement, en même temps les régions ayant une population plus dense et un mouvement économique plus prononcé que les

autres. Si le corps humain conserve un certain équilibre permanent, nécessaire à l'exercice normal de ses fonctions, les corps historiques n'ont pas cet équilibre; l'afflux de vitalité change d'un point à un autre et se maintient pendant des périodes assez longues dans telle ou telle région, au détriment des autres.

L'empire byzantin avait senti que Constantinople lui échappait, bien avant la conquête des Turcs, sous le rapport économique. La Constantinople qui a succombé en 1453 sera une Constantinople levantine, envahie par le commerce de Gènes et de Venise, comme à l'époque des Comnènes. Les empereurs étaient d'humbles débiteurs qui mettaient les diamants et les autres pierres précieuses de leur couronne en gage à Venise et qui vivaient aux dépens des podestats génois, des chefs de la colonie génoise de Pera. Si le dernier empereur grec de Constantinople, Constantin Dragassès Paléologue (Dragassès signifie une adhérence de famille du côté des Serbes) était un empereur né à Constantinople, ce n'était pas un empereur élevé à Constantinople, imposé par Constantinople; c'était la Morée, cette Morée où les derniers Paléologues avaient leur principal appui, qui l'avait créé politiquement et, après avoir trouvé dans cette Morée les forces nécessaires, il était venu en tant que prince moréote s'installer à Constantinople.

Constantinople est restée la ville internationale, bientôt envahie par l'ottomanisme, tandis que la Morée était cette patrie plus étroite, cette Rhomais plus réelle, dont Constantin Paléologue avait tiré les principales ressources de son activité politique et où la vie politique grecque n'a disparu que quelques années après la conquête de Mohammed II sur le Bosphore. Et il est bien naturel que cette même Morée ait été plus tard le berceau de la liberté hellénique. Le point le plus vivant de l'histoire grecque au moyen-âge est donc aussi le point où la vie populaire a été la plus intense au commencement du XIX-e siècle. Ce mouvement de révolte pour l'indépendance grecque qui avait commencé sous la forme phanariote dans les principautés danubiennes s'est transporté vers le Sud grec, et il a trouvé là, dans cette Morée d'une vitalité populaire infiniment supérieure, la vraie base sur laquelle pouvait s'appuyer le développement ultérieur, l'essor dernier vers la liberté du peuple grec. On revenait, dans ce commencement du XIX-e siècle, à la Morée

libre du XV-e siècle, comme base du mouvement de l'insurrection hellénique.

J'ai ainsi dépassé les limites de mon sujet, mais il fallait définir les territoires sur lesquels cette réaction politique des Paléologues est arrivée, non seulement pour y passer et disparaître ensuite, mais pour y rester.

Revenant au sujet proprement dit, il faut affirmer d'abord que la résistance rencontrée par l'Empire des Paléologues dans son essai de reconstitution de la monarchie des Comnènes n'est pas due en première ligne aux Slaves de la péninsule, c'est-à-dire aux Bulgares et aux Serbes.

Ni les Bulgares, ni les Serbes n'étaient en état d'opposer une résistance continuelle et effective à la tendance de reconstitution byzantine dans la péninsule. Et voici quel était l'état de ces deux formations slaves: la formation bulgare, dont la décadence est évidente, et la formation serbe, qui paraît avoir gagné une âme extraordinaire par celui qui est resté l'idole historique de sa nation, Étienne Douchane.

La Bulgarie, que l'on peut maintenant nommer de ce nom et considérer comme un établissement politique de plus en plus national, s'est profondément transformée après la présence des Mongols dans sa capitale, c'est-à-dire après la domination, sur les Balkans mêmes, des Tatars, maîtres des deux rives du Danube, ainsi qu'après des scènes comme cet incident bizarre d'usurpation du pâtre que les Grecs appelaient, d'un sobriquet, Lachanas, et qui a été en état de figurer comme successeur des tzars. Et ceci sans oublier les Hongrois qui l'avaient envahie à un certain moment, sous le fils de roi Étienne, jusqu'à Plevna (1261) et cette avance transversale des armées magyares, qui établirent même, du côté de la Matchva, où le Russe Rostislav, gendre du roi Béla IV, est destiné à usurper le titre impérial¹, puis à Vidine, où apparaît Tzar Stentislav, d'origine russe lui aussi, des princes². Et cette pénétration, correspondant à celle qui s'était dirigée, un siècle auparavant, vers Sofia, est la continuation de l'envahissement hongrois de la péninsule aux dépens des Serbes du côté

¹ Jireček, ouvr. cité, I, pp. 311-312.

² Le tzar de Trnovo, Constantin Tych, avait épousé lui-même la Grecque Irène, fille du second Laskaris.

de la Morava et du Danube, dans ce Banat de Bosnie et dans celui de la Matchva, pour en arriver au Banat de Vidine, sous les Angevins du XIV-e siècle. Lorsque les Mongols se sont retirés, lorsque la main-mise magyare a disparu, la vraie Bulgarie se forme avec un élément dynastique qui n'est pas strictement bulgare, qui ne vient pas des régions caractéristiques pour l'existence et l'action de la race bulgare seule. Alors que des étrangers descendent de Vidine, convoitée par les Hongrois aussi, considérée par les ethnographes jusqu'à présent comme intermédiaire entre Serbes et Bulgares et que Serbes et Bulgares se sont disputée encore à notre époque, apparaît comme créateur de dynastie Georges Tertérès, probablement un Georges chrétien qui s'était superposé à l'ancien Tertérès païen. Cette dynastie n'a pas été en état de retenir tous les territoires de l'ancien Empire. Et celui même qu'elle conservait s'est détaché, après un certain stage dans le développement de cette décadence, en trois lambeaux, dont le caractère géographique n'est pas bien déterminé.

Il y a eu d'abord une Bulgarie de l'Ouest, — sur la place de l'État de Sientislav, le vassal hongrois, — qui commence là, à Vidine, vers la fin du XIII-e siècle, et qui finira un siècle plus tard, à l'époque de l'invasion des croisés et de la bataille de Nicopolis, en 1396, par l'établissement du tzar séparatiste Srachimir comme vassal des Hongrois lui aussi.

Il y a, bien entendu, la Bulgarie centrale, la Bulgarie de Trnovo, qui se confondra avec le territoire ottoman seulement en 1393.

Et il y a, en même temps, du côté de la Mer Noire une troisième Bulgarie, qui cherche à s'organiser, sur la place d'une formation antérieure, à la fin du XIII-e siècle, celle d'un Smilets et de ses successeurs, le fils, Jean, le gendre, Eltimir, en relation avec le mouvement général des marchands établis sur toute la rive de cette Mer intérieure. On y rencontre, dans la seconde moitié du XIV-e siècle, la domination d'un Dobrotitch, fils de Dobrotă, — le nom aussi est roumain et appartient à une longue série d'onomastiques terminés par le suffixe *-otă* —, dont le fils, Ivenco, héritera toute la terre jusqu'aux bouches du Danube, ayant à soutenir une vraie guerre contre les Génois qui tenaient à leurs possessions dans le delta du fleuve.

Il y avait donc trois Bulgaries, qui n'appartenaient pas même à une seule dynastie, puisque, si la dynastie des Tertérides se main-

tenait à Trnovo et si le dominateur de Vidine à la fin du XIV-e siècle était aussi un descendant de cette dynastie, celui qui s'était établi sur le littoral n'avait aucune attache avec la dynastie légitime. C'était un condottière, un chef improvisé, un seigneur d'aventure et de conquête, un de ceux à qui Byzance distribuait, à la place de cordons ou autres décorations modernes, le titre de despote et accordait parfois la faveur d'une relation de famille avec sa Maison impériale. Car, ajoutons-le, il y avait alors des despotes byzantins un peu partout, tels Michel lui-même, le futur tzar, puis le chef de soudoyers bulgares Momtchilo, qui était en plus sébastokrator, Jean, le beau-père du roi serbe Étienne Ouroch, plus tard Gabriel Étienne, prince de Thessalie et les seigneurs serbes de Kustendil. Lorsque Byzance voulait se ménager un agent ou un allié politique, elle lui accordait ce titre, qui était en relation avec quelques signes extérieurs très recherchés. L'emploi de la pourpre dans les cothurnes, dans le vêtement et les aigles de Byzance cousues en fil d'or sur les vêtements rouges montraient la qualité, reconnue par la légitimité impériale, d'un chef barbare qui brigait un honneur si supérieur à son origine.

Cette Bulgarie de Trnovo, du Tzar Michel, du Tzar Alexandre, de leurs successeurs qui virent périr l'Empire entre leurs mains ne pouvait donc pas être un empêchement pour l'expansion des Paléologues.

Ceux-ci considéraient les Bulgares, de même que toutes les nations voisines, comme des êtres d'une race inférieure. Dans les lettres de Manuel Paléologue, qui végétait à Constantinople lorsqu'il n'était pas en quête de secours en Occident, on trouve cette qualification formelle pour les voisins chrétiens des Balkans.

Et, puisqu'il y a eu une forte influence qui s'est exercée de Byzance sur ces régions, et beaucoup moins sur les Serbes, il faut tenir compte de ce fait que, si, pour la civilisation byzantine ces voisins étaient des barbares qu'on méprisait, pour l'Église grecque de Constantinople ils étaient des fidèles.

On ne voulait donc voir qu'un empereur „des Bulgares“, à Trnovo aussi bien que, plus tard, à Vidine, la „Bulgarie“ ayant ordinairement le sens de région hiérarchique religieuse sous un

patriarche toléré qu'on réduisait volontiers à la situation d'archevêque¹.

Et il y aura ce fait important dans l'histoire des relations de Constantinople avec les nations de la péninsule des Balkans, et même avec les voisins de cette péninsule, du conflit entre les formes byzantines et entre la conscience nationale de ces races, qu'au moment où l'Empire n'aura plus les forces nécessaires pour regagner son territoire, apparaît une autre forme de l'impérialisme byzantin qui s'est exercée d'abord sur les Slaves de la péninsule des Balkans et qui a même passé le Danube pour s'exercer sur les Roumains et sur leurs voisins de l'Est, les Russes.

Il y a bien eu une opposition contre la nouvelle offensive, religieuse, magnifique, des patriarches grecs du XIV^e et XV^e siècles, de la part des peuples slaves, et ce mouvement, grammatical d'abord, littéraire ensuite, dont l'expression la plus marquante est à Trnovo le patriarche Euthyme et chez les Serbes du XV^e siècle Constantin le Philosophe, a donné dans les nouvelles principautés roumaines une lutte pour la possession des couvents et celle de l'hierarchie épiscopale, lutte qu'elle a gagnée, contre le mouvement grec d'un caractère impérial tout nouveau, en relation avec le Patriarcat de Constantinople.

L'empereur restait chez lui, bloqué depuis quelque temps par le Sultan, contraint d'envoyer son fils comme otage et de répondre pour la fidélité de ce fils et de ses fonctionnaires. Il se bornait à jeter son mépris à la face de ces „barbares“, qui ne voulaient pas le connaître et se soumettre à ses ordres, beaucoup moins prétentieux à l'égard des Occidentaux, qui représentaient, de fait, la dernière défense possible d'un Empire perdu. Mais le patriarche, comme on vient de le voir, n'en était que plus ambitieux dans ses projets.

Il avait des châteaux jusque sur le Bas-Danube, il exerçait son

¹ Miklosich et Müller, *Acta et diplomata*, I, pp. 431-433 (ann. 1355) : βασιλεὺς τῶν Βουλγάρων; p. 437 : ὑψηλότετος βασιλεὺς τῶν Βουλγάρων, βασιλεία τῶν Βουλγάρων. En même temps : πατριάρχης Βουλγαρίας, et au chef de l'Eglise d'Ochrida on conserve l'intitulation πάσης Βουλγαρίας (pp. 491-493). Pour le patriarche médiateur entre les deux États le Bulgare est ἁδελφός de son empereur (pp. 453-454). Ὁ ὑψηλότετος βασιλεὺς τῶν Βουλγάρων aussi plus loin II, pp. 28-30).

influence sur le Siège de Vidine en Bulgarie serbe, et il cherchait même à retenir dans sa sphère le Siège de Trnovo, qu'il considérait comme une dépendance du sien.

Lorsque, donc, les Roumains ont voulu avoir une organisation canonique, ils ont demandé au patriarche le droit d'installer des évêques appartenant à leur propre nationalité. La puissance patriarcale refusa nettement de reconnaître une nouvelle Église et d'y installer un archevêque pour un nouveau siège, indépendant, de la chrétienté orientale. A la fin elle a trouvé, comme ailleurs aussi, ce moyen, beaucoup plus commode pour son autorité, de déléguer un évêque quelconque, de création plus ancienne, en Valachie ou en Moldavie. Un évêque de Vitchina sur le Danube, ancien centre commercial dans la Dobrogea, s'est donc installé à Argeș, avec son ancien titre, mais étant en même temps le délégué permanent, l'„exarque“ du patriarche. Puis un second a été nommé pour la région de Severin, en Valachie occidentale, et toute l'organisation hiérarchique de l'Église valaque est restée dominée par le Patriarcat, qui a gardé sa main-mise sur cette nouvelle création chrétienne même après la conquête de Mohammed II. La belle église nouvelle d'Argeș, due au prince Neagoe, au XVI-e siècle, splendide monument de l'art roumain, a été consacrée, sinon par un patriarche en fonction, par l'ancien patriarche, réfugié sur le Danube, Nippon.

En Moldavie, il y a eu la lutte dont nous parlions entre l'élément indigène et les prétentions du patriarche de Constantinople. Celui-ci essaya d'imposer à la place de l'évêque indigène un simple „protopope“ du pays. C'était une manière de passer à côté des difficultés que l'on voulait éviter : ne pas avoir d'évêque grec, mais ne pas installer non plus l'évêque indigène, que le pays demandait.

Le Siège de Halitch, en Galicie, parmi les Russes Rouges, le Siège de Kiev, pour les Russes du Dniépr, ces deux Sièges ont été, pendant la fin du XIV-e et au commencement du XV-e siècle, dans les relations les plus étroites avec cette offensive du Patriarcat de Constantinople ¹.

De sorte que, si l'on veut suivre l'histoire de l'impérialisme

¹ Voy. sur ce sujet notre article dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, année 1913.

byzantin, il ne faut pas se borner à l'initiative de l'État sous les Paléologues: il faut passer de cette initiative de l'État à l'initiative impériale des patriarches. Jamais ceux-ci n'avaient parlé un langage aussi énergique qu'au moment où l'Empire lui-même était au plus bas dans sa décadence.

Cet essai de reconstitution byzantine sous la forme de l'Église, sous l'égide du Patriarcat, devait s'exercer beaucoup moins du côté des Serbes.

Nous répéterons ce qui a été déjà dit dans cet exposé: à savoir que l'histoire de la Serbie au moyen-âge n'est pas l'histoire d'un État, mais bien celle d'une série de tentatives faites pour fonder un État dont l'établissement définitif était impossible par suite de certaines fatalités géographiques sur une terre morcelée, orientée vers trois directions: direction de l'Italie à l'Ouest, direction de la Hongrie au Nord, direction de Byzance au Sud et à l'Est. Dans ces conditions il était impossible d'avoir et de maintenir un véritable État.

L'histoire des rois de Serbie, celle-là on peut la faire. L'origine de ces rois, les accidents de leur règne, le prestige dont est marqué ce règne, leurs relations de famille, leurs mariages avec des princesses de Byzance ou avec des princesses de Hongrie, même avec telle Française, épouse de roi serbe au commencement du XIV-e siècle, soeur de la dame de Chaours, Française dominant du côté de l'Albanie, les intrigues, les crimes de la dynastie des Némanides, les défaites et les déboires de cette royauté serbe, ce sont des choses très dramatiques et extrêmement intéressantes.

Pour les institutions, le mélange d'éléments empruntés à l'Orient et l'Occident avec l'élément traditionnel forme un sujet d'étude du plus haut intérêt, et Jireček en a pu tirer, en dehors de son histoire des Serbes, les matériaux pour quatre fascicules des „Mémoires de l'Académie de Vienne“.

Tout ceci peut être, et doit être apprécié, mais le développement d'un État était chose totalement impossible dans la région serbe. Pour avoir donc l'explication de cette nouvelle formation au caractère impérial, de ce quatrième „Empire“ slave surgi vers la moitié du XIV-e siècle et brusquement détruit par la mort de son créateur, Étienne Douchane, pour saisir le sens de ce nouvel

évènement dynastique dans les Balcons, il faut passer à un autre facteur, qui a été la grande force active, le principal moyen de propulsion politique dans la péninsule au moment de l'apparition des Turcs et qui, au moment où ni Byzance, ni les États slaves ne pouvaient former les points de concentration de la vie chrétienne, devint l'âme de la résistance à l'égard des Ottomans. C'est le facteur latin, qui se présente sous beaucoup de formes.

On a d'abord la forme angevine, et c'est bien naturel, puisque Charles d'Anjou, Charles II, son successeur, puis leurs descendants, jusqu'à Robert, qui résida à Naples et à Charles-Robert, à Louis, qui régnèrent en Hongrie, ces Angevins d'Italie méridionale ne faisaient que continuer une tradition qui était nettement byzantine.

Après le mariage d'Henri d'Allemagne, fils de Frédéric Barberousse, avec Constance, l'héritière de rois normands, — et il est certain qu'Henri V avait certaines tendances de conquête en Orient —, leur fils, Frédéric II, étant César d'Occident, on a donné dans ses diplômes grecs un autre caractère, encore plus significatif, au souverain du royaume de Naples; c'était tout de même un roi, un „grand roi“¹, mais il exerçait une autorité impériale. On ne disait pas „régner en roi“; on disait *αὐθεντεύειν*. Les fonctionnaires étaient parfois des fonctionnaires royaux, parfois des fonctionnaires *βασιλικοὶ*, impériaux. Et on disait qu'un acte est rédigé sous la *βασιλεία* de Frédéric. Le caractère impérial de la royauté normande en sortait rehaussé, renforcé. Il y avait à Palerme un empereur, et son caractère occidental se greffait sur les anciennes traditions de l'Orient.

Quand Frédéric a été remplacé par son fils Manfred, celui-ci a recherché des alliances de famille du côté de l'Épire pour pouvoir transformer en réalité balcanique les prétentions de son père et de son grand-père. Une des filles de Michel II, despote d'Épire, devint sa femme, avec Corfou, Durazzo, Valona et Bérat,

¹ Ἐπὶ τῆς εὐσεβοῦς βασιλείας τοῦ θεοσεύτου (=θεοστέπτου) μεγάλου ῥηγῶς Φρειδερίκου καὶ αὐθέντου ἡμῶν... Αὐθεντέβοντος τοῦ κραταιοῦ βασιλέως ἔν τε νήσῳ Σικελίας, τοῦ ἀγιωτάτου Φεδερήγου... Ἐπὶ τῆς εὐσεβοῦς βασιλείας τοῦ ἀγίου ἡμῶν αὐθέντος τοῦ μεγάλου βασιλέως Ῥώμης καὶ εἰς αἰὶ Δύροῦστου καὶ ῥηγῶς Σικελίας... Ἐπὶ τῆς εὐσεβεστάτης βασιλείας τοῦ κραταιοῦ ἡμῶν αὐθέντου Φριδερίκου μεγάλου βασιλέως (ouvrages cités plus haut).

l'ancienne Balgrade slave, pour dot; sa soeur avait épousé le prince latin de Morée, Guillaume de Villehardouin. La soeur de Manfred épousa Jean Ducas.

Après la mort de Manfred, dont l'appui avait sauvé le despotat, envahi par les Nicéens, les Angevins se sont installés dans le royaume des Deux Siciles pour rester à Naples lorsque les Aragonais leur eurent pris l'île.

Les premiers actes de Charles d'Anjou ont été la conclusion des différents traités avec les détenteurs de la souveraineté latine à Constantinople et dans cette grande presque île de Morée pour pouvoir se présenter comme successeur légitime, d'un côté en Albanie, de l'autre côté dans cette Morée même. Et par un acte conclu avec l'empereur Baudouin II, époux lui-même d'une fille de Charles I-er, et, ensuite, avec cette Impératrice Catherine, princesse d'Achaïe, qui continuait à prétendre au trône de Constantinople, il était devenu le détenteur unique des droits à l'Empire latin de Constantinople.

Par suite de ces traités, qui sont au nombre de trois, conclus par Charles et par un de ces héritiers, Philippe, prince de Tarente, empereur titulaire de Constantinople en 1313, qui légua ses prétentions à sa famille, il y a eu une occupation latine, angevine, en Albanie, des dignitaires, en partie italiens, en partie français, dans les châteaux de cette région de montagne, et le mouvement qui agite les Albanais pendant tout le XIV-e siècle et au commencement du XV-e est dû avant tout à la présence de cet élément angevin qui, cherchant des relations et des appuis dans la province, contribuait à la résurrection d'une ancienne race. Il y eut des accords scellés avec les Mousachi, des Roumains d'origine (Muşat), avec les Topia (Thobie), les nouveaux „phylarques“ de l'Albanie ¹.

Charles Martel, fils de Charles II de Naples, profita du fait que la royauté hongroise s'était étroitement alliée à sa propre famille. L'un des derniers Arpadiens s'appelle André le Vénitien; il était le fils d'un prince hongrois, qui vivait à la fin du XIV-e siècle en Italie et qui portait le surnom de Lombard. Sa mère était une Morosini, et une autre Morosini était devenue la femme

¹ Cf. aussi notre *Brève histoire de l'Albanie*, Bucarest 1919, et notre *Histoire des Roumains de la péninsule des Balcons*, Bucarest 1919.

d'un prince de Serbie, Vladislav, fils du roi Étienne Dragoutine. La femme de Charles II était soeur de Ladislas IV, roi de Hongrie.

Donc la Hongrie elle-même a été attaquée et transformée par cet esprit latin venant de l'Italie. Charles Martel pouvait prétendre à la succession de ce royaume de Hongrie dont la dynastie était si intimement reliée par tant de liens de famille à la sienne. On sait que, dans la concurrence entre ceux qui voulaient se saisir de cette couronne de Hongrie, ce n'est pas Charles Martel qui a vaincu, mais, plus tard, Charles-Robert, appartenant à la même dynastie de Naples, qui s'est établi comme roi de Hongrie.

On a découvert un projet de croisade datant de 1308, — il a été publié tout dernièrement¹, — dans lequel on compte tous les éléments sur lesquels le latinisme dans la péninsule des Balkans pourrait s'appuyer. Il y est dit que la Hongrie appartient déjà aux Angevins, que l'Albanie n'est qu'un fief du royaume de Naples, que la Serbie est ouverte aussi, par la querelle entre ses deux rois, à une pénétration occidentale. De fait, au cours de cette même année 1308, le roi serbe, concluant un traité avec Charles de Valois, prétendant à la couronne byzantine, offrait à Charles, fils de l'„empereur“, la main de sa fille Zoritzza, dont la mère était la princesse hongroise Élisabeth, la propre soeur de Marie de Sicile².

On doit ajouter qu'à côté de cette offensive napolitaine il y en avait une autre, l'offensive sicilienne, de la Maison d'Aragon, sous le drapeau de l'énergie catalane, en plein développement.

Cette offensive sicilienne était enfin en relation avec une troisième initiative venant de l'Occident de l'Europe, qui était celle du royaume même d'Aragon, de ces Catalans, sujets du roi d'Aragon, qui était devenu, après les Vêpres Siciliennes, roi de Sicile.

Ayant besoin de se défendre contre les Turcs d'Asie, l'empereur s'est adressé aux Catalans ; leur „grande compagnie“, pareille à celles qui avaient suscitées la Guerre de Cent ans, est donc allée combattre les Infidèles, mais sans rendre à l'Empire, comme l'avaient fait, du reste, aussi les croisés de la première expédi-

¹ Voy. le „Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale“, année 1921.

² Jireček, loc. cité, p. 345.

tion, les territoires et les cités qu'ils avaient occupés. Sous Ferran Jayme, sous le duc, le „mégaduc“, le César Roger de Flor, sous Berenger, Remfort, Guy, on les trouve, en maîtres, à Héraclée aussi bien qu'à Gallipolis et dans l'île de Chios.

La Maison d'Aragon a exercé pendant tout le XIV-e siècle une grande influence sur la conquête des Catalans dans le duché d'Athènes et de Thèbes, où ils sont arrivés à remplacer l'ancienne lignée des ducs, descendant de Guillaume de la Roche, qui s'étaient installés après la victoire des Latins à Constantinople, au commencement du XIII-e siècle ¹.

A la fin du XIV-e, après la présence du Grand-Maître des Hospitaliers, Jean Fernandez de Heredia, d'autres représentants aussi, du latinisme dans ces régions, il y a eu, enfin, la domination de cette Compagnie Navarraise, qui a détenu pendant longtemps, avec une énergie opiniâtre, cet ancien pays hellénique.

De sorte qu'il y avait en même temps les Angevins en Albanie, d'autres Angevins installés en Hongrie, profitant de toute la tradition des rois arpadiens, de la domination dans la Bosnie, des relations avec les pays roumains, surtout avec la Valachie, et, en même temps, il y avait les Catalans, les Navarrais qui s'étendaient par une autre voie vers la Morée. Et l'auteur de cet ouvrage écrit en 1308 pouvait s'appuyer sur une autre offensive latine, représentée, à une époque de recrudescence pour l'idée des croisades, par la personnalité aventurière de Charles de Valois.

On observe, en même temps, une nouvelle expansion des républiques italiennes vers l'Orient. La restauration des Paléologues avait signifié aussi l'établissement des Génois, leurs auxiliaires, dans la Mer Noire, bien que Venise eût gardé, à la bouche du Don, sa colonie de Tana. Gênes lui opposa sur la Mer d'Azov Caffa, bientôt métropole de tout un monde d'établissements, du Dniester et du Bas-Danube jusqu'aux places de commerce caucasiennes, jadis en relations suivies avec la Cherson byzantine. Gênes et Venise tendaient en même temps vers la possession des îles de l'Archipel, que l'avance italienne en Orient n'avait pas encore occupées, comme Chios, apanage des Zaccaria,

¹ Cf. W. Miller, *The Latins in the Levant*, Londres 1921, et le „Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale“, année 1921 : compte-rendu d'un ouvrage de M. Rubió y Lluch.

des Génois, ou Lesbos, attribuée aux Gattilusii, de même origine, amis et alliés des Paléologues. La croisade de Smyrne avait livré aux Latins un moment cette importante place elle-même avec quelques territoires voisins, en attendant cette nouvelle croisade de 1366, du comte de Savoie, Amédée VI, qui devait amener les mêmes Latins à Gallipolis et à Constantinople, comme défenseurs et tuteurs de Byzance.

Le propagateur de croisade de 1308 ne voyait pas dans l'empereur de Constantinople un prince de grand prestige, disposant de troupes capables de combattre. De fait, cet empereur, qui avait négocié dès le début l'union des Églises au concile de Lyon, pour en arriver, au XV-e siècle, à travers toute une série d'offres et de promesses, à l'acte unificateur de Florence, ne tenait plus entre ses mains le drapeau de l'orthodoxie intransigeante, de la grécité irréductible. Michel Paléologue lui-même s'était cherché une femme en Hongrie: celle de son fils Andronic, Irène, était apparentée à la royauté espagnole; la fille de Baudouin lui-même devait figurer comme impératrice aux côtés de Michel, fils d'Andronic; Jean Paléologue était le fils d'Anne de Savoie. Les pratiques matrimoniales du temps des Comnènes et des Anges (quand une Hongroise était la femme d'Isaac et une princesse de France devait épouser l'enfant Alexis) étaient reprises.

Pour en arriver à la Serbie, tour à tour les chefs du monde serbe, les prédécesseurs de Douchane ont conclu des traités par lesquels ils s'obligeaient à passer à la religion catholique et à s'en tenir définitivement à une politique parallèle avec celle du royaume de Naples. Il était même question, ainsi que nous l'avons remarqué, de marier une princesse némanide à un prince napolitain, cette princesse qui était elle-même fille d'une princesse de Hongrie. Et Ouroch III avait demandé en mariage une fille de Philippe l'Angevin.

Ce projet n'a pas été réalisé, mais, lorsque les Angevins se sont installés définitivement en Hongrie, lorsqu'ils ont réglé leurs rapports avec la Valachie, lorsqu'ils ont fini avec succès leurs expéditions contre les Tatars en Galicie et en Moldavie, lorsque cette Hongrie s'est transformée en pays de croisade chevaleresque, on a la formation, par Louis-le Grand, fils et successeur

de Charles-Robert, d'un Banat de Vidine, d'envahissement balcanique par cette porte bulgaro-serbe.

Car ce Banat de Vidine formait la première étape d'une nouvelle avance dans la péninsule des Balkans, comme continuation de la politique que, un siècle auparavant, André II, roi de Hongrie et candidat à la couronne de Constantinople, avait entreprise et qu'il avait dû abandonner après sa croisade malheureuse à Jérusalem.

Et, si Louis n'a pu conserver ce Banat de Vidine, s'il n'a pu s'en servir pour étendre sa domination dans la péninsule, Venise réussit à provoquer et entretenir deux importantes créations balcaniques.

Sa profonde influence sur les Serbes, par la côte de Dalmatie, arrachée au roi de Hongrie, a sans doute contribué essentiellement à amener la création du tzarat de cet Étienne Douchane, qui tout en étant „empereur“, sentait le besoin de s'intituler „despote d'Arta“, — nous verrons le sens de ce titre —, et „comte de Valachie“ et qui figure avec un titre latin sur les monnaies de Cattaro¹.

Douchane a sans doute été un représentant de sa race serbe, mais il était en même temps citoyen et pupille de Venise. Cet „imperator de Sclavonia“ figurait comme associé principal de la République dans les Balkans, comme celui sur lequel elle comptait dans ses ambitions de conquête, au moment où Andronic II et Andronic III, par leurs querelles prolongées, avaient affaibli à tel point la puissance de résistance de l'Empire qu'on parlait dans les Conseils vénitiens de l'éventualité d'une occupation à Constantinople même et où un autre schisme dynastique, celui entre Jean V Paléologue et Jean VI Cantacuzène, se préparait pour dégrader définitivement le prestige de cette autocratie mourante.

Si Douchane avait pu réaliser son rêve, s'il avait conquis Salonique, si sa politique s'était consolidée, il aurait sans doute été l'allié des Vénitiens contre les prétentions hongroises sur ce littoral, prétentions qui étaient d'autant plus puissantes que le

¹ Déjà son prédécesseur Ouroch donnait des diplômes latins comme roi „a Mari usque ad fluvium Danubii magnum“ (Jireček, Thallóczy, Sufflay, *Acta Albaniae*, II, p. 34).

roi Louis n'oubliait pas son origine napolitaine et qu'il se crut obligé d'intervenir dans le Sud de l'Italie pour venger la mort de son frère et recueillir, si c'était possible, l'héritage de ce royaume de Naples.

Et, comme son père avait écrasé, en 1330, l'armée du Bulgare Michel, comme Étienne Ouroch, son prédécesseur, avait fixé son siège à Ochrida, comme la Tzaritza de Douchane lui-même était soeur du tzar de Trnovo, l'unité „yougoslave“, pour employer des termes actuels, „esclavonne“, pour nous en tenir à ceux du moyen-âge, qu'un Pierre Bodine avait essayée, se serait fondée et maintenue dans les Balcons du XIV-e siècle.

La mort prématurée du tzar Douchane, en marche dans la Macédoine, amena un vrai chaos dans les régions qu'il avait conquises, dans cette Macédoine et dans la Thessalie voisine. Depuis longtemps le despotat d'Épire n'existait plus. Sous Michel II et Nicéphore, mari de la Byzantine Anne, à côté des relations de famille orthodoxes, qui paraissaient annoncer une prochaine réunion, redoutée, avec l'Empire de Constantinople, des liens avec les ducs d'Athènes, avec les St-Omer, de la féodalité latine en Orient, avec les Orsini de Céphalonie, des vassaux de Naples, montraient bien que, de ce côté aussi, le latinisme était en marche. Le dernier représentant de la dynastie des Anges en Épire fut vaincu par Cantacuzène et par les Albanais dans la bataille d'Achéloüs, en 1358.

Une fille de la despotissa Anne s'établit à Avlona, mariée au Bulgare Jean Assane. D'un autre côté, la lignée bâtarde des despotes se mourait en Thessalie valaque, dans cette „Grande Valachie“ autonome, aux habitants roumains, dont le nom s'est conservé jusqu'aujourd'hui dans le titre du Métropolitain de Larissa. Dans cette région l'Empire serbe avait aussitôt installé ses dignitaires à la place du dernier despote, Étienne Gabriélopoulos, mort, et de Jean Ange-Orsini, en 1333¹, et, après la mort de Douchane lui-même, son frère Siméon a joué un grand rôle de chef thessalien dans cette résidence de Larissa. La domination serbe s'y est perpétuée pendant quelque temps, avec Prélioub et son fils Thomas, et elle a été remplacée par la domination albanaise des Boua Spatas. Puis cette domination albanaise elle-

¹ P. A. P., *Χρονογραφία της Ἡπείρου*, Athènes 1856, p. 111.

même cède la place à des Italiens venus par les Iles Ioniennes, par le comté de Céphalonie, et par les rapports entre les maîtres de Céphalonie et les Grecs d'Épire. C'est par cette voie que s'établirent les deux Charles, Memnon et Hercule Tocco ¹. Et avant eux on a la domination, obtenue par voie de mariage, d'Ésaü de Buondelmonti, frère de la comtesse de Céphalonie, époux de la Grecque Angélique, c'est-à-dire descendante de la dynastie des Anges. N'oublions pas à la même époque l'État des Florentins Acciaiuoli, fondé par Nerio I-er à Athènes.

On voit donc là les éléments qui préparaient le chemin de l'invasion turque. D'un côté, sur les ruines de l'éphémère domination serbe, les Byzantins, qui cherchaient à revenir. Les derniers diplômes des représentants de la conquête serbe ne sont pas donnés en serbe, mais en grec; les princesses serbes appartiennent aux grandes familles de Constantinople et ne portent pas seulement le nom d'une dynastie: elles réunissent les noms de toutes les dynasties qui avaient régné à Constantinople ². Les monastères fondés par ces princes serbes sont bien grecs. Ces derniers dynastes thessaliens ont fini leur règne avec la conscience qu'ils avaient abandonné le caractère slave, qu'ils avaient été reçus dans l'unité byzantine.

Mais contre cette dernière poussée byzantine du côté de la Thessalie et de la Macédoine, jusqu'aux Comnènes à demi bulgares d'Avlona et de Kanina, le latinisme venait faire valoir ses prétentions. Les Albanais, qui avançaient contre les Grecs et les Serbes sous un drapeau étranger ou sous un autre, parfois sans aucun drapeau, ces Albanais, dont certains étaient des Roumains de Macédoine ³, exerçaient de fait, depuis près d'un siècle, une action latine victorieuse sur la péninsule des Balcans.

Et rien n'est plus capable d'éclaircir la situation dans ces régions dont les successions dynastiques forment un vrai fouillis

¹ Charles I-er fut l'époux de l'impératrice* Marie. La „Késarissa“ vécut jusqu'en 1395.

² Marie, soeur de Tamar, fille du despote Nicéphore, avait épousé, au commencement du XIV-e siècle, Richard, comte napolitain de Céphalonie. Le neveu du bâtard Jean, établi en Thessalie, fut comte de Céphalonie et seigneur de la „Petite Valachie“.

³ Un Orsini, mari de l'impératrice* Anne, s'intitule „Comnéno-Angélo-Doukas“.

même pour les généalogistes les plus expérimentés, que de les voir s'élever à la place des Serbo-Grecs comme dominateurs de l'Épire et de la Thessalie, pour ouvrir le chemin, ainsi qu'on l'a vu, à des Italiens d'origine napolitaine, mariés à des princesses grecques et affublés de tous les titres dynastiques des annales byzantines. Il y en a parmi ces seigneurs de transition dont la qualité est si confuse qu'ils sont désignés par les maigres et naïves chroniques locales comme étant, en même temps, Serbes, Albanais et Valaques, influencés, bien entendu, en première ligne par la civilisation byzantine, mais suivant une impulsion qui n'est ni serbe, ni albanaise, ni valaque, ni grecque : l'impulsion de l'Occident.

Et le fait que ces régions de l'Épire ont succombé à la conquête ottomane dans la forme latine montre qu'ici comme dans l'Athènes des Acciaiuoli, comme dans l'Achaïe, dont les derniers titulaires appartenaient à l'Occident, jusqu'aux Piémontais, comme sur certains autres points des îles et des côtes et dans ces parties de l'Albanie et de la Morée que Venise avaient acquises avec tant de sacrifices à la fin du XIV-e siècle, les Turcs trouvaient comme principal élément de résistance les Latins.

Les vaincus de l'expansion musulmane au commencement du XV-e siècle, de la conquête de Constantinople n'ont pas été donc les Grecs, qui vivaient d'une existence purement nominale, ni ces Slaves des Balcans dont les États n'existaient que comme faibles fragments d'une domination incapable de se maintenir. Il s'agit bien de cette action latine, qui, commençant avec les châtelains de Charles d'Anjou en Albanie et les Hongrois des Angevins, ne s'est arrêtée qu'à la défense de Caffa, au dernier point de domination vénitienne dans la Morée, aux efforts suprêmes de Chypre, héritée des Lusignans français par la grande République italienne, et de la Crète, reliée à Venise.

Cette forme latine, bien vive, est celle qui avait été écartée par la conquête de Constantinople, plus tard par l'établissement des Turcs en Morée et dans les régions occidentales de la péninsule des Balcans.

* * *

Mais écarter ne signifie pas vaincre définitivement, et, si le procès était terminé avec Byzance, surtout par le fait que la

domination ottomane ne signifiait qu'une nouvelle Byzance, d'un autre caractère religieux pour la dynastie et l'armée, s'il l'était aussi à l'égard des Slaves, incapables de se refaire et de regagner les positions politiques perdues, il ne faisait que commencer à l'égard de l'Occident.

Cet Occident, attaqué par les Turcs, devait leur livrer bataille pendant des siècles et amener, au XVIII-e et au XIX-e siècles, pour l'Empire ottoman une situation analogue à celle que Byzance elle-même avait eue aux derniers moments de son existence. Ce qui devait arriver quand même à une victoire finale, c'était l'esprit occidental qui n'avait pas été détruit, en Orient même, par la victoire de Mohammed II.

III.

RELATIONS ENTRE L'ORIENT ET L'OCCIDENT

(CONFÉRENCES DONNÉES A LA SORBONNE, 1923.)

INTRODUCTION

Y a-t-il vraiment une distinction bien nette, une distinction absolue, facilement reconnaissable, entre l'Orient et l'Occident ? Et, quand je dis : „l'Orient“, j'entends surtout cet Orient qui comprend l'Est de l'Europe et certaines parties de l'Asie ayant participé à la civilisation européenne, car l'Extrême-Orient, qui a une vie tout à fait différente, bien qu'influencé quelquefois par les courants venus de l'Occident, n'a pas eu des rapports aussi étroits et aussi continus que ceux qui ont existé entre l'Occident et la contrée mi-européenne et mi-asiatique de l'Est de l'Europe. Est-il possible de distinguer entre ce qui constitue l'Occident et entre ce qu'on nomme habituellement l'Orient ?

Je sais que ces deux termes sont très commodes. Il y a des choses que l'on ne peut pas expliquer facilement et aussitôt on leur colle cette étiquette d'„Orient“ qui paraît toute intelligible. Mais, de fait, il y a un Orient et un Occident qui se séparent d'une façon très nette ; cette façon essayons de la fixer autant qu'il est possible.

L'Orient ne représente pas, bien entendu, un complexe de races. Il y a des éléments d'une même race qui appartiennent à l'Orient et il y en a qui appartiennent à l'Occident. Il y a parmi les Serbo-Croates des éléments catholiques, „latins“, vivant avec l'Occident, ayant depuis longtemps un contact non interrompu avec les régions de l'Europe centrale, et ils se distinguent nettement de la partie de cette même race qui vit dans la péninsule des Balkans et dont les rapports ont toujours été dirigés vers l'Orient. On prétend même. — mais je ne le crois pas —, que, parmi les Roumains, ceux de Transylvanie ou de Bucovine auraient subi des influences occidentales plus fortes, qui les distingueraient comme psychologie des Roumains de l'Ancien Royaume,

Il ne s'agit pas de races; il ne s'agit pas même de territoires, surtout de territoires nettement définis, tels qu'on les voit dans les atlas. Il y a des personnes qui prétendent que l'Orient commence à Budapest, il y en a qui depuis longtemps ont exprimé l'idée que Vienne aurait été un grand centre pour toutes les nations d'Orient et qu'une certaine civilisation germanique aurait été orientalisée à Vienne et il y a de la vérité dans cette assertion.

Le territoire non plus ne peut servir à distinguer l'Orient de l'Occident, ni les formations politiques, et celles-ci bien moins encore, puisque ces formations politiques ont varié et de nos jours elles ont changé complètement leur territoire.

Mais en dehors des races, en dehors des territoires, en dehors même des formations d'État, il y a quelque chose qui distingue ces deux régions et dont il faut chercher les premiers éléments dans le passé: c'est une certaine conception des droits des masses sur l'individu et de l'individu dans les masses en Occident et Orient.

L'Orient, c'est le groupe de pays, dont la carte, aussi bien la carte ethnographique que la carte territoriale, serait très difficile à tracer, sur lequel s'exerce, jusqu'en ce moment encore, la conception des anciennes monarchies asiatiques: autorité religieuse d'abord, autorité humaine toujours en relation avec la religion primitive; abdication de toute liberté de la société envers la tradition, envers ce qui n'est ni dans l'individu, ni dans la masse, ni dans les besoins de l'époque où l'on vit. On est habitué, de génération en génération, d'un siècle à l'autre, à se soumettre à quelque chose d'indéfini et de grandiose qui surplombe la vie individuelle et même la vie complète d'une nation, qui l'écrase parfois, à quelque chose qui est très respectable, absolument imposant, mais qui constitue sans doute une entrave pour le progrès. On consent à admettre les formules qui viennent d'ailleurs, on les prend toutes, avec un entier dictionnaire politique, social, économique, philosophique, littéraire, mais au fond l'ancienne conception reste.

En Occident, c'est autre chose; il y a la possibilité du mouvement spontané, de la production toujours nouvelle, telle qu'elle surgit de la vie des nations et, dans chaque nation, la liberté pour chacun d'employer ces moyens de la raison qui, pour l'Orient, en dehors de la Grèce, et encore d'une certaine Grèce, n'a qu'une

valeur tout à fait relative, le droit pour chacun, dis-je, d'employer ces moyens de la raison pour se façonner un monde à lui et pour essayer d'imposer à la société sa manière de voir.

Nous voyons donc que pour l'Orient l'essentiel c'est l'ordre, même à la condition d'une annulation complète des manifestations de l'intelligence libre. En Occident, il y a le chemin ouvert pour ces manifestations libres de l'intelligence, de cette raison souveraine qui est le vrai Dieu s'élevant en face des divinités asiatiques, même si pour la société ceci pourrait signifier un changement brusque, avec des incidents imprévus et parfois douloureux, même si l'on devrait admettre des époques entières de désordre pendant lesquelles les éléments nouveaux se classent et se tassent pour arriver à une nouvelle synthèse.

D'un côté, une synthèse éternelle, devant laquelle on se prosterne et qu'on adore; d'un autre côté, une synthèse passagère qui se refait sans cesse par les manifestations libres des sociétés et, dans les sociétés, des individus.

Je crois que ces distinctions, qui sont très visibles à notre époque, peuvent être visibles aussi dès le commencement des séries de développements qui concernent au moyen-âge l'Orient, d'un côté, et l'Occident, de l'autre.

CHAPITRE I.

DÉLIMITATION DES DEUX RÉGIONS

On parle au V-e siècle, — et on doit bien le faire ainsi, parce qu'on n'a pas d'autre moyen pour distinguer les faits et les classer, — d'un Empire d'Orient et d'un Empire d'Occident. C'est cependant fausser, pour des raisons d'exposition commode, ce qui forme le fonds même de ces faits. Il n'y a jamais eu deux Empires. L'Empire, dans son essence première et dans ses manifestations ultérieures, était unique: une „monarchie“¹. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à chercher dans ces petites chroniques qui forment l'histoire ecclésiastique de ce siècle, dans Idace, dans Prosper, dans Victor Tununensis, dans Marcellinus Comes. On dit bien l'Occident, „hesperium regnum“², lorsqu'il s'agit d'évènements se rapportant non seulement à l'Italie, mais à ses parties annexes, Gaules, Espagne, et les Occidentaux qui parlent de l'Orient emploient pour le qualifier des termes très nets; ce sont les „orientis partes“ en latin³ et, en grec, les ἐὼραι⁴. Mais l'Empire ne fut pas divisé, il ne pouvait pas l'être. Il forme une conception historique tellement unitaire que les circonstances ne durent porter aucune atteinte à son indivisibilité. Il a pu y avoir deux „principes“, il n'y eut qu'un seul „principatus“, et, même, parce qu'il n'y a qu'un seul „principatus“, comme il n'y a qu'un seul „ordre romain“, il faut que les princes qui gouvernent les deux parties de l'Empire vivent

¹ Marcién, est-il dit, „obtinit monarchiam“ (Idace).

² Sur la disparition de l'„hesperium regnum“ voy. surtout Marcellin, éd. Mommsen, p. 9.

³ In Oriente; Marcellin, p. 74.

⁴ Malchus. Cf. „eōae nationes“; Marcellin, p. 61. On dit aussi „Achives“, à la façon classique.

d'une manière unanime : „pro unanimitate imperii“¹, pour sa „concorde“². Ce n'est pas une concorde déterminée par les circonstances, mais une marche commune qui est imposée par l'essence même du pouvoir impérial.

On aurait craint, si on avait abandonné cette unité de l'Empire, de tomber dans le chaos des barbares. On ne pouvait pas créer quelque chose à côté de l'ancienne conception de l'Empire, ni la faire descendre de sa hauteur aux proportions réduites qu'avaient créées la décision de Théodose et les invasions des barbares. Il arrive parfois que l'empereur d'Occident s'occupe des affaires d'Orient, mais beaucoup plus fréquemment que l'empereur d'Orient intervienne en Occident, et pas comme usurpateur, mais comme dans son propre territoire à lui. Et, lorsqu'Odoacre, „roi des Goths“ pour ses contemporains (il serait difficile de définir d'une façon plus précise la nation germanique à laquelle il aurait appartenu), „roi“ de sa nation, mais en même temps vague roi pour le territoire italien et pour toutes les régions qui voulaient bien se soumettre à son autorité, lorsque ce conquérant d'une seule heure envoie en exil le pauvre petit empereur Romulus Augustus³, il expédie les insignes de l'Empire à Constantinople et demande que l'empereur qui réside dans cette Rome nouvelle reconnaisse qu'il n'y a plus qu'un seul pouvoir. Car ce pouvoir est personnifié par lui, l'empereur, et nul n'aurait jamais osé s'attribuer quelque chose touchant à la notion de l'Empire.

Théodoric a régné impérialement pendant de longues années, en se considérant comme vague roi de l'Italie et du monde occidental, mais il se sentait légitimé seulement en tant que représentant de l'empereur d'Orient qui l'avait *délégué* contre Odoacre, qui lui avait donné donc le droit d'attaquer celui-ci, qui fut seulement toléré, et de substituer son pouvoir légitime à la „domination“, au „regnum“ du vaincu, puisqu'un barbare ne peut avoir qu'une „dominatio“

¹ Après l'élection d'Avitus des ambassadeurs sont envoyés en Orient „pro unanimitate Imperii“ ; Idace.

² Concordes principatus romani utuntur imperii ; *ibid.*

³ Voy. Marcellin, p. 91. Cf. Cessi, *Augustulo ed Odoacre, l'opposizione imperiale romana sotto il governo di Maioriano*, dans les „Atti del R. Istituto veneto“, LXXV, 2 ; Gaudenzi, *Sui rapporti trà l'Italia e l'Impero d'Oriente trà gli anni 76 e 551 d. Cr.*, Bologne 1888.

ou qu'un „regnum“¹. On dit, par exemple, qu'à cette époque le „regnum“ des Francs a remplacé la „dominatio“ des Goths dans telle région². Mais les Goths eux-mêmes et les Francs doivent avoir eu, ainsi qu'en témoignent leurs monnaies, portant l'effigie des empereurs et frappées d'après le même type que les monnaies de Byzance, au moins au commencement, une reconnaissance de la part de Constantinople. Ils y tenaient beaucoup plus qu'à la possession d'une province, et les rois francs étaient enchantés lorsqu'ils recevaient de Constantinople, avec des cadeaux plus ou moins à bon marché, le titre de „patrices“, qui était encore meilleur marché que les présents, titre que l'on donnait à un roi franc comme on l'avait donné jadis à Ricimer, le barbare arien, disposant de l'empire d'Occident, pour avoir le droit d'exercer une autorité permanente et légale sur ses sujets.

Et, avec cette existence du „prince“, superposé à toute création des barbares, „prince“, unique ou double, de l'Empire qui reste unique, dont l'action s'étend très souvent d'Orient en Occident et pourrait s'étendre d'Occident en Orient, négligeant ainsi des frontières qui ne sont ni définitives, ni naturelles, ni logiques³, il y a, par les marchands en première ligne, des échanges si fréquents qu'on ne trouve pas de fait important en Orient qui ne soit connu dans les chroniques occidentales et, d'autre part, il n'y a pas de choses d'une certaine importance en Occident qui ne soient aussitôt connues et notées dans les chroniques grecques.

On pourrait citer toute une série de faits concernant l'Asie que l'on trouve dans ces chroniques, pourtant si maigres, du vieux monde romain: lorsqu'il y a un tremblement de terre qui détruit une ville d'Asie, lorsqu'il s'agit d'un mouvement révolutionnaire en Palestine, lorsque l'empereur ordonne la réfection de la ville de Cyzique, lorsque tel personnage impérial fait un acte de dévotion en allant à Jérusalem pour y prendre des reliques, tout cela se trouve noté parmi les quelques renseignements, si précis, mais si rares, concernant la vie de l'Occident⁴.

¹ Même de Théodoric le Wisigoth on peut dire qu'il devint roi par la volonté et l'*ordinatio* de son client impérial Avitus; Idace, p. 28.

² Idace, p. 35.

³ Marcien l'Oriental négocie pour l'Occident avec le Vandale Genséric.

⁴ Faits de Césarée, d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem, de Palestine (révolte de Plinta), dans Idace et dans Marcellin, pp. 32, 62, 73-74, 80.

Cependant, malgré cette apparence d'unité entre l'Orient et l'Occident, il y a des choses qui distinguent nettement ces deux régions. C'était bien naturel, puisque, d'un côté, il y avait l'héritage des nations asiatiques et, de l'autre, celui du monde romain, qui, il ne faut jamais l'oublier, est une synthèse, très intéressante, dans laquelle sont entrés des éléments très divers.

Si on considère la façon dont les empereurs d'Orient arrivent au pouvoir à cette époque et celle qui caractérise cette série de pauvres empereurs d'Occident qui se sont succédés à partir de l'usurpation de Maxime¹, en passant par Avitus et par Majorien, pour arriver à Livius Sévère et à ces trois porteurs de noms grecs : Anthémios, Olybrius et Glycérius, finissant par Jules Nepos, le prédécesseur de Romulus Augustulus, on voit toujours qu'en Orient il y a autre chose que l'acclamation des soldats ; il y a, dans les termes exprès, la recommandation, la consécration, le couronnement —, avant celui des mains de l'évêque de Constantinople —, par les survivants de la dynastie de Théodose, par les parents du dernier Auguste, aussi avec une manifestation quelconque de ce Sénat de contrefaçon que Constantin avait exporté à Constantinople². Mais, si on peut dire que Constantin avait admis à Constantinople tout ce que l'ancienne Rome avait acquis en fait de conceptions politiques orientales, il n'a guère été en état d'y porter quelque chose de l'esprit toujours vivant de cette Rome.

Ainsi Pulchérie, petite-fille de Théodose, Vérine, femme de Léon, Ariadne, sa fille, femme de Zénon, et jusqu'au petit Léon II, fils d'Ariadne, qui couronne son père pour disparaître bientôt dans les limbes, disposent presque exclusivement du trône. On dirait une „cheirotoneia“, la transmission mystérieuse du pouvoir épiscopal par l'imposition des mains.

A Rome, il y avait un „peuple“ représentant la tradition populaire, tandis qu'à Constantinople seulement une „population“ que l'Empire avait créée avec des éléments rassemblés de tous

¹ Qui cependant épouse la femme de Valentinien et donne la fille de cet empereur à son propre fils, créé César, Palladius Idace, p. 27.

² Voy. Marcellin, p. 91. Dans le cas de Marcien, en dehors de l'action de Pulchérie, fille de Théodose, qui l'épouse de forme, „a militibus et ab exercitu, instante etiam sorore Theodosii, Pulcheria regina“ ; Idace, pp. 25-26.

côtés, „population“ n'ayant aucune conscience unitaire, ne possédant pas ce qui constitue la force d'une nation : cette foi profonde que tout ce qui existe vient de ses efforts et de ses souffrances. Rome, c'est la capitale qui a créé un Empire. A Constantinople, c'est l'Empire qui s'est efforcé de créer une capitale. Il y a un „populus“ à Rome ; il n'y aura jamais qu'une plèbe à Constantinople. A Rome, il y a un Sénat de grandes familles locales ; à Constantinople, il n'y aura jamais que des instruments serviles de l'empereur.

Et, même en ce qui concerne l'armée, je crois que, si on examine bien les transformations de l'„exercitus“ romain, on se rend compte qu'à partir du IV-e siècle, donc de l'ère constantinienne, il y a un changement dans son caractère. On a d'abord une armée qui appartient aux barbares ; c'est l'armée de Stilichon, du Vandale ; c'est l'armée de Ricimer, du Goth ; c'est l'armée d'autres encore qui ont passé tour à tour, exerçant les fonctions impériales sans porter eux-mêmes le nom d'empereur, comme Oreste le Panonnien, qui tendit à faire de ses fils des empereurs, et y arriva. Mais à côté de cette armée du „rex“, du barbare apprivoisé, du barbare christianisé dont les fils portent très souvent des noms grecs et des noms romains (par exemple, à Constantinople, Aspar, au nom si asiatique, a deux fils, dont l'un s'appelle Ardabour et l'autre Patriciolus), à côté, dis-je, de cette armée du „rex“, il y a un autre „exercitus“, qui a de plus en plus un caractère local et populaire¹. Au VI-e siècle, et encore plus au VII-e, on distingue très clairement le sens de cette milice.

S'il y a un empereur créé dans les Gaules, qui jouent un rôle si important dans la vie de l'Occident, car il y a là-bas encore les grandes fortunes, les grandes familles, les grandes ambitions, ce qui explique toute la série de prétendants portant des noms latins, comme, sinon Eugène, Constantin, Jovin, Sébastien, à côté de celui d'un Arbogast², cet empereur est voulu, comme Avitus, „le simple“, „l'innocent“, en même temps par les „Romani“, par les familles sénatoriales, et par les barbares aussi, sur-

¹ *Italicis milites* ; Marcellin, p. 64.

² (cf. Cessi, *La difesa della diocesi gallica nel secolo V*, dans l'„Archivio veneto“, XXIX, I, année 1916 : *Egidio e l'opposizione imperiale romana nella Gallia*, *ibid.*, LXXVI, 2, année 1917 ; Tamassia, *Egidio e Siagrius*, dans la „Rivista storica italiana“, III, II.

tout par les Goths, parce que l'influence des Francs sur l'élévation des empereurs n'existe pas au V-e siècle¹. Les Goths, eux, ont le privilège de participer à la proclamation de l'empereur; mais, s'il y a le barbare qui accepte le nouvel empereur, qui lui promet un appui pour le lui retirer souvent, il y a en même temps ce „consensus“, ce consentement de la population indigène. Cette population indigène continue la vie des anciennes cités gauloises dans la „civitas“, avec son évêque qui domine tout. En Orient, on chercherait vainement quelque chose qui corresponde à la „civitas“, avec ses longs souvenirs, avec tout l'état d'esprit qui se dégage de son développement séculaire²; malgré ses longs et grands souvenirs helléniques, la „polis“ est bien autre chose.

Mais, si l'empereur est proclamé à Rome, il l'est toujours en même temps par le „populus“, par le „senatus“ et par „l'exercitus“, et on voit Majorien reconnaître dans une lettre au Sénat ce caractère³. S'il arrive que ces conditions ne soient pas remplies, la chronique s'empresse de le noter, et elle dit qu'un tel, Glycérius, par exemple, a été fait empereur plutôt par une „présomption“ que par une „élection“⁴.

Il n'y a pas seulement cette manière de manifester la spontanéité créatrice de l'Occident opposée à cette tradition mystérieuse de l'Orient qui permet par d'autres voies la perpétuation du pouvoir impérial. Il y a autre chose aussi. Au V-e siècle on a en Orient même un Occident, du même caractère populaire et spontané, créant des réalités nouvelles. Il commence par cet Illyricum qui sépare une partie de la péninsule des Balkans mise pourtant dans le lot des „partes Orientis“.

¹ „Fvocatus et susceptus a Romanis.“ C'est, dit Victor, un „vir totius simplicitatis“, p. 186. Cf. Idace, p. 27, élu par l'„exercitus gallicanus“ et le „honorati“ de Toulouse et d'Arles; „factus a Gallis et a Gothis“, „Gothorum promissum auxiliium“.

² Des chefs de cité jouant le rôle décisif se rencontrent un peu partout. Tels celui qui donne Narbonne aux Goths ou ce Lusidius qui fit la même chose à Lisbonne en faveur des Suèves: „Civis suus, qui illic praeerat“; Idace, p. 35.

³ „Vestrae dictionis arbitrio et fortissimi exercitus ordinatione.“ Livius Sévère est élu par l'„exercitus“. Cf. Cantarelli, *Majoriano*, Rome 1883.

⁴ „Plus praesumptione quam electione caesar factus est.“ Olybrius arrive au pouvoir „factione Ricimiri patricii“.

On voit sans cesse, dans la région du Danube aussi bien que dans celle de l'Adriatique, dans cet Illyricum, une vie qui n'est pas la vie de l'Orient. On trouve d'abord la profonde influence d'Aétius, de ce général „scythe“, c'est-à-dire de la Scythie Mineure, qui a combattu dans les campagnes de la Gaule contre l'invasion d'Attila, de ce „grand sauveur de la chose publique en Occident“¹. Il a gardé des relations au Nord de la péninsule et dans ces régions voisines où il est impossible de ne pas relever une assertion nationale et patriotique d'un grand élan dans ces pauvres chroniques occidentales du cinquième siècle lorsqu'elles proclament que „la Pannonie qui, pendant cinquante ans, a été territoire des Huns, est revenue à l'Empire“². Avant son apparition dans les Gaules et son séjour prolongé dans ces régions, Aétius a commencé par une campagne contre les „Nori“³, les barbares qui occupaient le Noricum. Il y a ensuite toute une période de l'histoire de l'Occident déterminée par cette personnalité d'Aétius qui n'est guère orientale, ni en ce qui concerne son point de départ, ni pour son rayon d'influence.

Plus tard, après la mort de Valentinien, en 455, dans la même région de l'Illyricum surgit une personnalité extrêmement intéressante, celle de Marcellin. Celui qui accompagne Anthémius, envoyé par Léon⁴, qui apparaît en Sicile pour combattre les Vandales et qui finit, comme „patrice de l'Occident“, par être tué à Carthage⁵, représente pendant longtemps cet ordre de choses qui se relie à l'Occident, et pas à l'Orient asiatique.

Et il faut tenir compte de ce fait qu'au V-e siècle toute cette région est purement latine, qu'elle contient aussi des éléments qui se sont réfugiés du Noricum ou de la Pannonie. Il y a eu un moment où, par-dessus ces empereurs grecs expédiés de Constantinople et que Rome accepte avec un sentiment, très facile à constater, de déplaisir, presque d'indignation, le prestige de Marcellin imposa le fils de sa propre soeur comme empereur d'Occident, ce Nepos contre lequel s'élèvera l'usurpation d'Odoacre.

¹ *Magna occidentalis reipublicae salus*; Marcellin, p. 86.

² Marcellin, p. 76, année 427

³ „Noros rebellantes.“ Chroniques du V-e siècle, éd. Mommsen, *ibid.*, p. 22.

⁴ *De Constantinopoli a Leone Augusto Anthemius, frater Procopii, cum Marcellino aliisque comitibus, viris electis, et cum ingenti multitudine exercitus copiosi ad Italiam.. ascendit; Idace, p. 34.*

⁵ Marcellin, p. 90.

Marcellin apparaît, de fait, comme le continuateur d'Aétius. Celui qui vient défendre la Sicile contre les barbares est un homme parti des régions danubiennes comme l'autre. Si on cherche dans la vie populaire actuelle de la péninsule des Balkans quelque chose de ce passé des „Romaniae“ abandonnées à elles-mêmes, vivant d'une façon autonome, capables de se conserver et de créer, on y voit des régions totalement différentes: d'un côté, celle soumise à la tradition, où le village n'a aucune indépendance, région habituée à la centralisation, à l'autorité qui se dégage du centre, de l'autre un territoire de vie propre, dans le sens d'Aétius et de Marcellinus, qui est représenté par les Albanais, par les populations latines de la péninsule des Balkans, par les Roumains du Danube et des Carpathes.

Ce qu'il y avait, avant les formes occidentales du XIX-e siècle, chez ces nations c'était avant tout le village. Le village était une unité politique et s'administrait lui-même. C'était lui qui fixait la quote-part de chacun de ses habitants. Il était en même temps unité militaire. Il lui suffisait d'être averti par les feux qui étaient allumés sur les hauteurs pour donner un contingent militaire sous un chef nommé par les villageois eux-mêmes. Le village a son administration à lui. Il y a des hommes chargés de cette administration, élus par les habitants, apparentés entre eux et qui s'appellent en roumain les „oameni buni și bătrâni“, ce qui veut dire „les hommes bons et anciens“. Il y a une vingtaine d'années on avait encore le jugement du peuple dans les villages des montagnes occidentales de la Transylvanie; on se réunissait d'après d'anciennes coutumes millénaires correspondant de tous points aux coutumes des Albanais, puisqu'il y avait le même héritage thraco-illyrien d'un côté, et, par dessus le fond thraco-illyrien, la même influence latine.

De même que la „civitas“ gauloise se régissait sous la forme romaine par elle-même, de même dans l'Italie la vie locale conservait ses droits. Aussitôt que l'empereur est parti de Rome, Rome est redevenue ce qu'elle était avant la fondation de l'Empire: un centre de vie populaire, presque rurale. Du reste, le caractère rural de la population de Rome a persisté jusqu'à ce moment: c'est la seule capitale du monde dont les habitants, en partie, ne sont pas des bourgeois, mais des campagnards absolument semblables à ceux qui habitent la campagne environnante.

CHAPITRE II.

ANTAGONISME RELIGIEUX ENTRE L'ORIENT IMPÉRIAL ET L'OCCIDENT DE THÉODORIC

Il n'est plus coutume, depuis quelque temps, de considérer les querelles religieuses de l'Orient, les différences en ce qui concerne la profession de la foi chrétienne comme des manifestations tout à fait futiles de l'esprit oriental batailleur. On peut ne pas discuter les arguments qu'échangent les partisans d'une thèse et les partisans de la thèse opposée. On peut faire abstraction des motifs théologiques invoqués d'un côté et de l'autre, passer par-dessus l'abondante rhétorique et le fouillis de philosophie qui était employé par les Nestoriens et les partisans du concile de Chalcédoine, pour défendre leurs opinions. On ne peut pas nier, en recourant aux originaux eux-mêmes, aux lettres, aux traités, que ces choses-là étaient une réalité, bien qu'elle n'allât pas jusqu'au martyre, car les querelles religieuses de Constantinople et de l'Orient n'ont donné pendant longtemps aucun martyr : il arrivait même très souvent qu'on abandonnait une opinion pour en prendre une autre, selon des intérêts qui étaient uniquement personnels.

Ces opinions représentent cependant la grande réalité de l'Orient à cette époque, et cela non pas en tant qu'opinions théologiques, mais parce que ces opinions théologiques recouvrent des réalités capables de combattre et de vaincre, nomment des agissements qui sont la vie essentielle de la société.

A toute époque de l'histoire de l'humanité, les rivalités qui séparent les hommes peuvent se fixer dans un domaine ou dans l'autre, mais ce qui est intéressant, ce n'est pas le titre qu'on adopte, l'enseigne à laquelle on se rallie, mais les phénomènes profonds qui se rallient à ce titre.

Il faut montrer que, par dessus ces querelles dogmatiques qu'on connaît dans leurs derniers détails ¹, il y a autre chose qui mérite d'attirer toute l'attention, et qui continue, dans une autre forme, la manifestation des différences profondes qui séparent dès cette époque, et dans le sens que j'ai déjà indiqué, l'Orient de l'Occident.

A un certain moment, l'empereur Zénon a cru pouvoir dominer la vie religieuse de son époque, cette vie religieuse qui formait sans doute la partie la plus importante de la vie contemporaine. La victoire de l'empereur, sa tentative d'imposer l'*hénotikon*, cette forme de réunion des deux tendances, forme intermédiaire qui lui paraissait la plus propice pour faire disparaître les antagonismes existants, représente le triomphe de l'esprit de l'Orient sur celui de l'Occident, de l'autorité sur la discussion, du monarque sur les sujets, quels qu'ils soient, évêques, patriarches, „papes“, chefs d'Église ou simples tributaires. Byzance vivait entre le diphysitisme orthodoxe et ces croyances asiatiques, syriennes, égyptiennes, qui reposaient sur le monophysitisme. On a cru à Constantinople, et Zénon s'est fait le défenseur de cette thèse, que le pouvoir de l'empereur, président des conciles et tuteur du christianisme qu'il avait adopté et répandu, était assez fort pour faire disparaître à jamais les divergences religieuses qui séparaient les différentes provinces de son empire.

C'était une erreur, car les différences religieuses provoquées et soutenues par l'Orient n'étaient pas seulement de la théologie; c'était le dernier refuge, absolument nécessaire, non seulement d'un sens national irréductible, mais aussi d'un mouvement d'idées qui, pendant des siècles, avait agité l'antiquité, avant la forme chrétienne, et qui devait trouver une expression plus ou moins reliée au dogme nouveau.

Cette politique orientale dans le domaine religieux suscita, dès le commencement, une forte opposition.

¹ Duchesne, *L'empereur Anastase et sa politique religieuse; La réaction chalcédonienne sous l'empereur Justin*, dans les „Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École de Rome“, années 1912 et 1913; Cessi, *Dallo scisma laurenziano alla pacificazione religiosa col' Oriente*, Rome 1920,

Cette opposition devait venir, non seulement de l'Italie et des deux provinces occidentales voisines, des Gaules et de l'Espagne, mais même de ce monde latin des Balkans occidentaux et du Danube qui dès lors avait bien montré qu'il n'appartenait pas à l'Orient, ni sous le rapport de la langue, ni sous le rapport de l'orientation, ni sous celui des croyances religieuses. Après que le Pape, victorieux au concile de Chalcédoine, eût protesté contre le recul vers les „monophysites“, ce monde sera disposé à soutenir Rome, non pas parce que Rome tient à l'orthodoxie, mais parce qu'elle défend la tradition populaire.

Si Rome avait entamé des discussions dogmatiques avec l'Orient, elle aurait été facilement vaincue. Le monde des théologiens, en effet, était à Constantinople. On y était toujours prêt à discuter sur le monophysitisme et le diphysitisme et sur tout ce qui peut se trouver au milieu. C'était l'occupation habituelle des Grecs et des Orientaux, ou plutôt c'était celle de l'esprit oriental, qui était arrivé à dominer entièrement la pensée grecque.

Les régions balcaniques et danubiennes aussi bien que la Gaule et l'Espagne se ralliaient à Rome pour un autre motif: cette Rome, dénuée de théologie, en pénurie d'arguments philosophiques, représentait une opposition, la seule possible, aux formules décrétées, imposées, ordonnées par les dignitaires de l'Empire et mises en exécution, par les soldats.

Dès les premiers moments, les Papes ont une base qu'ils n'ont jamais abandonnée, cette base que le concile de Chalcédoine a reconnue. Depuis la mort de Zénon jusqu'à l'avènement de Justinien, on maintient absolument ce point de vue. On refuse catégoriquement toute discussion du dogme; on ne peut accepter de la part de l'Orient rien autre chose que la déclaration qu'on revient au concile de Chalcédoine, c'est-à-dire à sa directive, qui est le „tome“ du Pape Léon, sans prétendre y ajouter rien de plus.

Les tendances orientales chercheront à soulever des distinctions. La résolution inébranlable de Rome se maintiendra.

Et cette décision ne se maintient pas sans doute à cause du caractère de la papauté elle-même, de la personnalité des chefs de l'Église romaine. Cette Église était alors beaucoup plus orientale, beaucoup plus grecque qu'on ne se l'imagine, de la fin du V-e siècle au commencement du VI-e. Il n'y avait pas que des Occidentaux, des Romains, pour occuper le siège de St. Pierre,

Au contraire, des Papes comme Hormisdas, comme Zosirte, comme son prédécesseur Symmaque, n'appartiennent pas seulement de nom au monde oriental, devant lequel ils se dresseront pour défendre l'orthodoxie. Et à côté d'eux se trouve tout un monde oriental, faisant partie de l'organisation de l'Église, qui soutient le pontife dans sa défensive. On se défend souvent contre les Orientaux avec les Orientaux qui se trouvent à Rome même. Le *Liber pontificalis*, la biographie des Papes contemporains, est, sous ce rapport, absolument explicite. On ne voit pas seulement des personnalités portant des noms orientaux, mais la langue même de l'Église, à cette époque, est toute empreinte de l'influence linguistique de l'Orient. Elle a des termes intraduisibles que l'Église d'Occident a empruntés à l'Orient grec et qu'elle ne cherche pas à remplacer.

Ajoutons que dans l'art même qui commence à poindre on trouve pour la plupart des éléments appartenant à l'Orient, des manifestations naïves, sans doute d'origine orientale, asiatique, et, parfois, de forme évidemment égyptienne.

Ce qui impose à l'Église romaine son attitude, c'est ce fait qu'elle représente un monde déjà fixé : elle représente l'„occidentalisme“ ayant déjà un caractère suffisamment complet pour ne pas accepter les traditions de l'Orient.

Mais, dans cette résistance de l'Église romaine, qui n'entend pas se séparer de l'orthodoxie et qui ne veut pas discuter avec Constantinople, il y avait quelque chose qui manquait, en Italie même. Le Pape n'était pas seul à Rome ; à côté de lui, il y avait le roi goth. Jusqu'à un certain moment, il n'a pas fait acte de propagateur et de persécuteur à l'égard de la papauté soumise à sa domination. Pour ses propres Goths il était le „rex“ et en même temps celui qui avait le droit d'imposer une direction religieuse, de défendre l'arianisme. Pour les Romains, il n'était pas le „prince“, il n'était pas l'empereur, mais seulement, nous l'avons dit, le délégué du Siègne de Constantinople. Il n'a cependant jamais pensé à remplacer sa qualité de roi par une autre, et jamais le Sénat romain, très dévoué cependant à Théodoric, n'a eu l'idée qu'on pourrait lui proposer un changement de situation, lui accorder un titre d'authenticité dominatrice qui n'était pas dans l'origine et dans le caractère de son pouvoir.

Théodoric peut donc négocier avec Constantinople sans croire qu'il s'adresse comme souverain arien à un souverain orthodoxe, dont il persécute, du reste, les adhérents sous le rapport religieux. D'ailleurs, il était intervenu plusieurs fois en envoyant à Constantinople des délégués „romains“.

On voit très bien le caractère, encore mal défini, qui était attribué à Rome au chef barbare, devenu vaguement roi de l'Italie. C'est sans doute, pour le Sénat, le „gloriosissimus rex“, un „roi très glorieux“ ; c'est sans doute un „excelsus rex“, „Son Altesse le roi“ ; il se revêt de la pourpre, formellement concédée par l'empereur, qui lui aurait même rendu les insignes du pouvoir suprême ; le Sénat travaille d'après son impulsion et sous ses ordres ; il échange les listes consulaires avec la „Nouvelle Rome“ ; mais, en même temps, on ajoute qu'il n'a qu'une „puissance de gouvernement“, une „potestas regendi“¹, qu'une „sollicitudo“ de gouvernement lui a été confiée, — „sollicitudo commissa est“ ; il a une „praesumptio regni“, donnée par le „pactum“ conclu avec Anastase². Il peut être, pour ses sujets, un „dominus noster invictissimus rex“, „notre seigneur le roi très invincible“, mais le terme „dominus“, quand il est appliqué au roi Théodoric, a un autre sens que ce même qualificatif lorsqu'il s'applique à la personne de l'empereur³. Habituellement, le „dominus“, c'est l'empereur. Dans le cas de Théodoric, on fait une exception, et on le sait ; passer à côté du pacte conclu avec Anastase c'est flatter le Goth, mais sans pouvoir lui créer un droit. Le roi est obligé, en même temps, de respecter les lois des princes romains, les „leges romanorum principum“. Il doit bien tolérer que tous les documents portent le nom de „l'empereur d'Orient“, de *l'empereur*. Sur les monnaies de Théodoric et de ses successeurs, on voit toujours l'effigie impériale.

Car le vrai empereur, le „*p̄isissimus* imperator“, l'empereur non seulement selon le pouvoir, mais selon la religion, l'empereur consacré par l'orthodoxie, c'est l'autre.

Et, alors, dans cette situation ambiguë, avec un empereur de

¹ „Excelsus rex cui regendi nos potestas et sollicitudo commissa est.“ Il a cette „regalis potestas“ ; le Pape une „auctoritas“.

² Gaudenzi, ouvr. cité, p. 25.

³ Voy. ouvr. cité, p. 23, note, dans une inscription : „salvis domino nostro Augusto et gloriosissimus rex Theodericus“.

Constantinople qui est „piissimus“, „très pieux“, mais qui soutient l'hérésie, qu'on ne veut pas accepter par scrupule et par respect pour les décisions du synode de Chalcédoine et pour le principe considéré comme inébranlable, et avec l'autre, qui ne fait aucune violence pour lui faire abandonner ces décisions chalcédoiniennes, l'Église romaine a une attitude qui aurait pu très difficilement se fixer et se maintenir.

D'un autre côté, M. Cessi a observé avec raison que les Gaules et l'Espagne ne soutiennent pas toujours le Siègé romain. On l'aperçoit par la correspondance du Pape avec les évêques de ces deux provinces, et les motifs en sont très explicables.

A cette époque, à la fin du V-e siècle, ces deux Églises provinciales tentaient d'affirmer leur autonomie. Elles se souciaient un peu moins des opinions du Pape. On y aurait pris même la résolution, pleine de responsabilité au point de vue théologique, de passer par-dessus le dogme admis, d'accueillir les propositions venues de l'Orient, de glisser un peu du côté de l'hérésie, pourvu que l'autonomie de ces deux provinces pût commencer à s'affirmer.

Une situation ambiguë devait se maintenir dans les Gaules jusqu'à la conquête de Justinien, et c'était, dans le conflit, un élément de la plus haute importance, parce que traiter chez lui avec le Franc c'était tout autre chose que traiter à Rome avec le Goth. Il ne faut pas oublier que le Franc était lui-même un orthodoxe, faisant partie de la communauté des fidèles qui affirmaient les principes de Chalcédoine.

Ensuite, dans les provinces ibériques se trouvait cette royauté wisigothe, du même caractère hérétique et arien que la royauté de Théodoric elle-même. L'appui manquait au Pape du côté de la royauté barbare qui se trouvait dans cette péninsule. Il a donc fallu trouver ailleurs un appui contre l'„hénotikon“ et tout ce qui se cachait et s'abritait derrière cette formule.

On l'a trouvé, cet appui, — nous l'avons dit —, dans cette péninsule des Balkans, dans une certaine partie de cette péninsule qui n'était pas dominée par Constantinople et qui représentait, au contraire, une opposition permanente à l'influence, quelle qu'elle fût, qui partait de Constantinople.

Ce serait une profonde erreur de croire que, dans cette péninsule, l'influence grecque, sous tous les rapports, sous le

rapport de la langue et des orientations religieuses, était très répandue et très prononcée.

Au moins sur le littoral de l'Adriatique et sur les deux rives du Danube, le latinisme continuait à vivre. Les noms romains se rencontrent à chaque pas dans les sources du V-e siècle et du commencement du VI-e¹, ce qui prouve que l'ancienne population romanisée de ces régions n'avait guère changé de caractère et qu'elle continuait sa vie d'après d'anciennes traditions que rien n'était venu modifier.

Ces tendances latines se sont accusées après la mort de Zénon aussi par la personnalité du nouvel empereur Anastase, ainsi que, en quelque sorte, par la direction que celui-ci a donnée, dans les premières années de son règne, à l'orientation religieuse de Byzance.

D'abord, Anastase n'est pas un Grec. Il a été, pendant quelque temps, fonctionnaire de l'Empire à Antioche et à Alexandrie ; il parle sans doute le grec ; il s'est fait à ce milieu grec ; comme empereur, il ne se distingue pas visiblement de son prédécesseur Zénon. Mais il a vu le jour sur le rivage de la Mer Adriatique. Sa mère était considérée comme manichéenne, donc initiée à certaines formes religieuses hérétiques qu'on retrouve, bien loin dans le moyen-âge, précisément dans ces régions de l'Adriatique, le patarénisme bogomile, qui s'est maintenu en Bosnie jusqu'au XV-e siècle. Et il croyait pouvoir affirmer qu'il descendait de Pompée ; son neveu s'appelait Pompée lui-même, de sorte qu'il n'y a pas là seulement une prétention, mais comme une tradition dans la famille.

Arrivé au pouvoir, l'empereur, beaucoup plus latin qu'on ne le croirait, donne à l'Église d'Orient un chef dans Macedonius. Ce nom même de Macedonius, qui aura la direction de la politique religieuse pendant longtemps, dit aussi que c'est la forme latine de l'Orient qui s'affirme et qui bientôt prendra un autre caractère plus expressif, un caractère politique et militaire, qui mènera à la conquête de Justinien dans le monde occidental.

L'attitude de l'empereur, une fois fixée, sera maintenue. Mais voici qu'à Constantinople, à partir de 506, on observe un chan-

¹ Tels l'évêque Vetrano, l'officier Amanteus, son collègue Sévérien, Palmatus.

gement. Ce changement a été attribué par Mgr. Duchesne, et avec raison, à une personnalité orientale d'un caractère très remuant, qui, dès le début, a eu la puissance d'opinion et de croyance nécessaire pour s'imposer au patriarche: c'est Sévère. Il est né en Asie. Il a fait ses études à Alexandrie. Il a été baptisé, suivant une ancienne coutume orientale, à un âge avancé. S'étant formé dans ce milieu, il est l'adversaire déclaré de la tendance que représente Macedonius. Son influence s'exercera sur la Cour, et surtout sur une partie très combattive de la population de Constantinople qui est formée par les moines: moines de Jérusalem, moines de Syrie et d'Asie Mineure, et, surtout, moines de Constantinople, qui ont pour centre le monastère des Acémètes. Cette institution des moines reste étroitement reliée à la formule admise. Mais Sévère s'en soucie très peu. Ce n'est pas dans un monastère qu'il devait avoir trouvé lui-même sa direction religieuse. De sorte qu'ayant gagné la Cour et pouvant disposer, à compter d'un certain moment, d'une partie de cette plèbe de Constantinople, toujours disposée aux troubles, capable d'interrompre même le service divin par le cri de: *Crucifixus pro nobis!*, „Jésus a été crucifié pour nous“, il arrive d'abord à détruire le crédit de Macedonius et à amener, en 511, à la suite d'une série de scandales, la déposition du patriarche.

Ce n'est pas, bien entendu, Sévère qui le remplacera. Il obtiendra un autre siège patriarcal, celui d'Antioche, mais, d'Antioche, il exercera une influence continue, bien que non encore décisive, sur le monde constantinopolitain.

Aussitôt que Sévère est patriarche d'Antioche, des synodes commencent à se rassembler en Asie Mineure; l'un se réunit à Sidon, un autre, à Tyr. Le patriarche de Jérusalem, Élie, qui était orthodoxe, est contraint de quitter son siège. Son successeur, Jean, cependant, appartient à la même direction.

On peut dire que, vers la fin du règne d'Anastase, par le décret monophysite de 512, la direction orientale s'est imposée définitivement dans la conduite de l'Église de Constantinople.

Mais les adversaires des tendances orientales, les représentants du latinisme, ceux qui s'appuyaient sur les populations riveraines de l'Adriatique et du Danube, ceux-là n'avaient pas perdu toute confiance dans la victoire religieuse.

Il y avait encore des antagonismes de races, des formes

d'esprit différentes, qui cherchaient, dans un débat de cette nature, la possibilité de s'affirmer et de vaincre.

Voici d'abord, comme adversaire des Orientaux, Aréobinde, un des chefs militaires de l'Empire d'Orient, qui est proclamé empereur par les moines. Ces moines avaient résolu de n'abandonner à aucun prix l'orthodoxie, de combattre l'hérésie par tous les moyens et d'aller même, pour l'écarter, jusqu'à la révolte. Voici qu'il vont jusqu'à imposer un empereur de leur choix. Mais Aréobinde ne régna pas. Le vieil Anastase tenta de pacifier la populace de Constantinople et y réussit en pénétrant dans l'hippodrome, alors que la multitude des rebelles s'était rassemblée dans le forum de Constantin. Ce fut sa dernière victoire. L'entreprise qui avait consisté à couronner un empereur strictement orthodoxe avait donc avorté.

Mais on trouvera aussitôt le vrai chef du mouvement : Vitalien.

Un fragment de Jean d'Antioche, heureusement préservé ¹, nous fait connaître l'importance de la personnalité de ce guerrier. Bien entendu, Jean, un Oriental très fidèle à l'Orient, se déclare adversaire de Vitalien ; c'est pour lui un „pauvre homme“, un *ἀνθρωπίσκος*. Ce „pauvre homme“, cependant, se trouve avoir, dès le début, une énorme influence. Fils d'un Latin de Patriciolus, — le nom est caractéristique, — natif de Zaldava ou de Zaldapa, sur le Danube, il a vécu dans le même monde qu'Aétius et que Marcellin. On a en lui un représentant de haute envergure de cet esprit latin de la péninsule qui soutient l'orthodoxie, qui s'y accroche, non par conviction religieuse, mais parce que l'antagonisme de race trouve là une occasion de se manifester.

Parti de sa Zaldapa, il a déjà une influence sur toute cette Mésie Inférieure qui, à cette époque, offre un caractère qu'il faut bien connaître. Un monde nouveau se lève dans ces régions, et ce monde nouveau, à demi barbare et à demi romain, se manifeste, non pas sous la forme grecque, mais sous la forme latine.

Le mélange entre Germains et Romains était très avancé à cette époque, puisqu'un Bleda, qui porte le même nom que le frère d'Attila, est évêque chrétien, puisque Fravita, portant un nom barbare très caractéristique, peut être chef de l'Église d'O-

¹ V. 32.

rient. A côté des descendants de colons romains, à côté de ces Goths romanisés, il y avait des Huns qui fraternisaient avec les Germains, leurs sujets. Toute cette population chrétienne, „latine“, trouve en Vitalien un chef énergique, natif de ces contrées: le mouvement de réaction contre l'Orient se prononce, s'appuyant sur le dogme romain.

L'Occident vaincra donc l'Orient en partant des provinces soumises à l'Empire d'Orient lui-même.

Vitalien dispose d'une armée imposante, qu'il conduira deux fois sous les murs de Constantinople. L'action qu'il a menée forme sans doute un des chapitres principaux de l'histoire de l'empire d'Orient au VI-e siècle. Il eût occupé pendant de longues années la scène s'il n'avait pas été assassiné, — on verra bientôt dans quelles conditions, — par quelqu'un qui représentait les mêmes tendances et qui ne pouvait sans doute pas supporter davantage un rival aussi agissant. Sans cela, très certainement l'influence de Vitalien aurait encore grandi.

L'armée de Vitalien est nombreuse; elle est pourvue de chars de guerre. Au moment où l'assaut commence, on entend les clameurs formidables des combattants. C'est d'ailleurs une coutume qui s'est perpétuée parmi tous ceux qui, plus tard, se sont établis dans la péninsule des Balkans. Il a une flotte d'une importance toute particulière, une flotte sur le Danube, et cela signifie que ce fleuve était resté romain. Cette flotte danubienne dont dispose le maître de la Mésie Inférieure compte deux cents embarcations. Bien entendu, ce ne sont pas des galères, mais de ces „monoxyles“ que les Goths de Crimée ont pendant longtemps employés contre Byzance et que, plus tard, les Cosaques du Dniéper conduiront contre la Constantinople ottomane.

Il a, pour former ses troupes et armer ses vaisseaux, un contingent qui est visiblement balcanique, et non barbare, qui appartient au monde latin devenu tout à fait rural. Ce sont des „agricolae“, des ἀγρίοι ἄνδρες, des ruraux. Avec ces ruraux unis à ses Goths, il arrive à vaincre tous ceux que l'Empire dirige contre lui.

Ces personnages portent aussi des noms latins. Vitalien remporte des victoires sur Constantin de Lydie, sur Célius, sur Maxence, fils d'un duc et lui-même préfet de Mésie, sur Carinus, sur Eusignius. Pour le vaincre, à Sozopolis, près de Varna

actuelle, en 515, l'empereur dut envoyer les Huns d'Alathar, qui criaient contre les Huns sabires, partisans de Vitalien. Le chef des rebelles tomba entre les mains de ses adversaires par suite de la ruse d'un de ses soldats qui hélaient l'ennemi comme le faisaient ceux de l'empereur.

L'opposition du Siège pontifical de Rome a produit donc son effet sur le rivage opposé de la Mer Adriatique. Presque tous les évêques, sauf celui de Thessalonique, auquel Hormisdas opposera l'évêque de Nicopolis, se déclarent pour l'orthodoxie et se soumettent à l'autorité du Pape romain. En même temps, l'armée reste fidèle au dogme orthodoxe, et ses chefs militaires demeurent les défenseurs de cette même cause. De sorte que Vitalien, avec les siens, ces évêques avec leurs ouailles, tout ce monde constitue une masse formidable pour combattre l'orientalisme en Orient et préparer l'avènement d'un empereur nettement latin. Cet empereur latin sera Justin.

Justin est un ancien officier, qui dispose d'une grande influence dans le Sénat. C'est un fils de paysan, né dans un centre latin, à Bederiana. Il savait plus ou moins le grec, l'ayant appris comme soldat de l'Empire. Il prétend tenir son autorité d'une forme qui n'est pas celle de l'Orient. Il n'arrive pas au trône à la suite d'un mariage avec quelque impératrice veuve. Bien qu'ayant beaucoup de partisans à la Cour d'Anastase, bien que soutenu par l'armée, il tient à affirmer que, s'il est empereur, il l'est par l'action des chefs légitimes du monde constantinopolitain, par l'action aussi du Sénat et de la souveraineté armée, du „firmissimus exercitus“¹.

Jamais encore avant lui aucun empereur d'Orient n'avait été choisi comme le fut Justin, qui avait tenu à être investi du pouvoir par ceux qui le donnaient habituellement à l'empereur d'Occident.

Même si Justin n'avait pas été disposé à suivre en Orient une politique latine, il y aurait été contraint. Lors de son avènement au pouvoir, il avait pour concurrent un certain Théocrite, représentant le monde oriental, candidat sûr d'être élu et qui a dû son échec à certaines pratiques. Au moment où il arrive au pouvoir,

¹ Amplissimi proceres sacri nostri palatii, sanctissimus senatus, firmissimus exercitus.

il trouve à Constantinople Vitalien. Dès que celui-ci est prévenu qu'un empereur orthodoxe est nommé, il emploie les grands moyens et veut faire occuper la capitale. Il rassemble, contre les fauteurs de l'hérésie, ses partisans et fait acclamer l'orthodoxie sans demander la permission du nouvel empereur, homme très simple et n'ayant guère d'opinion sur ce sujet, du moins pas d'autre opinion que celle qu'il tenait instinctivement de son origine. Il fallait faire proclamer la vraie foi à Sainte-Sophie. Justin y acquiesça.

Pour en être bien sûr, on demanda la réunion immédiate d'un synode, afin que ce synode confirme la stricte orthodoxie du concile de Chalcédoine et déclare qu'elle sera exclusivement la religion de tout l'Empire romain. Dans le préambule de la décision concernant la réintroduction de l'orthodoxie, il est dit que ce changement a été acclamé par tout le peuple, enthousiaste, et par tout l'ordre monacal: „omnis populus et monachus ordo“¹.

Aétius, celui qui avait commencé le schisme, est condamné. On invite le Pape à venir à Constantinople pour affirmer son triomphe. Et un autre Pape y viendra de fait, bientôt, au nom de l'Occident, vers lequel se dirigent ses sympathies. Car Justin n'a pas été seulement couronné par un patriarche de l'Orient qui n'était plus schismatique, mais il voulut l'être une seconde fois, en recevant la couronne des mains mêmes du chef de l'orthodoxie, c'est-à-dire du Pape.

Tout d'abord, celui-ci refusa le voyage de Constantinople, qui pouvait être dangereux pour lui. Il y envoie ses ambassadeurs. Lorsque ceux-ci arrivent, Vitalien se rend au devant d'eux. Ils resteront longtemps dans la capitale de l'Orient, où ils trouveront, non seulement l'appui de celui-ci, mais en même temps celui de toute la famille de Justin, ainsi que des membres restés orthodoxes de la famille d'Anastase, du fils de l'ancien empereur romain Olybrius, d'Anitia Olybria, qui, à côté de Pompée, le neveu d'Anastase, et à côté de Justinien, le neveu du vieil empereur Justin, forment le rempart de l'orthodoxie. Et, si Vitalien succombe, assassiné, c'est parce que ce Justinien entend rester, lui, le chef de ce mouvement qui avait des origines

¹ Mansi, *Concilia*, VIII, c. 1049 et suiv.

beaucoup plus lointaines et un chef beaucoup plus respecté que ce jeune homme, lequel entendait se frayer le plus tôt possible le chemin du trône.

Mais voici encore une puissante manifestation de cet esprit des Balcons restés latins et qui domineront tout l'Empire, jusqu'à vouloir le réintégrer sous une forme latine.

Rome n'approuvait pas le fanatisme avec lequel le parti de Vitalien et de Justinien entendait rétablir à Constantinople l'orthodoxie. Ce parti était prêt à recourir, contre ses adversaires, aux persécutions sanglantes. Or ces idées allaient à l'encontre des idées romaines. Le Pape désirait plutôt une pacification générale et définitive, basée sur des concessions réciproques. Il aurait fallu condamner un certain nombre de patriarches, et la population de Constantinople tenait à voir ménagés ces anciens chefs de l'Église. Et il y avait de plus des personnalités plus ou moins douteuses auxquelles le Pape ne voulait pas s'en prendre, alors que Justinien, qui ne poursuivait pas seulement un but religieux, entendait se débarrasser de tous ses rivaux sous le prétexte qu'ils avaient attaqué l'orthodoxie. De plus, on trouvait, parmi les moines de Constantinople, des représentants de cette orthodoxie persécutrice que Rome n'entendait pas encourager.

Mais, à un certain moment, alors que Vitalien vivait encore, voici que se présentent à Rome, sous le pontificat d'Hormisdas, des moines venant de Scythie, la Scythie Mineure, la Dobrogea de l'heure présente¹. Il y avait là-bas un évêque, Paternus, qui résidait à Tomi, capitale de la province, ce Paternus qui avait des goûts artistiques, et dont on a trouvé une bague sacrée dans des fouilles faites à Poultava. Paternus tenait à l'orthodoxie. Mais d'autres la voulaient intransigeante et même vengeresse. Ils avaient toute une doctrine, que je n'ai pas l'intention de résumer, mais qui peut être définie en une formule brève. Ils reconnaissaient bien l'unité de la nature du Christ, mais dans la seule conception que la raison humaine peut se faire de la

¹ Sur cette affaire voy. Migne, *Patrologia latina*, LXIII, LXXXI; *Patrologia graeca*, LXIII, c. 363 et suiv.

personnalité du Christ. Cela suffisait pour être traité d'hérétique et d'eutykien, partisan d'Eutyché, par les Romains. Mais, eux, ils déclaraient être parmi les adversaires acharnés de Nestorius, de l'ancien nestorianisme.

Ces moines étaient des adhérents de Vitalien, et il y avait, même à côté d'eux, à côté du théoricien du mouvement, Jean Maxence, de leur ami, l'écrivain Denys le Petit, un certain Léonce, parent de l'ancien rebelle.

Ils arrivent avec leur profession de foi, avec ce chef capable de rédiger toute une série d'écrits religieux pour combattre les adversaires, à Constantinople. Ils s'y trouvent dans ce milieu d'orthodoxie exagérée qui les repousse.

Alors, ces représentants de l'esprit latin dans les Balkans, ces moines qui ne consentent pas à accepter la direction des anciens moines de Constantinople, parce qu'eux sont les ruraux, des provinciaux apportant avec eux l'esprit de ces régions lointaines, se dirigent sur la Rome du Pape et y arrivent. Ils lui présentent leurs écrits; ils demandent qu'on passe par dessus le concile de Chalcédoine et qu'on en arrive à une forme tellement définie qu'il soit à jamais impossible de restaurer l'ancien nestorianisme.

Le Pape, qui attendait des nouvelles de ses légats à Constantinople et qui voulait connaître les décisions de ce monde constantinopolitain dont il n'entendait pas se séparer après la victoire commune, lui, qui avait besoin de Constantinople, surtout pour combattre l'opposition de Thessalonique, — opposition qui allait jusqu'à des scandales publics, jusqu'aux coups, — repousse ces écrits.

Alors ces provinciaux, ces „paysans du Danube“ (car les moines sont de vrais „paysans du Danube“, sinon dans le dogme, au moins dans leur manière de réformer, dans l'énergie farouche avec laquelle ils conduisent leur lutte), font appel au peuple de Rome, à ce *populus* de Rome, qui gardait encore une grande autorité, étant le représentant de la tradition, et qui, bientôt, disposera de la cité des Papes, après l'ère des Goths et après l'occupation ultérieure des armées de Justinien.

Les moines se présentent donc devant les statues des „anciens rois“, et, suivant une coutume que nous ne connaissons pas

d'une autre source, ils demandent au peuple de se prononcer sur la question ¹.

Le Pape Hormisdas, dans la lettre qu'il écrit à Justinien, prétend que le mouvement a été tellement énergique et que l'influence de ces moines bizarres, venus du fond de la péninsule des Balcons, était tellement menaçante, qu'on pouvait craindre des troubles à Rome. Car il a voulu les faire arrêter, mais il a rencontré, de la part du peuple romain, une opposition si décidée, qu'il a reculé.

Les moines scythes ont pu reprendre, non pas le chemin de Constantinople, car Justinien demandait deux d'entre eux pour les punir d'être allés à Rome, mais un autre pour revenir dans leur Scythie Mineure.

C'est alors que Vitalien fut assassiné. Justinien resta donc le chef du parti orthodoxe et latin, et cette situation ouvre le dernier acte de ce drame.

Le Pape est invité alors à venir à Constantinople. Théodoric, qui avait des questions à traiter avec l'empereur d'Orient, consent à son départ. Jean arrive. Il est accueilli par les chefs des Grecs. Rome disait toujours: „Grec“ et „Grèce“ lorsqu'il s'agissait des choses d'Orient; c'était son arme contre les adversaires de sa toute-puissance.

Accueilli donc par les chefs des Grecs, il est mené en procession à travers les rues de Constantinople, acclamé sans cesse par le peuple orthodoxe, entouré par les moines.

Et c'est alors que Justin demanda à être couronné une seconde fois par le Pape, qui en devenait comme le chef de la latinité entière.

Le conquête de Justinien, l'acte militaire qui s'est accompli ultérieurement, n'est rien autre chose que la réalisation d'une situation créée déjà dès le rétablissement de l'orthodoxie, par les Latins, et sous une forme latine, dans la péninsule des Balcons, sous la forme éclatante de cette consécration de l'empereur d'Orient des mains d'un prélat latin en Orient.

¹ Circa regum statuas inclamaverunt... Progressi ad publicum... In locis publicis populum contestari; ouvr. cité, col. 104 et suiv.

Ce ne sera donc pas sous Justinien l'Orient qui viendra conquérir l'Occident; ce sera l'Occident qui, s'étant créé une clientèle dans la région latine de la péninsule des Balkans, arrivera, par Constantinople conquise sous l'enseigne de l'orthodoxie, à la conquête de l'Italie, à ce dernier acte d'une grande restauration.

C'est, quel que soit le point du départ, qui, comme on le verra, n'était pas idéologique¹, une intégration romaine qui s'accomplira, mais c'est surtout une intégration latine.

¹ Voy. le chapitre précédent.

CHAPITRE III.

JUSTINIEN ET SA CONCEPTION DE L'EMPIRE

Lorsque Justinien est arrivé à être chef de l'Empire (pas de l'Empire d'Orient, car il n'y en a qu'un seul, indivisible dans son essence et conservant même dans ses manifestations pratiques quelque chose de cette unité principiale), lorsqu'il est arrivé à imposer, avec le concours des moines de Constantinople restés orthodoxes, une direction religieuse qui se séparait complètement du monophysitisme asiatique, lorsque, par conséquent, le point de vue religieux de l'Occident, représenté par les Papes, est arrivé à s'imposer à l'Orient, lorsqu'il y a eu en même temps un seul Empire avec un seul chef et une même vie religieuse dont la direction était donnée par le pontife romain, la conséquence nécessaire devait être la conquête de l'Italie par Justinien.

De sorte qu'il ne faut pas supposer, comme on le fait ordinairement, que c'est une ambition, je ne dirai pas vulgaire, puisqu'elle n'aurait pas été vulgaire, mais une ambition qui aurait pu ne pas être réalisable et qui, réalisée, n'a pas été durable, qui a mené Justinien à la conquête de l'Italie. On s'imagine toujours qu'il y a dans ce vieil empereur un peu du Louis XIV ou du Frédéric II, qu'il avait lu certains ouvrages de l'antiquité, qu'il entrevoyait la possibilité d'accroître indéfiniment, à l'assyrienne, l'étendue de ses territoires et le nombre de ses sujets et que son plus grand désir aurait été d'être célébré comme Alexandre-le-Grand.

Il n'y a rien d'Alexandre-le-Grand dans Justinien; il y a quelque chose de très paysan dans cet homme, de très pratique et parfois même de très simple, de naïf. Justin, son oncle, a gardé ce caractère rural jusqu'à la fin de son existence, ainsi que le

caractère de simple soldat de fortune arrivé à avoir des accointances dans le monde des courtisans et arrivé à s'imposer de cette façon. Le neveu avait passé par des écoles, mais son caractère de paysan *roman*, de paysan latin des Balcans, était resté. Si, cependant, il a été amené à entreprendre la conquête de l'Italie, avec des moyens médiocres, avec des chefs qu'il a dû changer, s'il est arrivé à conquérir l'Italie, il a été amené à cette conquête aussi par cette qualité qu'avait l'Empire d'Orient, de s'être formé sur la base unique de la „thalassocratie“, de la domination sur la Mer ¹.

Justinien avait la possession de la Mer Noire et celle des deux rives du Danube. Il a fondé des établissements importants dans ces régions. Les anciennes tours de bois ont été transformées par lui en cités de pierre. C'est du moins Procope qui le dit dans son ouvrage sur les „édifices“. Mais je dois ajouter que Procope flatte un peu son maître, puisque des recherches archéologiques faites dans la Scythie Mineure ont montré que, loin de transformer des tours en cités, il transformait parfois des forteresses en tours. On voit très bien qu'à l'époque des invasions slaves, Justinien a réduit l'étendue des anciens murs à ce que le maigre *manipulus* de soldats dont il disposait sur place pouvait défendre.

Il a donc été en grande partie maître militaire de la péninsule des Balcans. J'ajoute autre chose encore : Justinien n'aurait jamais négligé la péninsule. Il ne l'aurait pas fait à cause de son origine et de ses adhérences, à cause, sans doute, de ses nombreux parents qui vivaient dans une condition très modeste et dont certains n'en seraient pas sortis s'il ne les avait accueillis à sa Cour pour leur donner des fonctions et des rangs militaires. Il y tenait de la même façon que tel Vizir ottoman du XVI^e siècle, un des plus célèbres, Mohammed Socoli, qui, étant Bosniaque, a toujours tenu à sa Bosnie, de sorte que, plus tard, lorsqu'on voyait un beau caravansérail, une route bien tracée et bien pavée, un édifice d'une certaine importance, on disait : „C'est un cadeau fait par Mohammed Socoli à sa patrie“.

Il a prouvé son intérêt pour la région dont il était originaire par ses fondations militaires, et aussi par la création d'une mé-

¹ Voy. le même chapitre.

tropole religieuse, la Prima Justiniana, dans la localité qui lui avait donné le jour.

Cependant ce qu'il lui fallait, comme à n'importe quel autre empereur byzantin, c'était la liberté de la mer. Pour nourrir cette grande capitale de Constantinople, on ne pouvait pas faire appel à l'agriculture seule de la Thrace, et il ne faut jamais oublier que cette Thrace était très souvent traversée par les bandes des barbares, les Slaves arrivant jusqu'au long mur d'Anastase. A un certain moment la Serbie actuelle a été fondamentalement ravagée par ces bandes de Huns et d'„Esclavons“, de Slaves établis en Pannonie ou sur la rive gauche du Danube.

Donc, pour ravitailler sa capitale, il fallait à Justinien les blés de l'Égypte et, pour avoir les blés de l'Égypte, il lui fallait une mer libre. Mais chez les Vandales, qui possédaient le Nord de l'Afrique, il y avait un roi qui, bien qu'allié à l'empereur Théodose par les femmes, avait gardé tout ce qu'il fallait en fait de convoitises et d'agitation barbare pour empêcher cette communication directe, d'une utilité absolue, entre la côte septentrionale de l'Afrique et Constantinople. Ne pas avoir la liberté des mers, c'était, au VI-e siècle, beaucoup plus que ne le sera, au XVII-e, à l'époque de Louis XIV, voir la Méditerranée à la discrétion des Barbaresques.

Car les Vandales remplissaient à cette époque le rôle des Barbaresques. Mais, pour avoir l'emplacement de l'ancienne Carthage, il faut être tout de même maître de la Sicile ; or cette Sicile appartenait, au moins en partie, aux mêmes Vandales, de même que la Corse, la Sardaigne. Théodoric, le roi ostrogoth dominateur de l'Italie, leur avait donné Lilybée, une des places les plus importantes de la Sicile, et, bien entendu, pas seulement la cité de Lilybée, mais aussi une région qui aurait été plus ou moins équivalente à cette ancienne possession phénicienne, carthaginoise de la Sicile qui se trouvait à côté de la possession, beaucoup plus étendue et plus durable, des Grecs : Syracuse et autres places de la colonisation hellénique.

Donc nourrir Constantinople c'était avoir la domination de la côte africaine, et avoir la domination de la côte africaine, c'était pouvoir s'appuyer aussi sur la Sicile. En Sicile, on rencontrait les Goths de l'Italie, maîtres de la plupart de l'île. La campagne

contre les Goths d'Italie s'imposait donc de ce côté, et elle s'imposait d'un autre côté aussi.

Entre l'Orient et l'Occident, entre l'Italie et la péninsule des Balkans, il y avait deux communications possibles. L'une de ces communications se faisait par mer. La deuxième, par terre, avait été jadis d'une très grande importance; c'était la grande voie de commerce et des armées qui passait à travers la Pannonie.

Cette Pannonie et ce Norique étaient en ce moment habités par les Gépides et les Lombards, qui allaient descendre, surtout les Lombards, du côté de l'Italie, vers la fin du VI^e siècle. Il y avait aussi dans les environs des Huns, qui se sont fait appeler plus tard les Avars: c'était la même population touranienne.

Il ne faut point s'imaginer que ce territoire des Gépides et des Lombards et des Huns ou Avars était un territoire inabordable, qu'il était imperméable aux influences économiques et politiques de l'Empire. Au contraire, ici encore entre l'Occident et l'Orient il y avait sans cesse des rapports, je ne dirai pas par des agents impériaux, mais par des protégés, sans doute. Dans les querelles entre Germains d'un côté et Touraniens de l'autre, dans celles, incessantes, entre Gépides et Lombards et entre tel et tel prétendant qui voulaient avoir la domination sur une de ces populations¹, il y avait toujours le moyen de se glisser, de gagner des amis, d'écarter des ennemis, de disposer enfin de ces populations.

C'était encore une région de conflits, ce monde barbare intermédiaire, confus, incapable de vivre par lui-même, étant en même temps sujet au prestige du grand roi germanique de l'Occident et aux séductions, de flatteries, de titres, de présents, de „tributs“, du maître impérial de l'Orient.

Il y avait donc la possibilité d'un double conflit dans cette région aussi: conflit pour la possession de la Mer, commençant

¹ Conflit entre Gépides et entre Goths à Gratiana; Procope, *De bello gothico*, I, 3. Hérules païens qui passent le Danube en tuant et brûlant (I, 14), battus, ramenés dans leurs foyers du „désert“ près des Ruges, puis menés vers les Gépides par la famine; placés auprès d'auxiliaires chrétiens. Conflits entre Lombards et Gépides du côté de Sirmium et Singidunum, d'Ulpiana, de la Dacie; IV, 25. Aussi des notions sur les barbares de l'intérieur. Sur les Slaves, Antes, Vénètes, Spores; I, 27; III, 14, 22, 38, 40.

par les Vandales pour arriver aux Goths; conflit pour la possession de la voie de commerce du territoire habité par ces barbares avec l'Italie royale de Théodoric aux allures impériales gênantes¹, qui parlait dédaigneusement des „Grecs“².

Ceci suffirait pour expliquer matériellement et économiquement les campagnes de Justinien, cette longue série de campagnes qui ont amené une soumission passagère de Rome et de l'Italie à l'Empire.

Mais il y a aussi autre chose, et c'est cette chose qui doit ressortir surtout de cet exposé; il y a une autre explication qui n'écarte pas l'explication matérielle, économique que nous avons donnée, mais qui la dépasse.

Ce latinisme vainqueur à Constantinople par Justinien, qui venait après Vitalien, après tout ce que celui-ci avait préparé auparavant pour la victoire de Justinien, devait naturellement chercher son centre à Rome. L'esprit occidental, se basant sur cette population latine de l'Adriatique et des bords du Danube, avait conquis pour sa formule religieuse et pour ses habitudes politiques la péninsule des Balkans, et maintenant il s'en revenait chez lui.

C'est, — je l'ai dit —, une intégration, mais pas l'intégration résultant de l'ambition d'un empereur d'une valeur extraordinaire. Le règne de Justinien eut une très grande importance dans l'histoire, mais cet empereur n'était pas une très grande personnalité. Ce qui était plus puissant que Justinien c'était l'esprit qui, parti des bords du Danube, a fait la carrière de Vitalien et s'est installé ensuite aussi bien au palais impérial qu'à Sainte-Sophie et qui maintenant demandait Rome comme son centre nécessaire.

La faculté d'entrer en Italie et de commencer la guerre était déjà donnée. Justinien ne pouvait pas être pour les Italiens, pour les Romains, que la chronique de Procope appelle aussi des

¹ Il vécut, dit Procope, „sous le titre de roi, car les barbares ont accoutumé de nommer ainsi leur chefs“, mais il exerça „tout ce qui concorde avec la nature d'un empereur“, de forme (λόγῳ) un usurpateur (τύραννος), „mais de fait un vrai empereur“, qui n'était inférieur à aucun de ceux qui ont eu dès le début cette dignité (τιμῇ); *De bello gothico*, I, 1.

² Cf. Cassiodore, *Varia*, II, 6^b.

„indigènes“, des ἐγχώριοι¹, un étranger. Il y a eu des personnes pour vouloir donner ce caractère à l'armée qui aurait été simplement conquérante, et nous verrons bientôt quelles étaient ces personnes et à quelle catégorie nationale et politique elles appartenaient. Mais Justinien était en Italie avant le moment où le premier soldat byzantin eût pénétré par la voie de terre ou eût débarqué en Sicile ; il était empereur là-bas. Et il y a dans une chronique contemporaine tel passage dont M. Gaudenzi donne une explication qui doit être admise et retenue : il est dit que l'empereur d'Orient avait confié l'Italie à Théodoric „jusqu'au moment où il y viendrait lui-même“, „loco ejus dum adveniret, tantum praerognaret“².

J'ai dit que la situation de Théodoric est tout à fait différente de celle des autres rois barbares. Théodoric est un délégué intérieur de l'Empire existant. Pour les Wisigoths des Gaules, c'est autre chose ; ils se sont établis sans demander la permission à personne et l'empereur les a reconnus à une certaine époque comme fédérés. Or, être chef de fédérés et délégué d'un maître impérial ce sont deux choses tout à fait différentes. Le fédéré a les droits qu'il s'est gagnés ; l'empereur le distingue en lui envoyant des cadeaux, en le créant proconsul ou patrice, les titres que portent les chefs barbares des Gaules. Lorsque la situation politique est de façon à demander une déclaration de la part de ces chefs barbares, on verra le roi des Burgondes Sigismond déclarer que Théodoric, son ennemi à ce moment, est seulement le *rector* italien, l'administrateur, celui qui „régit“ l'Italie, tandis que l'„augustus“, le César, c'est l'empereur de Byzance, et il dit quelque chose comme ceci : „Ce pays vous appartient beaucoup plus à vous qu'à moi ; moi, je n'ai seulement que le soin de vos sujets“, ce qui contient aussi une certaine dose de flatterie, déterminée par la situation³. Procope se plaint de ce fait qu'alors que le roi de Perse n'a pas le courage de frapper des monnaies

¹ Δεκανόθιν τῇ λατίνων φωνῇ καλοῦσι οἱ ἐπιχώριοι ; Procope, *De bello gothico*, I, 11 ; cf. I, 12. Le chroniqueur s'étonne de trouver des villes dont les habitants n'ont pas été „barbarisés“ (θεβαρβαρωμένοι) ; *ibid.*, I, 21-22.

² Loc. cit., pp. 12-14.

³ Cf. *Monumenta Germaniae Historica*, VI, p. 314. — „Vester quidem est populus meus et plus me servire vobis quam illi praeesse delectat... Meae militiae rudimenta quae, genitore quidem meo superstitis,“

d'or, car la monnaie d'or est un privilège impérial, cette monnaie d'or est frappée par les chefs francs des Gaules. C'est bien naturel, parce que ces chefs francs, comme les chefs wisigoths, comme les Burgondes, doivent à eux-mêmes ce qu'ils sont, tandis que Théodoric, lorsqu'il est venu en Italie, n'était pas même roi. Il était le chef d'une partie des Ostrogoths, fils d'un roi. C'est seulement après le conflit avec Odoacre, après la mort de celui-ci, tué par la main de Théodoric lui-même, et après la disparition du fils d'Odoacre, auquel son père avait donné, paraît-il, le titre de César, c'est après cela que les siens l'ont proclamé roi¹. Mais, pour l'Empire, il a été ce qu'ont été plus tard les empereurs de l'Italie au nom de l'empereur d'Orient : il était un exarque.

On a cherché à trouver le sens exact du mot „exarque“. Exarque signifie „délégué“. Le Métropolitain de la Valachie, au XIV^e siècle, s'appelait évêque de son pays, et en même temps, „exarque des montagnes“, parce que le Patriarche de Constantinople, ne voulant pas créer un Métropolitain, confiait seulement une délégation permanente à son représentant sur les versants des Carpathes.

En théorie, rien n'appartient en propre à un „exarque“ barbare. Il doit observer „les lois des Romains“. On ne peut pas lui élever une statue dans la cité sans mettre à sa droite la statue de l'empereur. Il peut nommer des consuls, mais ces consuls doivent être approuvés par Constantinople ; l'empereur envoie les codicilles de ces consuls². Il ne peut pas dater ses actes autrement qu'en mettant l'empereur en première place. S'il a porté la pourpre, les chefs de Francs l'ont portée aussi, au moins d'après le témoignage de Grégoire de Tours ; mais il ne portera jamais la couronne ; il portera un diadème orné de perles, mais jamais ce cercle, ce bandeau qui distingue l'empereur, — jamais, jusqu'à la révolte gothe. Ce n'est que lorsque Justinien a attaqué l'Italie ostrogothe, lorsque les Goths, avec un chef qui n'était pas

¹ Voy. Gaudenzi, ouvr. cité, p. 20.

² „Les Goths ont admis“, dit Procope (II, 6), „aux Romains de faire venir annuellement la dignité des consuls de l'empereur des Orientaux.“ Parfois on ignore le nom du consul en fonctions ; on dit : „qui de Oriente nuntiatus fuerit“ ; Gaudenzi, ouvr. cité, p. 37.

reconnu par Constantinople, se sont crus dégagés de tout devoir, que cette révolution gothe a pris les insignes impériaux.

Je sais bien que M. Gaudenzi¹ prétend avoir trouvé deux passages dans lesquels Théodoric se serait arrogé la qualité impériale, et il les met à côté de telle inscription dans laquelle le même se serait nommé „Augustus“, tout en faisant observer lui-même que l'„Augustus“ était devenu un titre que l'on donnait aussi aux rois francs. Le premier de ces passages se trouve dans une lettre adressée à un fonctionnaire ; on lui dit que ces mérites ont attiré l'„oculus imperialis“, l'„oeil de l'empereur“. Dans le second de ces passages il est question d'un roi barbare auquel on dit que son mariage avec une nièce de Théodoric lui donnera, en dehors de la qualité royale de son sang, une attache avec la famille impériale („imperialis sanguis“).

Or ces deux passages s'expliquent très bien. Si le fonctionnaire était consul, il était consul au nom de l'empereur de Constantinople et la nièce de Théodoric pouvait très bien être apparentée par sa mère à la famille régnante d'Orient. Il n'y a aucune preuve précise du fait que cette double mention du caractère impérial soit en relation avec Théodoric et avec les siens.

Du reste, Théodoric lui-même a fait plusieurs fois des déclarations dans ce sens, et il ne s'adresse jamais à l'empereur d'Orient sans employer les formules d'un sujet, sujet privilégié, il est vrai, mais ce sont tout de même les formules de quelqu'un dont la situation dépend de l'Empire². Il a sans doute des droits réels, qui n'entrent pas dans la formule étroite d'un simple roi barbare, mais il ne s'est jamais permis, à côté de quelques édits que lui arrachait la nécessité, de changer quoi que ce soit aux „lois romaines“, et, lorsque l'empereur lui parle, il le fait comme à quelqu'un qui a le devoir de n'en jamais sortir.

Théodoric est le vrai chef indépendant de ses barbares, sur lesquels l'Empire n'a aucun droit. Mais, aussitôt qu'il est question des Romains, ceux-ci sont administrés d'après ces lois romaines

¹ Loc. cit., p. 30. Les passages cités dans Cassiodore, *Varia*, IV, 1 ; VIII 18.

² *Salutare praesidium quod ceteri dominantes jure suscipiunt quasi in vobis singulare aliquid inesse cognoscant. In republica vestra curam didicimus quemadmodum Romanis aequabiliter imperare possimus, etc.* ; apud Gaudenzi, ouvr. cité. pp. 48-49,

et par des fonctionnaires qui, sauf quelques exceptions rares¹, sont des Romains d'origine.

Lorsque Théodoric mourut, il laissait une fille, Amalassonte, qui avait été mariée à un Goth, Eutaric. De ce mariage était né un fils, Atalaric, qui prit l'héritage de Théodoric. Il faut dire aussi que la délégation impériale accordée à Théodoric était une délégation purement personnelle, sans droit d'héritage. Celui qui venait après Théodoric avait le devoir de demander à Constantinople, d'abord une confirmation des „pactes“ et des „conditions“, un acte de reconnaissance, même un acte d'adoption. Car Théodoric avait été, d'après la formule byzantine, le „fils“ de l'empereur de Constantinople, Eutaric aussi ; il fallait donc que leur successeur entrât dans cette filiation. L'Empire a le droit d'accepter ou de refuser. Dans le cas d'Atalaric, il a accepté.

Mais voici qu'après la mort de ce jeune prince, Amalassonte, „recommandée“ par son père (recommandée, *commendata*, cela signifie une ancienne coutume barbare qui s'est introduite à côté des coutumes romaines), est contrainte d'accepter comme époux, selon les uns, probablement, comme collègue, un vieux Goth du nom de Théodat, de descendance royale par sa mère vandale. Les relations entre Théodat² et l'Empire de Constantinople restent à fixer.

Pour la seconde fois après la mort de Théodoric, il y a quelqu'un qui ne peut régir l'Italie que par suite d'une délégation devant être renouvelée au moment même où change la personnalité qui administre l'Italie. Théodat a été aussi reconnu séparément, comme chef des Romains d'Italie, restant pour les siens, d'après les coutumes barbares, le roi disposant de toutes les forces guerrières. Mais, bientôt, des dissentiments s'élèvent entre l'empereur et Théodat, et ces dissentiments permettent aux armées de Justinien d'entrer en Italie.

L'idée directrice pour Justinien est très claire. Il est d'abord le seul empereur. L'Italie lui appartient. Il n'a jamais pensé à céder la propriété de l'Italie aux chefs barbares qui la régissent. D'un

¹ Gaudenzi, ouvr. cité, p. 30, un Wallia ; mais le nom seul pouvait être goth.

² Il n'y a plus rien de goth dans ce nom, demi-grec, demi-latin, qui est calqué d'après le nom accommodé à la romaine de Théodoric-Dietrich.

autre côté, représentant de la latinité orientale, il entend conquérir cette Italie pour la faire rentrer dans l'unité latine: non seulement dans l'unité politique de l'Empire, mais dans l'unité instinctive latine, qui vient de trouver un moyen d'expression par l'établissement de Justin sur le trône de Constantinople.

De l'autre côté, il n'y a pas eu un des rois goths, Théodat lui-même, ses successeurs, Vitigès, Totila, qui n'eût pensé à un certain moment qu'il pouvait, non pas abdiquer une possession légale de l'Italie, qu'il n'avait pas, mais rendre l'Italie, qu'il détenait à titre provisoire, à l'empereur.

Il y en avait qui offraient, comme, du reste, l'avait offert Amalassonte elle-même, prête à se retirer à Constantinople, la possession de l'Italie avec ses annexes, et, parmi ces annexes, il y avait la partie méridionale des Gaules. D'autres offraient seulement la Sicile et la Dalmatie, offre très intéressante, parce qu'au fond, sous le rapport matériel, il s'agissait de la possession de ces deux provinces absolument nécessaires à l'Empire, l'une pour avoir son entrée dans la péninsule des Balkans, l'autre pour pouvoir dominer par cette île la mer. L'offre dernière de Théodat, rendue par Procope ¹, comprenait la Sicile, une couronne d'or, un contingent de 3.000 Goths, l'engagement formel de ne pas prononcer des sentences capitales, de ne pas nommer des sénateurs ni créer des patrices, de faire acclamer au cirque le César Justin et de placer sa statue dans le forum. Ébrimond, gendre de Théodoric, passa du côté des Impériaux et devint patrice.

Successeur de Théodat, en 536, Vitigès, après sa défaite (540) ², s'est retiré à Constantinople; il est entré dans le monde officiel byzantin; il a reçu des fonctions, comme, du reste, Théodoric, avant son entrée en Italie, avait eu la même qualité à Constantinople.

Il n'y a que le dernier, Totila, qui, ayant pris la couronne impériale (des sources contemporaines le disent), n'a jamais rien abandonné de ses prétentions et, vaincu, est revenu à Constantinople en ennemi. Il y avait envoyé ses vêtements couverts de sang avec la couronne aux pierres précieuses ³, et ces trophées furent

¹ Procope, I, 6, 24. Cf. II, 6.

² On lui avait offert la Lombardie; *ibid.*, 22, 29.

³ Vestimenta ejus cruenta cum corona lapidibus pretiosis exornata misit ad regiam urbem et jacta sunt ad pedes Imperatoris coram senatu,

jetés aux pieds de l'empereur devant le Sénat. Mais, dès que Totila parut, orné d'or et de pourpre, et jeta sa lance en l'air, c'était une déclaration d'indépendance en même temps qu'une manière de montrer qu'il mènera la guerre jusqu'au bout.

Il aurait été relativement facile d'imposer aux Goths eux-mêmes un renoncement qui aurait précédé la défaite et la ruine de toute une nation. Il y avait dans la population italienne, en dehors d'intéressés comme Cassiodore, qui méprisait les „Graeci“ et même les „Afri“¹, des classes entières qui, haïssant les „chiens du palais“², étaient favorables à la domination de Justinien : des bourgeois accueillirent avec des acclamations Bélisaire, commandant des armées byzantines, dans les villes qu'il avait conquises. Il y avait même des catégories de paysans qui, par opposition au régime goth, à cause des impôts trop lourds et surtout de l'expropriation ordonnée pour créer de grands domaines aux chefs des barbares, étaient partisans chaleureux d'un changement. Ceci même après que Totila en voulut faire des travailleurs libres³, payant les anciens fermages. Il y avait dans le Sud de la péninsule une population grecque et juive⁴ qui accueillit, Procope le dit expressément, les envahisseurs avec sympathie⁵. Le Pape lui-même, jusqu'à Silvère, soupçonné de trahir, de favoriser les Goths et envoyé à Constantinople pour y subir les pires injures de la populace, n'était pas insensible au souvenir de l'époque où l'empereur qui résidait à côté du successeur de S. Pierre était un orthodoxe, tenant à l'ancienne tradition religieuse.

Mais il y avait un grand désavantage dans les moyens mêmes dont se servait Justinien pour conquérir et dominer l'Italie, et en première ligne dans le caractère de l'armée dont il pouvait disposer.

¹ *Varia*, V, 17. Le roi lui-même parlait dédaigneusement de ces Grecs ; Procope, loc. cit., II, 6. Γραικοί ἢ Ἰοοί dit-il ; *ibid.*, I, 29. Cf. *ibid.*, I, 23 ; III, 9. En Dalmatie les Goths envoyèrent, à côté d'un Grippa, un Romain, Asinarius (*Ibid.*, I, 7).

² Palatini canes ; Boèce, *De consolatione*.

³ *Ibid.*, III, 13. Bélisaire épargnait les paysans ; *ibid.*, III, 1.

⁴ Procope, I, 8, 10.

⁵ Ses relations avec ceux de Calabre ; *ibid.*, I, pp. 8, 1.

Cherchons dans la chronique de Procope, qui n'est pas toujours irréprochable en fait d'exactitude, mais qui donne des détails infinis sur les différents incidents dont se composent ces quelques dizaines d'années, avec les noms des chefs. Il faut bien se convaincre que l'armée employée par Justinien appartenait à titre personnel à Bélisaire, n'étant pas une armée d'Empire. C'était celle qu'un chef choisissait pour mener sa guerre à lui, de sorte qu'il y avait en Bélisaire du Bertrand Duguesclin. Dans la composition de ces troupes pouvait entrer n'importe qui avait confiance dans le chef, avec le désir de s'enrichir par la victoire.

Sous Bélisaire comme sous son successeur, l'eunuque Narsès, la majorité des soldats était formée par des barbares, et par des barbares d'Asie, portant des noms inintelligibles, même s'ils parlaient cette langue grecque qui elle-même n'était pas sympathique. Les Goths s'en sont aperçus et, à maintes reprises, lorsqu'il s'agissait de parler à la population, ils lui disaient qu'elle s'est trompée, que ce ne sont pas des Romains qui viennent, ainsi que l'avait espéré jadis Boèce, le philosophe frondeur, attendant son supplice, — „libertatem arguor sperasse romanam“, dit-il dans son traité, cité plus haut —, pour restaurer la liberté; que ce sont des Orientaux, des „Graeci“ qui viennent pour la seule conquête, et on ajoutait même: des Germains, des Huns, le rebut de la barbarie du Danube et de l'Asie.

Il y avait en effet parmi eux des Vandales, il y avait des Isauriens, qui ont les noms les plus curieux, — ce sont ces traîtres qui rendirent Rome à Totila —, des Cappadociens portant parfois des noms grecs, des „Massagètes“, archers pillards, — ils s'appellent Boulgoudou, Chorsamant, Boucha, etc. —, probablement des Avars, des Perses, comme Artaban, Artasme et Cabad, de sang royal, des „Abigi“ ou Abasgues du Caucase et des Ibères, parmi lesquels les parents d'un roi caucasien, Péranios, des Ciliciens, des Arméniens, avec Phazas et Pacor, des Persarmènes, comme Varazès, des Tzanes, des S,riens portant le nom d'Antiochus, des Bulgares ¹. Il y avait aussi beaucoup de Huns, qui s'étaient trouvés dans l'armée de Vitalien et dans les forces militaires impériales opposées à lui un peu auparavant, ainsi que dans la campagne contre les Vandales d'Afrique. On leur confiait les princi-

¹ Procope, sous ces noms.

pales places ; c'étaient des gens de confiance. Par exemple, à Naples conquise par Bélisaire et traitée avec une cruauté affreuse, le chef fut cet Antiochus, en Sicile Artaban, à Otrante Pacor.

A côté de ces représentants de l'Asie, qui arrivaient à se faire entendre seulement en parlant cette langue générique qu'était le grec, il y avait cependant aussi des barbares se trouvant au milieu des Latins et latinisés en partie. Ces „Illyriens“ et ces „Thraces“ (c'est le nom que leur donne Procope) appartiennent, sans doute, non pas au monde germanique tout pur, car autrement il leur aurait donné le nom de ces Gépides, de ces Lombards, de ces Goths que l'historien connaissait très bien, lui qui avait fait la campagne et qui vivait dans ce monde très mêlé. Je crois plutôt que ces noms archaïques sont employés pour désigner une population en cours de transformation. On la nommait par un terme géographique, parce que sa qualité nationale ne pouvait pas avoir un nom précis dans l'ordre ethnographique¹. Il y avait sans doute les prédécesseurs des Albanais parmi ceux qui portent le titre d'Illyriens, et parmi les Thraces se trouvaient des Goths², mais il n'y avait pas seulement des Goths. Les noms latins sont très nombreux à côté des noms goths caractéristiques.

En même temps, il y a la continuation de la tradition latine, romaine, de Vitalien. On trouve même parmi ceux qui combattent dans les rangs de cette armée le neveu de celui-ci, le fils de sa soeur, Jean, qui avait commandé jadis 1.5000 Hérules dans la guerre contre les Gépides. Plus tard, on a le neveu de ce Jean, qui s'appelle Bonus : il commande à Gênes³.

¹ Mundus, un Germain, est δ Ἰλλυρῶν στρατηγός : il commande en Dalmatie ; Procope dit qu'il est γένος μὲν ἑάρβαρος. Son fils s'appelle cependant Maurice (I, pp. 5, 7), mais sa fille épouse le Hérule Aιuth (IV, p. 26). Attaque hunne contre les Illyriens, dont Nazaris (*ibid.*, III, p. 11). Pierre, Ἰλλυριῶν γένος, de Thessalonique ; I, p. 3. Justin, stratège des Illyriens ; I, p. 13. Le Thrace Barbation ; III, p. 12. Notons qu'avec le nom de Bessa on a un Βουρχέντος, qui est Βεσσός τὸ γένος ; I, p. 26.

² Gudila, „Thrace“, Mundila, Tarmut, frère d'Enno, Cutilā, Thrace (cf. Cotys, Cotiso ; Procope, II, 2), Bessa, ἐκ τῶν ἐπὶ Θράκης χωρίων (I, p. 8 : il parle le goth ; son frère s'appelle Constantin), Ulimum le Thrace, quelque Hun (II, p. 13), Filimuth, avec 3 000 Hérules. Un Aréobinde avait épousé la nièce de Justinien.

³ *Ibid.*, II, pp. 5, 7 ; III, pp. 10, 30, etc.

Maintenant, le nombre des Latins de sang, qu'on pouvait difficilement transporter à cette distance, le nombre des barbares, germaniques ou huns, puisque les Slaves commencent à peine à paraître en ennemis dans la péninsule des Balkans, vivant au milieu du monde latin et parlant le latin, est de beaucoup inférieur à celui des Grecs¹. De sorte que la conquête commencée au nom du latinisme et par des forces latines s'est trouvée à un certain moment représenter autre chose, cet Orient lui-même qui, disparu un moment de la surface, s'imposait de nouveau. Et ceci a amené, malgré l'aspect paternel de Justinien, la première résistance des populations italiennes, qui est allée jusqu'aux imputations publiques faites par tel citoyen des Abruzzes contre celui qui avait ruiné l'Italie, à peine refaite².

Il y a eu aussi, avec la disparition du bien-être dans les villes, avec le devoir de faire la garde, les impôts orientaux, qui étaient très lourds. Ensuite le changement complet, dans certaines régions, de la possession de la terre. On reconnaissait les donations gothes jusqu'à Théodat, mais après Théodat tout devait revenir à la situation première. Et on ne restituait pas ces terres aux anciens propriétaires; on s'en servait pour récompenser les officiers et les courtisans de l'Empire.

Il y a eu en même temps, ce qui était inévitable, encore un fait qui a contribué à détruire dans son principe la création de Justinien, des dizaines d'années avant sa disparition dans la réalité des choses.

Le Pape, élu par le peuple de Rome, acclamé par les chefs de l'armée romaine, ce Pape, dont la situation venait de la volonté librement exprimée de cette population vivant à l'occidentale, lui qui, ayant à côté un roi arien, représentait la conscience religieuse et même la conscience nationale, la tradition historique

¹ Noms latins : Trajan, Domnicus, Maximin, Vitalien, Romanus, Libère, Domnestiolus, Damien, neveu de Valérien (*ibid.*, II, p. 7), Maxentiolus, Constantin, Congin, Magnus, Valentin, Innocent, Hérodiën, Ursicius, Aratius, Martius.

² *Ibid.*, III, p. 18. Cf. *ibid.*, III, pp. 1, 17-18 (les Romains se moquent de Bélisaire), 25. Bélisaire „habitavit cum Romanis quasi pater cum filiis". — Vers la fin, les Goths aussi furent sévères, tuant des sénateurs et menaçant de raser Rome; *ibid.*, III, p. 22.

de l'Italie, devenait par la conquête un simple évêque à la disposition de l'empereur.

Et, comme la guerre contre les Goths a duré longtemps, l'occasion s'est présentée plusieurs fois de le suspecter. Alors, au lieu de ceux qui, comme Jean, allaient à Constantinople, à l'époque de Justin, pour être reçus solennellement, pour être portés en triomphe par les voies de la capitale, pour être acclamés dans l'église de Sainte-Sophie et couronner l'empereur dont ils devenaient les maîtres sous le rapport religieux, il y a d'autres Papes, comme Silvère et tel de ses successeurs, qui arrivent au milieu des insultes de la population romaine, qui sont menés jusqu'au navire qui les attend sur le Tibre, qu'on fait passer à Constantinople pour y recevoir les derniers outrages, qui sont exilés dans des îles où on les laisse mourir de faim.

Il y avait toujours le moyen par l'exarque qui gouvernait l'Italie au nom de l'empereur, de trouver un clerc qui croyait que sa vie ne finirait pas de cette façon et qu'il serait plus heureux que son devancier. Mais, après quelque temps, cette population italienne, qui était menacée dans sa propriété, qui était frappée dans son avoir par les impôts byzantins, qui était offensée dans sa nationalité par la jactance des nations asiatiques et qui, en même temps, voyait son chef naturel, son chef politique et national, qui était le Pape, transformé en simple instrument de l'impératrice Théodora et de son amie Antonina, cette population s'est détachée du latinisme représenté par les éléments orientaux même qu'il avait prétendu écarter pour toujours.

Une nouvelle ère s'ouvre alors sous l'exarcat pour les relations entre l'Orient et l'Occident: d'un côté, l'Occident empêché de manifester sa vitalité indépendante par la tyrannie asiatique venue au nom du latinisme, et, de l'autre, cet Orient qui affirme de plus en plus ce caractère de tyrannie asiatique, aux dépens même des éléments qui l'avaient accueilli par égard pour ce nom latin inscrit sur son drapeau.

CHAPITRE IV.

LES „ROMANIAE“ AUTONOMES DE L'OCCIDENT

Il y a, cependant, sous tous ces dehors de pompes et de guerres, du côté de l'Occident une société en plein développement, s'appuyant sur les masses populaires, tandis qu'en Orient on conserve l'ancienne organisation qui s'attache à la tradition et qui ne varie pas ses formes immobiles. Et cette existence d'un „peuple“ et d'une „armée“ correspondant à ce „peuple“, que l'on rencontre au V-e siècle encore, se serait sans doute développée, en Italie et dans les régions voisines, s'il n'y avait pas eu dans cette longue période cette domination, qui n'a rien à faire avec l'autorité impériale, des Ostrogoths de Théodoric.

On peut dire que ces dizaines d'années pendant lesquelles les Goths venus d'Orient avec leurs chefs délégués par l'empereur résidant à Constantinople ont administré l'Italie au nom de cet empereur, représentent un arrêt dans le développement particulier du monde occidental. Les formes qui commencent à évoluer ne peuvent pas atteindre leur entier développement à cause de cette situation ambiguë qui est la domination du Goth, „roi“ pour les siens, administrateur au nom de l'empereur pour la population romaine et, en plus, mêlé à des querelles religieuses, religieuses au moins en apparence, qui ont contribué aussi à empêcher un progrès normal des institutions de l'Occident.

Maintenant, la conquête de Justinien, le rétablissement de l'Empire en Occident, le retour de Rome à ses anciens souvenirs (je ne dirai pas: „à ses anciennes formes“, et on verra pourquoi on ne peut pas admettre ce retour aux anciennes formes), tout ceci a-t-il pu contribuer d'une façon essentielle à éliminer ce qui empêchait ce développement normal de la société latine de l'Italie et de celles du voisinage, des Gaules et de l'Espagne?

Voici la question qui doit être traitée d'abord.

On se tromperait si on croirait que la domination byzantine représentait, en Occident comme en Orient, une forme systématique, pénétrante, impliquant une immixtion continuelle dans tous les ressorts de l'administration. Au contraire. De même qu'en Orient le régime byzantin suppose en première ligne une autonomie presque complète des provinces, le maintien des anciennes traditions, le respect à l'égard des institutions qu'on n'a ni l'intérêt, ni le pouvoir de remplacer, une espèce de présidence du gouvernement central établi dans la nouvelle Rome et entouré de tout le prestige de l'Orient, il faut croire qu'en Occident la domination impériale a eu le même caractère. Peut-être même le Goth s'immisçait-il beaucoup plus que le Byzantin dans les ressorts d'administration des différentes provinces et régions. Celui-ci se dispensait volontiers, d'après une coutume qui était déjà développée chez lui, de „régir“ lui-même et il était enchanté si dans les moyens mêmes d'une province il trouvait tout ce qu'il fallait pour exploiter, ce qui était son but. De sorte que, si la population était mécontente parce qu'elle payait trop d'impôts et si elle se sentait blessée par la présence de ces étrangers qui parlaient le grec et les langues de l'Orient, elle n'était pas empêchée de travailler d'instinct à ses institutions primitives.

On arrive facilement à reconstruire toute la liste des délégués de l'empereur qu'ont été les exarques. On voit bien que ces officiers, qui s'appuyaient en première ligne sur la Sicile et sur Ravenne, appartenaient, par leur origine, par la langue qu'ils parlaient, par leur faste, à l'Orient.

Mais ils ne se mêlaient pas d'une manière essentielle à la vie des provinces italiennes. Ces provinces pouvaient donc revenir à ces institutions du V-e siècle qui s'opposent d'une façon si nette aux coutumes orientales.

Pendant ce processus a paru devoir être arrêté à un certain moment par l'apparition des nouveaux barbares qui sont devenus en peu de temps maîtres de l'Italie, les Lombards. Leurs premières victoires montrent des armées impériales peu nombreuses, mal organisées, mal payées, ne pouvant pas s'appuyer sur la population, qui, elle, malgré ses souffrances, était devenue, décidément, hostile à l'établissement d'une nouvelle royauté barbare en Italie.

Dans cette nouvelle tragédie, où il y a trois facteurs: Byzance, les barbares et enfin la population italienne, — avant tout: le peuple de Rome et l'armée, quelle a été la part de chacun ?

Il y a une vieille légende que l'on n'arrive pas à détruire: c'est celle de la trahison de Narsès, gouverneur de l'Italie, au nom de l'empereur Justinien, d'abord, et ensuite de son successeur, Justin. D'après cette légende, l'eunuque arménien, mécontent du gouvernement central de Constantinople, se serait entendu, — comme jadis Boniface avec les Vandales, — avec les Lombards, qui, à cette époque, se trouvaient au Nord de l'Italie, dans le Norique et la Pannonie, qu'on leur avait abandonnés, contre argent, à titre de fédérés¹, et les aurait invités à venir dans la péninsule, qu'ils connaissaient, du reste, y ayant lutté sous les drapeaux impériaux, et un d'entre eux, le prétendant Ildigis, ayant commandé même une *schola palatina*². Leur établissement serait donc le résultat d'un acte personnel de revanche de la part de ce représentant de l'empereur en Italie, qui anéantissait ainsi par sa trahison tous les résultats qu'avaient obtenus sa vaillance et ses talents politiques, pendant de nombreuses années.

On a opposé à cette opinion courante des faits qui sont irréfutables. D'abord, il est, psychologiquement aussi bien que sous le rapport politique, peu admissible que Narsès, avec ce passé, avec l'attitude, connue comme très changeante, de la Cour de Constantinople à l'égard des ministres qu'elle employait et acceptée par eux, eût accompli cet acte de trahison. De plus, il y a des sources contemporaines qui montrent d'une manière très nette que cet acte n'a pas eu lieu. On voit Narsès ayant perdu les sympathies de la population romaine, qui commençait à dire que, si le système d'impôt ne changeait pas, si le fardeau fiscal

¹ Procope, *De bello gothico*, III, p. 33. Cf. *ibid.*, 35, et Petrus Patricius, coll. de Bonn, p. 124. Cf. Hodgkin, *Italy and her invaders*, et Stolzenberg, *Die Spuren der Longobarden vom Nordmeer bis zur Donau*, Hanovre. Pour les Gépides, Diculescu, *Die Gepiden*, Leipzig 1922 (ouvrage lourd et d'une tendance absurde, s'évertuant à découvrir dans la race roumaine, sous tous les rapports, un important apport gépide; cf. notre compte-rendu dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, 1923).

² Procope, I, v, p. 27.

ne devenait pas plus léger, elle était disposée à passer du côté des païens, du côté des barbares. Elle déclarait en ce moment même qu'elle préfère au fond servir les Goths (on disait „Goth“, parce que c'était la forme habituelle sous laquelle apparaissaient les Germains) que les Romains, c'est-à-dire les Romains de Byzance ¹.

De sorte que, s'il n'y avait que ce seul témoignage, dont l'authenticité et la vérité intérieure sont tellement sensibles, on pourrait dire que les Lombards sont venus d'une autre façon que par l'invitation de Narsès. Et je crois que l'on peut arriver à comprendre quel a été le motif pour lequel ils sont descendus en Italie y fonder un royaume territorial.

On oublie trop souvent, lorsque l'on expose l'histoire des guerres de conquête de l'Italie par les Byzantins, qu'il y avait aussi d'autres barbares, qui connaissaient d'un autre côté le chemin de l'Italie. Il n'y avait pas seulement ceux du Nord-Est; il y avait aussi les barbares du Nord-Ouest que l'Italie attirait, avec sa richesse relative, avec ses glorieux souvenirs, avec ce que pouvait avoir de prestige la résidence à Rome. Ces barbares étaient les Francs. Au moment où les armées de Justinien pénétrèrent en Italie, une tentative fut faite de ce côté. L'empereur s'est adressé à ces voisins, en leur rappelant ce qui existait de commun entre eux et les Romains et ce qui les séparait des Goths, auxquels ils étaient pourtant, attachés par des liens de famille, par de vieilles alliances entre la dynastie franque et la dynastie ostrogothe. Il leur avait dit dès le commencement qu'ils étaient des catholiques, et qu'étant des catholiques, leur devoir était de soutenir les orthodoxes de Byzance, qui venaient pour combattre l'hérésie arienne.

Les Francs refusèrent leur concours aux Byzantins. Au contraire, on voit le roi Théodebert donner au chef goth proclamé roi, Vitigès, 10.000 Burgondes pour le soutenir dans sa lutte contre les Impériaux. On voit, en même temps, ce qui est d'un

¹ Expedierat Romanis Gothis servire quam Graecis... Aut certe nos gentibus deserviamus; *Liber pontificalis*. Plus tard: „partes romanae omni praesidio vacuatae videntur et exarchus nullum nobis posse remedium facere scribit“.

haut intérêt, la manière dont les Francs entendaient se faire payer pour leur intervention dans les guerres d'Italie¹.

Passant les Alpes „sans aucune raison“ (c'est l'expression de Procope, le chroniqueur de Justinien)², ils se saisissent de certaines régions de la Ligurie, de la ligne des Alpes Cottiennes et de la plus grande partie de la Vénétie, de tout le territoire entre les Alpes et entre le Pô; de sorte qu'il y a eu un moment, pendant ces guerres entre Justinien et les Goths, en 539, où le Nord de l'Italie, la future Lombardie, allait être une „Francia“.

Dans cette expansion franque, qui arriva à retenir la Narbonnaise et s'étendait dans la péninsule ibérique, contre les Wisigoths, jusqu'à Saragosse, il y avait, sinon un traité formel conclu avec les Goths, au moins une reconnaissance, plus qu'une tolérance, de la part des successeurs de Théodoric. Lorsque les Byzantins se sont plaints de cette usurpation, les Francs déclarèrent que l'Italie appartenait à Théodoric et à ses successeurs, et que, comme les rois goths avaient cédé aux Francs leurs droits sur le Nord de l'Italie, personne ne pouvait empêcher cette occupation.

Le même Procope observe à la fin de son ouvrage que l'intention des Francs était beaucoup plus importante que celle de s'installer dans le Nord de l'Italie, dans la Ligurie et dans la Vénétie, c'est-à-dire sur les points où le Nord de l'Italie touche aux deux mers. Les termes de Procope, qui ne s'y connaissait pas beaucoup en fait d'opérations militaires, mais qui, en sa qualité de rhéteur, c'est-à-dire de jurisconsulte, était en état de saisir le sens des événements, sont très clairs. „Les Francs“, dit-il, „avaient l'intention de „s'approprier (le terme grec n'est sujet à aucune discussion) l'Italie entière“³.

Et, si on a recours à un autre chroniqueur byzantin de l'époque, Agathias, on trouve encore une preuve de cette intention franque de dominer l'Italie entière, c'est-à-dire de passer entre les Goths qui disparaissaient et les Byzantins qui venaient pour s'y installer.

¹ Procope, III, p. 33, sur cette ambassade des Φράγγων ἡγεμόνες ῥήγες. Il est question aussi de la monnaie qu'ils s'arrogent de frapper. Cf. *ibid.*, I, pp. 25-26.

² Οὐδενὶ λόγῳ.

³ Σφοδρὶ αὐτοῖς προσποιεῖν Ἰταλίαν; III, 34.

Des rois francs ont envoyé —, dit cet autre témoin, — des ambassadeurs chez les Lombards, qui se trouvaient en ce moment encore dans la région du Danube moyen et de ses affluents, pour proposer aux Lombards et aux Gépides une attaque contre l'Italie¹. De sorte que, si les Lombards ont été incités à venir en Italie, cette incitation ne devait pas venir nécessairement du côté de Narsès, le représentant de l'empereur. Il y avait les Francs qui, peut-être, avaient besoin de ces barbares à peine christianisés, capables d'une activité guerrière bien autrement énergique que celle des barbares déjà usés, pour réaliser leurs projets à l'égard de l'Italie.

Je ne dis pas que cette explication puisse être acceptée sans aucune réserve, mais, puisqu'il faut écarter l'hypothèse d'une entente entre l'exarque et les envahisseurs, puisque, tout de même, il a dû y avoir quelque chose qui a précédé la descente des Lombards en Italie, cette seconde hypothèse correspond beaucoup mieux à la logique des faits que celle que l'on conserve encore par habitude.

Donc, les Lombards, les porteurs de „hallebardes“, viennent en Italie. Et leur descente a un caractère tout à fait différent de ce que l'on a vu jusqu'à ce moment dans le contact entre les barbares et les populations de l'Occident.

Si les Francs ont occupé un territoire sur lequel les armées romaines ne se sont pas opposées à leur passage, si ces mêmes Francs n'avaient pas d'autre désir que celui de se concilier les représentants de l'empereur, un Aegydius, un Syagrius, par exemple, s'ils étaient disposés à accepter la religion catholique en abandonnant leurs anciennes croyances païennes, s'ils venaient sans aucun sentiment d'hostilité envers le latinisme national, politique et religieux des Goths, si, d'un autre côté, les Goths de Théodoric sont venus dans la qualité expresse et immuable de délégués de l'empereur d'Orient, les Lombards, eux, arrivent, avec leur suite de peuplades gothiques, comme ariens, ariens irréductibles, hérétiques qui ne sont guère disposés à transiger.

Les premiers rois lombards ont voulu conquérir Rome; ils en ont été empêchés par des querelles intérieures, par l'interrègne qui a suivi la mort d'Alboïn, leur premier roi, par une résistance

¹ 1, p. 15.

qu'on pourra bientôt apercevoir et définir, mais, cependant, ils n'étaient guère disposés à faire le geste de Clovis.

Le Pape pouvait bien négocier avec les nouveaux maîtres du Nord de l'Italie. Cette papauté, qui était habituée à d'autres barbares, n'avait pas l'intention d'opposer un non possumus énergique, continu, à la résidence de Lombards dans la péninsule. Mais ces nouveaux barbares n'ont rien fait jusqu'à l'époque de la reine Théodolinde, et même ils n'ont rien fait au moment où une partie de la dynastie et de la nation avait déjà passé de l'arianisme au catholicisme, pour se servir du Pape, pour s'appuyer sur son autorité. Ils ne se sont pas donnés la peine de gagner cette puissance romaine qui leur était antipathique et dont ils ne soupçonnaient pas l'importance pour la consolidation de leur royaume en Italie. Et ceci a amené plus tard l'entrée des Francs qui, eux, se sont adressés directement au Pape en sa qualité de représentant de la population indigène, menant une existence quasi-autonome dans cette Romania qui était devenue un État autour de Rome, restée elle-même libre à l'égard des Lombards.

Le caractère distinctif de cette occupation des Lombards est donc celui-ci : ils sont venus comme ariens, ils resteront comme ariens. Ils n'ont rien à quitter ; ils n'ont rien à adopter. Ils se sentent bien, ou ils croient pouvoir se sentir bien, avec la différence religieuse profonde qui les sépare de la population conquise. Quelles sont les raisons de cette attitude, il serait bien difficile de le dire, mais l'attitude se maintient.

En outre, les Lombards, en descendant en Italie, n'avaient aucun mandat de l'empereur d'Orient, dont ils venaient remplacer la domination. Comme l'empereur ne consentit pas à remplacer sa domination directe par une nouvelle domination barbare exercée en son nom, jamais ces rois lombards, même au moment où ils ont ajouté à leurs noms germaniques celui, latin, de Flavius, car le roi Autaris s'est fait appeler Flavius Autaris, jamais, même à ce moment, ils n'ont demandé à Constantinople une reconnaissance formelle de leur situation.

Les rois francs ont été des patrices, ils ont même porté parfois le titre d'Auguste. La pourpre dont ils se revêtaient, de même que les chefs des Goths d'Italie, était celle qu'avait accordée l'empereur. Les Lombards n'ont jamais fait appel à Con-

stantinople pour légitimer d'une manière extérieure la situation qu'ils venaient de se gagner. De sorte que l'antagonisme qu'ils ont rencontré au commencement de leur établissement en Italie reste intact jusqu'à la fin. C'est un corps étranger dans cette Italie qui ne représente pas seulement des provinces byzantines, mais bien, de plus en plus, une vie intérieure qui lui est particulière.

Et, alors, comme le Pape reste à Rome, comme il ne s'entend pas avec les Lombards, comme l'exarque, maître de la Sicile et des différentes villes de la conquête, n'était pas capable d'affirmer son autorité, de défendre l'ancienne capitale de l'Empire contre la possibilité d'une attaque et d'une conquête barbare, il a fallu que Rome trouve en elle-même les moyens de se maintenir. Pour trouver ces moyens, il fallait avoir recours à ces institutions du V-e siècle qui sont en relation avec le libre développement de la population romaine.

On voit donc, dès le commencement, l'armée romaine, avec ses „primates“, avec ses chefs, on voit l'„exercitus“, la „militia“, exerçant leurs fonctions.

En même temps, au-dessus de cette population romaine surgit une classe nouvelle: c'est celle des „juges“. On dit habituellement que ces „juges“ ont été ordonnés et dirigés pour administrer la ville des empereurs. Mais je crois qu'il ne faut pas accepter cette définition. Le „juge“ n'est pas en fonction d'Empire; il est le représentant de la population elle-même, parce que ce caractère des „juges“ comme chefs de la population, ayant en même temps un caractère civil et militaire, se rencontre aussi ailleurs.

On le trouve, non seulement en Afrique, mais, à l'époque des Goths, dans la Dacie¹, et cette institution était si solide qu'elle s'est conservée dans les institutions roumaines du moyen-âge, se perpétuant jusqu'à l'époque moderne. Les districts roumains s'appellent des „județe“, des „judicatures“; chaque district actuel correspond à un territoire qui avait jadis à sa tête un

¹ Ammien Marcellin les mentionne, dans un texte bien connu, concernant le „juge“ Athanaric. Dans Auxentius, p. 75: „Judex Gothorum“. Le terme est défini même en grec par des sources contemporaines (Themistius).

„juge“. De même en Sardaigne le régime des judicatures a existé pendant très longtemps.

L'Empire chercha à un certain moment à empêcher cette organisation autonome de l'Italie, qui arrivait, comme on le verra, à faire des exarques mêmes, un Maurice le patrice, un Eleuthère, un Isaac, un Maurice le chartulaire, un Mezetius, des „antartes“, des chefs d'insurgés s'improvisant Césars¹; il entendait maintenir pour lui-même cette péninsule qu'il avait conquise, lui imposer ses formes d'administration, sans que ces formes d'administration, ainsi que je le disais au commencement, eussent pénétré si loin qu'elles eussent empêché l'autonomie provinciale.

Un des empereurs byzantins du VII-e siècle, Constant, eut alors l'idée de transporter sa résidence en Sicile².

L'idée était une des plus originales et aurait pu, dans sa réalisation, être une des plus fécondes du moyen-âge.

De Constantinople, on ne pouvait pas dominer l'Italie. S'établir à Rome à côté du Pape était une impossibilité pour le prestige du pouvoir temporel. De plus, l'„ecthèse“ de l'empereur Héraclius avait établi le nouveau dogme du monothélisme, de la volonté unique du Christ, que Rome avait rejetée; plus récemment, le „type“ de Constant II, un nouvel „hénotikon“, avait rencontré le même accueil, et le Pape accusé d'accointances avec les Arabes, Martin, avait eu le sort des pontifes expulsés de Rome, exilés en Orient. Il y avait ensuite la difficulté provoquée par cette organisation populaire autonome dans la ville des anciens empereurs d'Occident. Alors Constant chercha, en 661, la possibilité de faire de Syracuse en Sicile le centre de son Empire.

Dominer l'Orient et l'Occident de ce centre insulaire était une idée vraiment nouvelle, et l'empereur a voulu la réaliser. Parti de Constantinople, il visita Athènes, Tarente, Bénévent, Naples, se dirigeant vers Rome. Reçu par le Pape, en 663, il fut mené à Saint-Pierre, l'armée populaire romaine faisant la garde des deux côtés des rues qu'il traversait, le pallium de brocard d'or qu'il avait apporté de Constantinople étant porté en procession. Le palais et l'église de Latran virent alors, pour la première et

¹ Le *Liber pontificalis* décrit leurs aventures.

² Voy. le chapitre le concernant dans notre *Histoire de la vie byzantine*, I.

pour la dernière fois, un empereur byzantin remplissant ses devoirs religieux et occupant son trône de souverain. Puis, emportant pour des buts militaires l'airain de l'Église de Rome, il se dirigea sur Syracuse, où il allait mourir.

L'idée de concentrer le pouvoir impérial dans cette région moyenne, entre les deux portions de l'Empire, a dû être abandonnée par ses successeurs. Rome resta alors, de nouveau, je ne dirai pas entre les mains du Pape, qui est, sous le rapport politique, le délégué de cette autonomie locale, mais au pouvoir de cette population elle-même. Et ceci correspond parfaitement à ce qui se passe en même temps dans d'autres régions, à ce qui se passe dans la Provence, où, après la domination, au nom de Théodoric, d'un Libère, préfet du prétoire, d'un Gemellus, son lieutenant, représentants des „togati“ contre la „gentilitas“¹, un Mommulus et son successeur, portant le titre de patrice donné par Constantinople, gouvernement, ayant certaines relations avec la royauté des Burgondes, le Sud des Gaules.

Lorsqu'il arrive à un Pape, comme à Serge I-er, d'être persécuté par les Byzantins, voici ce qui se passe. Le „Liber pontificalis“, la série des biographies de Papes, qui, à cette époque, prend un autre caractère, s'occupant avant tout des mouvements de cette population romaine, comme un „moniteur officiel“ des agitations des masses, caractérise ainsi la résistance de la population romaine envers les tendances persécutrices de Constantinople: „La miséricorde divine prévenant l'immixtion byzantine, avec le secours de Saint-Pierre apôtre et chef des apôtres..., l'âme de la milice de Ravenne, du duché de la Pentapole et des parties voisines a été excitée pour ne pas permettre que le pontife du Siècle apostolique aille dans la ville impériale“ (687).

C'est un fait nouveau. Autrefois, l'empereur avait le droit de mander à Constantinople le Pape. Il pouvait le juger dans sa ville impériale; il pouvait l'envoyer en exil. La population romaine laissait faire tout cela, et il y a eu des moments où elle a collaboré avec les officiers impériaux pour presser le départ d'un Pape non populaire, qui n'avait pas su se gagner les sympathies. Cette fois, le „populus“ de Rome s'y oppose, et l'exarque Zacharie, qui était venu pour se saisir du pontife, est pour-

¹ Cassiodore, *Varia*, III, p. 17.

suivi par cette populace jusque dans le palais pontifical; il doit se cacher sous le lit de celui qu'il entendait arrêter.

La même chose arrive plus tard sous le Pape Jean VI (701–705) avec un autre exarque d'origine grecque, Théophylacte, contre lequel s'élève cette fois, non seulement la milice de Rome, mais la „milicia totius Italiae“. Dans toutes les autres villes de la péninsule des phénomènes populaires du même caractère se passent. Le stratège Théodore doit incendier Ravenne. L'Italie restée libre, non occupée par les Lombards, s'organise séparément. Elle trouve dans la possibilité de développement des masses tout ce qu'il lui faut pour de nouvelles formes constitutionnelles.

L'Italie appartient à Rome et, dans son centre, à la population elle-même, dont dérive toute organisation politique et toute force militaire. L'Occident commence donc à trouver ses formes définitives, qu'aucune immixtion violente de la part de l'Orient ne sera en état d'écarter, d'autant moins de détruire.

Voici une autre façon de se manifester de cette opposition de Rome. Le Pape Constantin II (708–715) est appelé à Constantinople par l'empereur, qui s' imagine cette fois avoir l'autorité nécessaire et l'appui de la population elle-même pour faire venir un pontife romain dans la ville impériale.

Lorsqu'il arrive là, à Constantinople, la population n'ayant pas été en état de le défendre, il y est reçu par les „judices“¹. De fait, il n'y avait pas là-bas de „juges“, mais, comme l'auteur du „*Liber pontificalis*“ donne ce titre à quiconque représente une certaine autorité, il transporte à Constantinople les institutions qui se trouvent dans sa Rome à lui.

L'hôte est donc accueilli par les chefs de la population byzantine „comme s'ils voyaient l'empereur lui-même“. Les chevaux impériaux sont à sa disposition, avec leurs freins dorés. Le Pape, son bonnet à la grecque, son „caumelaugus“ en tête, défile à travers les rues de Constantinople et, pendant ce temps, à Rome, l'exarque profite de son absence pour essayer de détruire l'organisation populaire. Le fils de l'empereur, les patriciens, les

¹ Voici leur définition à Rome, d'après le *Liber pontificalis* : „judices quos Romae ordinavit et direxit ad dispensandam civitatem“.

„incliyti“ conduisent Constantin à ses logis. Puis le pontife se rend à Nicomédie, où il rencontre l'empereur; ils communient ensemble. L'„Auguste“ baise le pied de l'évêque de Rome, et lorsque la permission de s'en retourner est accordée au Pape, il retrouve cette organisation qui devait être détruite et qui survit aux violences byzantines. Il est dit que tout le peuple de Rome exulta à l'arrivée de son chef. „Omnis populus exultavit.“

Bientôt après, il y a eu à Constantinople une usurpation, celle de l'empereur Philippikos. Cette fois, Rome résiste contre cet aventurier oriental, le peuple et l'armée s'opposant à la reconnaissance officielle en Italie du nouveau chef constantinopolitain. On n'admet pas son effigie; on ne reçoit pas sa monnaie; on ne prononce pas son nom. Pour essayer de s'attacher cette Italie rebelle, où les formes démocratiques sont dans une évolution rapide, on cherche à transformer le gouvernement de la ville de Rome en un duché, duché équivalent à celui de Venise et aux autres formes byzantines de domination dans les villes.

Ce „*ducatu romanæ urbis*“, ce „duché de la ville de Rome“, s'est maintenu, mais, au commencement, lorsque le duc avait un caractère impérial, un caractère constantinopolitain trop bien défini, la majorité du „*populus romanus*“ décida de ne pas l'accepter à aucun prix. S'il est resté, c'est non pas en tant que représentant de l'empereur de Constantinople, mais en tant que chef reconnu de ces „*primates*“, de ces „*judices*“ romains.

Cette situation continuera pendant tout le VII^e siècle et, vers la fin de cette époque, on fait un pas plus hardi encore pour affirmer l'existence d'un Occident populaire nettement défini, qui n'entend nullement se confondre, sous le rapport politique, avec l'Orient.

Sous le Pape Grégoire II, les persécutions byzantines recommencent, et en échange il y a en Italie meurtre du chartulaire Jourdain, incarcération dans un monastère du duc Basile, appel aux Lombards¹. Voici la manière dont les „*Romani*“ entendent se défendre contre ces immixtions répétées. Je traduis les termes mêmes du „*Livre pontifical*“, qui sont d'une netteté absolue et

¹ *Motis Romanis atque undique Longobardis pro defensione pontificis; Liber pontificalis.*

font voir à quel point ce monde occidental était certain, non seulement de maintenir sa propre existence, mais cette fois d'imposer à Constantinople un empereur latin. Car, maintenant, il est question d'un chef latin de l'Occident: cet Occident, avec son „peuple“, avec sa „milice“, entend l'imposer à l'Orient:

„Contre l'empereur, Grégoire s'arma presque comme contre un ennemi... Tous les habitants de la Pentapole (des „cinq villes“) et l'armée (*exercitus*) des Vénitiens, disant qu'ils ne condescendront jamais à l'assassinat du pontife, mais qu'ils combattront plutôt pour sa défense..., élirent partout en Italie des ducs..., car, connaissant l'infamie (*nequitia*) de l'empereur, toute l'Italie s'était décidée à élire un empereur et à le mener à Constantinople“, *ut sibi eligerent imperatorem et Constantinopolim ducerent.*

Donc cette nouvelle conception politique de l'Occident se sent assez forte pour imposer sa forme bien caractérisée, capable de développement, à la capitale de l'Empire byzantin, figée dans ses anciennes formes traditionnelles orientales. Et plus loin: „Les Romains et les Lombards se lièrent comme des frères par le lien du serment (*fidei catena*), préférant tous la mort glorieuse pour la défense du pontife“.

On voit ainsi dans le monde lombard lui-même une action contraire aux intérêts de la royauté, une action populaire, influencée par les tendances de la population romaine. Les ducs lombards, très nombreux, qui se sont concentrés ensuite dans ces deux formes supérieures, du duché de Spolète, d'un côté, et du duché de Bénévent, de l'autre, organisent la vie populaire romaine qui existe dans les cités où ils sont établis, où ils ont formé une aristocratie. Ils organisent cette forme rurale à laquelle ils ont donné le nom de leur personne, de leur famille, pour se ranger à côté de la population romaine dans le but de défendre le Pape et couper le chemin à l'immixtion byzantine.

Voici Paul Diacre, l'historien de ces Lombards eux-mêmes, qui s'exprime de cette façon:

„Et toute l'armée (*exercitus*) de Ravenne ou de Venise résista de toute son âme à de pareils ordres (aux ordres d'attaquer le Pape), et, si le pontife ne les en eût empêchés, ils auraient osé constituer sur eux un empereur“, *imperatorem super se constituere.*

L'intention est évidente. Cet empereur, du reste, a été proclamé. Il s'appelait Tibère Petatus, et le „Livre pontifical“ caractérise sa situation: „il cherchait à usurper pour lui le *regnum romani imperatoris*“, la „domination de l'empereur romain“.

¹ S'il n'y avait pas eu à cette époque l'opposition du Pape, croyant encore pouvoir se concilier Byzance au lieu de rompre définitivement avec l'empereur, qui, malgré les décisions des deux conciles de Constantinople (681 et 691), non acceptées par le Pape Serge, restait encore en quelque mesure orthodoxe, – l'iconoclasme commence à poindre, mais il ne domine pas encore Constantinople –, il y aurait eu la réalisation de cette intention. Et, pour empêcher dorénavant de pareils projets, il se produit à ce moment la curieuse alliance entre le patrice, représentant de l'empereur de Constantinople, et entre le roi des Lombards, contre les „Romains“ du roi, contre la „Romanie“ libre et la „Romanie“ sujette. Le patrice Eutyche et Liutprand le roi s'entendent contre les ducs, d'un côté, contre la population romaine, de l'autre, et, si le dernier, après avoir soumis Spolète, dut s'humilier à Rome, y déposant sa couronne d'or, sa croix d'argent, son manteau, ses armes, l'autre réussit à s'introduire dans la cité de Rome.

Car Rome, à partir d'un certain moment, ne représente pas seulement la ville; il y a tout un territoire qui lui appartient. Je ne parle pas de ce territoire du côté des Alpes qui formera la base de la donation ultérieure de Constantin; je parle de cette région de la campagne romaine où s'élevaient déjà des châteaux et qui était à la disposition de la population romaine défendue par l'„exercitus“, se trouvant, par suite de cette entente de la population romaine avec le Siècle apostolique, sous la souveraineté de ce Siècle.

Le terme de „Romani“, qui s'est conservé jusqu'aujourd'hui, celui de „Romania“ se sont imposés à ce moment par suite des conditions politiques analysées plus haut. „Romania“ représente maintenant en Occident la même chose qu'en Orient dès le IV-e siècle déjà. C'est le territoire qui n'a pas été occupé et qui n'est pas dominé d'une façon permanente par les barbares. Il y a donc trois formes politiques et nationales possibles à cette époque: il y a l'Empire gouvernant, il y a les rois barbares ayant le pouvoir et il y a, entre l'Empire qui gouverne

par ses moyens et pour ses buts et les rois barbares, chefs d'un territoire qui leur appartient, avec un droit et sous une forme ou avec un autre droit et sous une autre forme, une „Romania“ populaire.

Là où la vie antique, la vie latine, s'est maintenue par la population seule, par les moyens qui se dégagent de la volonté de cette population, il n'y a pas l'„imperium“, il y a cette „Romania“.

C'est la même situation que dans Venise naissante, qui trouve en elle-même, tout en conservant des attaches avec l'Empire byzantin, d'un côté, plus tard avec les Francs, du côté de l'Ouest, les moyens de s'organiser dans cette forme populaire.

Oui, Venise a été aussi, comme Rome, une petite „Romania“, devant s'administrer par son duc élu, par ses tribuns ou par ses „judices“, comme on le disait à Rome, par ses patrices locaux, de création élective et de nomination impériale. Pendant longtemps, elle a été régie par l'assemblée populaire, par les „conseils“ et par ce „Sénat“ qui équivalait à la réunion des „hommes bons et anciens“ que l'on trouve dans les régions du Danube et dans cette Albanie qui continue jusqu'à nos jours les mêmes traditions d'organisation locale et populaire du commencement du moyen-âge.

Si Spolète ou Bénévent s'étaient développées de la même manière que Venise, on aurait eu la même organisation dans ces capitales de duchés lombards, le duc étant le chef d'une population qui vivait à son ancienne manière.

Cela sans compter l'importance de la „civitas“ des Gaules, de l'ancienne „cité“, avec l'évêque comme chef, avec la famille sénatoriale disposant des affaires de la cité. Et ajoutons : avec le saint remplaçant la puissance impériale, puisque, en ce qui concerne Saint Martin, à Tours, il n'y avait pas seulement le saint qui se trouvait sous terre, il n'y avait pas seulement ses reliques, c'était la personnalité idéale du saint qui survivait à la mort réelle. Et, lorsque le roi franc venait se prosterner sur le tombeau de Saint-Martin, il faisait comme un acte de vasselage envers un personnage invisible qu'il sentait politiquement vivant et concentrant la vie de la cité, de même que, lorsqu'on disait à Rome : Saint Pierre, c'était quelqu'un qui existait, sous le rapport

constitutionnel et dominateur, plus, que tout ce qu'il y avait autour de lui à Rome.

Dans la biographie de l'évêque goth danubien Ulfila par celui de Durostorum, Auxentius¹, il y a deux fois une opposition du plus haut intérêt. Il est question d'une partie de la population danubienne qui quitte le „varbaricum“ et se rend dans les „partes Romanie“. Le „varbaricum“, prononcé à l'orientale, c'est le territoire régi par les barbares, et, en sortant du „varbaricum“, on passe dans ces régions lesquelles, qu'il y ait l'Empire ou qu'il n'y ait pas, sont des „partes Romanie“ en raison de la population elle-même et de tout ce qu'elle peut représenter et donner.

Il y a eu même un peu partout dans les Balcans des „Romaniae“, plus grandes ou plus petites, qui ont disparu. En même temps dans le Noricum, dans les régions du Danube moyen, on retrouve cette vie par cités qui est très bien constatée par le témoignage de l'auteur de la Vie de Saint Séverin. L'Empire n'existait plus, mais, à défaut de l'Empire, le peuple du Norique s'organisait lui-même; il se défendait contre les Ruges et d'autres barbares: sous des évêques, sous des hommes de Dieu, comme Saint Séverin, ils établissaient la „Romania“ là où l'„imperium“ n'existait plus².

Il y a donc une „Romania“ en Italie, comme il y a des „partes Romaniae“ sur le Danube. En Gaule, à l'époque des Bagaudes (V-e siècle), une „Bagaudie“ surgissait, ennemie de l'Empire, contenant, avec des chefs populaires comme Tibato, ceux qui „s'étaient séparés de la société romaine“³. Sous la domination de Mommulus et de son successeur en Provence il y a eu, nous l'avons déjà dit, dans cette région de la Méditerranée, une „Romania“ dont le nom s'est perdu. Et, si, pour la Provence, ce nom n'a pas remplacé l'autre, plus ancien, le nom de la Ro-

¹ Voy., plus haut, *Formes byzantines et réalités balcaniques*.

² Voy. aussi notre communication au Congrès d'histoire de Bruxelles, dans la *Revue d'histoire et de philologie belge*, année 1924.

³ „Gallia ulterior, Tibatonem .principem rebellionis sumpta, a romana societate discessit, a quo tracto initio, omnia paene Galliarum servitia in Bagaudiam conspiravere (Prosper Tiro, année 432, année 434). Candidus Isaurus (dans la *Bibliotheca* de Photius) parle aussi d'une „révolte“ gauloise pareille (στασιασάντων ...των) θυσιμικών Γαλατών, διαπρωσευσαμένων τε αυτών και 'Οξοάκρου προς Ζήνωνα .

magne figure encore dans la nomenclature géographique actuelle, et, en ce qui concerne la „Romania“ populaire sur le Danube, elle a survécu dans celui d'une langue, d'une nation et d'une organisation politique. L'élément latin du Danube s'appelle *Români*, c'est-à-dire Romains ; leur langue, c'est la „langue romane“ (*românește*) et, lorsqu'il s'est agi, au XIV-e siècle, de donner une forme politique à ce pays, on a conservé la même dénomination qui, sans doute, est infiniment plus ancienne.

Les documents magyars de Transylvanie, les documents de la chancellerie hongroise appellent certaines régions „terra Blacorum“, „terre des Valaques“ ou „sylva Blacorum“, „forêt des Valaques“. Si, à la place du mot „Valaques“, qui n'est pas employé par les Roumains eux-mêmes, on met leur seul et vrai nom, on aura alors „terre des Roumains“ et ce qui était „terre roumaine“ pour les secrétaires des rois de Hongrie était „terre roumaine“ depuis des siècles pour la conscience de la nation qui vivait sur les bords du Danube. Donc, lorsque les chefs de la montagne roumaine ont organisé une principauté capable de se maintenir et de résister aux prétentions hongroises et à l'invasion ottomane, ils ont appelé cet État: *Domnia a toată Țara Românească*, c'est-à-dire „Dominatio totius terrae romanae“.

Il est compréhensible que quiconque étudie seulement la vie de l'Occident ne se rende pas compte de l'importance de cette „Romania“ de l'époque des Lombards, que, partant de l'Occident et se maintenant dans les limites occidentales, il ne souligne pas assez l'idée de l'„imperator“ qui surgit dans la personne de ce rebelle, de cet „antarte“ à l'époque du Pape Grégoire II. Mais celui qui met en parallèle ce qui est resté jusqu'à nos jours sur les bords du Danube comprendra d'une autre façon, d'une façon plus large et plus profonde, ce qui s'est passé en Italie au V-Ile et au VIII-e siècles.

Et il saisira dans les grands événements qui suivirent jusqu'à ce tournant de l'histoire qui est Noël 800 le développement de cette résurrection de l'„Empire“ par la „Romania“.

CHAPITRE V.

L'EMPIRE PAR LES FRANCS ET LE RÔLE DE LA „ROMANIA“ OCCIDENTALE

Si la tendance de donner à l'Empire un chef de création populaire, un empereur latin, venant de l'Italie démocratique des masses, à côté de l'empereur, disons: embaumé dans son faste à Constantinople, a été écartée par le manque de courage du Pape ou par un calcul de sang-froid de celui qui n'entendait pas relier l'avenir du Siècle romain, s'ouvrant avec des perspectives brillantes, à cette petite aventure d'un fonctionnaire qui espérait, venant de l'Italie et conservant son caractère latin, pouvoir remplacer le splendide empereur de Byzance, ce fait qu'une fois la population de Rome a essayé d'imposer un empereur restera comme un souvenir populaire et il provoquera ce grand phénomène de l'histoire du moyen-âge qui sera le couronnement de Charlemagne, roi des Francs, comme empereur unique, et non comme empereur d'Occident, pour l'Empire entier, parce que cet Empire était unique et qu'il devait rester indivisible.

Pour expliquer cette proclamation, on a essayé de différentes hypothèses. Pour la période la plus rapprochée, il y a les explications de M. Kleinclausz, dans son ouvrage sur l'Empire carolingien, il y a celles qui ont été présentées tout dernièrement par M. Halphen dans la „Revue historique“, explications qui viennent d'être contredites par M. Loebel dans un compte-rendu, de sorte que le problème paraît n'être pas encore résolu à la satisfaction générale.

Peut-être aussi faut-il employer une autre méthode que celle qui s'adresse aux seules sources occidentales pour les soumettre à une critique historique et philologique.

On peut argumenter sur la valeur du témoignage d'Éginhard dans ses annales et dans sa biographie de Charlemagne – écrivain qui, tout en copiant un modèle ancien, connaissait bien les circonstances de son temps et surtout était initié dans l'intimité diplomatique et politique de Charlemagne et, ce qui est plus important encore, faisait partie de ce monde, de cette réunion de lettrés du palais du roi des Francs qui vivaient dans des idées romaines exprimant plus clairement la nécessité de l'Empire, ce qui dans les âmes populaires était comme le summum de ce qu'on pouvait désirer pour être dorénavant assuré contre toutes les vicissitudes futures. On peut discuter aussi sur les rapports qui existent entre les différentes chroniques de l'époque carolingienne. On peut interroger le témoignage contemporain, direct, expressif du *Liber pontificalis*, on peut recourir aux informations subsidiaires des correspondances du temps, et, s'il s'agit de l'Orient, il faut se contenter de ce que donnent, avec une conception naïve et dans un style de résumé, des compilations ultérieures, comme celles de Théophane et de Théophylacte. Mais je crois qu'en se rendant compte des circonstances générales, des conditions politiques données et des idées qui se trouvent à la base de ces conditions politiques données, en regardant plutôt l'horizon que le point bien déterminé représenté par les sources, en scrutant cet horizon dans toute son étendue, on arrive de soi-même à une solution qui n'est pas aussi simple que la solution présentée par chacune de ces hypothèses, mais qui a un grand avantage. C'est celui de donner une explication intégrale et surtout une qui n'est pas seulement capable d'être vérifiée par les circonstances de l'acte de 800, mais par toute la succession des faits qui en sont résultés, par les rapports entre les populations italiennes et le nouvel Empire et entre cet Empire, de création spontanée, populaire plus qu'ecclésiastique, et l'autre Empire, qui, pour le moment, est occupé de la question de l'inconoclasme.

Ceci étant dit, suivons un peu les lignes générales de la situation. Le Saint-Siège a sans doute une ambition, mais des moyens encore très faibles pour la réaliser. Je dirai même que cette ambition n'est pas arrivée jusqu'à une formule politique. Plus que cela même : cette ambition du Saint-Siège n'est pas

provoquée et soutenue par l'effort même de la papauté. Il y a quelqu'un qui, à cette époque, remplit un grand rôle au profit de l'Église, et ce n'est donc pas l'Église qui a préparé l'action de ce facteur. Elle l'a admis, elle le soutient et elle en consacre les résultats, mais cette force vive qui agit pour l'Église romaine vient d'elle-même et travaille par ses propres moyens.

Cette force la voici. A une certaine époque, la papauté a créé l'Église d'Angleterre. Cette Église, enflammée d'enthousiasme, envoie des missionnaires, et, lorsque Boniface conquiert la Germanie, il se crée entre les Francs qui soutiennent Boniface, sans que la royauté franque eût provoqué l'action des missionnaires dans le centre de l'Europe, il se crée aussi entre le royaume des Francs, donnant un appui militaire à cette propagande et se préparant un avenir politique dans les régions conquises, et entre le Saint-Siège une certaine situation.

Sans tenir compte de l'action de Boniface on n'arrivera jamais à reconnaître ce qu'il y a de plus important à ce moment dans les relations du Saint-Siège avec la monarchie franque. La papauté a entretenu des rapports avec l'ancienne dynastie et elle créera une nouvelle dynastie carolingienne, en 752. Et, en créant la nouvelle dynastie, elle crée aussi une monarchie d'un caractère tout à fait particulier dans le monde franc.

Si le Pape est consulté sur le changement de dynastie, il n'y a rien d'inintelligible: l'autorité suprême en fait de dogme pouvait être une autorité suprême en fait de conscience politique. Il fallait quelqu'un pour donner un prestige; s'il ne se trouvait pas dans des institutions bien définies, il fallait le trouver ailleurs: celui que l'on consultait sur l'autorité religieuse pouvait être consulté sur l'authenticité politique et dynastique.

Mais bientôt on passa par dessus cette première situation. En effet, le Pape Étienne II est sollicité de venir dans le royaume franc pour couronner Pépin. Pour comprendre le vrai caractère de cet acte, son importance historique, tellement grande qu'on ne saurait pas trouver tous les éléments d'idéalité qui se groupent sous cet acte, il faut se rappeler le couronnement de l'empereur d'Orient Justin par le Pape qu'il avait appelé à Constantinople. Un empereur déjà couronné à Constantinople par son patriarche gagne un prestige particulier par le fait que le Pape

de Rome arrive et, sans tenir compte du premier couronnement, procède au second.

Ce droit de créer un roi par la cérémonie de l'onction est pris dans la Bible. La conception du couronnement de Saül a passé dans la conscience des chefs de l'Église romaine. L'autre monarchie était basée sur la conquête, la nouvelle n'a aucun acte de conquête à sa base; elle possède un acte d'authenticité, et cet acte d'authenticité, d'abord pour le choix de la dynastie, ensuite pour la reconnaissance et le développement de ces nouvelles conditions dynastiques, procède du Saint-Siège.

En même temps que Pépin devient roi à la suite du couronnement fait par les mains d'Étienne II, il y a aussi dans le monde franc une autre création due au voyage du Pape: le fils du nouveau roi est créé patrice. Il succède à ce patrice et duc byzantin Étienne, chef du „*ducatus romanus*“, qui, avec le „peuple“ et „l'armée“, a contribué à l'élection du Pape Zacharie, en 742¹. Ce fait d'avoir été créé patrice des Romains demande une explication qui ne réside pas dans les rapports entre le Saint-Siège et le monde franc.

Le Pape a-t-il ou non le droit de créer des patrices? Il faut dire: Non. Jamais, jusqu'à cette époque ce droit, qui appartenait aux empereurs, n'a été exercé par les Papes. On ne peut admettre une substitution du Pape à la place de l'empereur. Les conceptions qui ont conduit l'Église au XI-e siècle à créer des rois n'existent pas au VIII-e; pour les avoir, il a fallu tout un développement de la société médiévale, toute une attitude de l'Orient à l'égard de l'Occident, toute une littérature, une préparation littéraire, qui n'existent pas encore. De sorte que, si on rencontre un Pape créant dans le monde franc un patrice des Romains, il ne faut pas en chercher l'explication dans le caractère de l'Église et dans les rapports naturels de la papauté avec le monde franc. Il faut la chercher dans cette spontanéité créatrice de la „Romania“ dont Romé abandonnée par l'Empire était devenue d'elle-même le centre.

Lorsqu'Étienne se rend en France pour le couronnement, il n'est pas seul. Il est accompagné par les „chefs de la milice“, les *militiae optimales*. Le peuple entier, l'„*universus populus*“,

¹ *Liber pontificalis*.

soutient sa politique; l'„exercitus“, l'armée, avec ses „juges“, ses tribuns, ses ducs, ses comtes „tribunenses“, ses chartulaires à sa tête, et en même temps les „juges“ des Lombards, qui représentent la population romaine des cités lombardes, tous collaborent à cette action du Saint-Siège en France. De sorte que cette création d'une nouvelle monarchie selon la Bible dans le royaume franc n'est pas seulement un acte voulu par la nouvelle dynastie, un acte fait par le Saint-Siège dans des projets d'ambition encore mal définis; c'est aussi un acte approuvé par la „*respublica Romanorum*“, par la „*dominica plebs*“, la „Romania“ italienne: il se relie à tout ce mouvement de création originale à base populaire qui distingue à cette époque l'Italie et les régions voisines.

S'il y avait eu seulement l'idée politique d'un Pape, un autre Pape pouvait avoir un autre programme; ce qui en aurait résulté pour la politique du moyen-âge n'aurait pas eu la même durée et n'aurait pas eu le même développement. Tandis que, lorsqu'il s'agit d'un phénomène populaire essentiel, datant de plusieurs siècles, en perpétuel développement, les résultats peuvent être beaucoup plus féconds, infiniment plus durables.

Après la création de la nouvelle monarchie franque, on voit le Saint-Siège à la disposition de cette population romaine. Lorsqu'il s'agit d'élire un nouveau Pape, il y a une partie de la population qui soutient Étienne III (IV), et une autre, la majorité des juges et du peuple¹, qui est pour l'autre concurrent, Paul. Et, aussitôt, se développe à Rome toute une série d'actions politiques au caractère tragique, qui montrent à qui appartient la vie et de qui dépendent les actions mêmes du Saint-Siège.

D'abord, on voit une intervention dans les affaires du Saint-Siège qui ne vient pas seulement du peuple de Rome. Dans la future Romagne, dans la campagne autour de la ville impériale, des „*domus*“, des châteaux s'élèvent. Les propriétaires de ces châteaux sont en relation avec d'autres chefs de châteaux qui se trouvent dans la Toscane voisine. Il y a donc déjà des familles importantes possédant des „*domus*“ dans la Campagne et en-

¹ „*Plurima pars iudicium et populi.*“ Il y aussi la candidature d'un Théophylacte.

tretenant des rapports avec ce monde toscan où quelque chose de pareil s'élève à la même époque.

On voit les frères Toto, Constantin, Passinus, Pascal, qui, employant une foule de paysans, une „*caterva rusticorum*“ (si on pense au grand rôle qu'ont eu les paysans danubiens à l'époque de la révolte de Vitalien, on peut mieux se rendre compte de l'importance de ces milices rurales qui apparaissent maintenant en Italie comme jadis dans ces régions danubiennes de l'époque de Justinien), viennent à Rome et opposent au Pape élu par le parti opposé leur propre candidat, Constantin. Lorsque Constantin est mené au Latran, l'„*universus populus*“, c'est-à-dire une grande masse populaire romaine, est invité à l'acclamer. Il est conduit ensuite à Saint-Pierre et, d'après l'ancienne coutume absolument populaire, répondant aux coutumes qui ont été conservées dans les régions latines de l'Orient, il y a un grand repas pour toutes les personnes ayant participé à cette élection de l'anti-Pape Constantin.

Puis un autre parti s'élève contre le parti de Toto : Christophe et son fils Serge, qui, s'opposant à l'intronisation de Constantin, recourent à l'appui de ce nouveau roi lombard qui, simple duc de Spolète, avait été créé roi par la volonté du Saint-Siège.

Avec le concours du roi lombard, Toto est tué et les „*judges*“ de la „*milice*“ romaine se retournent contre Constantin. On essaye de faire élire un nouveau Pape en faisant crier par la population : „*Philippum Papam; Sanctus Petrus elegit eum*“, „le Pape est Philippe; Saint-Pierre l'a élu“. Des manifestations se produisent, de tout point semblables à la manifestation qui, pendant les fêtes de Noël de l'année 800, proclamera spontanément Charlemagne empereur.

Mais cette tentative d'élever sur le trône de Saint-Pierre Philippe n'aboutit pas. Étienne est installé; il l'est „par les prêtres et les chefs de la milice“, par „toute l'armée“ et les *cives honesti*, par toute la population, „du plus grand au plus petit“¹. Constantin est mené d'une façon injurieuse à travers les rues de Rome, aveuglé, selon la coutume byzantine, et, maintenant, un autre acte de cette tragédie peut commencer.

Il faut tenir compte de toute cette succession de révolutions

¹ A magno usque ad parvum.

populaires à Rome pour arriver à la dernière, qui a fait de Charlemagne l'empereur du monde romain entier. Serge, fils de Christophe, se dirige vers la Cour de Pépin, protecteur du Saint Siège, garant de l'ordre en Italie, pour lui demander de procéder au jugement de Constantin. Car il fallait un jugement synodal pour l'écarter. Les deux nouveaux rois francs, Charles et Carloman, puisque Pépin venait de mourir, envoient douze évêques. Jamais une si forte participation du clergé des Gaules ne se rencontre dans un synode romain, et, pour la première fois, les Gaules et cette Italie dirigée par le peuple de Rome se rencontrent dans une même formation ecclésiastique poursuivant des buts nettement politiques.

L'Orient n'a été guère consulté dans toute cette affaire. On a rompu depuis longtemps les relations avec les iconoclastes de Constantinople. L'hérétique ne peut donner aucun conseil. Auparavant, après chaque élection, il fallait s'adresser à l'empereur de Constantinople, et, si parfois la confirmation venue d'Orient était impossible, on le notait dans le „Livre Pontifical“, en disant : „Voici un Pape qui a été établi sans cette confirmation, devenue impossible“.

Après le synode contre Constantin, une action commence contre l'exarque de Ravenne et contre le duc de Rimini. Mais Serge et Christophe eux-mêmes ne peuvent pas se maintenir; de nouveau, un parti romain se lève, celui de Paul Aliarta, et il arrive à avoir raison, en 771, de ces deux chefs du parti victorieux, qui sont, à leur tour, aveuglés. Un pacte est conclu à cette époque entre les „Romani“, c'est-à-dire la population de Rome, et les Lombards. Devant cette situation, il y a une intervention de la part de l'exarcat; le duc de Rimini arrête l'agitateur, qui est mené à Ravenne et tué. Mais, avec cette intervention insolite des „Grecs“, la situation du peuple de Rome envers l'administration de la ville et envers le pouvoir des Papes n'est pas changée.

¶ Aussitôt après la mort d'Étienne, le Pape Adrien est élu par les Romains, et il l'est parce qu'il représente une des plus importantes familles de la ville impériale¹ (772).

¹ Potentissimis romanis {parentibus editus.

Personne n'a consulté le roi franc concernant l'élection. On ne s'est pas informé si elle lui est ou non agréable. Comme cependant les Lombards restent dangereux pour le Saint Siègre, c'est le Saint Siègre qui demandera la descente de Charlemagne en Italie¹, mais dans un but qui est bien défini par le „Livre Pontifical“. On ne veut pas de lui comme maître à Rome; on ne suppose pas même la possibilité d'établir un empereur résidant dans la ville impériale. Ce que l'on veut, c'est seulement la création d'un roi des Lombards qui ne vive pas au milieu des Lombards. On veut un vague maître lointain venant de temps en temps procéder à certaines cérémonies religieuses et s'agenouiller sur les tombeaux des Apôtres. C'est un protecteur et pas un maître réel que l'on désire, et ceux qui veulent avoir ce protecteur ne sont pas seulement le Pape et ses conseillers très passagers, toujours à la disposition des partis qu'ils représentent, auxquels ils restent liés jusqu'à la fin de leur administration, c'est encore ce „populus“ de Rome qui veut sauver sa petite „Romania“ indépendante. Il ne faut pas qu'il y ait un roi lombard descendu de Pavie pour s'installer près du tombeau de Saint-Pierre. Et, lorsque le roi franc arrive lui-même, il y est pour que sa royauté franque soit transformée dans le sens de royauté „des Francs et des Lombards“.

Elle est très caractéristique la lettre envoyée à l'empereur d'Orient, à un certain moment de pacification, pour expliquer les relations entre l'Église romaine et les Francs, pour excuser ces relations et demander la permission de les maintenir, même si Constantinople, devenue orthodoxe, reprendrait en partie son rôle à Rome. On dit que ces Francs, au fond, sont ceux qui ont réalisé l'unité de l'Église d'Occident, étant protecteurs de l'expansion en Germanie des missionnaires anglo-saxons, puis étant devenus dominateurs du royaume des Lombards par droit de conquête, tout en exerçant sur la péninsule ibérique une autorité incontestable, et on fait sentir à l'ancien maître constantinopolitain, auquel on se sent lié de droit, qu'il y a tout de même un avantage, au lieu de voir des barbares qui se mangent entre eux et qui rendent tout ordre romain impossible en Occident, d'en voir un seul, avec lequel on puisse traiter.

¹ Ut cum exercitu ad tuendas has Italiae partes modis omnibus advenirent; *Liber pontificalis*.

Charlemagne est reçu à Rome et accueilli en empereur bien avant sa proclamation par la population romaine. Il passe par Saint-Pierre pour aller au Latran; on confirme la donation lombarde, en donnant au monde byzantin cette explication de l'unité reconstituée dans le monde occidental par l'action de la royauté franque.

Nous arrivons maintenant au dernier acte de ce drame aux tableaux changeants, mais ayant tout de même au fond une continuité de développement.

Léon III prend la succession du Pape Adrien (795). Il commence par inviter le roi franc à paraître en Italie dans le but de prendre le serment des Romains. Prendre le serment, pour qui? Pour lui, mais en même temps, il y avait une intention visible de la part de Léon, qui était combattu par le parti des parents du Pape défunt, par les principaux fonctionnaires du palais pontifical: l'intention de vaincre la résistance de ses adversaires par la pression du roi germanique, par l'influence toute puissante du chef barbare „oint du seigneur“, — ses fils, Pépin et Louis, l'ont été aussi, à l'occasion d'un second voyage italien de leur père, en 781 —, qui représentait en même temps l'Occident unifié. A cause de cette protestation de ses adversaires, Léon, qui avait été chassé par ses ennemis, blessé, est appelé à la Cour de Charlemagne et, à cette Cour, il y a un jugement sur sa situation, pour savoir si l'élection a été accomplie dans les conditions prévues par le cérémonial et correspondant à la tradition, immuable. Le Pape est très bien reçu. A son retour la population romaine l'accueille avec de grands honneurs. Le „Livre Pontifical“ dit: „toute la population romaine“, mais il faut entendre en première ligne ses adhérents.

Un synode (probablement le synode que Charlemagne avait demandé, puisque son jugement ne lui paraissait pas suffisant pour bien établir la situation de Léon), se réunit à Rome et se déclare incompetent. Lorsque le Pape emploie la coutume germanique de prêter serment lui-même sur son innocence pour déclarer qu'il ne sent pas sur ses épaules le fardeau d'une élection illégale, en ce moment Charlemagne descend de nouveau en Italie. Il est reçu par Adrien, qui lui offre le banquet solennel. Le Pape paraît dans toute la pompe de l'Église pour prêter son serment en décharge. Il arrive que des ambassadeurs du clergé

de Jérusalem se présentent à ce moment, ce qui accroît la solennité de la circonstance et, au moment où il fait ses dévotions dans l'église de Saint-Pierre, retentit l'ancienne acclamation des Romains: „Carolo, piisimo Augusto, a Deo coronato, magno, pacifico Imperatori, vita et victoria“, „A Charles très-pieux, auguste, couronné par Dieu, grand, pacifique, vie et victoire!“.

Était-ce une comédie? Tout ce qui a été dit jusqu'ici montre que ceux qui auraient dû remplir une simple fonction théâtrale recouvrant une autre réalité étaient trop puissants et trop conscients de leur rôle, eux qui disposaient du Siègne pontifical, pour consentir à être les instruments d'une ambition étrangère.

Était-ce un acte voulu par le Pape? Il pouvait très bien vouloir la présence à Rome d'un délégué de Charlemagne pour le soutenir contre le parti de ses adversaires, mais il n'avait pas les moyens nécessaires, devant cette volonté tumultueuse de la population romaine, de faire ce qu'il voulait.

Était-ce un acte voulu par Charlemagne? Cela n'a pas été sans doute un acte refusé par lui. Il était depuis longtemps le délégué permanent de l'Église. Il était, comme Godefroi de Bouillon l'a été plus tard dans l'église du Saint-Sépulcre, l'„advocatus ecclesiae“. Il était le bras laïque de cette Église conquérante, la force armée à la disposition des missionnaires. Plus tard, comme empereur, il n'aura pas d'autre signe sur ses monnaies que celui de la croix.

Il n'a donc pas refusé ce qui était la consécration de son rôle, ce qui permettait à l'Église, agissant par un empereur, de conduire d'une façon plus énergique ses destinées nouvelles. Mais, en même temps, c'est un acte de volonté spontanée de la „Romania“ italienne, qui arrive à créer dans la personne du roi franc ce qu'elle n'avait pas été à même de créer auparavant dans la personne d'un Tibère Petatius, contre l'autorité de l'empereur d'Orient. C'est l'Occident, dans sa forme populaire et d'après ses conceptions que nous pouvons appeler démocratiques, qui a créé cette forme impériale¹.

¹ Cf. Gasquet, *L'Empire byzantin et la monarchie franque*, Paris, 1888, p. 7: „Rome plongeait de toutes ses racines dans le monde latin. Elle devait sa sève et sa vigueur à cette population de paysans, dure à la peine, âpre au gain, robuste et saine, pépinière incomparable d'administrateurs et de soldats“.

CHAPITRE IV.

LES DEUX FORMES D'EMPIRE ET LE „PEUPLE“

Il faut d'abord préciser ce que l'Orient byzantin, le seul Empire ayant droit à ce titre, a pu admettre du couronnement de Charlemagne ¹.

L'opinion courante est que Byzance, jalouse de la proclamation impériale faite à Rome, de la consécration d'un nouvel empereur d'Occident par le Pape, aurait été disposée à faire certaines concessions. Ces concessions sur l'unité de l'Empire, sur son authenticité, auraient mené aussitôt à des résultats appréciables au point de vue diplomatique. De ce fait on attribue au couronnement de Charlemagne une importance qui, en ce qui concerne Byzance, ne me paraît pas se trouver dans la réalité même des faits.

On n'a pas de bonnes chroniques byzantines pour cette époque. On est réduit, pour le IX-e siècle, à des résumés appartenant à une époque postérieure, des résumés d'un contenu très malgre, dont l'information n'est pas toujours satisfaisante; mais tout de même, dans ces résumés, l'esprit de l'histoire byzantine, ce qui est essentiel dans les sources disparues, subsiste.

Si le couronnement de Charlemagne avait causé une grande émotion à Constantinople, si la question d'une possibilité de l'Empire double, de l'Empire partagé, s'était présentée à la raison des Orientaux au commencement du IX-e siècle, on trouverait dans la relation de Théophane ou dans celle de Théophylacte, qui reproduisent les anciens témoignages, quelque chose qui nous mettrait sur la voie. Mais, dans les deux compilations, on

¹ Cf. Harnack, *Das karolingische und das byzantinische Reich*, Göttingen 1880.

passé un peu à côté du grand évènement qu'a été pour l'Occident le couronnement de 800.

Et ceci m'avait autorisé, il y a quelque temps déjà¹, à présenter de cette façon l'opinion byzantine à l'égard de ce qui venait de se passer à Rome: „La proclamation du nouvel empereur et Auguste ne paraît pas avoir produit une grande impression à Constantinople. Les sources byzantines ne mentionnent même pas un tel incident sans importance, parce que sa légalité pouvait, avec tant de raison, être contestée. A la place des „antartes“, des rebelles accoutumés, il y avait un roi barbare, avec cette différence qu'on aurait attendu vainement sa tête à Byzance“.

Peut-être cette manière d'exprimer le sens que pouvait avoir pour Byzance le couronnement de Charlemagne y est-elle exprimée d'une façon trop dure, mais quelque chose de cette conception existait sans doute dans le monde oriental. Ce monde, croyant détenir lui seul l'authenticité de l'Empire, n'a jamais reconnu à l'Occident barbare le droit de parité.

Il y a eu des propositions de mariage byzantin faites à Charlemagne avant le couronnement; il y a eu le projet bien connu du mariage de la princesse Rothrude avec le prince byzantin Constantin (781), après un autre projet de mariage entre la sœur de Charlemagne, Gisèle, et Léon IV². Mais on n'a qu'à analyser le texte byzantin relatif à ces deux propositions pour voir combien Byzance se précautionnait contre toute idée que l'Occident pouvait donner quelque chose de semblable en ce qui concerne les droits impériaux, en Occident. La princesse franque ne porte pas son nom germanique, même bien avant le mariage, et on lui donne un nom grec, Érythro (le nom germanique traduit en grec). Et on ajoute que, pour faire que cette princesse puisse prendre place sur le trône byzantin, il avait été besoin de toute une préparation. Cette préparation a été confiée à deux personnages grecs, un eunuque et un notaire, qui ont été envoyés en Occident dans ce seul but, et ces deux personnages avaient la double mission de faire apprendre à la princesse les lettres grecques, — cette fois on emploie le nom de „grec“ —, et, en

¹ *Nos Papi și Impărați*, Bucarest 1920, p. 70.

² Voy. le *Codex Carolinus*, ép. 48. — Cf. Gasquet, ouvr. cité, p. 258 et suiv.

même temps, la connaissance des „coutumes de l'Empire des Romains“¹.

La distinction très claire qui se trouve dans ce texte montre que l'Empire n'était guère disposé à faire des concessions sur ce fait que lui seul, Empire d'Orient, représente la légitimité. Quant aux futurs parents de l'empereur byzantin, ce sont des „Francs“, et, lorsque le projet de mariage est abandonné, on dit qu'on a abandonné la relation de parenté avec les „Francs“. On évite toute dénomination précise servant à désigner l'État franc, pour s'en tenir à cette formule générale, qui montre d'un côté la gêne politique de Byzance faisant un projet de mariage et, d'un autre côté, son opiniâtreté à ne jamais céder ce qui formait la base même de son existence.

On pourrait dire que l'idée même de proposer le mariage d'une princesse franque avec un empereur de Byzance aurait signifié un premier pas vers la reconnaissance d'une qualité supérieure à ces rois germaniques de l'Occident. Il n'en est rien. Le jeune empereur Constantin, fils d'Irène, qu'il s'agissait de faire épouser cette princesse franque, choisit plus tard une princesse arménienne, Marina d'Ani, n'ayant aucune importance au milieu du monde politique de cette époque.

Je sais bien qu'après le couronnement de Charlemagne on a supposé, sur la base d'un texte byzantin dont je parlerai, que le Franc a voulu épouser l'impératrice Irène, jadis son adversaire, dont il avait contesté en plein concile les titres et même le droit de régner, en tant que femme². Et le témoignage de la source constantinopolitaine laisserait croire que, par ce mariage, par la possibilité de réunir les deux éléments du monde chrétien, ces deux éléments se seraient présentés presque en même ligne, que la Rome orientale aurait eu ainsi un correspondant dans cette nouvelle Rome occidentale qui venait de se relever par le couronnement de Charlemagne.

En observant le texte, on voit facilement ce qu'est cette

¹ Εἰς τὸ διδάξαι αὐτὴν τὰ τε τῶν Γραικῶν γράμματα (les „helléniques“ auraient été païennes) καὶ τὴν γλῶσσαν καὶ παιδεῦσαι αὐτὴν τὰ ἥθη τῆς Ῥωμαίων βασιλείας“; Cédrene, II, p. 21. Irène rompt τὴν πρὸς τοὺς Φράγγους συναλλαγὴν; *ibid.*

² *Libri Carolini*, I, VI; III, XI, XII; cf. Gasquet, *ouvr. cité*, pp. 272-273.

idée de mariage, un peu bizarre en elle-même, car on ne voit pas bien la façon dont Charlemagne aurait été reçu dans un pays d'étiquette si stricte, dans un pays de formalisme si exagéré, où chaque parole, chaque geste, chaque attitude étaient dosés. Il y est dit¹ que les ambassadeurs sont venus de la part de Charles *et de la part du Pape Léon*; mais ce fait qu'il est parlé du Pape Léon montre qu'on n'acceptait Charlemagne qu'accompagné de ce Pape qui venait d'en faire un empereur; il fallait qu'il fût doublé, même dans cette proposition, par celui qui venait de lui donner une situation supérieure. Il est question aussi de la possibilité de réunir, quoi?: pas les deux Empires, mais „les régions orientales et les régions occidentales“. On évite de donner tout qualificatif à ces „régions occidentales“, qui, même après le couronnement de Charlemagne, restent vagues, n'ayant pas une forme définie, qu'on aurait pu accepter.

Et voici l'origine de la proposition même.

Il y avait à ce moment à Constantinople un personnage particulièrement encombrant qui avait pour ses frères, sinon pour lui-même, des visées sur le trône de Constantinople. Il portait le nom de cet ancien général de l'Empire d'Occident qui a joué un grand rôle au V-e siècle, à l'époque d'Attila: il s'appelait Aétius. Cet Aétius a été écarté ensuite, ses projets se sont effondrés, il en a été puni, et, en faisant le procès de l'ambition d'Aétius, la chronique ajoute qu'il est le coupable de ce que la proposition de mariage entre Charlemagne et Irène a échoué.

Donc le témoignage est un témoignage de parti; c'est celui d'un adversaire de cet haut fonctionnaire byzantin. Et, lorsqu'il s'agit de faire le procès de quelqu'un, si le procès est fait par un adversaire déclaré, et surtout après sa chute, on n'évite rien pour allonger la liste. On a recueilli donc, dans ce qu'on colportait à Constantinople, tout ce qui pouvait être à la charge de ce malheureux Aétius, et parmi ses méfaits était celui d'avoir

¹ Ἐφθασαν δὲ καὶ οἱ ἀποσταλέντες παρὰ Καρούλου ἀποκρισιάριοι καὶ τοῦ πάπα Λέοντος πρὸς τὴν Εἰρήνην, αἰτοῦμενοι ζευχθῆναι αὐτὴν τῷ Καρούλῳ πρὸς γάμον καὶ ἐνώσαι τὰ ἔθνη καὶ τὰ ἑσπέρια; ἤτις ἐπήκουσεν ἄν, εἰ μὴ Ἄέτιος οὗτος ὁ πολλὰκις ῥηθείς ἐκώλυσεν, παραδυναστεύων καὶ τὸ κράτος εἰς τὸν ἴδιον ἀδελφὸν σφετεριζόμενος (Théophane, p. 737). Cf. Cédrene, p. 28: τοῦ στεφθέντος βασιλέως Ῥώμης παρὰ Λέοντος τοῦ πάπα. — Les Annales de Lorsch expliquent le couronnement de Charles par le fait qu'il n'y avait plus à Constantinople d'empereur, l'Empire étant tombé en quenouille.

empêché la réunion des vagues „régions occidentales“ avec „les régions orientales“ par le mariage, impossible à première vue et difficile à constater dans la source elle-même comme venant d'une information vraie, entre Charlemagne et Irène¹.

J'observerai aussi ce fait que, lorsqu'il s'agit de Charlemagne dans les chroniques grecques, on ne dit pas: „a été couronné empereur“, mais bien „Charlemagne qui a été couronné empereur de Rome par le Pape Léon“. Et il faut avoir un peu la pratique de l'esprit byzantin, qui présente des formules toujours renouvelées pour dire la même chose et qui offre à l'observateur attentif des réserves interminables, pour saisir le sens de la petite perfidie diplomatique qu'il y a dans la formule.

Donc, si Charlemagne est „l'empereur de Rome qui a été couronné par le Pape Léon“, c'est le Pape Léon qui en a la responsabilité. Il n'est pas empereur parce qu'il est empereur, mais parce que le Pape s'est avisé, à un certain moment, d'en faire un empereur, quitte à intenter au Pape un procès pour avoir passé par-dessus les droits, seuls légitimes, de Constantinople.

Je crois même qu'à Byzance on ne disait pas „basileus“, mais plutôt „imperator“, qu'ils écrivaient l'„imperator“ en lettres grecques. Et, lorsqu'ils n'écrivaient pas „imperator“ et ne voulaient pas dire „basileus“, — et sincèrement, nettement, ils ne le voulaient jamais —, alors ils employaient le terme occidental de „rex“, ῥῆξ. Il est „rex“ chez lui, il peut être „rex“ chez nous; il est „imperator“ dans sa maison, il peut être „imperator“ dans notre style à nous. On n'oubliait pas même de dire: „qui se fait appeler empereur“, „imperator nominatus“, et, lorsqu'on dit: „qui se fait appeler *imperator*“, on n'a plus aucune responsabilité et on n'accorde rien, on ne transige nullement sur la seule situation réelle et durable.

Maintenant, il est bien vrai que Charlemagne a essayé de faire passer une formule qui aurait pu satisfaire son ambition légitime

¹ Cf. dans les Annales d'Éginhard la mention de l'envoyé d'Irène venu „propter pacem confirmandam inter Francos et Grecos“. Charles est disposé „ut pacem cum ea statuerent“. En 803 il est question du „pactum faciendae pacis“, du „Francorum foedus“. Rien en ce qui concerne le mariage. D'après le moine de St. Gall (II, 6), les Saxons auraient été „donnés“ à Charlemagne par des envoyés byzantins.

venant de sa puissance bien réelle, d'un acquiescement général de l'Occident, qui est incontestable, et en même temps les sévères réserves de Byzance, avec laquelle il s'agissait d'avoir des relations permanentes de paix et d'amitié. Alors il écrivait aux Byzantins, à ses collègues byzantins, en les traitant de „frères“. On ne sait pas ce que Byzance répondait à la profession de cette „fraternité“. Il est vrai qu'à la Cour de Constantinople on employait les termes de „père“ et de „fils“¹, pour éviter certaines difficultés; par exemple plus tard, à la fin du IX-e siècle, le chef des Bulgares, qui se fit appeler, après une certaine époque, „basileus“, ayant épousé une princesse byzantine, entra dans la parenté de l'empereur, et alors ils étaient tous, celui qui avait épousé la princesse, et ses successeurs aussi, des „fils“ pour ceux qui, sans distinction de proportion d'âge, restaient toujours leurs „pères“.

Qu'on ait essayé de la „fraternité“ du côté de l'Occident, c'est bien certain. Que cette fraternité ait été reconnue et appliquée du côté de l'Orient, voici la grosse question. Parmi le peu d'informations contemporaines qu'on a pour cette époque, on n'en trouve pas la preuve. Cependant il y a dans les annales franques de cette époque un témoignage très clair qui ferait supposer qu'à un certain moment des ambassadeurs byzantins sont venus à la Cour de Charlemagne, à Aix-la Chapelle, présentant un pacte d'amitié, qui a été conclu et a servi de base pour tous les autres pactes qui ont existé entre les successeurs de Charlemagne et les empereurs de Byzance, leurs contemporains. A ce moment ils auraient fait la déclaration formelle qu'ils reconnaissaient le caractère impérial du dominateur de l'Occident. Le texte latin, en effet, a ce sens.

A Aix-la-Chapelle, lorsqu'ils vinrent devant l'empereur présenter, d'après leur coutume, par écrit, ce pacte d'amitié, en langue grecque, ils firent l'éloge de Charlemagne: „laudes ei dixerunt“, selon la coutume du cérémonial byzantin, l'appelant „empereur“ et „basileus“, „imperatorem eum et basileum appellando“².

¹ M. Gaudenzi a relevé les rapports de „filiation“ entre Byzance et Théodoric.

² Aquisgrani, ubi ad imperatorem venerunt, scriptum pacti ab eo in Ecclesia suscipientes more suo, id est graeca lingua, laudes ei dixerunt, Im-

Il est bien possible que, à l'occasion de ces solennités, on eût entendu le titre de „basileus“ dans les formules adressées par l'ambassadeur byzantin à Charlemagne; mais il y avait sans doute ce „nominatus“, „qui s'appelle empereur“. Autant qu'on n'a que le résumé de l'acte officiel byzantin, et ce résumé est fait par ceux qui avaient tout intérêt à présenter la cérémonie d'une façon qui leur soit favorable, le doute premier subsiste, doute qui s'appuie sur toute la conscience byzantine, invariable d'un siècle à l'autre et qu'on retrouvera, non pas à des moments comme celui du règne d'Irène, où les Byzantins avaient tout de même une grande situation dans ce monde commençant du moyen-âge, mais à des époques de profonde décadence, où Byzance ne signifiait rien, où l'on attendait tout du secours militaire et des subsides d'argent de l'Occident. Un empereur Manuel, au commencement du XV-e siècle, demandera aux Occidentaux de le soutenir contre les Turcs, mais, venant à Venise et ailleurs, dans son grand voyage d'Occident, visitant Paris et allant même au-delà, il continue à appeler les Occidentaux, qui étaient son unique appui, „des barbares“, et il restait, lui, dans sa conscience, — et cette conscience était celle de tout son monde —, le seul empereur, le seul héritier d'une haute antiquité qui ne pouvait être partagée par personne.

Il y avait donc le fait, il y avait l'alliance; il y avait la proposition, la tentative de Charlemagne de s'improviser en „frère“ de l'empereur byzantin, mais il y avait, en même temps, sous toutes les formules de politesse, sous toutes les finesses diplomatiques des Orientaux, le refus absolu d'abandonner la base légitime de l'Empire d'Orient.

Quant à Charles lui-même, si, ayant sa qualité de „roi des Francs et des Lombards“, il faisait passer celle d'„empereur et Auguste“, lui, qui conservait l'idée d'une Église unitaire, parlait de „deux Empires“¹ et intitulait son „frère“: „glorieux empereur et Auguste“.

Du reste la question n'a pas la grande importance qu'on lui attribue, Charlemagne ne dépendait pas de la reconnaissance de peratorem eum et basilicum appellantes. — De nouveau on intéressait au „pactum“ aussi le Pape, garant et responsable.

¹ Ad constituendam nobis pacem et foederando atque adunando haec duo in Christi caritate; *Epistolae Carolinae*, p. 29.

l'empereur d'Orient. Et l'empereur d'Orient n'était nullement ofusqué du titre de Charlemagne, car Byzance n'en était certainement pas ébranlée. Entre les deux formations politiques, dont l'une était très puissante et tout-à-fait nouvelle et l'autre beaucoup moins puissante, mais disposait d'un passé séculaire qui était sa base morale, — à cette époque où la base morale importait et pas l'autre, la puissance —, ce qui intéressait dans les relations des deux Empires c'était plutôt leurs frontières. Or sur cette question de frontières on pouvait arriver à s'entendre au commencement; plus tard, cela été plus difficile.

Charlemagne, arbitre de l'Italie, soutien du Pape, ordonnateur de Rome, y remplissant une partie des fonctions des anciens empereurs, devait tendre nécessaire à réaliser la possession géographique intégrale de la péninsule italienne. Il devait avancer d'un côté vers le Sud, de l'autre côté vers l'Est, où Venise commençait à manifester son importance. Il était bien naturel que les ambitions du nouvel Empire d'Occident se dirigeassent vers la péninsule des Balkans, vers cette Dalmatie, cette Liburnie qui plus tard reçurent de fait leurs fonctionnaires de l'empereur d'Occident. Il y a eu pour cette région un conflit, interrompu pendant quelque temps par la „paix“, mais repris de nouveau et qui a continué plus ou moins ouvertement jusqu'à la fin du règne de Charlemagne, et même au-delà de ce règne. On est parvenu cependant à s'entendre provisoirement.

Si Charlemagne réclamait pour lui le droit d'ordonner, „ordinare“, la situation en Dalmatie, en ce qui concerne les „ducs“ et les „nationes“, les „duces“ et les „populi“¹, s'il est arrivé à en avoir l'intérieur, la partie continentale, il ne pouvait pas, jusqu'à un certain moment de son règne, ambitionner en même temps la domination du littoral. Pour avoir le littoral il lui aurait fallu une flotte. La flotte de Charlemagne a existé, mais pas au commencement de ses tendances vers l'Orient balcanique. Ce n'est que plus tard que ses forces navales étaient assez fortes pour dominer la Corse et la Sardaigne.

Comme l'Empire byzantin était avant tout un Empire maritime, comme ce qu'il ambitionnait était la domination sur les mers qui

¹ Facta est ordinatio ab Imperatore de ducibus et populis, tam Venetiae quam Dalmatiae, Annales citées. Il y a au moins des „Sclavini nostri“; *ibid.*

baignaient ses côtes¹, il est bien naturel d'admettre que la nécessité même des choses offrait une formule de conciliation entre les deux formations politiques. Dès le moment où l'intérieur appartenait à l'un, aux Francs, et que le littoral restait en la possession de l'empereur byzantin, il n'y avait aucun motif pour que les deux Empires ne vécussent en bonnes relations.

Mais jamais ces bonnes relations ne se sont appuyées sur un pacte précis ; elles ont eu toujours comme fondement une opportunité.

Après la mort de Charlemagne, sous Louis-le-Pieux, appelé „pius“ pour avoir accompli son devoir essentiel, qui était celui de représenter l'Église, de la défendre et d'en étendre les limites, les relations entre l'Orient et l'Occident changèrent. D'abord parce que Louis ne signifiait pas la même puissance imposante que Charlemagne. Des événements de politique intérieure, qui n'avaient pas existé à l'époque de son père, retenaient le fils dans les limites de son ancien royaume franc. En Orient aussi des changements s'étaient passés. Il n'y avait plus une usurpatrice, ayant dépassé, comme plus tard Catherine de Russie, les droits de son fils. Irène avait été écartée, Constantin était mort, des empereurs guerriers avaient surgi de ce côté, et, s'il y avait tout de même le conflit presque permanent avec les Bulgares, qui tendaient à substituer, non pas un État à un autre État, puisque, si l'Empire était unique entre l'Occident carolingien et l'Orient byzantin, il l'était d'autant plus nettement dans cette péninsule balcanique elle-même, mais seulement une dynastie barbare à la dynastie régnante à Constantinople, l'Empire d'Orient représentait beaucoup plus sous les successeurs d'Irène qu'au moment où l'impératrice devait faire certaines concessions pour se ménager un bon voisinage de la part du puissant „empereur“ occidental.

Alors, dans cette nouvelle époque il était d'autant plus naturel que Byzance ne cède rien aux Occidentaux, et la preuve en est dans les quelques lettres qui nous ont été conservées. Voici, vers

¹ Nicéas, l'amiral byzantin, se trouvait en 807 „cum classe constantinopolitana in Venetia“ ; Annales citées. Cf. Gasquet, ouvr. cité.

la moitié du IX-e siècle, les empereurs Michel et Théophile, empereurs un peu improvisés, qui viennent de vaincre un rival soutenu par les forces asiatiques, par les Sarrasins, menaçant de prendre possession de Constantinople. La situation des deux associés n'était pas des plus commodes : ils avaient tout intérêt à se ménager l'empereur d'Occident : ils prennent donc pour eux le titre d'empereur des Romains, s'adressant à leur „aimé et honorable frère“, car cette fois Byzance accepte la qualification de „frère“. Et Louis est un „glorieux roi des Lombards“. Commencer par les Francs, poursuivre par les Lombards, c'était insister sur ce fait que l'empereur était avant tout un roi barbare, de qualité inférieure, dominant sur ses Francs et sur ses Lombards. Et ensuite seulement il y a : „et vocatus imperator...“, „que l'on appelle“, ou plutôt „qui s'appelle lui-même empereur“¹. Et, dans un acte de 825, on voit les mêmes Michel et Théophile, qui sont „empereurs des Romains“ „in ipso Deo“, par „la volonté même de Dieu“, s'adresser au même Louis, qui est un „dilectus et honorabilis frater“², mais, s'il est „glorieux roi des Francs et des Lombards“, encore une fois il est aussi „vocatus eorum imperator“, c'est-à-dire „empereur de ces gens-là“. Cela les concerne eux, mais pour Byzance il n'a aucune qualité à se présenter sur la même ligne que ceux qui sont empereurs au nom de Dieu et aussi au nom d'une authenticité plusieurs fois séculaire.

Je relève dans la première lettre, qui a un intérêt tout particulier, encore un fait : Charlemagne avait été proclamé par le peuple de Rome.

Le peuple de Rome est l'„inclitus Romanorum populus“, une „sacra plebs“, des „quirites“ ; ses chefs sont „tous les chefs de l'ample cité de Rome“³. Il y a, à côté de ces chefs, une armée,

¹ Mansi, XIV, p. 417 : „Imperatores Romanorum dilecto et honorabili fratri Hludovico, glorioso regi Francorum et Langobardorum et vocato eorum imperatori... Quasi pacifico amico et spiritali fratri nostro et, ut credimus, socio gaudii a Deo Imperii nostri“. „Plus loin : „vestra gloria“, „vestra gloriosissima potestas“.

² In ipso Deo imperatores Romanorum dilecto et honorabili fratri L., glorioso regi Francorum et Langobardorum et vocato eorum imperatori ; *ibid.*

³ En 827, „gloriosi Romanorum proc.res“, „omnis amplae urbis populus“,

avec ses „scholae“, un sénat, il y a une aristocratie, il y a des „principes“, des „antistites“, des „judices“, il y a une „romana lex“. Lorsqu'une élection pontificale est disputée et qu'on cherche à opposer au Pape qui reste un autre qui a dû disparaître, alors on dit que ce candidat qui n'a pas réussi a été voulu par la partie la moins digne d'estime des électeurs : c'étaient des paysans, des représentants des masses, des „agrestes“, un „ignobilis populus“.

Et, voici, dans la conscience de l'époque il y avait, même à Byzance, malgré son profond respect pour la légitimité, malgré ses faiblesses pour la pompe, même après Justinien, l'idée que la „démocratie“, que la volonté populaire peut donner quelque chose, qu'elle peut accorder un titre que n'importe quel autre pouvoir n'aurait jamais pu décerner.

Ces deux empereurs dont la situation était mal assurée, dont l'origine était assez douteuse, opposent au successeur de Charlemagne proclamé par le peuple de Rome une origine pareille pour leur pouvoir, car il est dit dans la lettre que „la multitude“, d'après l'ancienne coutume, les a élus, et cette „multitude“ est analysée dans les éléments qui la composent. Il y a le patriarche, le „beatissimus patriarcha“, „le très heureux patriarche“, pour donner quelque chose de correspondant au Pape qui a déterminé l'élection de Charlemagne, puis, pour faire pendant au Sénat de Rome, aux „antistites“, aux „judices“ de là-bas, on a les „gloriosi patricii nostri“, „nos glorieux patrices“¹. De fait ils n'y entraient presque pour rien : c'était une usurpation militaire ; le trône était resté au vainqueur dans un conflit armé. Mais Byzance tenait à ajouter au droit de ses empereurs ce titre démocratique et tout-à-fait „moderne“. Il est vrai que ces „principes“ étaient des fonctionnaires de l'empereur, tandis que ceux de Rome appartenaient aussi à d'anciennes familles, mais il fallait qu'ils y figurassent aussi.

Les Byzantins ont offert la „confirmation de la paix et amitié antérieure“², mais l'Occidental tient à préciser la dualité actuelle

¹ Multitudo secundum antiquum morem, videl'cet beatissimus patriarcha, gloriosi patricii nostri, illustres rectores et principes, qui illic tunc affuerunt, diversarum provinciarum.

² „Per has nostras veras et fideles sillabas corroboramus et confirmamus priorem pacem et amicitiam inter nos et nos constitutam.“ Le Pape est le „SS. Pape antiquae Romae“.

de l'Empire, lorsqu'il parle des „deux Empires institués par Dieu, entre lesquels est divisé le monde“, qui „doivent restés unis par les liens d'une affection mutuelle“.

Dans une troisième époque, le successeur de Charlemagne essaie d'être roi d'Italie dans toute la plénitude réelle de ses droits. Il y a une profonde différence entre le type d'empereur qui entend visiter de temps en temps l'Italie et paraître à Rome plutôt que régner à Rome, présider, dans de rares solennités, à un ordre de choses qui ne dépend pas de lui, et, entre 855 et 875, Louis II, qui veut être empereur réel, empereur habitant dans sa „Francia“, mais un roi des Lombards pouvant descendre à chaque moment de sa vie à Rome, qui est la capitale principale de son Empire.

Le Pape, qui n'avait pas créé Charlemagne empereur pour qu'il régnât, qui l'avait créé pour représenter l'Église, pour en étendre les frontières et pour le laisser libre, lui, comme „domnus“, comme empereur spirituel, dans cette Rome, le Pape devait bien s'en offusquer. On a alors cet incident extrêmement intéressant des relations entre le Pape et l'empereur que l'on observe à l'occasion de la descente de ce Louis, fils de Lothaire, à Rome. Accompagné de l'archevêque Drogon, il garde toute une armée, de laquelle font partie tous les adversaires du Pape en Italie. Croyant pouvoir briser la puissance du pontife, il s'avance sur Rome et y est reçu solennellement. Mais voici ce que lui dit le Pape, avant de lui ouvrir la porte principale de l'église de Saint-Pierre: „Si tu viens avec une pensée pure et une volonté sincère, et pour le salut de la République et de toute la ville et de cette Église, entre par cette porte avec ma permission (*jussio*). Sinon, ces portes ne s'ouvriront pas à toi, ni par moi, ni par ma concession.“

Alors Louis doit accepter ces conditions, et, lorsqu'il s'agit de faire prêter serment à l'intrus par la noblesse de Rome, on lui fait entendre qu'on est disposé à le faire pour l'empereur Lothaire, son père, mais pour lui, qui est un simple roi des Lombards, roi d'ici, entendant rester dans ces provinces, entre les frontières de l'Italie, non¹. Et il y a, dans le „*Liber pontificalis*“ toute une série de doléances sur la barbare apparition de cet

¹ *Nec ego, nec omnis Romanorum nobilitas; Liber pontificalis.*

ennemi du Siège de Rome dont l'habileté politique du Pape cherche à préserver sa résidence.

Mais ceci n'a pas empêché Louis d'être roi d'Italie et de vouloir rester en cette qualité dans la péninsule, de chercher même à avancer vers le Sud italien, où il y avait des restes de féodalité lombarde à côté des envahisseurs sarrasins, des villes de commerce s'entendant avec ces infidèles, puisque cela pouvait servir leurs intérêts, mais en même temps une très prononcée ambition byzantine, reposant sur un droit byzantin très ancien.

Alors voici ce qui arriva à Rome.

L'Empire carolingien ne remplissait pas le but pour lequel il avait été fondé. Ce but était double : assurer l'ordre à Rome et étendre les frontières de la chrétienté catholique. Mais les frontières de la chrétienté n'avaient pas été poussées plus loin que la conquête de Charlemagne, et, quant à l'ordre romain, on s'en préoccupait très peu. A Rome on a cru, dans le monde de la noblesse et des dignitaires romains, qui avait une importance beaucoup supérieure à celle qu'on lui attribue habituellement, qu'on pouvait choisir entre les deux empereurs : entre l'empereur voisin qui, lorsqu'il arrive, est d'une importunité insupportable, et entre un autre empereur, qui est en „Grèce“, qui a la conscience d'être étranger, — plus l'expérience de Justinien, n'ayant pas réussi d'une façon durable dans son unification des deux parties de l'Empire, — est en même temps propriétaire d'une partie du Sud italien et dispose de cette flotte manquant à Charlemagne, organisée par son fils et, depuis, dispersée, de sorte qu'il aurait été capable de garantir Rome contre les pirates musulmans.

Un haut fonctionnaire romain, Daniel, dénonce son collègue Gratien, qui aurait dit ceci : „Puisque les Francs ne font rien de bon et ne nous donnent aucun secours, et, au contraire, nous ravissent ce qui nous appartient, pourquoi ne pas appeler les Grecs et nous allier avec eux ? Pourquoi ne pas chasser le roi des Francs et les siens de notre pays et de notre domination ?“¹.

Louis reçut la nouvelle de cette conspiration avec les sentiments

¹ *Liber pontificalis*,

d'indignation qu'on peut s'imaginer. Il chercha à en punir les auteurs.

Il ne fut plus question d'installer le Byzantin à Rome, d'en faire le maître de l'Italie, mais après cet incident la concurrence entre les deux Empires n'en restait pas moins, malgré les secours demandés par les Orientaux à leurs voisins, s'appuyant sur le conflit permanent pour la domination du Sud italien.

Et en même temps durait la discussion de principe. Elle fut aigre entre l'empereur Basile (867—886), militaire particulièrement énergique, qui arriva à réunir sous sa main une grande partie de ce Midi italien, et Louis l'Italien.

Louis, s'adressant à Basile, lui fait observer que, en vérité, il n'y a qu'un seul Empire, mais que, par-dessus l'Empire, il y a l'Église, que cette Église n'a pas été créée par Dieu pour un seul, ni pour le Byzantin, ni pour le Franc, et que, au contraire, ces deux empereurs doivent être liés par des sentiments de charité et remplir la même mission¹.

Remplir la même mission ceci signifiait déjà, à la fin de ce IX-e siècle, la croisade.

Les Sarrasins n'étaient pas seulement en Sicile, où Louis voulait descendre : ils tenaient Tarente et d'autres places et avaient leur camp permanent dans le Sud de l'Italie. Ils apparaissaient devant Rome, et les Papes ont dû plusieurs fois prendre des mesures de défense contre des surprises venant de la part de ces Infidèles infatigables.

Devant Basile, dont le point de vue n'est pas exprimé dans ce qui nous est parvenu, devant celui qui voulait devenir son gendre, Louis continuait à se considérer comme un „imperator augustus“, et il écrivait à Basile, le traitant d'„empereur très glorieux et très pieux“, mais „empereur de la Rome *Nouvelle*“.

Et il y avait déjà une diplomatie en Occident qui tenait compte du fait qu'il y avait *deux* Romes. Et, plus le Byzantin était vainqueur dans le Sud de l'Italie, — en 870 sa flotte paraissait dans les eaux du Sud italien et Naples, Gaète étaient occupées,

¹ Unum Imperium..., quam (Ecclesiam) tamen Deus, non per te solum, nec per me tantum gubernari disposuit, nisi quia sumus tanta ad invicem caritate connexi ut non jam divisi, nec unum existere videremus: *Annales Salernitani*.

le prince de Salerne, Guaimar, devenant patrice, celui de Bénévent restant brisé dans sa révolte —, plus, dans la croisade commune, à laquelle chacun envoyait ses forces, les „Achives“ se montraient aptes à conquérir et surtout à retenir, plus il haussait la voix et déniait à son allié une situation qui, jusqu'à un certain point, lui avait été reconnue tacitement, à lui et à ses prédécesseurs, auparavant. Et alors voici l'argumentation extrêmement intéressante de Louis II, argumentation si large, si bien informée, si logique, qu'on en a attribué le mérite, non pas à un secrétaire quelconque, mais à une grande personnalité littéraire du IX-e siècle, à Anastase le Bibliothécaire. Il dit, au fond, ceci: Pourquoi n'aurait-il pas le droit de porter le titre d'empereur? Il y a eu d'abord des empereurs dans le monde biblique, et les Écritures sont là pour le prouver, c'est-à-dire des „basileis“. Il y a eu David, il y a eu Salomon, il y a eu toute la série des rois hébreux. Puis, après les rois de Juda et de Jérusalem, il y a eu, dans l'histoire ancienne, toute une série de „basileis“, et ce titre que portent les empereurs d'Occident a été reconnu par les patriarches, a été reconnu par tous les rois.

C'est la première fois que le droit conféré par l'onction accomplie par le Pape est invoqué. Il y a d'abord l'acte accompli par le Pape en faveur de Charlemagne. L'Empire, par conséquent, ne doit pas être d'un seul. Dans les livres d'histoire de Byzance même, on voit qu'il peut être partagé. S'il est nouveau, toute fondation politique commence par être nouvelle.

Et, plus loin, dans cette argumentation où la naïveté ne manque pas: „Pourquoi la situation impériale serait-elle réservée à une seule race? Est-ce qu'il n'y a pas eu des empereurs qui étaient Espagnols, des empereurs qui étaient Isauriens? Il y en a même eu des Khazares. Et, s'il y a eu ces Isauriens et ces Khazares, pourquoi les Francs ne pourraient-ils pas donner à leur tour des représentants de l'Empire? D'autant plus que l'Empire est de tout le monde!“ Et, par rapport à l'affectation des Byzantins d'appuyer toujours sur les Francs, dans la titulature de leurs rivaux: „Il convient que vous sachiez que, si nous n'étions pas empereur des Romains, nous ne le serions pas des Francs“.

Il ne faut donc pas commencer par les Francs et les Lombards; ce n'est pas la qualité royale qui précède et détermine

la qualité impériale; c'est par la qualité impériale, par la couronne qu'a accordée le Pape qu'on peut arriver à la situation de roi des Francs. Et, du reste, Rome conserve ses droits, et Louis, qui n'est pas un „rex“, parle au nom de ces droits de Rome¹.

Il est bien vrai que cette théorie avait un désavantage, et voici lequel: Il s'agissait de l'Église. Or l'Église était représentée par un autre aussi, par celui qui se détachait de plus en plus des obligations à l'égard de l'Empire, par le Pape. Sous Léon IV, Benoît III et Nicolas I-er, la papauté gagnait une situation universelle, et ce pontife qu'on accusait maintenant de vouloir être empereur², de se présenter impérialement, qui entretenait des relations avec tous ceux d'Italie et avec l'Orient balcanique, qui ne manquait pas de chercher des rapports même avec les provinces les plus éloignées de l'Empire byzantin, tout en traitant l'Empereur d'„imperator constantinopolitanae urbis“, avait des visées lui-même sur l'Italie méridionale. Il s'était fait reconnaître en cette qualité et entreprenait le voyage de Naples pour imposer ses prétentions qui se sont développées au cours de tout le moyen-âge. Devant les Carolingiens divisés entre eux, devenus ennemis irréconciliables, un Pape comme Nicolas s'était gagné une situation dont aucun de ses prédécesseurs n'avait pas même rêvé. Il prenait sur lui cette qualité de représenter l'Église, et, au nom de cette Église restée romaine, il faisait la semonce au Byzantin, en lui disant: „Si vous appelez le latin une langue barbare, parce que vous ne le comprenez pas, ne pensez-vous pas qu'il est ridicule de vous appeler empereur des Romains et de ne pas connaître la langue même des Romains?“. Ce qui correspondait à l'autre théorie qu'on infligeait aux Byzantins, en leur disant: „Vous avez perdu tout droit en abandonnant Rome. Vous êtes des déserteurs, des déserteurs qui se sont perdus du côté

¹ L'opinion que dans un concile à Constantinople on eût reconnu le caractère impérial de Louis et donné le titre d'„Auguste“ à sa femme Ingelberge s'appuie sur une dénonciation du moine Métrophane: Ἀνηγόρευσε καὶ ἀνεφήμισεν εἰς τὴν ἀναπλασθεῖσαν αὐτῷ σύνοχον βασιλέα τὸν Λοδοῖγον καὶ τὴν Ἰγγελβέργαν Αὐγούσταν πρὸς τὴν καὶ γέγραπεν ἐπιστολὴν εὐχρημάτων πεπληρομένην (Mansi, XII, p. 418).

² Annales de S. Bertin: „Domnus Nicolaus qui dicitur Papa et qui se apostolum inter apostolos adnumerat totiusque mundi imperatorem se facit“.

de l'Orient, et Rome ne vous donne rien parce que vous lui avez tout pris¹“. Arrachant à l'Église rivale de Constantinople celui que la chancellerie romaine nommait „domnus Michael, princeps bulgarus“², écrasant de ses anathèmes, en 863, un patriarche des mérites d'un Photius, la Rome pontificale retenait cependant l'empereur „Grec“ dans son amitié et, criblé de critiques, Basile répondait en échange se présentant comme le „devotissimus filius vester, imperator Basilius“³.

En même temps que la qualité de représentant de l'Église était prise par le Pape lui seul, l'idée de la croisade était confisquée par les nouveaux empereurs byzantins de la série du X-e siècle, qui commenceront leur travail pour le triomphe de la Croix dans l'Italie méridionale contre les Sarrasins, risquant même des tentatives du côté de la Sicile et qui se préparaient à ce moment pour ce premier chapitre des croisades que sont les expéditions en Terre Sainte de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiskès.

L'Empire d'Occident, une entreprise politique échouée, restait ainsi désarmé devant le Pape, d'un côté, devant l'Empire d'Orient de l'autre.

¹ Graeci vero propter cacodoxiam, videlicet malam opinionem, Romanorum imperatores existere cessaverunt, deserentes scilicet non solum urbem et sedem imperii, sed et gentem romanam et ipsam quoque linguam amittentes atque ad alia transmigrantes.

² Dès 824 des ambassades bulgares chez Louis et le Pape Adrien II.

³ Les rapports entre les Papes et les empereurs ont été traités dans mon ouvrage roumain *Papă și Împărați*. Le même conflit, si exagéré, entre les chefs des deux Églises, se présente comme un chapitre séparé de leur rivalité et de leur concurrence dans l'oeuvre de prosélytisme.

CHAPITRE VII.

BYZANTINS ET ITALIENS AU X-E SIÈCLE EN OCCIDENT. UNE NOUVELLE FORME IMPÉRIALE.

À la fin du IX-e siècle l'Italie méridionale était la partie la plus digne d'intérêt de la péninsule. Malgré l'invasion des Sarrasins, qui n'avaient pas le caractère terrible qu'on leur attribue, de façon que certaines villes pouvaient entretenir des rapports avec les envahisseurs musulmans et certains princes pouvaient s'en servir dans leurs querelles avec leurs rivaux, elle prospérait. Les régions les mieux partagées par la nature, les mieux administrées, celles qui exerçaient une plus grande influence sur tout le voisinage, n'étaient guère celles du Centre et du Nord, mais bien les régions qui appartenaient à l'Empire „grec“. Cet Empire n'avait pas seulement des prétentions, comme l'Empire occidental en avait souvent, dans ses rapports avec l'Orient, c'est-à-dire des tendances irréalisables ; il avait en Occident une base, et cette base correspondait aux plus anciennes traditions de cette terre. Il y a un peu de la Grande Grèce de l'antiquité dans cette possession des Orientaux „grecs“ en Sicile et dans l'Italie méridionale.

Vers la fin de ce siècle, on peut dire que les Byzantins y sont tellement établis qu'il n'y a que ça et là quelques villes qui, en reconnaissant plus ou moins l'autorité de l'empereur, conservent une autonomie sous un évêque, comme Athanase, sous un chef populaire, comme, plus tard, Marin, à Naples. Mais pour la plupart il n'y a que la province byzantine ; les restes de l'ancien royaume des Lombards, à Bénévent, à Salerne, à Capoue, doivent reconnaître, malgré des révoltes passagères, l'autorité de l'empereur. Ce qui surplombe la vie locale et la dépasse de beaucoup, ce qui la régit et l'harmonise, c'est l'autorité de ce César de Byzance. Car c'est sa flotte qui domine la mer, c'est elle qui

observe le littoral, c'est par son moyen qu'on arrive à de grandes victoires contre les Sarrasins, comme celle, décisive, au moins pour quelques dizaines d'années, de Garigliano, en 915.

L'Empire ne donne pas seulement l'appui militaire de ses flottes, mais aussi toutes les ressources d'une administration très complète, ayant une habileté toute particulière à traiter n'importe quelle province. Tandis que les barbares apportent toujours avec eux un système qu'il n'arrivent pas toujours à rendre acceptable aux populations soumises, Byzance, avec sa manière de surveiller seulement des villes autonomes, des régimes locaux, auxquels on conserve tous leurs caractères, est beaucoup plus acceptée que n'importe quelle domination de l'Occident.

Les Grecs, il est vrai, ne sont pas toujours sympathiques à ces populations. Telle chronique les appelle „des bêtes“ en ce qui concerne leurs habitudes et leur âme. „Des chrétiens de nom, mais dans leurs moeurs pires que Sarrasins.“ Mais, au moment où les princes de Bénévent, de Salerne et de Capoue gravitent autour des officiers qui représentent la domination byzantine, au moment où, si le Sarrasin disparaît, à sa place s'installe une garnison grecque, il y avait sans doute certains compromis entre les stratèges, les protospataires, les anthypates et la population.

Même à l'égard des Arabes, Byzance ne croyait guère être déshonorée lorsqu'elle traitait avec ses pires ennemis; elle avait des moyens de prestige et aussi de bons besants d'or, qui se répandaient à travers toute l'Italie et parvenaient parfois dans les poches, assez larges, des burnous arabes. De cette façon elle arrivait à rendre la vie possible. Et, lorsqu'on avait à choisir entre une vie possible permanente et une apparition en tempête des Septentrionaux, des „Francs“, plus tard des „Saxons“, on préférait le Byzantin, sens lequel on pouvait s'entendre à l'amiable avec tout le monde à cause de son élasticité d'esprit orientale et de tout ce que pouvaient lui donner les roueries de l'esprit grec.

Non seulement on commençait à s'accommoder de cette domination byzantine, mais on passait plus loin; on lui empruntait une quantité de choses, même des noms. Les Papes de cette époque étaient aussi influencés par ce courant hellénique venant du Sud lorsqu'ils s'appellent Romain, Théodore, Anastase, Chris-

tophe, Agapète. Lorsqu'il est question du poids, on dit une „sauma“, lorsqu'on parle d'une flotte, un „stolium“; les vaisseaux sont des „dromoni“, des „grabii“ (du grec „korabion“, vaisseau). Et, lorsqu'il s'agit d'exprimer une théorie dans ce monde où se conservent encore les grands noms lombards, Landolphe, Pandolphe, Adénolphe –, et on tient beaucoup à ces noms qui rappellent le passé, mais ceux qui les portent ont bien changé de caractère: ils ont passés par la „grécité“ pour arriver plus tard à une „italianité“ qui tient de la tradition latine –, voici la façon dont s'exprime, dans son Sud italien, l'Anonyme de Salerne, un des principaux chroniqueurs de cette époque. „*Domini imperatores*, c'est ainsi que s'appelaient tous ceux qui étaient présents, etc. Mais, en tout cas, ne peut être appelé empereur que celui qui préside au „regnum romanum, hoc est constantinopolitanum“, c'est-à-dire à l'empire de Constantinople.“ C'est d'une clarté parfaite. Seul l'empereur romain, qui ne peut être que celui de Constantinople, a le droit de s'appeler empereur, malgré toutes les théories qu'a pu établir l'argumentation d'un Anastase le Bibliothécaire. Et l'Anonyme ajoute, pour être plus explicite: „Car les rois des Gaulois, les „reges Gallorum“ (et tout ce qui vient de l'Empire carolingien, ce sont des „Gaulois“, jusqu'à Arnolphe, le souverain germanique, qui est nommé dans les chroniques italiennes: „roi des Gaulois“) „ont usurpé ce nom, eux qui jadis, *antiquitus*, n'étaient pas nommés ainsi“.

La théorie n'est pas exprimée par un Byzantin, mais par un latin, par un bourgeois anonyme de Salerne, n'ayant aucun intérêt personnel à se transformer en porte-parole des prétentions byzantines. Et ceci équivaut à la tradition permanente des Byzantins: ne reconnaître qu'un seul Empire. S'il y en a eu jadis deux, c'est par un développement historique spécial; ce développement d'après Théodose a été une fois coupé et il ne peut plus être renouvelé qu'à une condition: si l'empereur qui domine à Constantinople transmettrait ses pouvoirs à quelqu'un d'Occident. Il ne le fait pas, il ne doit pas le faire, il n'a aucun intérêt à le faire, alors il ne peut pas y avoir d'empereur en Occident.

Et, pour montrer encore une fois qu'on ne s'était guère détaché des anciens préjugés à l'égard de l'Occident, voici, dans le manuel de l'empereur Constantin le Porphyrogénète sur l'admi-

nistration de l'Empire, de quelle façon apparaît Charlemagne: il est „le seul maître de toutes les royautes de l'Occident“. Comme dans les explications données jadis par le Pape, qui s'était entendu avec les Francs, à son vrai maître qui est en Orient, il résume la vie royale de l'Occident: il est „le grand barbare“, celui qui a été, pour cela même, couronné à Rome, celui dans lequel vivent d'une façon supérieure toutes les barbaries inférieures. Et, lorsqu'il s'agit de donner des titres à des personnes qui règnent en Occident, il y en a un qui surnage au-dessus des siècles: „Constantin, auguste, autocrate, empereur des Romains“, écrira à „notre frère spirituel, aimé et désiré, au très-noble et distingué roi des Francs“.

Donc cette fois „frère spirituel“. Et ce texte fixe en quoi consistait cette fraternité dont il était question depuis longtemps. Ce n'était pas la fraternité des dignités, la fraternité des situations, c'était plutôt une double façon de représenter l'Église du Christ, qui n'a pas été séparée de fait pendant ce X-e siècle, malgré les conséquences de la querelle entre le patriarche Photius et son rival Ignace: excommunication romaine contre Byzance, excommunication byzantine contre Rome, – et je ne parlerai guère de la querelle entre l'Église d'Occident et celle d'Orient, car le procès n'est pas entre Rome et Constantinople, mais entre deux personnes, deux partis de Constantinople, qui se servaient de l'autorité de Rome.

Lorsque les Carolingiens, par la déposition de Charles le Gros (887), disparaissent de la scène historique, il y a de grands changements en Italie, particulièrement en Italie, qui méritent d'être rappelés pour saisir le sens de l'Empire othonien descendant des Alpes, pour reconnaître le rôle que, contre cet Empire, a joué la vie démocratique de Rome, la „Romania“, qui subsiste, et comprendre l'attitude que Byzance a pu avoir à l'égard des empereurs de la Maison othonienne et de leurs successeurs.

D'abord, la question de la succession des Carolingiens ne se posait pas pour toute l'Italie. Elle ne se posait pas pour le Sud, qui était byzantin. Elle ne se posait pas même au premier moment pour Rome, où le nouvel empereur, quelle que fût son origine, son importance et la durabilité de son règne, n'était qu'un hôte de passage. Malgré les ambitions de Louis, les Ca-

rolingiens n'avaient pas dominé à Rome, ils avaient passé seulement par la cité impériale, ils y avaient été appelés parfois pour décider dans une rivalité entre les candidats au Saint-Siège, parce que l'empereur c'est le grand juge à Rome, celui qui prononce les sentences d'après le droit romain (on le dit expressément) et les fait exécuter.

Le problème se pose avant tout pour le Nord et l'Ouest de la péninsule, pour la région qui avait appartenu jadis aux rois lombards¹. On peut dire que la question lombarde avait été résolue par les Carolingiens, qui l'avaient fait entrer dans leur politique impériale. Maintenant, elle se pose de nouveau dans toute son étendue.

On a pensé à faire venir des descendants des Carolingiens. En 896, Arnolphe, roi de Germanie, mais qu'on n'appelait guère ainsi à cette époque, et qui était un successeur non légitime de la dynastie franque comme les autres, arrive à Rome et se fait prêter à Saint Paul le serment par tout le peuple de Rome, „omnis Romanorum populus“; il laisse comme représentant un vassal, Farold, comme gardien un soldat, Ratold, et prend avec lui des sénateurs en otage. Il a été appelé d'une façon indirecte par le dominateur de la Moravie, et celui qui l'a fait venir c'est un parti de Rome.

Après un nouveau voyage en Italie, son rôle finit. Les descendants non légitimes des Carolingiens, on les cherche ailleurs. Il y a Louis l'Aveugle, c'est-à-dire l'„aveuglé“, dans ces guerres italiennes mêmes, par son concurrent italien, Béranger. Il peut invoquer le droit de sa mère, Ermengarde, fille de l'empereur Louis II. Pavie, Rome l'acceptent en 901, et il choisit la première de ces cités pour sa résidence. Il y a Rodolphe ou Raoul de Bourgogne. Il y a Hugues de Provence, qui est considéré lui-même comme un descendant de l'ancienne dynastie, car il est le fils de Berthe, elle-même fille de l'empereur Lothaire. Il est couronné à Pavie aussi vers 930, comme „divina praesidente clementia rex“. Il y aura le successeur de Hugues, qui porte ce nom impérial même de Lothaire († 950).

Mais, à côté de ces étrangers que des partis italiens appellent

¹ Thietmar qualifie Louis l'Aveugle, roi d'Italie, de roi „lombard“.

qui dominant en Italie aussi à cause de leur droit d'héritage, mais surtout à cause des sympathies qu'ils peuvent inspirer à ces Italiens, déjà une nation, et qui restent chez eux autant que le parti qui les a appelés a intérêt à les soutenir, il y a des „rois“ dont on se défait après les avoir proclamés, des rois qu'on doit à la „clémence divine“, oui, mais qu'on abandonne aussitôt qu'on peut avoir un maître un peu plus lointain, qui viendra plus rarement, dont l'autorité sera plus faible, et qui ne représentera qu'un nom pour la nouvelle organisation de l'Italie, en partie seulement féodale et en plus grande partie une continuation de l'ancien régime romain, par villes et par groupes de villages.

Alors ces Italiens dont on commence à employer le nom, „Italienses“, se tournent vers les descendants des anciens ducs lombards. Il y aura donc, du côté du Frioul, la marche vers les Slaves, du côté de Spolète, la marche vers les Grecs, du côté d'Ivrée et du côté de Toscane, des concurrents à cette situation „royale“ d'Italie.

Tel de ces rois a eu, dans sa famille, des prédécesseurs qui ont entretenu des relations très étroites avec l'Empire byzantin, qui l'ont servi. Guy de Spolète, proclamé empereur, descendait d'un autre Guy, lequel, avec son frère Lambert, avait été chargé de représenter l'empereur d'Occident dans ses relations avec le Saint Sièges¹.

Lorsqu'il est créé empereur, reconnu par un synode à Pavie, — forme nouvelle —, comme „senior“, comme „defensor“², ce Guy prend un titre triomphant. Il s'appelle, comme ses prédécesseurs, un „imperator augustus“, grâce à la même „clémence divine“². Couronné par le Pape Jean VIII, il disparaît en 894. Son concurrent, Bérenger, celui-ci un Carolingien, fils de Gisèle et petit-fils de Louis le Pieux, est aussi empereur, — il vient à Rome pour le couronnement en 915 —, et on emploie les formules grecques même pour célébrer son importance. Il n'est pas seulement un empereur, il est un ἀνίκητος Καίσαρ, un „César

¹ Cf. Gasquet, ouvr. cité, p. 115; Duchesne, dans les „Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'École de Rome“, p. 150. Voy. aussi *Monumenta Germaniae Historica, Capitularia*, II, p. 104.

² Cf. „recordandae memoriae d. Karolus, gloriosus imperator et senior noster“.

invincible“. Le Pape Formose a donné dès 892 la couronne au fils de Guy, Lambert, qui devient ainsi un „rex Italiae“. Prenant aussi le titre impérial, à une époque où on peut écrire que quelqu'un „a pris le *regnum Italiae* avec *l'imperium romanum*“, il est soutenu par sa mère, une princesse de Bénévent, Ageltrude. La Toscane sous Adalbert, gendre de Bérenger, exerce une grande influence sur l'Italie dont elle a le „principatus“. Un autre Béranger, de la marche d'Ivrée, et son fils Adalbert y tendront ensuite.

Dans cette situation italienne qui commence à se caractériser comme locale, qui tend à se détacher du complexe carolingien dont elle avait fait partie, il y a quelque chose qui attire l'étranger d'outre-monts. On n'a pas assez observé que dès le X.^e siècle le charme de l'ancienne Italie classique se réveille. On commence à considérer la péninsule non plus comme un territoire quelconque qu'on peut envahir, qu'on peut piller, qu'on peut dominer, qu'on peut accorder à un vassal, qu'on peut retenir pour son propre usage ; ce n'est plus une terre quelconque pouvant être mise à côté des autres terres qui forment l'Europe politique civilisée, les membres de l'Église du Christ à cette époque. C'est une terre toute particulière, ayant une attraction qui lui vient de son grand passé. On commence à employer, dans le style courant, des formules comme le Latium, comme „les villes de l'Ausonie“. Lorsqu'il est question de la dernière héritière des rois étrangers de l'Italie, Adélaïde, qui sera l'épouse d'Othon I-er, c'est une „reine aimée par Dieu“, comme les impératrices byzantines, mais aussi une princesse „latine“ dans le langage des chroniques contemporaines. Elle avait été l'épouse d'un roi germanique, Lothaire, sa main était demandée par Adalbert, le dernier des représentants de l'esprit féodal italien tendant à la couronne. Elle-même est la fille de Rodolphe de Bourgogne, et il n'y a rien de romain dans son sang, malgré ses relations avec la famille latine de l'Occident. Mais pour les contemporains c'est une „latine“. Et il y a dans la littérature assez correcte de l'Allemande Hroswitha ce passage: „Rome a été toujours la plus haute tête de la cité de *l'orbis terrarum*“.

On voit bien que la religieuse allemande se rend compte que Rome signifie quelque chose autrement que par la résidence du

Pape et par les souvenirs qui la rattachent à l'Empire carolingien et à sa continuation germanique.

Au moment où l'on enseigne le grec à l'école d'Utrecht, un chroniqueur allemand, Vitikind, donne une origine antique à ces Saxons, qui seraient des Grecs macédoniens ayant un peu voyagé. L'Allemagne est une terre sur laquelle si les dieux de l'Olympe ne sont pas nés, ils y ont fait tout de même des excursions. Hercule et Apollon lui-même auraient visité ces contrées. Dithmar, autre chroniqueur allemand, sait que Rome est la cité de Romulus. Le Latium, les Latins, Romulus, les Macédoniens, le voyage de dieux helléniques dans le centre germanique de l'Europe, ceci montre qu'un autre jour point, une autre époque commence pour l'esprit du moyen-âge.

Mais l'Italie était en même temps un „vacuum“ politique, une contrée dont le vide d'autorité devait attirer nécessairement les courants violents du Nord. Et c'est l'origine de l'apparition d'Othon.

Rien ne serait plus faux que d'admettre une ambition impériale, une ambition romaine de la part du représentant de la dynastie saxonne pour ce nouveau trône, très mal consolidé encore et très mal défini, s'appuyant sur un monde flottant, qu'est le trône allemand. Othon a été attiré vers l'Italie sans avoir, de son côté, aucun projet politique. Il vient en pèlerin d'amour. Comme Adélaïde, que les Italiens appelaient Adelasia¹, était emprisonnée par Adalbert, auquel elle refusait sa main, Othon se présente en représentant de cet esprit chevaleresque qui dominera désormais le moyen-âge. Cette dame emprisonnée qui demande du secours, c'est une incitation au voyage d'Italie à laquelle le prince allemand ne peut résister. Lorsqu'il vient, il y a d'abord son mariage avec elle, et, si plus tard il arrive à être empereur, si la couronne des Césars est posée, le 2 février 962, sur son front, l'explication ne réside pas dans les tendances dominatrices de la nouvelle royauté allemande, ni dans le fait que cette royauté allemande aurait prétendu représenter et réaliser toute la tradition des Carolingiens. Elle est ailleurs. C'est la princesse italienne, la princesse „latine“,

¹ On trouve le nom dans Constantin le Porphyrogénète.

d'après le langage de la chronique que je viens de citer, c'est elle qui dominera. Il est une espèce de prince-consort. On voit très bien que jusqu'à la fin de ses jours Adélaïde exerce sur l'Italie une influence qui ne tient pas aux forces militaires que son mari peut faire descendre en Italie, mais d'elle-même, du caractère de sa personnalité : sinon de ses origines, qui sont étrangères, au moins du rôle qu'elle a joué comme épouse d'un roi italien.

Par conséquent Othon n'a pas conquis l'Italie. Il a été, à cause de son mariage, adopté par l'Italie.

Othon est couronné, il est pour la population italienne le „dominus et gloriosus rex Otho“. Et on verra aussitôt quelle était la condition de la papauté à cette époque.

Après les avoir jusqu'ici tolérés, Othon se saisit de Bérenger et de son fils Adalbert, de sa femme, Willa, qu'il emmène en Allemagne. Mais aussitôt il doit revenir pour combattre contre la population romaine, qu'il écrase (mai 965).

Jean XII avait appelé le Saxon pour défendre la „république romaine“. Après être venu et se trouver là, réglant les choses de Rome, après avoir installé sur le siège de St. Pierre Léon VIII son Pape à lui, les Romains se choisissent un autre pontife, Benoît V, qui ose excommunier l'empereur. Othon revient, prend l'usurpateur et l'emporte comme prisonnier dans sa patrie.

Mais ceci ne signifie pas la fin des déboires qu'il doit subir de la part de cette population romaine. Si un autre Pape est nommé par l'empereur¹, aussitôt on voit intervenir les „majores Romanorum“, les chefs de la population romaine, le préfet de la ville, le „praefectus urbis“, en tête, qui le chassent. Il faut qu'Othon revienne en 967 et qu'il s'impose par des actes de cruauté qui pouvaient mater cette population. Treize de ces chefs de la ville de Rome sont pendus.

C'est seulement lorsque l'Empire appartient à Othon II, fils d'Adélaïde et ayant plus que son père, car lui il est héritier, les droits qui venaient de cette même Adélaïde, c'est seulement au

¹ Il a obtenu de la population de choisir „quem vellet“, et son candidat, Jean XIII, est élu „ab omni plebe, a minimo usque ad maximum“, d'après les meilleures traditions.

moment où ce roi bien italien par sa mère épouse une princesse byzantine qu'on lui avait refusée au commencement, Théophano, seulement alors, par le fils de l'Italienne et le mari de la Byzantine, le nouvel Empire s'impose vraiment à l'Italie.

Mais son rôle d'histoire universelle il ne faut pas l'exagérer, malgré ce mariage, enfin accompli après tant de projets abandonnés.

Il ne faut pas oublier que des princesses byzantines épousaient à la même époque des princes bulgares qui s'intitulaient empereurs, et qu'on traitait tout de même de „fils“, et Liutprand, évêque de Crémone, dit que dans les cérémonies principales de Byzance on faisait passer d'abord le représentant du roi des Bulgares, soi-disant empereur, puis les représentants d'Othon I-er, empereur d'Occident pour lui-même et pour ceux qui voulaient bien le reconnaître là, en Occident, mais guère empereur, restant un simple „rex“, pour les Byzantins. Et le pauvre Liutprand, qui intitule à la grecque un de ses ouvrages : „Antapodosis“, se plaint, non seulement du mauvais logis et de la nourriture, insuffisante pour son grand corps et pour son appétit correspondant, qu'on donnait à Byzance, où l'on vivait d'un rien, mais aussi des froissements continuels dont souffrait sa vanité et aussi l'honneur de celui qu'il représentait.

Mais, pour faire voir encore mieux, combien l'autorité de l'Empire othonien est médiocre en Italie même, on n'a qu'à suivre la succession, la longue succession des vrais maîtres de Rome.

Après les Papes qui ont créé des „rois“ d'Italie et ont succombé avec leurs créatures¹, Othon I-er, Othon II, Othon III, élevé à la byzantine, ce fils de Théophano, imposent des Papes, et plus tard, au XI-e siècle, ç'a été par l'influence de l'Empire germanique qu'à partir de Clément II Rome a eu des Papes, de vrais Papes, qui n'avaient pas, comme les autres, l'âge de seize, ou même de douze ans, qui n'étaient pas les fils improvisés des sénateurs et des „princes“ de cette Rome autonome, eux qui n'avaient pas acheté leur siège en le payant de bonne monnaie et dont la généalogie ne remontait pas à des femmes comme Théodora, concubine du Pape Jean X, ou à sa soeur Marozia, laquelle avait été trois fois mariée. Un Clément II,

¹ On parle de telle „unctio barbarica per surreptionem extorta“.

candidat impérial, signifiait quelque chose de plus haut et de plus pur, et un de ses successeurs, Gerbert, était parmi les chefs de la nouvelle civilisation occidentale. Mais jusqu'au moment où l'Empire parvint à imposer ces Papes, — et ceci servira seulement à réveiller l'Église à son ambition légitime, étant une provocation pour ce mouvement qui donnera, sous l'influence d'Hildebrand, de Grégoire VII, une Église n'ayant pas besoin de l'empereur, mais, au contraire, s'opposant à lui pour maintenir et élargir son autorité —, avant cette époque, voici ce qu'on a. D'abord un „vestarius“ ou „vestararius“, un trésorier au titre byzantin, Théophylacte, dont la femme, au nom, tout aussi grec, de Théodora, „vestararissa“, héritera en quelque sorte de son pouvoir. Car il a été, lui, à Rome duc, „maître de la milice“, consul et fils de consul („*filius consulis*“), bref le maître de la ville, son „dominus“ (*dominus urbis*). La veuve de ce puissant, tout en ayant les moeurs les plus „décriées“, — Liutprand l'appelle „scortum impudens“ —, conserve donc la „monarchie de la cité“¹. Le Pape Jean X (914–928) est son concubin et son instrument. Sa soeur, cette Marocia, Marozia, trois fois mariée², entre autres avec Guy de Toscane³, sans oublier ses relations avec le roi Hugues, qui fait tuer ce Pape, le remplace par son propre fils, Serge III, et plus tard, au milieu de l'anarchie pontificale, par Jean XI, Rome restant, d'après l'expression d'un moine contemporain, „en main de femme“ (*in manu feminae*).

C'est, par suite de ses relations avec le marquis, la mère d'Albéric, lequel, gendre de ce roi Hugues, est „*princeps Romanorum*“, „*gloriosus princeps et senator*“, „glorieux prince et sénateur“. Il est admis même par l'étiquette byzantine. Il y a des lettres adressées à lui et portant ce titre, l'Empire ne dédaignant pas les rapports avec cette „royauté“ d'Italie et ce qui en dépendait. Il a eu deux ambassadeurs envoyés à Arnulphe. Romain, fils de Constantin le Porphyrogénète, épousa une fille, illégitime, de Hugues, allié de Byzance en 941 : Berthe, devenue Eudoxie. Il

¹ *Romanae civitatis monarchiam obtinebat*. Cf. Dümmler, *Auxilius und Vulgarus*, Leipzig 1866.

² Duchesne, *Les premiers temps de l'État pontifical*, dans les „Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'École de Rome“, p. 165, note 2.

³ Gasquet, ouvr. cité, p. 219.

avait été question du mariage de la fille de Léon VI avec le „neveu de Berthe“ de Toscane, fille de Lothaire II¹. On a eu même l'ambition, pour ne pas dire l'effronterie, d'offrir la main d'une de ces „princesses romaines“ au fils du „basileus“, et entre Marozia et la Cour byzantine il y a toute une négociation². Byzance, très polie, répondit à une offre de mariage en prétextant que l'empereur ne pouvait pas envoyer son fils, qui est de faible santé, pour visiter ces personnes de Rome, mais que Marozia elle-même pouvait venir avec ses femmes pour se présenter à Byzance.

Une pareille famille donnera toute une série de Papes: Jean XII, – le fils d'Albéric: jusque là, Octavien –, Jean XIII ne sont que les représentants de cette dynastie, qui les installe à Saint-Pierre à n'importe quel âge.

Celui qu'on appelait couramment Octavien était, dans les plans d'avenir de son père, un futur empereur³.

Après cette famille, qui est continuée par Crescentius I-er, fils de Théodora et frère de Jean XIII⁴, par Crescentius II, exécuté sous Grégoire V, en 998, puis par Jean Crescentius, il y eut une dérivation dans la famille des seigneurs de Tusculum⁵. Les fils de Grégoire, représentants de cette nouvelle dynastie, portent cependant des noms comme Albéric, celui du „princeps“, mais aussi des noms byzantins comme Romain et Théophylacte. Et ce Théophylacte devient le Pape Benoît VIII; un autre Théophylacte sera ce Benoît IX qui vendra, – c'est-à-dire au nom duquel on vendra, car il n'a que douze ans –, le Saint-Siège à Grégoire VI, sénateur de Rome, – „préfet“ et Pape paraissant être des situations qui tendent à se confondre.

Mais dans toute la succession de ces maîtres de Rome on voit bien qu'ils ne représentent pas de vains noms, des autorités apparentes, que ce sont eux qui disposent en effet de la cité, qu'ils sont acceptés par la population, que la violente intervention des empereurs d'outre-mer ne donne pas de résultats durables.

Si, au fond, l'Empire carolingien a échoué dans ses deux mis-

¹ Cf. Constantin le Porphyrogénète, *De administratione Imperii*, chap. 26.

² Pitra, *Analecta novissima*, I, p. 469.

³ Duchesne, loc. cit., p. 276.

⁴ Crescentius numentanus, qui patricius dicebatur.

⁵ *Ibid.*, p. 196.

sions, qui signifiaient la paix à Rome et l'extension de la chrétienté jusqu'à la disparition totale des infidèles et des schismatiques, on peut dire d'autant plus que l'Empire othonien a échoué aussi dans cette double mission: donner à Rome un régime permanent et légitime, et, en même temps, arracher aux Grecs et aux Sarrasins le Sud de l'Italie. Les trois Othons s'y sont employés; après eux leurs successeurs: Henri, Conrad, l'autre Henri, jusqu'à Henri IV, ont fait tout leur possible pour arriver à ce double résultat, sans pouvoir l'atteindre.

Et, parmi leurs défaites, la catastrophe la plus tragique, puisque le héros était le plus sincère, ce fut celle d'Othon III. Son père, qui avait pris Tarente, mais que les Sarrasins avaient chassé de sa conquête, meurt en 983, après avoir fait élire, à Vérone, ce troisième Othon, qui est, cette fois, bien un Othon de tradition romaine, et le tombeau du père est près de S. Pierre de Rome. Il rêvait de quelque chose plus grand, de plus „romain“ que Charlemagne, lui qui considérait Rome comme sa capitale (Aix-la-Chapelle c'est *la seconde* capitale) et qui se faisait représenter en empereur romain, ne cherchant qu'à se détacher d'un pays qui était celui de son grand-père germanique. Déjà les chroniqueurs allemands se plaignent des empereurs qui quittent l'Allemagne pour n'y jamais revenir. De fait ce sont les rois d'Italie que continue le fils d'Adélaïde, et il n'y a que le prestige byzantin supérieur qui entoure comme une auréole la tête d'Othon III vaincu. Lorsqu'il s'agit pour ce dernier d'affirmer ce qu'il est, voici la formule qu'emploie le fils de Théophano¹, le frère de Sophie, le prince qui, parti pour toujours de l'Allemagne, gagné par le milieu Italien, est devenu comme le représentant intégral, par ses attaches germaniques, italiennes, romaines, de la civilisation de son époque: „Ego Otho, Romanus, Saxo et Italicus, servus apostolorum, gratia Dei imperator Augustus orbis romani“, „moi, Othon, Romain, Saxon et Italien“, — Romain d'abord, Saxon ensuite et Italien par le pays qu'il préfère, le pays dont il se reconnaît, on pourrait même dire dont il est le fils

¹ Il avait été question d'abord de la princesse Hélène, qui épousa Vladimir, le Russe de Kiev.

² Le Calabrais Philograthe, archevêque de Calabre, devint, de par l'acquiescement de Jean Crescentius, le Pape, le pseudo-Pape grec Jean XVI, qui fut tué. Benoît avait déjà fait le voyage de Constantinople.

et le citoyen. „Serviteur des Apôtres, par la grâce de Dieu empereur auguste de tout le monde romain.“ „Serviteur des Apôtres“, sans doute, quelle que fût la situation, changeante, de la Papauté. En 1014 son successeur Henri sera „procurateur de St. Pierre“, et le Pape Benoît VIII, l'accueillant à Rome, où il vient déposer son ancienne couronne sur l'autel du „prince des Apôtres“¹, à la tête de douze sénateurs, lui parlera dans ces termes: „Veut-il être vraiment le défenseur et l'appui de l'Église romaine et de lui, le Pape, et de ses successeurs et sous tous les rapports rester son immuable fidèle“?

Et, quant à l'„orbis romanus“, il devait appartenir à d'autres; il devait appartenir, en tant que commerce, en tant qu'initiative économique, en tant que civilisation, à cette formation des villes s'inspirant du passé classique, à ces cités de l'Italie qui, sans grand fracas, sans manifester, sans inscrire sur leurs bannières de trop grandes ambitions, étaient les vraies héritières de cette antiquité vers laquelle les Othons étendaient une main impuissante.



¹ Il aura comme Othon 1-er — Hardouin, un concurrent italien, correspondant à Bérenger II et à Adalbert — son combat à Rome en 1022 et, comme Othon II, il fera son expédition dans le Sud de l'Italie en 1027. Conrad II pénétrera ensuite jusqu'à Troia; il avait demandé pour son fils la fille de l'empereur Constantin VIII, puis celle de Romain Agyre (1028).

CHAPITRE VIII.

ORIENT IMPÉRIAL ET OCCIDENT POPULAIRE DEVANT LE DEVOIR DE „CROISADE“

L'Empire d'Orient a abandonné le Sud italien aux Sarrasins; l'Empire othonien est à Rome le „fidèle“ de la Papauté; la Papauté elle-même reste cependant en fonction des querelles de parti entre les Romains de fait autonomes, sous leurs „préfets“ et „sénateurs“.

La réalité à Rome est celle de cette vie locale, de cette „démocratie“ et de son „auto-détermination“. Le caractère populaire de l'Occident, capable de créations spontanées, se maintient, à partir des „Romaniae“ du IV-e et du V-e siècles et jusqu'à ces essais de „monarchies“ par le peuple. Le même esprit donnera cependant bientôt, à la „fin de ce XI-e siècle“, où la rupture brusquée par le Patriarche Michel le Cérulaire entre les deux Églises n'est qu'un phénomène de surface comme le duel entre Nicolas I^{er} et Photius, ce qu'on appelle la croisade.

Avant d'en analyser les motifs dans ce qui agite l'âme des masses occidentales, il y a cependant toute une préparation orientale qui doit être reconnue et remise en honneur.

M. Pascal Grousset, en écrivant l'„Histoire de l'Asie“, a posé lui aussi cette affirmation que la croisade a été au commencement byzantine, qu'il y a eu des croisés byzantins bien avant, ajoutons-nous, de la venue des Occidentaux. Et, lorsque le même Empire n'affectionnait pas précisément ces barbares de l'Occident, dont on verra la conduite à l'égard de l'étiquette de sa Cour et des intérêts de sa politique, lorsqu'il commettait ce qu'on qualifie de manque d'hospitalité, de défaut de compréhension pour des idées qui n'étaient pas les siennes, et qui lui paraissaient plutôt étranges et grossières, c'était un croisé, le représentant de la

croisade ordonnée, qui s'opposait à une autre croisade, ayant un caractère confus. C'était le représentant de la très ancienne *croisade légitime* qui contrastait avec une croisade d'aventures, qu'il ne croyait pas destinée à secourir son organisation, mais plutôt capable d'en ébranler les fondements. Puisque, si cet Empire périlait à Constantinople, il ne pouvait pas vivre, mais, réduit à Constantinople, il était capable de se refaire à chaque moment: on pouvait voir les barbares, les Turcs, sous les murs de la cité impériale, on pouvait même écouter leur musique bizarre, s'inspirant des anciens airs phrygiens, les sons aigus de leurs trompettes, le roulement de leurs tambours, mais Constantinople n'en restait pas moins en état de reprendre ce qu'elle avait perdu; mais ébranler Constantinople elle-même, frapper au coeur l'autorité impériale, qui était l'essence même de sa vie politique, ceci aurait représenté quelque chose de bien autrement grave.

Pour bien répartir les mérites, et il y en a, il faut rappeler les expéditions de Justinien qui combattait sur l'Euphrate contre les Perses. C'était l'orthodoxie, une des principales bases de l'Empire byzantin, qui marchait contre les Infidèles. S'il y a quelque chose des souvenirs de Rome, sans doute, si Justinien continue l'oeuvre accomplie par ses prédécesseurs romains, en même temps c'est sous le drapeau de la croix que sont menées ces campagnes d'Asie. Et, plus tard, quand le caractère orthodoxe de l'Empire s'impose encore plus et la „romanité“ n'est plus si évidente, ne domine plus autant, donc au VII-e siècle, lorsque Héraclius, — dont la figure, notons-le bien, a été adoptée par la légende des croisades occidentales, qui en a fait un „Éracle“ chevaleresque à côté d'un Charlemagne transporté en croisé de l'Èbre au Jourdain —, commence ses guerres pour la conquête de la Terre Sainte, lorsqu'il remporte ce brillant succès qui a eu, sans doute, un grand écho dans tout le monde chrétien, provoquant l'établissement de cette fête du mois de septembre que célèbre encore l'Église d'Orient, la fête de la restitution de la Croix, cette croisade n'avait pas le caractère des campagnes de Godefroi de Bouillon. Les siens ne parlaient pas le langage des „Francs“ qui allaient réaliser ces „Gesta Dei“ dont parle Bongars; cependant, dans une forme byzantine, ce sont encore les „Gesta Dei“, mais, cette fois, „per Romanos“. Et cette croisade a été continuée: croisade orientale, croisade des chrétiens

les plus proches des lieux mêmes où il fallait combattre les infidèles du Christ.

Il y a eu, à la fin du X-e siècle, les expéditions de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiskès, émules de leur glorieux prédécesseur Héraclius, dont le dernier était Arménien et il y avait quelque chose de personnel dans son essor vers la conquête des Lieux Saints. Et, lorsque l'évêque de Crémone a été reçu à Constantinople seulement comme l'agent très modeste d'un „roi d'Allemagne“, improvisé empereur plus ou moins avec la volonté du Pape, on y avait aussi, non seulement la conscience de ce que l'empereur avait représenté toujours, mais de ce qu'il représentait à ce moment. C'était lui qui était porteur de l'idée chrétienne, alors que, le Pape ayant fait de Charlemagne, roi des Francs, un empereur, dans un but de croisade, pour convertir les schismatiques et détruire les Infidèles, il n'a pas été capable, celui-là, et surtout ses successeurs, de réaliser cette idée.

Un moment vint cependant où, à la place de la croisade des Francs, et en attendant une autre croisade occidentale, on a confié, sans aucun résultat pratique que celui de donner à ce prince des territoires qui ne lui appartenaient pas de droit, cette même mission au roi de Hongrie. La faillite de cette idée de croisade représentée par les Arpadiens magyars peut être constatée quand le successeur de St. Étienne attaque au passage les croisés d'Occident dont il aurait dû être le guide et le plus puissant collaborateur.

Et, pendant ce temps, après les succès de Jean Tzimiskès, la croisade „grecque“ persiste pendant le XI-e siècle. Un des principaux représentants de l'armée byzantine avec ses contingents scandinaves et bientôt normands, Georges Maniakès, avant de jouer le rôle d'un chef de parti, d'un rebelle, a été le délégué de l'empereur byzantin pour compléter l'oeuvre de restitution chrétienne en Orient. Il conquiert Édesse, il soumit l'émir de Tripolis et celui d'Alep, vers 1030.

Maintenant, il y avait bien dès cette époque en Occident des efforts de croisade, mais d'une ancienneté et d'une origine différentes de ce qu'on s'imagine habituellement.

D'abord, si la croisade signifie le combat contre les Infidèles, le seul combat contre les Infidèles, le combat au nom de la

croix contre telle nation qui a le défaut de ne pas communier dans la religion du Christ, s'il y a eu au IX-e siècle une série de tentatives de croisades en Occident, ces tentatives ont eu lieu, – en dehors de l'Espagne, champ clos où se débat une nation voulant vivre, – sur cette terre possédée jadis par les Byzantins, réclamée toujours par ces mêmes représentants de l'Empire romain d'Orient, et là-bas même avec une collaboration byzantine qu'on oublie volontiers et dont il faut cependant tenir compte.

Dès le commencement du IX-e siècle, il y a en Sicile des guerres contre l'Islam. Des Musulmans d'Afrique envahissent l'île dès 827, saisissent Messine en 843, ils infligent une défaite décisive aux armées de l'empereur byzantin en 845, puis leur flotte, ne rencontrant l'opposition d'aucune force navale des Occidentaux, avance jusqu'à Rome. On sait que l'Église de St. Pierre a été pillée par les musulmans en 846. A ce moment, il y a eu de la part de l'autre empereur la conscience de son devoir de croisade.

On a proclamé alors, sous Lothaire déjà, hautement le péril de mort dans lequel se trouvaient, en même temps que ce qu'on appelle la „Romania“, l'„Italia“, les territoires autour de Rome et la partie de la péninsule appartenant à l'empereur; des prières étaient ordonnées à travers la chrétienté occidentale; on a même levé un impôt qui devait servir à la Guerre Sainte. Louis II pensait même à refaire Rome à son nom, à créer une „Roma Nova“.

S'il n'y avait eu que ce grand danger de Sicile, que l'intérêt que provoquait au milieu de la chrétienté occidentale cette réponse de la part de Louis II, on pourrait tout de même dire que, bien avant la première croisade classique, il y avait non seulement du côté de l'Orient toute une impulsion de croisade à caractère légitime.

De Sicile, les musulmans arrivent (986-8, 991) en Calabre, et ils avancent; certaines villes sont déjà occupées. La défense de Bari contre les Arabes préoccupe pendant des mois la chrétienté, et il y a eu sous Louis II une collaboration entre Orientaux et Occidentaux. Un débat même se produisit entre Louis, accusant les Grecs de n'avoir pas rempli leur rôle, et ceux-ci, répondant qu'ils ont tenu bon jusqu'à la fin, alors que les Francs, grands mangeurs, grands buveurs, vantards, se sont retirés, laissant

toutes les charges de la guerre à leurs alliés, pour présenter ensuite leurs critiques.

Les Arabes n'en continuent pas moins leur poussée: ils se présentent en Pouille; un peu plus tard, ils envahissent l'île de Sardaigne, qui a été infestée non seulement par les musulmans venant du Sud, mais aussi par ceux qui étaient établis en Espagne et aux Îles Baléares, deuxième territoire permanent de croisade.

Pour faire encore mieux voir que la croisade de Godefroi de Bouillon n'a pas été un coup d'essai, une première tentative, la manifestation spontanée d'un état d'esprit qui n'aurait pas existé auparavant, mais bien la dernière manifestation de toute une série d'efforts faits par la chrétienté occidentale même, pour repousser l'envahissement croissant du côté des musulmans, observons que, en 1002, Cagliari, capitale de la Sardaigne, est entre les mains des musulmans et que Rome est de nouveau menacée. En 1005 et 1006, Pise est attaquée par les mêmes pirates arabes et maures, et la ville sera pillée en 1012. Du côté chrétien envahi il n'y avait pas seulement une résistance locale: la défensive intéressait presque tout l'Occident.

Je dois ajouter cependant que cette inimitié continuelle présentait des moments de répit. Dans la péninsule ibérique, il y avait des rois chrétiens qui, dans un but de commerce, faisaient frapper des monnaies à inscriptions arabes. On trouve aussi dans le Sud de l'Italie des monnaies, à Salerne, portant en même temps que le nom du prince lombard Guisulfe celui de l'émir arabe Moezz. Cela n'empêchait pas le fait permanent de l'action du monde chrétien, organisé comme il pouvait l'être, conduit autant qu'il pouvait l'être, contre cette pression des musulmans.

Même, dans cette guerre, on cherche un chef, et ce chef ne pouvait pas être, au commencement du XI-e siècle, dans les conditions où vivait la Papauté à Rome, le Pape; il n'avait ni l'ambition, ni les moyens de jouer un tel rôle. On a pensé à l'empereur, bien qu'il fût maintenant presque toujours absent de l'Italie. Les Pisans, qui remportèrent une victoire contre les musulmans sous le drapeau pontifical, en 1017, envoyaient plus tard (1035, 1050, 1075) à l'empereur les couronnes des rois

arabes de Sardaigne, de Bône, Constantine et Méhédia, trouvées dans le butin. Donc, un peu avant la croisade bénie par Urbain II, ennemi de l'empereur et faisant de la croisade une arme contre lui et un moyen d'établir son pouvoir aux dépens du pouvoir impérial, on a essayé, sans insister, d'attribuer le rôle de chef de la croisade à l'empereur lui-même.

A cette époque, Byzance connaissait déjà des intrus qui s'étaient établis dans le Sud de l'Italie en fonction de croisade, à côté des officiers byzantins et des ducs lombards qui sont restés pendant longtemps cantonnés dans leurs châteaux avec de maigres territoires qui en dépendaient, ainsi que des milices urbaines représentant dans cette défensive la spontanéité des organisations indépendantes.

N'ayant que des forces très restreintes et dispersées, souvent ennemies entre elles, pour représenter cette croisade permanente dans le Sud de l'Italie, l'Empire devait employer d'autres combattants: des Russes, des Roumains, des Bulgares, plus tard des Albanais, des habitants de la péninsule des Balcons sans distinction de race, plus des soldats qui venaient plutôt pour le butin, des aventuriers cherchant leur propre profit. Mais les officiers byzantins, les ducs lombards, le Pape même, Benoît VIII, trouvant à un certain moment des pèlerins qui revenaient de Terre-Sainte, des Normands, se sont empressés de les retenir. Cette petite bande de Normands de France, parlant le français, ne représentaient pas encore une chevalerie; ils étaient dans la première phase dure de leur expansion, ressemblant beaucoup plus à Guillaume le Conquérant de l'Angleterre qu'au bon chevalier, toujours pitoyable pour les souffrances humaines et accessible à toutes les manifestations de l'idéal, que l'on retrouve plus tard.

Ce n'étaient pas des hôtes très commodes que ces Normands. D'abord, ils ont effrayé la région où ils devaient s'établir: on les tolérait dans un camp, de la même façon que les Turcs au XIV-e siècle ont été tolérés dans un seul coin de la péninsule des Balcons. Eux aussi conservaient l'habitude de rançonner les marchands; ils n'avaient aucune idée politique, ils ne pensaient pas à construire.

Peu à peu, à une époque où les incursions arabes se répètent

à brefs intervalles (1016, 1029–30), ils arrivent à s'établir d'une façon durable dans cette Italie méridionale, empruntant aux Byzantins d'abord le titre de duc pour leur chef, pour obtenir ensuite du Pape un titre de beaucoup supérieur, un titre révolutionnaire: celui de roi. Ce qui ne signifiait pas seulement: de Sicile ou des „Deux Siciles“; un texte contemporain dit très nettement que ce prince s'imaginait être roi de toute l'Italie, empiétant ainsi sur les droits de l'autre empereur, du roi d'Italie, qui n'avait plus aucun espoir d'arriver au Sud, pour une croisade difficile et risquée.

Envers les Normands, l'attitude de l'Empire byzantin a été celle-ci: D'abord, ceux qui s'étaient établis dans l'Italie méridionale pouvaient être employés, et ils collaborèrent à la défense de la Sicile, conduite par Georges Maniakès en 1038. Byzance ne considérait jamais un ennemi comme irréconciliable; il l'abordait au point de vue des subsides et aussi à l'autre point de vue, du mariage, employant, comme l'Autriche plus tard, ses princesses, légitimes ou non, pour gagner même des chefs musulmans, des Tatars du Danube, des chefs turcs. L'empereur Michel Ducas offrit ainsi sa fille au fils du duc Robert Guiscard¹, dont une fille, Mathilde, avait épousé Raymond, comte de Provence, et l'autre, demandée en mariage par le roi de France, devint comtesse de Clermont.

Mais les Normands restaient assez difficiles à gagner, et voici pourquoi:

Ils se sentaient eux-mêmes héritiers de la Rome Orientale, dont ils croyaient détenir chez eux l'authenticité. Au moment où, avec la nouvelle dynastie des Comnènes, l'empereur byzantin, rétabli à Durazzo, essayait de gagner, grâce aussi à l'alliance de Venise, qui avait secouru déjà la Pouille vers 1000, la domination sur la Mer Ionienne et peut-être sur l'Adriatique, – et on l'eut à Otranto et Brindisi, à Bitonto et Trani –, les Normands allaient eux-mêmes à Durazzo, à Corfou et en „Esclavonie“, espérant la „domination de la Grèce entière“. En 1081 la lutte commença entre ces Néo-Byzantins de l'Italie méridionale et les Byzantins de Constantinople, à Corfou, Butrintò et Avlona, puis à Durazzo même. En 1084, après avoir battu les Vénitiens en tant qu'alliés de l'Empire byzantin dans les eaux de Corfou,

¹ Guiscard est un surnom, l'„avisé“, le „fourbe“. Cf. en anglais *wizard*.

Robert fut, pendant de longs mois, le maître de cette Mer Ionienne. La mort surprit le duc à Céphalonie, en plein essor vers l'Orient.

On ne pouvait pas s'entendre de cette façon. Byzance n'aurait consenti à accepter une domination des Normands que s'ils se fussent réclamés de la domination impériale.

Il n'y avait pas des rancunes, des menaces pour rien, mais bien une inimitié permanente entre le monde occidental représenté par les Normands et cette Byzance qui regagnait une importance militaire par ce fait que le nouvel empereur Alexis Comnène était lui-même un guerrier.

A Constantinople, si on craignait les Normands du Sud de l'Italie, on méprisait, tout en les employant, d'autres Normands, qui, depuis longtemps, chevaliers d'Occident en général, étaient au service de l'empereur.

Il y avait en effet dans ces parties occidentales tout un essor vers l'Orient. L'absence momentanée de guerres laissait libre une partie des forces qu'elles avaient suscitées et retenues jusqu'à ce moment. Il y avait aussi une crise de population, qui a déterminé plus tard des colonisations importantes en Orient, comme celle des „Saxons“ en Transylvanie. Et il y avait aussi un mouvement populaire du moyen-âge ¹.

De ce côté aussi on observe une tendance à s'annexer l'Orient. Il y avait à Constantinople des personnages, comme Hervé, Crispin, Oursel de Bailleul, des Français, qui, à côté des Varègues scandinaves et des Russes de Kiev, y remplissaient des rôles militaires ². Mais Constantinople, entre les murs de laquelle Oursel à la tête de 3.000 des siens proclamait, nouvel Odoacre, un empereur, n'était pas disposée, après l'expérience faite avec ces auxiliaires, à accepter, sous les Comnènes aussi, leur collaboration, toujours menaçante. Et ces „phrancopoules“ ou „fils de Francs“, ces „langibardopoules“, ces „Alamanes“, ces „Némétzoi“, ces „idioxènes“, comme les appelaient les Byzantins, travaillaient pour leur propre compte: quand ils s'établissaient sur un point,

¹ Cf. notre *Brève Histoire des croisades*, Paris, Gamber, 1924.

² Voy. *Histoire de la vie byzantine* et aussi notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, I.

ils ne l'abandonnaient pas facilement. Et voici ce qu'on disait à Byzance à la veille des croisades: „L'Empire aurait préféré voir que les Turcs possèdent et gouvernent le territoire des Romains que de voir ces Latins s'établir quelque part et repousser les attaques des Infidèles“.

Tel était donc l'état d'esprit des Byzantins au moment où d'abord les pèlerins, composés de masses populaires, puis les barons d'Occident, venant de Normandie, du comté de Blois, de la France méridionale, se dirigeaient vers les régions orientales. On s'obstine à maintenir, au moins dans la forme dubitative, l'opinion qu'une lettre d'Alexis aurait appelé, en les implorant, les Occidentaux. On reconnaît qu'il n'y a pas dans cette prétendue missive le style des empereurs byzantins, qu'on n'y reconnaît pas la psychologie d'un prince, d'autant moins d'un empereur capable de porter les armes pour la défense de son Empire. Mais, si cette offre impossible et honteuse des trésors, des femmes ne peut pas être acceptée, il y aurait eu tout de même de la part de l'empereur byzantin une demande de secours. Dans mon „Histoire de l'Empire Ottoman“, j'ai cependant déjà fait remarquer que le moment où se placerait l'intervention d'Alexis Comnène pour demander l'intervention des Occidentaux était celui où cette frontière orientale se présentait mieux: l'Anatolie n'était plus en danger, l'empereur-soldat ayant tout ce qu'il lui fallait pour s'opposer aux bandes turques d'un simple sultan subalterne. Si l'empereur Alexis Comnène n'était pas disposé à accepter les croisés, c'est qu'il avait la double expérience d'une double menace. Fait empereur lui-même pour remplir cette fonction, pour satisfaire cet élan qui animait les croisés, il nourrissait aussi la crainte, bien légitime, de l'infiltration de ces Occidentaux, gens impatientes et qui touchaient à ce que Byzance respectait le plus, jusqu'à ce chevalier anonyme occupant le trône du basileus et proposant un duel pour trancher la question.

Il aurait été disposé à accepter les croisés à une condition, qui était bien naturelle: Les territoires dont il était question dans l'offensive de ces derniers étaient des territoires à lui, un héritage de l'Empire d'Orient; pour reconquérir cet héritage il ne les avait pas appelés. Puisqu'ils étaient venus, qu'ils accom-

plissent au moins à son égard les coutumes de leur pays sur cette terre à laquelle lui seul a le droit. Demander cette condition à des personnes parmi lesquelles se trouvait Bohémond le Normand, celui qui devait revenir plus tard à Durazzo, qu'il avait déjà assiégée, la demander à ce „héros“, qui représentait ce que l'esprit normand avait de plus offensif pour l'empereur, c'était tout ce qu'il pouvait y avoir de plus naturel, et ne pas reconnaître des masses désordonnées, celles de Pierre l'Ermite, comme auxiliaires, c'était ce que tout autre État aurait fait. Un Robert de France, – sa lettre intime le prouve, – n'y avait trouvé rien à objecter, Alexis lui ayant paru un vrai „père“.

Lorsque, plus tard, les croisés se sont avancés du côté de l'Arménie montagnaise, lorsque, s'étant soumis les chefs arméniens qui dominaient les montagnes de Cilicie, le duché d'Antioche a été fondé par les Normands, l'empereur ne pouvait pas oublier que ce duché était de tradition byzantine. Et Bohémond a dû, à un certain moment, se soumettre; sébastos impérial, après sa seconde offensive contre Durazzo, il finit par se présenter à l'empereur et rendre encore une fois l'hommage à celui qu'il n'avait pas su dépouiller de ses terres.

Lorsque, après Alexis, ce même héritage passa de droit à son fils, l'empereur Jean, et que ce second Comnène et, plus tard, un troisième, Manuel, se présentèrent sur cette terre d'Asie, où le premier voulait créer un duché d'Antioche, d'Attalie et de Chypre, ils faisaient figure de souverains. On vit Manuel, qui resta pendant huit jours à Antioche, acclamé par toute la population, qui se rappelait des choses anciennes, légitimes, et ayant devant lui comme vassal le prince d'Antioche et même le roi de Jérusalem, qui tenait son cheval par la bride; il y installa un Patriarche grec.

Si, de l'Occident, plus tard, le roi allemand Conrad, le roi de France Louis sont venus reprendre la croisade, qui n'était plus un phénomène populaire, spontané, ni un mouvement indépendant des barons, mais une espèce de contrefaçon officielle dont l'esprit ne résidait pas dans la société contemporaine, mais plutôt dans les excitations de St. Bernard, l'empereur byzantin reprit son rôle et il n'en est pas sorti, demandant aux Allemands de ne pas piller son territoire, exigeant du roi de France, qu'il fit asseoir devant lui sur un siège inférieur, de ne pas prendre

les vaisseaux normands à son retour, parce que la flotte normande en elle-même représentait une menace pour son Empire.

Roger, le roi italien, avait repris les projets de Bohémond : la fille de Jean Comnène lui étant refusée, – sa fiancée fut la fille d’Isaac Comnène –, il pénétra par Corinthe jusqu’à Thèbes et détruisit l’Eubée. Corfou redevint normande et la flotte royale parut devant Constantinople (1146). Mais tout s’arrêta à cette vengeance et l’empereur Manuel sut repousser l’invasion par une contre-offensive.

La croisade, dans toutes ses variantes, était passée; l’Empire restait.



CHAPITRE IX.

LES „ROMANIAE“ DES CITÉS LIBRES ET LES FORMES D'EMPIRE

Dans l'explication de la première croisade on attribue ordinairement un trop grand rôle à la société dominante, et on néglige trop celui devant être réservé aux masses populaires qui ont produit ce mouvement spontané. Et il n'est pas question des éléments qui sont entrés dans l'armée même des croisés, mais bien de l'initiative des masses populaires dans la production de ce mouvement. Je n'entends pas le facteur matériel, mais le facteur moral, en relation avec certaines tendances politiques.

On présente trop la direction du Pape comme provoquant le phénomène de la guerre sainte ; lorsque cette direction a existé, — et on peut mettre en doute le discours d'Urbain II, qui est une fabrication ultérieure, en relation, comme la lettre d'Alexis Comnène, avec les nécessités de la propagande en vue de la croisade —, elle n'a fait que couvrir un phénomène populaire antérieur.

N'oublions pas qu'il y a d'autres lettres fabriquées en relation avec ces expéditions. Si est authentique l'épître du Pape Grégoire VII, qui invitait l'Impératrice Agnès, la comtesse Mathilde à se préoccuper du sort défavorable des chrétiens d'Orient pour chasser les Turcs de Jérusalem et avait en vue toutes les nations chrétiennes pour délivrer la Terre Sainte, il y a telle autre qui montre l'élaboration de cette conscience populaire dont devait sortir l'action des croisades. On connaît le rôle d'un bourgeois du Sud italien, d'Amalfi, Pantaléon, consul, „patrice“, occupé d'œuvres de bienfaisance, contribuant à l'édification du couvent de St. Paul hors les murs, près de Rome, et on lui attribue la lettre¹, qui serait provoquée par la mission qu'a remplie

¹ Dans la Chronique de Benso, d'inspiration populaire.

en Occident ce bourgeois italien, s'occupant de la situation de Byzance par rapport à l'Occident: il parle au Pape de „alliance fraternelle entre les deux parties de l'Empire indivisible“, de la „sagesse romaine, dérivée de notre source grecque, qui a brillé du plus vif éclat chez les premier et second Othon et qui a dégénéré ensuite“, permettant aux Normands de participer à l'Empire, des deux „Romains“ qui doivent s'entendre pour aller ensemble jusqu'au „Sépulcre du Seigneur“.

Cette conscience, — qui réclamait l'ancienne forme de gouvernement universel comme la seule correspondante à la mentalité des masses, — se fixant dans toutes les formations spontanées, arriva à produire la croisade, la croisade unique d'inspiration et de tendance. Et, puisque cet état d'âme même a mené des milliers d'hommes de la chrétienté populaire vers les régions d'Orient, essayons de voir si à l'origine des formations communales qui aidèrent la croisade et en bénéficièrent il n'y a pas le même motif et s'il ne faut pas mettre à la base du développement communal du moyen-âge quelque chose qui le rapproche d'un côté des „Romaniae“ populaires de Rome, de Venise, de la Sardaigne, de la Dalmatie aussi et du Danube.

La commune du moyen-âge est représentée, sur un territoire bien défini, comme un phénomène relativement nouveau et comme une action d'opposition au féodalisme et à l'autorité centrale, fonctionnant d'après ses anciennes traditions ou faisant partie elle-même de l'organisation féodale. Les gens des communes seraient donc essentiellement des rebelles, et leur conscience serait en rapport avec celle des masses populaires qui se levèrent contre les autorités dominantes. Il y aurait une guerre réelle ou une guerre cachée, voilée, à la fondation de toutes les communes. Et on aurait profité pour établir ces communautés urbaines, libres, du phénomène même des croisades, de l'absence des chefs de la société féodale, de leur long séjour en Orient, du fait qu'ayant formé des États là-bas, ils ne prêtaient plus aux choses de chez eux la même attention, l'Orient leur paraissant beaucoup plus brillant que la modeste patrie septentrionale, occidentale d'où ils étaient partis. Le type lui-même des communes se serait formé dans des conditions très variées. Et ce serait un phénomène datant plutôt du XI^e siècle,

De notre exposé il ressort, au contraire, qu'au moment où l'Empire a abdiqué ses droits, les populations sont restées devant les barbares, trouvant en elles-mêmes l'inspiration, l'énergie, les forces nécessaires pour créer ce que j'ai appelé des „Romaniae“ autonomes, capables de devenir même des États.

On peut se demander si ces „Romaniae“ n'auraient pas provoqué, au retour du pouvoir central, sous la large tolérance de Byzance, là où il maintint ses droits, la conscience communale fière, combattante elle-même.

Je procéderai en examinant, dans les diverses régions de ces organisations très anciennes, leurs tendances à former des villes libres et en faire des centres d'État.

Voici Venise¹. Dans les anciens exposés de l'histoire vénitienne, les débuts de l'étonnante cité de l'Adriatique sont présentés de telle façon qu'on saisit difficilement le vrai sens de la cité à ses débuts et surtout la signification de cette vertu active à laquelle Venise a dû son développement, qui n'a pas été très rapide, et cette extraordinaire floraison qu'on rencontre aux XIII-e et XIV-e siècles.

Dans un livre récent, M. Kretschmayr¹ offre cependant, lui aussi, de même que M. Cessi, dans un ouvrage d'analyse², au commencement de la vie vénitienne une organisation du tout point semblable à celle qu'on peut observer aux IV-e et VI-e siècles sur le Danube moyen et inférieur, aussi bien dans la Vie de Séverin que dans les chapitres des chroniques byzantines du VI-e siècle.

A la tête se trouvent des tribuns, tout-à-fait différents de ceux que Cassiodore appelle des *tribuni maritimum*, lesquels sont des officiers dépendant des forces politiques supérieures qui déterminent leurs qualités et disposent en première ligne du pouvoir. Les premiers „tribuni“ sont nettement populaires; ils correspondent à ces „juges“ qui ne sont pas des juges, mais des fonctionnaires ayant des attributions très vastes; il y a même un chef tribun, un „princeps“ (*tribunus princeps*). Au VIII-e

¹ Cf. notre étude, *Les commencements de Venise*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, 1931.

² *Geschichte Venedigs*, dans la collection Lamprecht, I,

³ Voy. notre étude citée,

siècle, le Sénat, le Grand Conseil, le Petit Conseil, se sont déjà développés; ce sont les premières institutions populaires que l'on rencontre dans chaque agglomération urbaine détachée de l'Empire et cherchant ailleurs ce que l'Empire donnait par toute sa hiérarchie de fonctionnaires et par la garantie de ses armées. Et Byzance tolère cet état de choses, la cité étant restée plus longtemps qu'on ne se l'imagine sous l'influence byzantine. L'Empire ajoute seulement au titre du „maître de la milice“, qui est en même temps un consul, celui d'„imperialis dux Venetiarum provinciae“, „le duc impérial des Vénéties“, — et ces „Vénéties“ étaient un peu des „Romanies“, comme certaines régions balcaniques s'appelaient des „Esclavonies“ à cause de l'élément slave superposé à l'ancienne population et continuant ses traditions.

Si les Francs arrivent à dominer l'Italie, si leurs rois accordent aux chefs de cette communauté leur faveur, les familles patriennes, qui détiennent le pouvoir d'une façon si opiniâtre, entendant si peu céder aux revendications populaires, sont au commencement les lignées de fondateurs; c'est comme, dans les anciens villages roumains de la péninsule des Balcons, la base généalogique de toute formation politique, base qui donne un droit que l'infiltration extérieure n'arrivera jamais à remplacer.

C'est une erreur de considérer Venise, au début surtout, comme un État et Byzance comme un autre État. Venise ne se croit pas humiliée en reconnaissant l'autorité unique de l'empereur; elle avait conscience de lui appartenir. Et, d'un autre côté, lorsque l'empereur byzantin permet aux Vénitiens d'entrer dans ses ports sans rien payer, de faire descendre leurs marchandises sans droits de douane, de former des communautés autour de leurs églises, jusqu'à l'époque de Manuel, sous une autorité vague qui ne se dessine que vers la fin du XII-e siècle, un peu avant la croisade latine qui a conquis Constantinople, et, en échange, leur flotte doit aller contre la flotte des Normands, tout cela existe parce que les Vénitiens étaient considérés comme membres de l'Empire.

Ayant les mêmes attaches avec Byzance, les territoires du Sud italien, sur lesquels se sont étendues tant de souverainetés et de suzerainetés rivales, ces territoires sur lesquels Byzance a rencontré plusieurs fois une opposition de la part d'autres formations politiques, mais sans jamais renoncer à ses droits sur une

si large partie, la plus florissante, de l'Italie, conservent sous le régime impérial une organisation urbaine spontanée, presque autonome, à laquelle Byzance n'impose rien que la reconnaissance de son pouvoir, et, de l'autre côté, l'accomplissement de certains devoirs. On rencontre des „juges“ impériaux (*imperiales iudices*), des *κρηται* („cetes“) en grec et, à côté, des turmarques byzantins, des „prossopi imperiales“, mais, en même temps, un pouvoir local ancien, qui tend à devenir autonome¹.

Ainsi, en 954, dans telles petites villes de ce Midi de l'Italie on trouve en même temps un „spatharo-candidate“, des „iudices civitatis“², des „tribuns“, des „loci senatores“, de création populaire, avec l'évêque et le gastalde lombard, dont le nom, hellénisé, est „kastaldius“, parfois les consuls; tout ce monde vit ensemble. Les habitants portent des noms en grande partie grecs: Chrysanthe, Muruzzo, Balsamo. A Polignano en 992 il y a, avec le gastald, le „protospathaire“ Smaragde, qui est aussi „topotérète“ des „scholae“, et le „tourmarque“, qui porte le nom lombard de Radelgrad³. Il y a à la tête des masses populaires les „majores“, qui, avec les „mediani“ et le „cunctus populus“, forment l'„universitas“, c'est-à-dire le total de la population urbaine qui remplit les fonctions politiques, ou bien le „conventus plenus“. Amalfi, avec sa flotte qui combat dans les eaux d'Afrique en 870⁴, Aversa, Siponto, Lucera sont des organismes autonomes.

Et les ducs grecs eux-mêmes étaient tout disposés à tenter l'aventure des anciens „antartes“: Mélos de Bari se lève comme duc de Pouille pour finir comme exilé à Bamberg, son fils Argiro est proclamé „duc et prince d'Italie“, „duc byzantin, patrice et *vestis*“.

Comme pouvoir, lorsqu'il s'agit de défendre cette ville dominée par des éléments qui viennent d'elle-même, on a des milices

¹ Voy. dans la *Rev. hist. du S.-E. eur.*, 1937, notre communication au Congrès d'études byzantines de Rome.

² „Tout homme chargé d'une délégation du prince“, dit M. Gay, „prend le titre de *judex*“. Cf. du même *L'Italie méridionale et Le monastère de Tremiti au XI-e siècle, Mélanges de l'École de Rome*, VII.

³ Chalandon, dans les „Mélanges d'histoire et de philologie de l'École de Rome“, XVII, p. 399.

⁴ Voy. l'étude récente de M. Berza, dans la *Dacoromania*, publiée par l'École roumaine de Rome, 1938.

qui s'appellent „le service de l'empereur”¹, mais sont composées d'éléments locaux.

Si on compare ce qu'on trouve ainsi dans le Sud de l'Italie avec ce que présente la chronique du VII^e siècle sur le Danube, on y voit une population qui reçoit les généraux de Byzance entre ses murs, qui sort même à leur rencontre, avec des bannières et des croix, et, lorsque l'officier impérial cherche à employer la „milice urbaine” pour telle expédition contre les Slaves, lui oppose une résistance absolue, l'évêque lui-même en tête, — et il y a un privilège qui permet de retenir les forces armées entre ces murs. Lorsque le frère de l'empereur lui-même demande à être proclamé solennellement, on lui dit qu'on est prêt à proclamer le nom seul de l'empereur, et l'hôte illustre doit quitter cette ville danubienne, en l'abandonnant à sa liberté presque entière.

Dans son travail sur l'Italie Méridionale, M. Chalandon a signalé l'importance de cette organisation pour expliquer le rapide développement, jusqu'au duché de Robert et à la royauté de Roger, de cet établissement normand en Italie méridionale: „Tout le côté merveilleux de la conquête normande disparaît, si l'on songe à l'appui trouvé par les Normands dans les milices locales, qui formèrent, lors de l'insurrection de Mélos, un noyau d'armée, parfaitement organisé et équipé”.

Les Normands se substituent aux Byzantins, employant le grec dans leurs diplômes, conservant les mêmes formules de droit qu'à l'époque byzantine, s'attribuant, à partir d'un certain moment, des titres qui reviennent à l'empereur, pour assimiler le roi des Deux Siciles à l'empereur de Constantinople. Par rapport aux indigènes, les nouveaux maîtres ne font que conserver une partie de l'organisme spontané populaire qui a été patronné même par Byzance.

M. Gay, dont le travail contient une si riche mine, de renseignements, définit ainsi leur attitude: „Les Normands ne changent rien à l'administration locale et se contentent de lever un tribut qui n'est sans doute pas plus lourd que les impôts autrefois payés aux fonctionnaires byzantins”. Je dirai même qu'ils ont dû diminuer ce que les populations payaient à l'empereur.

¹ Serbitium dunnicum, quod est ipsa militiā. — Il y a aussi des *κοιτοῦροι καὶ καταράτοι*.

C'est même l'explication de leur succès, comme l'explication de l'établissement des Arabes en Syrie et dans d'autres régions, — barbares à l'égard de l'Empire romain —, réside en ce fait que, formant un organisme politique restreint, aux moeurs simples, ils demandaient moins et offraient des garanties de paix et de défense supérieures, de sorte qu'on préférerait payer aux barons normands, de temps en temps, même plus que ce qu'on payait normalement à l'empereur¹.

„La plupart des villes“, poursuit M. Gay, „gardent leur autonomie; quelques-unes, comme Gerace, jurent fidélité au duc normand, mais sans lui permettre de pénétrer dans leur murs... Chacune agit pour son propre compte et ne songe qu'à se défendre elle-même.“

Domination tout à fait extérieure. De même, dirait-on, Venise faisait tout honneur à l'empereur byzantin: les chefs de la communauté vénitienne allaient à Constantinople, ils étaient enchantés, car ils en rapportaient de beaux titres; c'est le cas de Domenico Selvo, doge de Venise, qui arrive à faire contracter mariage entre sa famille et une famille byzantine. Les Vénitiens se prévalaient de la protection de l'empereur pour accaparer toute la vie économique de l'Empire, et, lorsqu'ils ont affiché le résultat, c'est alors que s'est produit le mouvement populaire qui a amené la diversion de la „quatrième“ croisade et la formation de l'Empire latin de Constantinople. Si Venise, à la fin du XI-e siècle, s'est tournée contre Robert de Sicile, c'est parce qu'elle voyait surgir la concurrence de Raguse, qui a fait hommage au roi normand: parfois cependant on oubliait tout ce qui reliait jusqu'alors la République avec l'Empire, qui n'aura jamais d'ennemis aussi énergiques et opiniâtres que ces Vénitiens. De même, dans l'Italie méridionale, on donne tout aux Normands, considérés comme représentant l'empereur, mais, quand il s'agit d'entrer dans les murs, c'est tout autre chose.

Voyons maintenant la transformation qui se passe à Rome même à cette époque².

¹ Le même cas se présenta au XIX-e siècle lorsque l'administration régulière de l'Autrich.-Hongrie s'installa à la place de l'opportuniste administratif ottoman en Bosnie-Herzégovine.

² Cf. le travail de M. Halphen sur l'administration romaine au moyen-âge, dans la „Bibliothèque des Hautes Études“.

Les noms des dignitaires sont les mêmes qu'auparavant, mais ce que représentait le „judex“ du IX-e siècle est tout-à-fait différent de ce que représentent les chefs de la vie romaine au XI-e et au XII-e. Le pouvoir passe de la communauté aux mains des grandes familles patriciennes. Cela a commencé par les dynasties des Frangepani, des Pierleone, des Colonna, des Orsini. Donc le „peuple de Rome“, qui est à la base de cette formation, doit céder le pouvoir à des „princes romains“, exerçant un pouvoir beaucoup plus durable que celui d'Albéric et de sa lignée.

Pour voir ce qui a changé à Rome, je citerai ces deux faits :

Pendant le XII-e siècle¹, l'empereur de Constantinople „envoie sa nièce avec les évêques et beaucoup d'argent au Pape Alexandre pour la donner en mariage à Odon², des Frangepani de Rome, à Veroli, et Odon revint avec elle à Rome“. Donc ces princes romains du XI-e siècle ont une situation qui leur permet de réaliser ce qu'Albéric avait en vain essayé.

Voici un autre fait : en 1290, „les Romains firent leur „dominus“ (leur empereur) Jacques de Colonna, et le menèrent à travers Rome sur un char à la manière des empereurs, „more imperatorum“, et l'appelèrent César“.

Faire un César de Jacques de Colonna, c'est quelque chose de peu ordinaire, mais ceci montre le dernier but naturel vers lequel tendaient ces communautés urbaines qui se détachaient d'abord de la vie de l'Empire pour finir avec la tentative de remplacer par des éléments nouveaux ce même Empire. Et, du fait que les communes italiennes tenaient à leur disposition l'Empire, que l'empereur byzantin avait tout intérêt à les retenir, une situation est résultée vers la fin du XII-e siècle qui a provoqué l'usurpation latine à Constantinople.

Dans ses vastes territoires, cet empereur n'avait pas de ville autonome ; il n'y a pas eu de communes dans l'Empire d'Orient ; s'il y a eu des bourgeois, des *βουργέζοι*, ils sont une pâle imitation des négociants latins. Pourquoi donc cet Empire, qui ne tolère pas chez lui la vie municipale l'a-t-il accepté si facilement de la part des Occidentaux ?

¹ Annales de Ceccano (cf. nos *Papi și Impărați*, p. 194).

² Souvenir des Othons.

L'Empire avait besoin d'une vie économique; le fisc impérial devait être nourri, et ce ne sont pas les populations rurales de la péninsule des Balkans ou les éléments, qui passaient tour à tour par diverses dominations, de l'Asie Mineure, qui lui en auraient fourni les moyens. Avec sa pompe démodée, avec son prestige fané, l'Empire avait besoin d'un Trésor. Faire que des citoyens libres remplissent la fonction de le nourrir, c'était un peu difficile; tenant aux principes qui étaient à la base même de son existence, il n'aurait pu admettre ces communautés qui florissaient partout en Occident. Il s'en méfiait; il aurait vu des ennemis dans tous les groupes urbains qui auraient eu leur propre bannière, qui auraient obéi à des magistrats non nommés par l'empereur, qui auraient pu disposer de forces que les bourgeois eux-mêmes eussent commandées. Mais par les droits accordés aux Vénitiens dans l'Empire, par la reconnaissance de toutes ces communautés qui n'avaient pas de situation bien définie, – et on pouvait toujours revenir sur le privilège qui leur était accordé, on pouvait même se prévaloir de ces privilèges pour couper certaines tendances d'expansion et de consolidation –, on avait l'avantage économique, sans rien du danger qui pouvait résulter des institutions municipales libres.

Maintenant il est bien vrai que certains de ces Italiens respectaient Constantinople, même au moment où leurs rapports avec la capitale de l'Empire byzantin n'étaient pas les plus favorables. L'Italie se montra satisfaite par les efforts de l'empereur Manuel, la plus grande figure des Comnènes, dont l'activité était dirigée en grande partie vers l'Occident.

Le grand Comnène a joui en Occident d'une certaine popularité. Une chronique contemporaine prétend que les Ancônitains ont regretté beaucoup le départ de ses soldats; l'aigle byzantine leur disait mieux que l'aigle bicéphale, ayant des penchants à envahir et à déchirer, qui était celle de l'empereur germanique, disposé à voir dans l'autre un „roi“ „grec“ et dans Constantinople seulement la fille de l'ancienne Rome.

Et, en même temps, voici ce que dit la vieille chronique génoise d'Oberto à la mort de Manuel: „Toute la chrétienté en ressentit la plus grande ruine et le plus grand détriment“¹⁴.

¹⁴ Unde christianitas universa ruinam maximam et detrimentum incurrit.

Il a fallu le mouvement populaire qui s'est produit après la mort de Manuel contre les capitalistes italiens de Constantinople, surtout contre les Vénitiens, pour faire disparaître ces sentiments.

Bien que le Pape favorisât son roi sicilien, couronné à Palerme, dans lequel il voyait „l'aide et le bouclier des chrétiens“¹, on se tourna, alors, – malgré la guerre acharnée faite au Pape par un empereur comme Frédéric I-er, que les communes lombardes engageaient en glorieux condottière dans leurs querelles, malgré la ruine qui en résultait et la médiocre considération qui accompagnait ce César peu suivi et toujours à court d'argent –, vers sa couronne.

Et voici encore ce que dit Ricobald de Ferrare : „Dans mon opinion cet Empire d'Occident est plus digne que l'autre, car le peuple et le Sénat de Rome ont fondé cet Empire romain, et, où il y a Rome et le Sénat“ – *ubi Roma et senatus* –, „là est la racine de l'Empire; à Constantinople seulement un rameau... L'Empire d'Occident est le père, celui d'Orient le fils et, parce que le Fils vient du Père, et non le Père du Fils, il en ressort plus digne. L'empereur d'Occident ou des Romains est corroboré (*fulcitus*) par l'autorité du Sénat de Rome et du peuple romain.“

L'Empire d'Occident oui, mais en vertu du peuple, en vertu du Sénat de Rome.

On a donc vers 1200 cet état d'esprit, cette conscience que les organisations populaires ont pris un développement d'énergie leur donnant le droit de passer par dessus l'autorité ancienne, que l'Empire sans l'acceptation populaire ne vaut rien, que les nouvelles démocraties organisées ont droit à tout. Cette conscience dépassait la vie locale, elle dépassait même le caractère des États qui s'étaient formés sur la base de cette vie locale. Elle aspirait à remplacer l'Empire.

On osait ainsi vouloir renverser les valeurs historiques et substituer ce principe vivant à un autre principe, qu'on croyait définitivement condamné et destiné à disparaître bientôt.

¹ Christianorum adjutor et clypeus... Qui faciebat se vocari in tota terra sua regem Italie.

CHAPITRE X.

CHEVALERIE OCCIDENTALE EN ORIENT

Au moment où les croisés, considérés par les Orientaux comme des intrus venant secourir un État qui n'avait demandé de secours à personne, se mêlaient si intimement, et pour des siècles, aux affaires d'Orient, dans tous les domaines, on croirait que dans le monde byzantin envahi par le latinisme il y avait non seulement une aversion contre la turbulence du monde féodal de l'Occident, mais aussi contre cette forme morale, idéale, de ce monde, qui est la chevalerie.

Il me semble qu'entre la féodalité et la chevalerie on a créé parfois des rapports qui n'ont pas trop existé. La féodalité, c'est quelque chose qui vient d'en haut, quelque chose de matériel, capable d'une organisation très compliquée par des degrés et créant une hiérarchie; la chevalerie c'est un peu un état d'âme qui vient d'en bas. Le féodalisme est un édifice très imposant, qui part de la cime, et à la cime il y a la violence, tandis que la chevalerie vient de la grande pitié du moyen-âge, qui a dû être provoquée, avant tout, par cette violence hiérarchisée qui est la féodalité.

Lorsqu'il s'agit de fixer les origines de la féodalité, on n'est pas en peine de trouver tous les éléments qui contribuèrent à la développer, mais, lorsqu'il s'agit de fixer les origines de la chevalerie, on est un peu obligé de faire du romantisme, et, si on aime le germanisme historique, on peut, comme il y a trente ans, déclarer que la chevalerie vient tout de même du monde germanique dans son essence première.

Mais, si on se détache un peu de cette manière de juger les choses, et il n'est pas trop tard, on arrive à un résultat un peu

inattendu : ce n'est pas la chevalerie qui a influencé sur les premières phases de la croisade, c'est la chevalerie qui est dérivée de la croisade aussi¹. L'action individuelle était destinée à un but plus élevé que celui de la victoire : elle le dépassait ; si on n'obtenait pas la victoire, ce but n'était pas considéré comme perdu. Le chevalier peut sortir d'une défaite rehaussé, tandis que celui qui, dans le même cas, n'appartient pas à la chevalerie se sentira humilié, car, dans la conception de la violence, ce qui décide c'est l'acte même du succès.

Pour s'en rendre compte, on n'a qu'à observer la personnalité représentative de l'époque.

L'idéal d'un empereur pris dans une oeuvre de restauration n'était plus Justinien, dont la figure devait paraître un peu figée dans son immobilité. Tout autre est le favori de l'époque qu'il a résumée : Manuel Comnène. Il est un croisé, un bon chevalier. Celui qu'on a regretté à Ancône après le départ de ses troupes, celui qu'on a pleuré à Gênes, celui qui n'était pas seulement un empereur d'Orient, un „roi de Constantinople“, comme l'appelaient ceux qui, en Occident, voulaient diminuer son prestige, mais bien, de fait, l'empereur, devant son prestige, chez lui-même, dans sa capitale, dans les pays de son Empire, au fait qu'il avait emprunté à l'Occident ces éléments dominants de son individualité remarquable, qui le faisaient accepter par cet Occident beaucoup plus que Frédéric Barberousse, commandant d'une bande de chevaliers en Lombardie, se faisant payer en monnaie d'Italie son grand nom de César, sa qualité formelle d'empereur, pour paraître en farouche dominateur des routes de l'Italie septentrionale, portant la couronne sortie du tombeau d'Othon III. D'un côté, il y avait l'empereur d'un parti, de l'autre, dans la vieille pourpre byzantine, l'empereur de tous. L'un cherchait à briser la vie organisée des masses latines, l'autre en était, chez les autres, un protecteur magnifique. Plus tard même il y aura une différence entre les Byzantins, tels qu'ils seront, le Néron Andronic, le miséreux Isaac Angélos et entre ce Henri, frère de Frédéric, qui, en épousant une princesse normande beaucoup plus âgée que lui, Constance, était trop formé au

¹ Cf. notre contribution aux *Mélanges Lot*.

moment où il a contracté ce mariage d'intérêt pour devenir un Italien aimé et respecté et qui était entré dans ce Sud italien en décapitant, en brûlant, ce qui n'était la meilleure méthode de se faire aimer. Si le fils de Henri, qui rêvait de l'Empire de Constantinople, ce petit-fils du roi normand Guillaume et son héritier, qui signait de pourpre et dont les diplômes avaient un caractère impérial byzantin, cet Auguste latin au profil romain, qui a rempli le XIII^e siècle de ses luttes, de son ambition, de sa gloire et de ses malheurs, a été accueilli autrement par ces Italiens un peu sceptiques, de conceptions très variables, qui l'accusaient un peu de transiger avec l'Islam, c'est que, lui, il n'était pas un homme d'outremer, venant, en tant qu'Allemand, employer les pratiques germaniques.

Jusqu'à là cependant on aurait préféré en Italie cet Empire de Byzance, ayant toutes les habiletés et capable de toutes les tolérances. D'autant plus que pour arriver aux États de Terre Sainte, pour profiter de ce royaume de Jérusalem, de ce duché d'Antioche, de ce comté de Tripolis, pour s'établir dans les fondations de l'Orient latin, il fallait passer par Byzance et avoir sa carte blanche.

Mais ce n'est pas seulement Manuel qui a ce caractère ressemblant aux chevaliers d'Occident, qu'il connaît, qu'il aime, qu'il veut imiter et dont il s'entoure.

On a une excellente biographie du premier des Comnènes écrite par sa fille, la princesse Anne. Ce récit nous montre comment dans la famille même des Comnènes on considérait le rôle d'un empereur. Or Alexis n'a rien des empereurs combattants de l'espèce d'un Nicéphore, qui, en commandant des armées, s'imposent une attitude; c'est l'empereur aimable, au milieu des siens, dans sa tente de pourpre. S'il a une riche garde particulière qui entoure cette tente, si on lui rend des honneurs qui ressemblent à ceux dûs à une divinité, c'est encore le monarque oriental. Mais l'initiative, le commandement, l'idée partent de lui, la victoire lui est due. Alors que ses prédécesseurs, je ne dirai pas: s'épargnent, parce que pour la plupart ils étaient sans doute braves, mais ne veulent pas se commettre dans la mêlée, y compromettre le caractère solennel, majestueux de leur autorité, Anne Comnène nous présente déjà un chevalier à la manière de l'Oc-

cident. Ce qu'elle admire en lui, c'est toujours la bravoure, pat et pour elle-même, ce sont l'ἀνδρεία, les ἀνδραγαθήματα, les exploits, — terme qui a passé dans le langage populaire. Si l'empereur n'était pas, à cette époque, avant tout un brave, on ne l'accepterait pas, on ne le supporterait pas. Il épargne les prisonniers, car une règle de conduite élémentaire le lui impose¹, il invite auprès de lui ses adversaires après le combat. Ayant vaincu un rival byzantin, il lui prend le cheval, dont l'éloge est fait comme celui d'un coursier des chevaliers.

Est-ce un emprunt ou faut-il plutôt dire que la chevalerie s'est produite de façon presque spontanée, partant des principes de la vie essentiellement populaire du moyen-âge, principes manifestés surtout en Occident? Il faut tenir compte aussi qu'Anne Comnène n'admire pas seulement son père parce qu'il est brave, γενναίος (on a déjà trouvé le terme). N'importe qui manifeste de la bravoure est admis presque au même titre que l'empereur lui-même par la princesse-historien; dans la même auréole de gloire apparaissent des personnalités très différentes, des Émile, des Scipion, des Hannibal. On en voit se jetant „comme la foudre“². Ceci jusqu'à ces Normands de la période cruelle, ces fauteurs d'anarchie dans l'Empire byzantin. Il y a Oursel dont les yeux brillent comme le feu, un „chevalier“ et „de fait un héros“³. Il y a Robert de Sicile, et, lorsqu'Alexis Comnène se dirige contre lui, on voit un brave d'un côté, un brave de l'autre. La voix du terrible duc est comme celle d'Achille⁴.

La princesse dit tout le mal possible des Normands en tant que nation, comme fondateurs d'État, elle combat la légitimité de cette fondation sud-italienne qui empiète sur les droits de Byzance, mais, quand il s'agit de Robert lui-même comme combattant, c'est un guerrier de bon aloi, digne de porter l'épée et de conquérir par cette épée franche tout ce qu'il est arrivé à

¹ P. 36: Οὐ γὰρ ἦν τοιοῦτος ὁ Κομνηνὸς ὥστε μετὰ τὴν ἀλωαὶν ἐπεξέρχασθαι τοῖς ἐπ' αὐτὸν κατασχῶσιν; I, 36. Cf. *ibid.*, p. 31. Mais dans sa lutte contre les Turcs c'est le plaisir de verser le sang qui le mène: τὸ εἶφας αὐτοῦ μεθὸς: ἀφ' αἵματος (*ibid.*, 13). — Il a des pages, des enfants confiés à lui dès l'enfance (*ibid.*, 36).

² Δίκην κεραυνοῦ; *ibid.*

³ Πυρωποῦ ἀποστράττοντας; I, 22-3. Γενναῖος καὶ ἀντικρυς ἦρωας; *ibid.*

⁴ *Ibid.*, I, 55.

avoir. La princesse impériale s'incline devant lui. Le méchant Bohémond lui-même sera prisé pour sa vaillance.

Voilà donc deux adversaires, deux envahisseurs, deux intrus qui jouissent de la même considération que l'empereur, pouvant être mis aux côtés des rivaux intérieurs d'Alexis, qu'Anne épargne de ses critiques : un Nicéphore Bryennios, un Basilakès, eux aussi des braves ; ils remplissant leurs devoirs de chevaliers et entrent de ce fait dans la grande galerie des figures historiques de la fin du XI-e siècle. Le premier est un géant, un vrai Mars, un „chevalier athlète“ (ἀθλητὴς γενναῖος)¹. De même Manuel Comnène considérera le Sultan, son adversaire, comme un preu chevalier.

On n'a pas sur Jean Comnène, fils d'Alexis, des renseignements circonstanciés, mais bien sur Manuel.

Il est le fils d'une catholique, d'une latine, sa mère étant princesse de Hongrie, et ceci explique pourquoi une partie de ses efforts se sont portés du côté du Danube hongrois, pourquoi il a installé sur le trône de Hongrie des princes qui lui appartenaient pour avoir été préparés à Constantinople, élevés en grande partie à sa Cour, et il y a même des ressemblances par le nom, car un de ces princes s'appelle Alexis. Il voulait imposer à ce monde du Danube sa tradition maternelle. Lorsqu'il s'est agi de se marier, il a pris d'abord une princesse allemande, Berthe de Sulzbach, et à cette époque venait en Occident un émissaire byzantin qui tenait absolument à ce qu'un fils de Frédéric Barberousse fût créé chevalier en sa présence, sa tante, l'impératrice de Constantinople, ayant ce désir².

Puis celui qui se considérait vrai et unique souverain des Lieux Saints épouse une princesse d'Antioche, Marie, dont le frère Baudouin est à côté du basileus à la déroute de Myrioképhalon. Dans sa suite on verra le frère de cette princesse, comme aussi, dans ses combats en Asie, on aperçoit un beau frère,

¹ *Ibid.*, I, 30, 31, 35, 43.

² Frédéric lui-même avait demandé en mariage une princesse byzantine. Manuel voulait avoir pour son petit-fils Pierre une princesse d'Occident (Annales de Cologne). En 1171 on parlait du mariage du fils de Frédéric avec une Byzantine. Irène, fille d'Isaac Angélos, veuve d'un prince normand, épousa Philippe de Souabe.

Roger de Capoue, candidat au trône, ensuite, un comte de Gravina, Alexandre, venant du même monde sud-italien. Lorsqu'il s'agit de marier sa fille, Manuel pense d'abord à un prince de Hongrie, puis au fils du roi de Sicile, Guillaume; elle devient la femme du marquis de Montferrat, les attaches de cette Maison piémontaise avec Byzance venant de ce mariage. Aussi un de ces Montferrat, Conrad, se présentera-t-il après la mort de Manuel comme aspirant au pouvoir suprême; lorsque, plus tard, un autre, Boniface de Montferrat, est devenu roi de Thessalonique et vassal d'un Empire latin de Constantinople, il ne faisait que continuer la tradition de la famille.

Ayant près de lui des princesses occidentales, retenant dans sa suite des combattants appartenant au monde chevaleresque de l'Europe latine, dirigeant ses entreprises plutôt vers ces provinces qui n'appartenaient pas à l'Orient, où il se sentait plus honoré d'être maître que dans l'héritage des Comnènes, portant les armes des latins, parlant leurs langues, joutant et jouant à la balle, Manuel se présente dans ses guerres pour ainsi dire: personnellement, comme chevalier ayant par ses mérites droit à être suivi. Non comme chef d'armée, mais comme le premier de la première avant-garde, celui qui reçoit les premières flèches des Infidèles (il est revenu une fois ayant trente de ces flèches sur son bouclier). Plus d'une fois il a risqué ainsi sa vie, et, à Corfou, il a fallu que les Normands distinguent l'empereur pour que sa témérité échappe aux conséquences de ses ennemis.

Et, comme tout bon chevalier doit avoir un cheval d'une valeur correspondante à celui qui l'emploie, il a, lui aussi, de même qu'Alexandre-le-Grand, dont la légende n'avait pas disparu en Orient, devant se transformer en inspiration pour un Mahomet II ou pour le prince roumain Michel-le-Brave du XVI-e siècle, son Bucéphale, un coursier arabe qui s'appelle Arriamis, et la chronique byzantine s'intéresse au sort du vaillant cheval.

Lorsque la croisade de 1204 se dirigea vers Constantinople, d'abord dans l'attitude d'une armée d'auxiliaires, quitte à devenir ennemis et conquérants, lorsqu'Isaac Angélos, restauré contre l'usurpation de son frère, ne se montra pas capable de faire face à ses engagements, on voit ce phénomène intéressant d'un Orient féodalisé pour donner à l'empereur une situation de suzerain, et acceptant une condition de vasselage, inaugurée, du reste, par

le tribut „alamanikon“, payé peu auparavant à l'empereur „alamanique“ Henri VI. En effet le jeune Alexis promettait en même temps qu'une formidable récompense en argent d'entretenir annuellement 16.000 chevaliers en Terre Sainte, à la disposition des croisés.

Cette tendance s'est renforcée par suite de la création de l'Empire de Constantinople, lorsqu'un comte de Flandre qui continuait à s'appeler ainsi devint empereur de Byzance, lorsque les différentes contrées qui composaient l'Empire byzantin furent l'apanage de seigneurs appartenant à l'Occident. On n'a qu'à prendre telle page du „Voyage“ de Buchon¹, qui a introduit ce chapitre byzantin dans l'histoire de la nation française, pour s'en rendre compte.

A côté d'un Guillaume de Champlitte en Morée, d'un Othon de la Roche à Athènes, d'un Jean de Neuilly dans la Magne, d'un Vilain d'Aunoy en Arcadie, d'un Ancelin de Troyes dans les montagnes, d'un Nicolas de St.-Omer à Thèbes, d'un de Charpigny à Vostitza, d'un La Trémouille à Kalandritza, d'un Raoul de Tournay à Kalavryta, d'un Geoffroy de Brière et d'un Jacques d'Avesnes, puis d'un Guy d'Enghien, d'un Gauthier de Brienne, en Thessalie même „c'étaient Roland de Passy, Thierry d'Ostrevant, Guillaume et Pierre de Bassigny, Jacques de La Baume, Robert de Travel, Jean de Montigny, Guillaume Alaman, Roland et Albert de Canosa, Ulrich de Thorn, Eustache de Saarbrück, Berthold de Katzenellenbogen, Nicolas de St.-Omer, Hugues de Besançon, Albert du Plessy, qui occupaient les forteresses de Larissa, de Vélestino, de Pharsale, d'Armyro, de Domokos et des environs du Pélion, qui a conservé de l'un d'eux le nom de Plessis. Dans les deux langues de cette société au caractère double on mettait en vers „le livre de la conquête“. Des couvents surgissaient à côté des châteaux, les Bénédictins de Haute-Combe avaient maison à Patras, et à l'ancienne nomenclature s'ajoutaient un château de la Belle, une Porte aux Cailles, au Mate-Griffon. Les Francs ont pénétré avec leurs seigneurs aux éperons d'or et leurs belles dames blanches dans la chanson populaire, et des termes mêmes sont restés.“ „Sou-

¹ *La Grèce Continentale et la Morée*, p. 16.

vent“, dit encore Buchon, „en parlant avec les paysans (à Olympie), je m'étonnais de la grande quantité de mots de notre vieille langue qui se sont incorporés à la langue grecque et se conservent dans le langage habituel de cette province“. On nomma, en français, les hommes liges (λιζιοι), les tournois (τορνεμέν), les joutes (ντζουστραι).

L'Empire latin a disparu après un demi-siècle; de fait il n'a jamais existé qu'à l'intérieur des murs de Constantinople; au dehors, il y avait l'anarchie des perpétuels conflits entre les Latins, les Grecs, les Bulgares, aspirant eux-mêmes à la possession de Constantinople. Or, si dans cette Constantinople assiégée il y avait eu un empereur orthodoxe, la capitale lui aurait suffi, l'Empire pouvant se refaire de son enceinte sacrée. Mais, comme la Constantinople latine n'a pas le même principe de vie, réduire un Empire d'aventures aux murs byzantins c'était briser de suite son rôle historique. Empêcher un empereur qui avait ses barons à Thessalonique, en Asie Mineure, en Morée, dans les Îles d'avoir des relations permanentes avec ses vassaux, c'était détruire dans son principe son autorité de caractère impérial, alors que l'Empire byzantin des „Grecs“ n'avait pas ce besoin de relations continuelles avec des provinces qu'il n'administrait pas et qui vivaient leur vie autonome.

Mais, si l'Empire n'était pas viable, les formations féodales dont je viens de parler l'ont été. Le pouvoir a passé d'une maison à une autre. Ainsi pour le comté d'Athènes devenu duché par la grâce de Louis IX: il a appartenu d'abord aux maisons fondatrices des de la Roche, des de Brienne, puis aux Catalans, parfois du Roussillon, et il y a eu même des dominations passagères, comme celle d'un aventurier italien de la famille des Acciaiuoli de Florence, au XV-e siècle, à la veille de la conquête turque.

L'aspect changeant de la domination franque n'a pas empêché le fait que cette domination s'est maintenue. Et non pas seulement en tant que forme recouvrant une société qui ne l'aurait pas acceptée. Ce qui est plus intéressant c'est que la société grecque, puis la société supérieure des classes dominantes ont accepté la domination des Occidentaux dans sa forme chevaleresque.

En dehors de la partie occupée, dans la région qui préparait la revanche, en Épire, où s'étaient réfugiés les Anges, ailleurs, comme à Nicée, où les Grecs, en contact avec les masses rurales, se refaisaient, le mariage latin était à l'ordre du jour. La soeur du Hohenstaufen Manfred, Anne, épousa Jean Ducas et devint pour les Occidentaux l'„impératrice de Romanie“, alors qu'Hélène, fille de Michel d'Épire, épouse Manfred lui-même. Deux filles de l'empereur Théodore Lascaris sont mariées à des Latins. Il y a une reine de Hongrie venant de Nicée. Michel Paléologue, le restituteur de l'Empire orthodoxe, cherche chez les Hongrois une femme à son fils, et la seconde femme de l'empereur Andronic est une nièce de roi espagnol devenue, la basilisse Irène. Une petite-fille de Charles d'Anjou, fille de l'empereur Baudouin, devient la femme d'un de ces Paléologues. Après Yolande de Montferrat, dont les fils, Théodore, vêtu en latin, héritier du marquisat, et Démètre, soutenaient l'Union avec Rome¹, une princesse de Savoie, Anne, une princesse de Brunswick, Irène, une Cléopa Malatesta inscriront leur nom dans la généalogie des Paléologues. Et, en échange, on donne une princesse de leur sang au Catalan Roger de Flor, devenu duc, mégaduc, César, à une époque où à Lyon on avait offert même le sacrifice de l'orthodoxie.

Mais ce n'est pas tout: toute une littérature occidentale a passé en grec sous l'influence de cette chevalerie établie en Morée. On a la „Chanson du Vieux Chevalier“, qui n'est pas „Giron le Courtois“, où il est question de la Table Ronde, de Lancelot, Λαγκελῶτος, et de Genèvre, Ντζινέβρα, à côté du Roman du Renard. Il y a „Florimont et Philippe“ (vers 1188), et, en même temps: „Flore et Blanchefleur“, „Pierre de Provence“, „Lancelot et Gauvain“, „la Manekine“. A la suite de ces traductions, de ces adaptations des romans occidentaux, on trouve des fabrications grecques sur la base même de cet idéal de chevalerie: „Belthandros et Chrysantza“, „Lybistre et Rhodame“, „Rhodant et Doriclès“, „Aristandre et Kallithée“, „Géorgillas“. Il y a le bon chevalier qui n'est prince, ni empereur; et, lorsqu'un écrivain byzantin s'ingénie à trouver une incorporation de l'esprit

¹ H Omont, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, LXVII, 1906, p. 587.

de cette époque, surgit cette épopée de Digénis Akritas, avec des exploits auxquels se mêlent les aventures d'amour, indispensables ¹.

Car il y a, à côté du bon combat livré par le chevalier sans peur et sans reproche, les figures féminines qui distinguent en Occident les romans de chevalerie. Dans un cadre de pastorale, qui, dans les miniatures comme dans la poésie, entoure cette vie du chevalier aventureux, ressortent les allégories qui abondent dans le „Songe du vieil Pèlerin“ de Philippe de Mézières, au XIV-e siècle: Bon Accueil, Volupté, Sympathie, Affection. La même façon de se représenter l'héroïsme arrive à produire donc des oeuvres similaires aux romans de la chevalerie occidentale ².

En dehors de l'Empire, des formes d'Empire, de l'autorité de l'Église, par le commerce des bourgeois, par la chevalerie des guerriers, par l'afflux des masses mêmes sous le drapeau des croisades, les deux sociétés fraternisaient. La spontanéité créatrice, de caractère populaire, tendait à briser les formes de la monarchie traditionnelle, apanage de l'Orient.

S'il n'y avait pas eu deux événements, l'un en Occident et l'autre en Orient, si les Osmanlis, appelés par les Byzantins dans la péninsule des Balcans, ne s'étaient pas établis à Andrinople et à Constantinople pour créer un nouvel Empire romain de nation turque et de religion musulmane, si la Morée, les îles, l'intérieur de la péninsule avaient pu vivre à l'ancienne manière, cette manière qui commençait à se dessiner de façon si précise aux XIII-e et XIV-e siècles, si, d'un autre côté, la monarchie absolue, de copie romaine, romano-orientale, n'avait pas empêché en Occident toute cette continuelle création spontanée populaire qui est la grande gloire du moyen-âge, infiniment plus fécond que tout ce qu'a donné l'époque moderne, que tout ce que nous avons appris un peu par coeur dans les livres et les souvenirs de l'antiquité, s'il n'y avait pas eu donc

¹ Bréhier, *Un héros de roman dans la littérature byzantine*, Clermont-Ferrand 1904; Sathas, *Exploits de Digénis Akritas*, Paris 1875, et les études récentes, si nouvelles et fécondes, de M. Grégoire, dans la revue *Byzantion*.

² Cf. Gidel, *Études sur la littérature grecque moderne*, et Diehl, *Figures byzantines*, II, p. 291 et suiv.

un Sultan à Constantinople, turc, et plusieurs „Sultans“, plus ou moins „turcs“ aussi, dans les États de la monarchie absolue de l'Occident, ce qui commençait à se former au XIV-e siècle, avec cette fusion des deux civilisations chrétiennes, mettant ensemble le capital de l'Orient, qui est la tradition et l'autorité, et le capital de l'Occident, qui est l'initiative et la création populaire, on serait arrivé à une solidarité que les armées ont pu détruire, mais que lettrés et diplomates ne parviendront jamais à restituer.

IV.

Y-A-T-IL EU UN MOYEN-ÂGE BYZANTIN ? ¹

¹ Communication faite au second Congrès d'études byzantines, à Belgrade, 1927

L'Empire byzantin a-t-il eu, dans son long développement, de mille ans, — puisqu'on a abandonné enfin l'idée de son immobilité —, un moyen-âge ? Forme locale provisoire, devenue par le hasard des circonstances permanente, définitive, de l'Imperium unique, comprenant un nombre indéfini de langues, qui étaient toutes siennes, a-t-il changé jamais son sens romain, antique, pour emprunter celui qui distingue le moyen-âge, tel qu'on le considère en Occident ?

La question ne nous paraît pas oiseuse. Sa solution peut avoir une influence sur les divisions qu'on cherche à introduire dans les siècles de l'histoire de Byzance, divisions qui sont généralement superficielles ou d'une légitimation insuffisante, étant fixées d'après une partie seulement des caractères de cette histoire si complexe et d'une si délicate composition, d'une synthèse si fluide.

I.

Le moyen-âge occidental vécut dans les formes immuables de l'Empire et de l'Église. Byzance garde soigneusement la première ; plus que cela, elle lui subordonne, lui sacrifie même tout. Par dessus les révolutions et les crimes, l'idée impériale conserve son caractère sacré, divin, d'après l'institution de Constantin. Comme jadis sous les Césars maîtres du monde civilisé, il ne voit dans les barbares, même dans ceux qui avaient des États aux grandes origines lointaines, touchant aux monarchies hiératiques de l'Orient, que des sujets révoltés ou des non-initiés à leur suprême devoir, qui serait celui de reconnaître la majesté impériale, seule légitime. Avoir la permission du sacré palais, pouvoir se recouvrir des vêtements sacrés de la tradition, porter la couronne des basileis „gardés par Dieu“ était le but suprême et lavait de tous les crimes commis pour arriver là.

Il en est autrement de l'Église.

Ici, elle n'est pas l'autre forme de l'Empire, avec lequel elle

peut s'entendre pour rétablir l'unité nécessaire envers les fidèles et les mécréants ou devant lequel elle peut se dresser en concurrente. L'Église sert l'empereur ; elle fait partie des moyens d'action de l'empereur, qui la règle, la surveille, la corrige. Jamais, avec le maître laïc aux côtés, qui a le droit de régler son existence, l'Église d'Orient n'a eu l'idée de se poser en concurrente, sauf les opinions passagères d'un Michel le Cérulaire, à la moitié du XI-e siècle. Tous ses efforts de se gagner un prestige à elle furent dépensés en pure perte ; le patriarche de Constantinople apparaît et disparaît à un signe du souverain qui, en héritier du fondateur, décide même dans les questions de dogme. Car c'est un dogme à Byzance que l'ἄξιωμα de l'empereur lui permet de trancher, lui seul parmi les laïcs, les questions de foi¹. Si, au XIV-e, au XV-e siècles, quand l'Empire, ruiné par les guerres slaves et menacé, maintenant, aussi par les Turcs ottomans, est en pleine déchéance, sous les derniers Paléologues, le Siège oecuménique, dont l'importance à l'égard des autres Patriarcats s'est beaucoup accrue, d'un siècle à l'autre, conduit un large et hardi mouvement pour se rattacher des provinces, Moldavie, Russie de Kiev, qui vivaient en dehors des règles canoniques, c'est que la grécité nationale, maintenant dominatrice sur les restes du monde romain d'Orient, n'a pas un seul moyen de maintenir son influence. Alors même, le chef de l'Église constantinopolitaine se défend de s'ériger en mentor des souverains, d'autant moins en concurrent de leur pouvoir, béni de règle par lui même.

Si aux ἐγκαίνια il prend place dans le char impérial, le basileus marchant à pied dans la mêlée², si on l'acclame avec le πολλά ἔτη des empereurs³, si un empereur doit être proclamé devant le chef de l'Église et le synode⁴, le patriarche est d'abord un modeste moine, dont la fortune peut être un lit de bois, une couverture de laine et un vêtement rapé⁵, un courtisan et un commensal des iconoclastes, dont il n'a fait que suivre, bon gré, mal gré, la direction. Le pouvoir laïc en plein mouvement de

¹ Cinnamus, p. 251.

² Théophane, p. 338. Cf. *ibid.*, p. 352.

³ Théophylacte. p. 660.

⁴ *Ibid.*, p. 31

⁵ *Ibid.*, r. 280.

révolution religieuse exige de lui qu'il prête serment de la hauteur de l'ambon pour la nouvelle doctrine¹. On vit à cette époque le patriarche Constantin mené à Sainte Sophie à force de coups et souffleté à chaque chef d'accusation porté contre lui². Il parut au cirque, tondu, rasé, monté en dérision sur un âne. Ses restes insultés furent jetés dans la rue³. Un patriarcat sorti du monde des courtisans remplaça celui qui avait son origine dans les cellules des moines. L'histoire de Nicéphore et de Photius est riche en exemples de cette immixtion brutale du pouvoir impérial dans la conduite de l'Église. Michel II alla jusqu'à improviser un patriarche de carnaval, Gryllus⁴.

Seul, le Cérulaire, ayant soutenu Isaac Comnène, se considère comme créateur du basileus. Ce fut lui, et lui seul, qui osa proclamer qu'„entre la *ἱερωσύνη*, son pouvoir sacré, et la *basileia* il n'y a pas de différence, ou presque pas“, le premier dépassant même, en prestige, la seconde⁵. Le chef de l'Église se chaussa de pourpre comme celui qu'il considérait son obligé et presque son inférieur. Mais, peu après, les Varègues de l'empereur le menaient à dos de mule au Proconnèse, et la mort seule le sauva d'une honteuse destitution⁶. Un laïc, le protovestiaire, le proèdre Constantin Lichoudès le remplaça. Et l'opinion publique, les lettrés en tête, fut contre celui qui se croyait „plus grand que tous les autres, ou que ne l'admettait son rang“⁷.

Il est très rare de voir des membres du clergé byzantin se tourner contre cet empereur qui en est de fait le chef, comme cet hiéromonaque Jean qui s'adresse en 1306 à Charles de Valois, l'intitulant *ὑψηλότατος βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων κύρ Κάρουλος*⁸.

¹ Théophane, p. 675.

² *Ibid.*, pp. 682-683.

³ *Ibid.*, p. 683. Cf. aussi pour, le patriarche Anastase, Théophylacte, p. 748.

⁴ Théophane continué, p. 200.

⁵ *Ἱερωσύνης γὰρ καὶ βασιλείας τὸ διάφορον οὐδὲν ἢ καὶ ὀλίγον εἶναι, ἔλεγεν, ἐν δέ γε τοῖς τιμιωτέροις καὶ τὸ πλέον τάχα καὶ ἐρριμιμον;* Cédrene-Skylitzès, II, p. 643.

⁶ *Ibid.*, p. 644.

⁷ *Μεῖζον ἢ κατὰ τὴν ἄξιαν ἐπὶ τῶν ὄλων;* Michel d'Attalie, p. 62.

⁸ Miklosich et Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, III, p. 244-245. Cf. *ibid.*, pp. 242-243. Un Constantin Ducas Limpédarès fait la même chose, dans une lettre à son *αὐθέντης καὶ σὺν Θεῷ βασιλεὺς Κωνσταντινουπόλεως καὶ πάσης Ῥωμανίας* (*ibid.*, pp. 242-243). Il est question aussi de la *κραταιὰ καὶ ἄγρια κυρία καὶ δεσποίνη* Catherine de Valois,

Or, dans le moyen-âge latin il y a aussi, à côté de ces formes jamais vétustes, mais souvent inopérantes, un grand élément positif, de création sur la base des réalités dûment constituées. Il a donné à toutes les régions et pour toutes les races des formations nouvelles, voulues et maintenues par le peuple lui-même, qui est au fond l'élément décisif, malgré tous les brillants oripeaux d'une société supérieure nourrie d'orgueil archaïque.

Dans les vallées comme dans les villes, aussitôt que le réceptacle géographique est là, l'organisation spontanée s'affirme et se met au travail, de toute la force de ses éléments nouveaux, avec un admirable élan vers l'avenir, quel qu'il soit. Les cantons suisses, de même que les clans écossais, les „judicatures“ de Sardaigne et les *judete* roumains, les districts des *jueces* castillans, l'origine du *justicia* d'Aragon, les duchés de Venise et de Gênes, la vie municipale florissante dans la vallée du Pô et en Toscane en sont les manifestations si ressemblantes entre elles. Parfois il y a aussi le souvenir romain, mais dans la plupart des cas tout est absolument neuf, frais, plein d'un souriant avenir. On ne suit pas des ordres, on ne se soumet pas à des normes: tout part d'une volonté libre qui donne l'action spontanée, le développement parfois inattendu. C'est par là que l'humanité européenne s'est régénérée et accrue.

Or Byzance a-t-elle ce phénomène spécial? Peut-on trouver dans ses limites des ligues de paysans, des associations de citoyens formant une bourgeoisie? Y sent-on là aussi le fourmillement des multitudes avides de montrer ce dont elles sont capables?

S'il s'agit de cette magnifique ville, qui est plus que le centre: la raison d'être de l'Empire, il faut dire résolument: non. De grandes choses s'y sont passées: après la perpétuation du système de l'ancienne Rome au V-e siècle, la „royauté“ asiatique d'un Justinien, puis la domination des moines riches, maîtres des écoles et créateurs de la littérature courante, la furieuse attaque contre ces accapareurs qui veulent tout monopoliser, l'installation à coups d'épée du régime d'État, laïc, la fougue guerrière des récupérations au X-e et XI-e siècles, la brillante entrée en scène de cette espèce de chevalerie byzantine par les

Comnènes, la contrefaçon de la basileia orthodoxe, de langue grecque, par les Latins, et, au bout de toutes ces révolutions et de ces retours à un passé plus ou moins éloigné, le patriarcalisme de nuance provinciale, simple et avare, des Paléologues revenus dans la ville sacrée des Grecs qui ont déjà leur caractère national. Il y a tout cela au cours de ces dix siècles pendant lesquelles la cité de Constantin, couronnant et résumant la vie de l'Empire, fit beaucoup de miracles, mais surtout celui de durer. Mais, si la plèbe demande continuellement à être nourrie et désennuyée, si elle acclame l'ascension des puissants et s'acharne contre leur déchéance, elle n'en reste pas moins une foule, crainte et méprisée, incapable de donner du nouveau et de l'imposer à un pouvoir qui finit toujours par la dompter. Le monde officiel s'oppose par principe à toute innovation, et celui d'en bas n'a pas même le courage de les proposer.

Il en est de même dans tous les grands centres qui ne sont pas des ports, dans toutes les villes principales de l'intérieur. L'ordre ancien s'y retrouve au XV^e siècle, avant la catastrophe finale, tout aussi bien qu'au V^e, quand la ville constantinienne se consolide à peine.

Mais, si la création médiévale n'est pas là, dans ce milieu des cités qui forment l'essence de Byzance elle-même, si la domination y est une réalité peu disposée aux changements, il n'en est pas ainsi, aussitôt que dans les villes il y a l'apport venu des vaisseaux d'Occident, de cet Occident qui a été pendant longtemps byzantin et qui a conservé quelque chose de cette domination disparue et aussitôt que dans la campagne on est dans ce domaine des autres races, de ces „réalités balcaniques“ surtout, qui tiennent parfois de l'Empire, qui cherchent la plupart du temps à s'en détacher, qui y reviennent aussitôt que l'impériale Byzance peut donner encore une offensive récupératrice, heureuse au moins en apparence.

II.

On parle de colonies, comme si Venise et Gênes, Pise et Amalfi avaient représenté des territoires indépendants, agissant en Orient de par leur propre force, sans aucun lien et sans aucun appui, et comme si elles s'étaient installées à la suite de

tout un déménagement guerrier s'imposant à l'ancien propriétaire évincé ou amené à composition.

Or, ce n'est pas le cas dans ce long procès d'infiltration économique, tendant peu à peu à toutes les substitutions et à toutes les exploitations.

Les Vénitiens, dont la ville se rassemble autour d'une immense église copiée sur les SS. Apôtres de Constantinople et dont les grandes familles, volontiers apparentées aux „Grecs“ du Bosphore, sont charmées de porter des titres de noblesse „romaine“ d'Orient, se sentent, plus que cela: se proclament, pour toujours se faire bien valoir, les „hommes de Sa Majesté l'empereur“. Venise dut exulter lorsque son duc épousa la fille d'Argyros, la soeur du futur empereur Romain¹. Les premières chroniques de la riche et magnifique cité le proclament. Et le chroniqueur byzantin affirme que cette façon de „nation“ vénitienne fut réduite à la soumission: τὸ ἔθνος οὕτως ὑποποιούμενον; l'ἔθνος, pas un État. Et les Vénitiens eurent bien des privilèges, mais jamais des traités, et, lorsqu'ils se tournèrent contre l'Empire, Manuel Comnène les punit comme des rebelles².

Dans les privilèges du XII-e siècle pour Gênes le doge est intitulé homme lige de l'Empire, λίζιος τῆς βασιλείας μου³; c'est le πιστότατος λίζιος du basileus⁴. Toute la „gent latine“, le πᾶν λατινικὸν γένος, est considéré, du reste, comme étant des „fidèles serviteurs“ (πιστῶς ἐκδουλεύοντες) du maître légitime de l'Orient⁵. Il faut faire cependant une exception pour les Catalans, les „habitants du pays de Barcelone, d'Aragon, de Catalogne, de Majorque, de Valence, de Tortose“, etc.; là ce sont „des territoires appartenant au très-haut roi d'Aragon et de Sicile“ (1290)⁶. Il faut descendre jusqu'aux Paléologues pour que „le très-noble

¹ Cédre-ne-Skyl tzès, II, p. 452.

² Voy. notre étude sur la politique vénitienne dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, I.

³ Miklosich et Müller, ouvr. cité, III, p. 1.

⁴ *Ibid.*, p. 2, No. I. Sur les rapports avec les Pisans, les Πισσαῖοι, *ibid.*, p. 3 et suiv.

⁵ *Ibid.*, p. 25, No. V.

⁶ *Ibid.*, pp. 97-98. Cf. le No. suivant Pour Narbonne c'est, naturellement, le même cas; *ibid.*, p. 120, No. xxviii. Aux Florentins (p. 195 et suiv.) on écrit aussi d'une autre façon, comme aux Ragusais p. 230 et suiv.).

duc de Venise et maître de la Croatie, de la Dalmatie et d'autres pays et îles se trouvant sous son gouvernement" soit considéré comme un chef d'État absolument distinct¹. Quand les écrivains byzantins parlent des progrès réalisés par le commerce des Génois, ils paraissent les considérer comme une partie intégrante de l'Empire. Ainsi lorsqu'ils les présentent faisant des achats chez „toutes les nations scythes au-delà de l'Ister“².

Quant aux Balcaniques, leur évolution a suivi absolument les mêmes lignes que celles des sociétés occidentales en pleine transformation féconde pendant cette belle époque d'innovation continue, de création non interrompue qu'on appelle à tort un „moyen-âge“. On a, dans cet autre domaine géographique aussi, des États nouveaux, formés sur une base romaine, par les envahisseurs, vite adaptés au nouveau milieu, bien supérieur; on a des cités qui, comme celles de la rive droite du Danube, dans le récit si circonstancié de Théophylacte Simokatta, sont prêtes à défendre leur autonomie devenue coutumière; des groupes de ruraux capables de proclamer, comme à l'époque de Vitalien, dépassé par un rival ayant les ressources de Justinien, un empereur à eux, un bon et brave empereur latin, un simple soudard des camps; on a enfin des „Romanies“ dont l'Empire s'est retiré sans être remplacé comme maître par un chef barbare, par un „seigneur“ pour Byzance, par un „roi“, bientôt aussi un „tzar“ pour les siens³.

On range avec trop de facilité tout cela en dehors de Byzance. On voit dans ces régimes locaux, aux grands titres d'emprunt et de prétentieuse usurpation, — car il n'y a pas dans ces „États“ une seule formation vraiment originale —, la manifestation dès une époque si lointaine, où la tradition faisait la fonction que feront plus tard les idées, un sentiment national en marche, plus que cela: l'idée nationale elle-même réalisée. Par qui? Par un monde encore primitif, doucement patriarcal ou rudement guerrier, par des chefs politiques sans Cour, par des groupes urbains sans murs et sans organes de gouvernement, par des paysans

¹ Miklosich et Müller, ouvr. cité, III, p. 76 et suiv.

² "Όλα τῶν Σκυθῶν ὑπὲρ τὸν Ἰστρον παραλλῆλας ἐστὶ χώρα, Grégoras, III, p. 877.

³ Voy. notre second volume de *l'Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*, Pa is 19-7.

ignares, pauvres agriculteurs ou pâtres errants, par toute une agglomération souvent polyethnique, à laquelle manquent les lumières de tout enseignement, sauf celui, d'un caractère généralement chrétien, donc international, de sens plutôt „byzantin“, du parvis, où enseignait, quand il était en état de la faire, ce pape dont le nom a été emprunté par les Slaves aux Romains.

De fait Byzance n'a jamais considéré ces régions autrement que comme des territoires occupés, dont elle espérait la prochaine délivrance, comme des provinces sujettes à une usurpation momentanée. Les noms de Bulgarie, de Serbie s'imposèrent assez tard et par suite de l'usage, pénétrant avec difficulté dans le domaine des formules officielles. Quand, sous le «second empire» bulgare, dont les chefs sont considérés comme de simples «toparques», «gouverneurs locaux»¹, les Impériaux reprennent possession des territoires abandonnés, ils installent un ἀρχων πάσης δύσεως. Ce qui existe pour eux, — et ils peuvent le dire enfin au moment du triomphe —, c'est uniquement la δύσις, la «partie d'Occident», sans distinction nationale; et ce terme de δύσις passera, du reste, dans le langage diplomatique de ces souverains slaves eux-mêmes. On évite à tel point les dénominations de race qu'un „Bulgare“ devenu gouverneur de Samos est intitulé uniquement „David celui d'Ochrida“, Δαβιδ ὁ ἀπὸ Ἀχριδῶν².

Dans la Vie de Saint Nicéphore, les „Scythes“ apparaissent comme ayant seulement des chefs, des οἰκτεῖοι ἡγεμόνες, qu'ils renversent souvent, à la façon des barbares, des κύριοι³, des ἀρχοντες⁴. Un chef de ces intrus qu'on ne se décide pas à considérer autrement est un ἀρχων⁵, comme ceux de la „Russie“ et ceux des „Turcs“⁶, même sous le brillant règne militaire de Siméon⁷. Il reste, aussi après l'impérial Siméon et les mariages

¹ Cédrene-Skylitzès, p. 447.

² *Ibid.*, p. 479.

³ *Ibid.*, p. 365.

⁴ Pp. 508-509 de l'édition Migne, C.

⁵ Chronique de Nicéphore, édition Migne, p. 9806. Ἄλλος δὲ τις ἀρχων αὐτῶν, ἐν ὀνομάζουσι Καμπαράνος (Κάν Παράνος), p. 981. Mais telle vie de Saint (Acta Sanctorum, novembre, II¹, p. 346) parle de leurs βασιλεια, de leur résidence „impériale“.

⁶ Ὁ πνευματικὸς πάππος τοῦ ἐκ Θεοῦ ἀρχοντος Βουλγαρίας; Cédrene-Skylitzès, p. 691

⁷ Constantin le Porphyrogénète, *De caerimoniis*, pp 6 0-691.

byzantins, un ἀρχηγός. Sous le Porphyrogénète seul, par égard au caractère de „très chrétien“, χριστιανικώτατος, du peuple, son chef devient aussi un *desideratus*, πεποθημένος βασιλεύς¹, terme qui sera employé par Bryennios², pour Samuel lui-même, bien que „Scythe ou Mysien“ de race³, mais dans ce dernier cas il s'agit d'un chroniqueur qui ne parle qu'en son propre nom, sans aucune mission officielle. Lors de la révolte de Joannice, qui se considère comme empereur, — la race n'a rien à faire dans ces ambitions —, comme empereur de toute l'orthodoxie et la „romanité“ d'Orient, Choniate signale seulement sa proclamation comme basileus de la part de telle ville comme Démotika⁴.

Pour les Serbes, le titre officiel est celui de chef, ἀρχων, de certains districts : Croatie, Canale, Travounie, Dioclée, „Moravie“ et, en plus, des Serbes et des Zachloumiens⁵. Un Milioutine, chef d'État depuis longtemps consolidé, représentant d'une dynastie qui s'est ajoutée par mariage des princesses byzantines comme Eudocie et Simonide⁶, n'est qu'un κρατῶν⁷, au moment même où une fille de l'empereur va le trouver dans son pays „barbare“, de „voleurs de chevaux“. Le titre précis, donné par Cinnamus, d'ἀρχιζουπάνος, de grand-joupan, n'engage à aucune reconnaissance d'un État séparé⁸.

De leur côté, du reste, les Balcaniques ne se bornent pas à employer aux débuts de leur vie politique le grec de Byzance, lorsque leur situation géographique ne leur impose pas le latin de l'Adriatique. La proclamation comme Tzar de Siméon se fait non seulement sous les murs de Constantinople, où les guerriers recouverts d'or, d'argent et de fer n'avaient pas réussi à entrer, mais „dans la langue des Rhomées“, en grec : ὡς βασιλέα εὐφύμουν τῆ Ῥωμαίων φωνῇ⁹.

¹ *Ibid.*, p. 690.

² *Ibid.*, p. 19.

³ *Ibid.*, p. 146.

⁴ Choniate, p. 835.

⁵ Théophane continué, p. 691.

⁶ Voy. sur elles, le livre récent, en serbe, de M. Laskaris (thèse de Belgrade), *Vizantiske princeze u srednjevekovoj Srbiji*.

⁷ Pachymère, p. 350.

⁸ Pp. 101-102.

⁹ Cédrene-Skylitzès, p. 407.

Les „émirs“ sarrasins, du reste, les chefs impériaux de la Perse, du Khorassan, de l'Égypte sont aussi considérés comme des sujets : ὑποταγέντες et πάντα ἀποστέλλοντες, qui se déclarent eux-mêmes envers „leur empereur“, être son peuple, „les esclaves très-fidèles de l'autocrate“ (λαός σου καὶ δοῦλοι πιστότατοι τῆς αὐτοκρατορίας ὑμῶν)¹. La chancellerie byzantine daigne à peine les appeler „premiers conseillers et professeurs des Agarènes“ (πρωτοσύμβουλοι καὶ διδάκτορες τῶν Ἀγαρινῶν), „premiers grands émirs“ et „fils“ de l'empereur². Nicéphore sera reconnu par les Arabes vaincus comme „haut et grand empereur des Romains“ (ὑψηλός καὶ μέγας βασιλεὺς τῶν Ῥωμαίων), ce qui suppose un certain hommage à son autorité suprême³. Le calife Yézid apparaît dans un récit hagiographique sans autre titre que celui de maître de la Syrie ; ὁ τότε τῆς Συριάτιδος γαίης κρατῶν⁴.

Du reste, l'intangibilité théorique de l'Empire resta dans le patrimoine de ces Néo-Byzantins de l'Islam que furent les Turcs ottomans. On sait combien ils s'efforcèrent au XIX-e siècle, devant le mouvement séparatiste de leur sujets et vassaux chrétiens, de maintenir la conception qu'il n'y a que des provinces formant „partie intégrante“ de leur Monarchie. Il fallut briser par la foi ce vieux mur d'enceinte commune qui tenait ensemble tout un monde hérité de Byzance.

Ajoutons en finissant qu'un moment est venu où le moyen-âge occidental, dont l'organisme sans éléments *extérieurs* est plus normal, s'imposa à l'Orient byzantin, par ses guerriers varègues, par ses aventuriers normands, créateurs de châteaux en Asie Mineure, par ses pèlerins souvent armés, par ses croisades et par ses alliances de famille. Byzance en devint dès l'époque des Comnènes toute francisée, et la chevalerie s'y installa avec son élan et son décor. Sans l'usurpation latine de 1204, qui créa des haines, sans cette retraite en Asie qui retrempa les Byzantins dans la vigoureuse vie rurale grecque il y aurait eu, au lieu du patriarcalisme timide et rusé, résigné et intrigant

¹ *Ibid.* p. 684. Pour l'Empire ils sont des εὐγενέστατοι (*ibid.*).

² En Grande Arménie : περιφανέστατος πρῶτος τῆς μεγάλης Ἀρμενίας καὶ πνευματικῶν ἡμῶν τέκνον.

³ Théophane continué, pp. 682, 683.

⁴ *Acta Sanctorum*, août, II, p. 435.

des Paléologues, une fusion avec les modes occidentales qui aurait donné à l'„université“ chrétienne un seul et même aspect.

Il y a donc un moyen-âge byzantin. Mais, pour en découvrir les caractères, il faut regarder ailleurs que dans la cité impériale elle-même, d'apparence immobile. Italiens et Balcaniques en sont les bourgeois et les paysans dans les districts autonomes.

Et, comme, pour avoir ces deux éléments, il faut tarder jusqu'aux premières manifestations de Venise et à l'établissement des Bulgares, ce moyen-âge, préparé déjà par d'autres invasions et par des tâtonnements économiques, est en pleine éclosion vers le commencement du VIII-e siècle.

Il finira non seulement à la date où les Turcs créent la monarchie néo-byzantine de foi islamique, mais à celle où ces organismes se détachent de l'Empire pour vivre par eux-mêmes, à savoir sur leur propre territoire géographique et national, — ce qui écarte les Assénides, pourtant des souverains d'une grandeur imposante, mais des aspirants à Byzance —, donc au XIV-e siècle. L'empire „rhoméo-serbe“ de Douchane et les dehors occidentaux, chevaleresques des formations politiques locales de Serbes, un moment retenues sous le sceptre d'or de Byzance, mais façonné par l'Occident, du Tzar Étienne ne doivent pas tromper. C'est pour l'Orient byzantin ce qu'a été pour l'Occident de mode française la guerre de cent ans: le dernier retour offensif, extrêmement mouvementé et brillant, d'un monde qui, de fait, se meurt: les rayons d'un splendide couchant.

Avant et après, il y a l'État centralisé, inexorable envers toute liberté et toute spontanéité, la machine de gouvernement, aux ressorts d'une ubiquité parfaite, qui sait et peut tout: Rome orientale, au début, et, à la fin: Rome touranienne.

V.

L'HOMME BYZANTIN ¹

¹ Conférence donnée à l'Université de Leyde.

A mon ami Grondijs, celui qui comprend tout.

I.

Depuis quelque temps, une science nouvelle, l'anthropogéographie, mêlée à une autre, encore plus récente d'origine, la géopolitique, emploie, pour caractériser l'état permanent de l'être humain en rapport avec les conditions de la nature, avec tout ce qu'elle peut lui donner, lui imposer et lui interdire, un titre qui est en train de se populariser, celui de: l'homme de telle région.

Dans un ouvrage, qui a dû paraître ces jours même, d'un jeune savant français qui, par dessus les préjugés, comprend toute initiative et emploie toute innovation, M. Jacques Ancel, il y a ainsi des chapitres qui s'appellent, par exemple, l'Homme autrichien.

Or, s'il y a un homme autrichien dans un pays composé de plusieurs nations, dont chacune a ses directions à elle, si, au dessus de ces différences, il y a tout de même un type humain qu'on peut baptiser de ce titre d'homme autrichien, d'autant plus peut-on parler de cette réalité qui a existé sans doute et qui est l'homme byzantin dont je me propose de vous entretenir.

Cependant, l'apparence contredirait cette assertion. Byzance ne paraît pas être la même d'une époque à l'autre. Il y a des différences profondes qui se signalent dès le premier contact avec ces réalités d'aspect changeant. Un empereur byzantin du V-e siècle, de l'époque pré-byzantine, comme Marcien, est un guerrier d'origine inconnue et peu intéressante, qui est arrivé à avoir, plutôt que la couronne et le sceptre des empereurs, l'épée des basileus, destinée à écarter et à soumettre les barbares, par le seul mariage, théorique, avec l'héritière de la lignée de Théodose, cette impératrice Pulchérie qui s'était consacrée au Seigneur. A la fin du même siècle, il y a tel bureaucrate qui vient

de Dalmatie, de l'ancienne patrie de Dioclétien, mais n'ayant guère l'envergure de ce si grand empereur, Anastase, qui gouverne en *scriniarius*, ne commandant jamais des armées et n'ayant aucun rêve de conquête quelconque.

Puis, au VI-e siècle, voilà tels descendants de paysans balcaniques, tels représentants de la race thrace romanisée, Justin, l'empereur rural, le soudard ou le sous-officier, à peine byzantinisé comme conception et comme allure, puis Justinien, qui est le successeur d'Alexandre-le-Grand lui-même, l'imitateur des grands monarques de l'Égypte, de la Chaldée, de l'Assyrie, de la Perse, qu'il a prétendu continuer, s'initiant à toutes leurs façons de vivre et d'agir.

Quel rapport peut-il y avoir entre le général romain qu'est Marcien, entre le fonctionnaire formaliste qu'est Anastase et entre cet héritier des Pharaons et des rois mésopotamiens des „quatre coins du monde“ ou des chefs couronnés de la Perse allant à la conquête du monde?

Plus tard, la place occupée jadis par Justinien appartient à un Phocas, soldat d'aventure, cruel, se repaissant de massacres, brusquant tous les préjugés, déshonorant cette pourpre impériale qu'il s'était attachée sur les épaules. Quelle différence entre lui et son prédécesseur Maurice, qui, au VII-e siècle, ne fait que reproduire le type de Marcien, combattant contre les Slaves de la même façon dont ses prédécesseurs du V-e siècle avaient combattu les Huns d'Attila?

Mais le vengeur de Maurice, celui qui a fini par punir d'une façon si sanglante et bien méritée l'usurpateur militaire, Héraclius, est un gentleman de la société byzantine qui s'est créée une aristocratie. C'est le fils du préfet d'Égypte; arrivé à la tête de ses marins et de ses soldats, il inaugure un règne qui a un autre caractère. Il est un conquérant des régions sacrées sur lesquelles avaient marché les pieds divins du Seigneur. Il est le vainqueur des Perses. Il est le préparateur inconscient de cette domination des Arabes qui ne représentent autre chose que la révolte des provinces ne voulant pas accepter le dogme héraclien et qui, se rappelant des origines nationales différentes, et menées par un instinct qui leur correspond, cherchent sous la forme arabe à regagner leur indépendance.

Puis, après la dynastie d'Héraclius, bientôt dégénérée, on arrive

à ces empereurs iconoclastes qui ont une seule préoccupation : celle de donner à l'Empire un caractère laïque, de restituer le prestige et de renouveler l'action des anciens maîtres du monde qui adoraient Dieu sans se soumettre à la caste consacrée à son service.

Au IX-e siècle, il y a un retour de l'orthodoxie avec l'impératrice Irène, qu'on a considérée, sans raison, comme une espèce de fiancée de Charlemagne, oubliant une chose : qu'à cette époque le mari et la femme couronnés ne pouvaient pas vivre de la même façon qu'au XVI-e siècle Philippe II en Espagne et Marie Tudor dans son Angleterre à elle, ayant, comme témoignage de leur union, la simple présence de leurs portraits sur les médailles ! Un mariage byzantin était destiné à donner des héritiers à l'Empire. Du reste, le passage concernant cette possibilité d'union entre Constantinople et Aix-la-chapelle se trouve dans un texte byzantin qui, se tournant contre tel dignitaire impérial, place parmi les erreurs politiques de ce ministre un projet qui devait le compromettre ¹. Et Charlemagne a été toujours considéré par les Byzantins comme un usurpateur, comme l'„empereur créé par le Pape“, ce qui signifierait, dans le domaine universitaire, puisque je parle dans une Université, un docteur créé par l'appariteur.

Enfin, il y a cet argument décisif qu'Irène n'était pas une impératrice, une femme d'empereur, une veuve d'empereur ou une mère d'empereur, elle était *l'empereur*, et on ne peut pas s'imaginer un mariage, solennel et selon la coutume de Byzance, entre deux êtres masculins ².

Or, après cette époque d'Irène, après le rétablissement de la vraie foi avec le culte des icônes, il y a eu une Byzance bien différente. De nouveau, l'esprit de combat suscité par les menaces qui se dirigeaient encore une fois d'Asie contre Constantinople, crée une succession d'empereurs guerriers. On aura l'empereur Basile I-er, qui rêve de l'Italie, qui considère l'État carolingien déchu comme une région de protégés, qui fait paraître sa flotte devant Bari, non pas comme les vaisseaux d'un allié, mais comme ceux qui portent l'empereur légitime.

¹ Cf. *Orient et Occident au moyen-âge*, dans le premier volume de ces „Études“.

² Voy. *ibid*,

Quelques années se passent. A Byzance règnent maintenant des empereurs lettrés. Constantin le Porphyrogénète commet ce grand crime contre la littérature byzantine d'en retrancher les quatre-vingt-dix pour cent, retenant seulement ce qui pouvait servir à l'enseignement et à l'orientation des fonctionnaires dans le domaine diplomatique ou dans le domaine militaire. Il reste enfermé dans son palais, occupé d'ouvrages littéraires et patronne une production artistique.

Bientôt, pour défendre l'Empire, il faudra recourir à l'ancienne coutume de l'époque de Dioclétien, avoir à côté de l'empereur qui somnole dans son palais, réduit aux fonctions des rois faibles de l'époque mérovingienne, le soldat, César ou empereur à titre complet, qui a la fonction de rétablir les anciennes frontières de l'Empire. Et voici Nicéphore Phocas, ridiculisé par Liutprand, le messager prétentieux et vain des Occidentaux, qui, cependant, a été un si magnifique combattant pour l'Empire et pour la religion orthodoxe, et son successeur, le petit Arménien Jean Tzimiscès, qui continue la même oeuvre.

Ils disparaissent. Un imitateur de Basile I-er devient maintenant, avec le même nom que celui de l'ancien, le destructeur des nouveaux Bulgares, de Macédoine, rétablissant ainsi la domination de l'Empire sur les côtes de l'Adriatique.

Puis, tout à coup, de nouveau des bureaucrates, des avocats et sénateurs, comme Constantin, Ducas et, lorsque les Turcs menacent l'Empire, l'esprit guerrier est incorporé dans les Comnènes, grands propriétaires d'Asie-Mineure, qui viennent et s'imposent comme rivaux des croisés de l'Occident. Alexis combat les Normands à Durazzo en même temps qu'il s'oppose aux prétentions usurpatrices de ces aventuriers de la croix, Jean Comnène va en Syrie se faire reconnaître par les Antiochiens comme leur vrai souverain, Manuel Comnène, devant lequel s'incline le roi franc de Jérusalem, cherche à s'établir en Égypte, sur le Danube, à Ancône, et ici, en Italie, il est salué par l'ancienne conscience impériale de ce pays comme successeur des anciens empereurs.

Tout cela dure jusqu'à l'intermezzo sanglant d'Andronic Comnène, jusqu'à l'envahissement de l'Empire par les Latins, jusqu'au succès de la quatrième croisade et la création d'un Empire latin de Constantinople qui n'a été guère latin qu'au point de vue de la religion. Baudouin de Flandre, qui a été sacré à la façon des

héritiers de Justinien et qui a signé, comme la série des empereurs ses prédécesseurs, des diplômes devant être rendus en grande partie en grec, ne désirait rien de plus que d'être compris dans cette succession ininterrompue de maîtres du monde.

En Asie Mineure, où il n'y a pas des „empereurs de Trébizonde“, mais seulement de vrais empereurs qui, ne pouvant pas être à Constantinople, sont forcés de rester temporairement dans ces villes du Pont méridional, il y a un autre monde, des chefs de chevaliers à la façon des Francs, des amis des Turcs, auxquels ils passent des influences et dont ils reçoivent les influences correspondantes, des instruments de l'Église orthodoxe qui veut se regagner Byzance.

Enfin, lorsque les Paléologues reviennent à Constantinople, il y aura une série d'empereurs qui ne feront que quémander l'argent de l'Occident, allant, pour le gagner, jusqu'à la visite de Jean V à Avignon, jusqu'à la concession suprême faite par Jean VIII de réunir son Église byzantine, avec tout ce qui dépendait d'elle, à la Rome du Pape Eugène, triomphant sur le grand schisme de l'Occident.

II.

Voilà les apparences. Maintenant, quelle est, à côté de ces apparences qui, en tant qu'apparences, sont nécessairement superficielles, la permanence byzantine, celle qui crée le type invariable de l'homme byzantin?

Pour cela, il faut penser aux quatre éléments dont se compose la synthèse byzantine: idée romaine, religion orthodoxe, influence orientale et, à côté, l'hellénisme, mais n'exerçant pas la même influence, parce qu'on a parlé grec, au commencement, en tant que langue vulgaire et à cause de l'existence à Constantinople d'une population qui ne comprenait pas le latin, et, plus tard seulement, au XI-e siècle, cet hellénisme est arrivé à avoir une très grande influence comme arme contre le monachisme orthodoxe, jusqu'à l'établissement de l'Université de Constantinople, jusqu'à cette efflorescence littéraire aux origines de laquelle on trouve les grands noms de Photius le patriarche et de Psellos.

Tout d'abord, qu'est-ce que cette idée romaine? *C'est avant tout une conscience de droit*: on doit être surtout celui qui s'en tient à des préceptes d'un caractère abstrait et en quelque sorte

éternel. On ne vit pas par improvisation, comme au moyen-âge; on vit dans la vie publique par les prescriptions qui se trouvent dans ces livres qui, d'une époque à l'autre, doivent être conservés, fût-ce même contre l'esprit et les nécessités du temps.

Rien n'est plus expressif, sous ce rapport, que l'oeuvre de Justinien. Justinien se rend bien compte de la différence profonde qu'il y a entre le paganisme dont vient, d'une époque si lointaine, de caractère absolument différent, la législature qu'il rassemble, qu'il ordonne et qu'il finit par décréter, ajoutant seulement, à côté, des prescriptions concernant la vie réelle. Ce qu'il fait est dans le style des anciens empereurs romains, car il est un imitateur d'Auguste, et il veut être latin quand même, non pas à cause de ses origines romanes, venant de la paysannerie de la péninsule des Balcons, mais à cause de cet idéal auquel il s'est consacré toute sa vie. L'anachronisme ne l'effraie pas. Il fait expliquer dans ces écoles de Béryte, où l'on n'emploie le grec que pour l'initiation des étudiants qui ne connaissent pas assez le latin, ce droit dont il entend être le conservateur, ce droit qui ne sera appliqué que très rarement, de même que le Code Napoléon imposé à différentes nations de l'Europe, par exemple aux Roumains de Transylvanie ou de Bucovine, n'a jamais été une réalité, surtout sous le rapport des héritages, le paysan, en première ligne, trouvant toujours des moyens pour échapper, dans la transmission de son bien, aux prescriptions de la loi.

La monnaie de Justinien est une monnaie latine et, jusque bien tard, jusqu'au X^e siècle, on conservera ces inscriptions dans une langue que la population ne comprend plus, après la scission, proclamée dès le VII^e siècle, pour l'Occident, par le Pape Grégoire et réclamée à maintes reprises par des Grecs de Constantinople qui ne savaient pas le latin, entre les deux régimes linguistiques.

L'armée est restée pendant des siècles sous le régime militaire romain et les termes de commandement latins étaient restés de la même façon dont, par exemple, en Autriche, plus tard, ces formules militaires étaient conservées en allemand, même si tel paysan roumain de Transylvanie transformait en „haptac“ roumain le „Habt Acht!“ du sous-officier qui le commandait.

Constantin-le-Grand avait voulu, au commencement, transpo-

sant à Constantinople les fonctionnaires, les grandes familles, les monuments mêmes, considérant l'ancienne Rome comme finie¹, faire de sa nouvelle capitale une chose absolument latine et il a su conserver pendant son règne ce caractère à l'ancienne Byzance qui, du reste, n'était auparavant qu'un amas de ruines, avec le manque absolu de l'ancienne population, bien entendu grecque de langue et asiato-grecque d'origine.

Jusqu'au bout, ce caractère légal romain est resté. L'Empire ne s'est jamais intitulé autrement que *βασιλεία τῶν Ῥωμαίων*, „Empire des Romains“. Lorsqu'il n'y avait que la *βασιλεία*, l'attribut „des Romains“ était sous-entendu, et même les Grecs, les descendants des anciens Hellènes, dans leur province de Morée, dans les régions continentales voisines, se reconnaissaient comme „Romains“, le terme d'Hellènes étant abhorré parce qu'il rappelait l'ancien paganisme.

Ainsi, un des héros les plus sympathiques du grand théâtre de Shakespeare, Roméo, ne représente autre chose que Grec, *Ῥωμαίος*, de même qu'il y avait des Italiens de la même époque qui pouvaient s'appeler, sans être Tatars et Bulgares, Tartaro et Bulgaro. La langue grecque parlée par le peuple, bien différente de la langue officielle qu'a imposée l'Église et a maintenue la littérature, c'est le *ῥωμαϊκό*, le „rhomaïque“, la „langue romaine“.

Et, pour voir combien la tradition romaine a été forte jusqu'au bout, je rappellerai un témoignage de Guillaume de Tyr, l'historien latin des croisades, qui présente le moment le plus impressionnant de la grande carrière de cet homme exceptionnel, d'un règne malheureusement si court, qu'a été Jean Comnène, le fils d'Alexis et le père de Manuel. Pendant son expédition de Syrie, où, comme je l'ai dit, à Antioche il était considéré comme le vrai empereur, tout autre jugement cessant autant qu'il y avait son tribunal là, au milieu de la place, — et les Occidentaux furent forcés, pour le faire sortir, de provoquer un mouvement de la population, à laquelle on avait dit que l'empereur est venu pour chasser les Grecs et pour les faire remplacer par des Latins à lui, — pendant cette campagne, dis-je, il lui arrive d'être

¹ M. Dölger a cherché, tout dernièrement, au Congrès d'études byzantines de Rome, à défendre, avec beaucoup de talent et d'habileté, un point de vue différent, qu'on ne pourrait pas accepter facilement.

blessé d'une flèche. On s'aperçoit que cette flèche est empoisonnée; il faut donc lui couper le bras. On le lui propose, mais il s'y refuse, préférant la mort, qui est venue dans quelques heures. Il s'y refuse par cette formule magnifique: „l'Empire romain ne peut pas être gouverné d'une seule main, „Non una manu regitur romanum imperium“.

Revenons à l'orthodoxie, qui représente, non seulement un cérémonial que l'homme byzantin a dû toujours observer de la façon la plus stricte, parce qu'on ne pouvait pas être vrai empereur sans avoir accepté tout ce qu'elle enseignait, mais qui est, en même temps, un office sacré. L'office sacré pour l'empereur en première ligne, qui est le premier des „hommes byzantins“, mais aussi pour tous les dignitaires de sa Cour et, jusqu'à un certain point, pour tous les membres de la société byzantine. *L'empereur officie en tant qu'empereur*. On le représente couronné, portant le vêtement de Constantin-le-Grand, cette coutume s'étant conservée jusqu'aux princes roumains, qui ne sont que les héritiers des empereurs de Byzance, héritiers allant très loin, dans d'autres régions aussi, et qui se soumettent nécessairement à cette tradition immuable, laquelle annule l'individu tel qu'il était avant l'accession à l'Empire et lui substitue un être nouveau, d'un caractère sacré.

Par exemple, dans un autre domaine, au XVIII-e siècle, un Maurocordato, Nicolas, prince de Moldavie, puis de Valachie, ne s'intitulera jamais dans ses diplômes avec son nom de famille; il mettra à côté le seul nom de son père. Grec d'origine, il apprend le roumain et fait compiler les chroniques du pays, et son fils Constantin refusera de recevoir un rapport rédigé en grec. Ici encore c'est l'hommage, indispensable, qu'on rend à la situation qu'on a obtenue, le détachement complet du passé, tel qu'on l'observe chez les empereurs byzantins.

Lorsque Justinien refait le temple de Sainte-Sophie, qui vient de Constantin, en rapport avec ce culte de la sagesse suprême qui s'identifie avec l'inspiration religieuse, c'est une maison pour le Seigneur, mais en même temps une de ces créations dans lesquelles le fondateur se sent présent lui-même pendant toute sa vie; il croit, pour ainsi dire, que quelque chose de plus grand que son souvenir, *une perpétuation de sa vie*, se glissera entre ces colonnes de marbre et sous les mosaïques éclatantes consacrées à la gloire du Seigneur.

Dans l'ordre des fonctions ecclésiastiques, l'empereur a sa place à lui. C'est un serviteur de l'Église et, en même temps, l'ancien caractère sacré, le caractère qu'a eu Auguste et toute la succession des empereurs romains, vivants et après leur mort, — on se souvient du mot de Vespasien mourant : „Je me sens devenir dieu“ —, ce caractère sacré a passé dans cette orthodoxie.

Celui qui se présente comme le serviteur du Christ est en quelque sorte comme une incorporation vivante du Seigneur. *En lui étant fidèle, on est en même temps un bon orthodoxe.* On ne peut pas être un bon orthodoxe sans s'incliner profondément, comme devant une incorporation divine, devant cet empereur, quelle que soit son origine, quel que soit son passé, quelle que soit sa façon de vivre dans le monde, quelles que soient ses vertus ou, parfois, ses vices.

Cette conception de l'incorporation divine dans les serviteurs de l'Église a passé, du reste, dans toute la pensée de l'Orient chrétien en ce qui concerne les membres mêmes du clergé. On dit très souvent en Roumanie que tel prêtre de village est thaumaturge, qu'il fait des miracles, qu'il est l'„homme de Dieu“, bien qu'on l'eût vu, quelques jours auparavant, au cabaret et qu'on sache certaines histoires sur son compte.

Dans la façon dont on se soumettait, dans ces pays roumains, aux princes de jadis, sachant très bien qu'ils sont des bâtards, qu'ils ont été des marchands de pierres précieuses ou d'huîtres, même qu'ils appartiennent à une autre race, à un milieu qu'on est habitué à mépriser, il y a quelque chose de cette conception de l'orthodoxie qu'on peut observer, par-dessus le monde byzantin, dans ce monde sous-byzantin auquel appartiennent, sous tant de rapports, les Roumains.

Mais l'homme byzantin est en même temps un Oriental. De quelle façon l'est-il ?

Il l'est aussi par cette conception de la monarchie qui, du reste, a passé par Rome, mais qui s'exerce encore plus puissante par la présence de la capitale de l'Empire byzantin au beau milieu de ce monde oriental.

L'homme byzantin, lorsqu'il est empereur, a, comme je viens de le dire, quelque chose des Pharaons, quelque chose de ces maîtres de la Mésopotamie, dont Alexandre-le-Grand s'est cru

obligé jusqu'à la fin de copier le rôle et d'exercer les fonctions.

Il n'y a pas d'autorité qu'on puisse opposer à l'empereur. Le représentant de la divinité gouverne au nom de cette divinité. Ici, beaucoup plus qu'à Rome, où, dans le culte des empereurs, on découvre une nécessité de l'État, tandis que la notion de l'État laïc, restée en Occident, n'existe pas pour le monde de l'Orient, étant remplacé par quelque chose de plus grand et de plus ancien.

Mais ce caractère oriental se manifeste aussi par le goût des splendeurs, par le devoir de donner tout à Dieu, dans les églises, d'en donner presque autant à la personne impériale, dans son palais, de conserver l'aspect même extérieur des empereurs, qui se revêtent de costumes appartenant à leurs prédécesseurs, au risque d'être ridicules, comme Nicéphore Phocas, aux yeux d'un Occidental parce qu'il porte des vêtements surannés, qui ne lui siéent pas, correspondant au spectacle bizarre des rois de Hongrie couronnés jusque hier de la couronne de Saint-Étienne, qui retombait par dessus la petite tête fade du dernier roi Charles et sur ses grandes oreilles pendantes.

Tout cela, c'est l'Orient. Et *l'Orient n'aurait pas accepté l'Empire sans cet hommage rendu à tout son passé*. On l'a gagné en lui prenant ce qui avait été son essence. Le Mésopotamien qui vient à Constantinople croit découvrir dans l'empereur, quelle que soit sa nation et quel que soit son passé, le successeur de Nabuchodonosor ou de Tiglath-Piléser, roi d'Assyrie. Pour le Persan, s'il peut se détacher de son roi à lui, qui est aussi un empereur et un grand empereur, plus ancien, descendant de Cyrus et de Darius, s'il lui arrive d'être sujet de l'empereur de Byzance, il reconnaît dans cet empereur ce qui caractérise, à travers les siècles, ses maîtres à lui. L'Arménien n'aurait guère respecté un empereur habillé de son vêtement de guerre et n'ayant comme ornement que l'épée au vent; il lui faut le personnage qu'on voit rarement, le personnage qui ne paraît qu'à des moments solennels. Et les barbares qui arrivent des mêmes régions de l'Orient et dont les ancêtres étaient voisins de la Chine, où il y a un „empereur céleste“, se sentent influencés par la grandeur romaine de Byzance.

Seulement, lorsqu'on est admis comme ambassadeur devant le

maître du monde, on est forcé de faire les inclinaisons rituelles et, au moment où on se relève, l'empereur est déjà au plafond, les oiseaux artificiels chantent et les lions d'or rugissent, pour que, lorsque le barbare a une seconde vue de l'empereur, on le retrouve sur son trône, au niveau du sol, mais entouré de ces mêmes symboles qui exercent une influence mystérieuse sur les âmes simples, primitives, capables de tous les signes matériels de l'adoration.

Voici la façon dont l'Orient se survit à lui-même en s'inclinant devant le représentant d'une autre civilisation et devant le continuateur d'un autre État.

Enfin, après quelque temps, lorsque l'antiquité hellénique commence à être honorée et imitée, celui qui appartient à Byzance, l'„homme byzantin“, oppose à l'Occident, qui commence à peine à écrire dans une langue qui n'est autre qu'un latin dégénéré, tout le prestige d'une littérature unique, dont les formes ne sont plus comprises par le peuple, mais, cependant, jusqu'au bout, tout un peuple se sent relié à cette glorieuse tradition. Dans cet „homme byzantin“ si strictement relié à la loi, si fortement gouverné par le droit, si profondément empreint par la foi orthodoxe, si soumis aux influences magnifiques de l'Orient, il y a, en même temps, la conscience d'une aristocratie d'esprit qui lui sert d'appui contre les pires menaces et les plus dures humiliations.

Avoir fixé ce type de „l'homme byzantin“ me paraît ne pas être indifférent pour la connaissance intégrale de ce qu'a été cette grande chose, parfois incomprise : la Rome byzantine.

VI.
BYZANCE EN OCCIDENT¹.

¹ Conférence donnée à l'Institut d'Histoire de l'Art d'Utrecht.

L'influence de Byzance s'est exercée non seulement sur tout le monde de l'Orient, mais sur le monde de l'Occident même, et on ne s'en aperçoit pas assez. Signaler cette influence, la préciser autant qu'il est possible ceci sera l'objet de cette conférence.

Elle doit constater une forte influence byzantine sur l'Occident italien, africain et espagnol, et expliquer ce que je crois, encore une fois, être la véritable interprétation occidentale de l'oeuvre de Justinien.

Mais, avant tout cela, il me faut montrer pourquoi l'influence byzantine sur le monde occidental a été infiniment plus grande que l'influence, qui a existé aussi, mais de proportions beaucoup moindres, et beaucoup plus tard, que l'Occident lui-même a pu exercer sur ce monde international, de caractère romain, orthodoxe, oriental et grec, en même temps, qui s'appelle Byzance.

La grande force de Byzance a été sa puissance d'assimilation, de réduire toute influence venant de n'importe quelle région, d'absorber tout ce qui forme l'essence même de cette complexité byzantine finissant par en arriver à une unité absolue et éternelle.

Si quelqu'un venait de la Dalmatie, de tel coin de la péninsule des Balkans, de ce petit pays cilicien de l'Isaurie, d'où étaient originaires les pirates supprimés par Pompée et qui par ses mercenaires donnera des empereurs à la Rome nouvelle; s'il était un Macédonien ou bien un faux Macédonien d'origine arménienne; s'il était un Syrien ou un Arabe, un Égyptien; si, plus tard, des Slaves bulgares et serbes ont voulu avoir la couronne de Byzance, dans toutes ces ambitions il n'y avait, et il ne pouvait y avoir, un caractère national, parce que *Byzance exclut, jusqu'à la fin, et jusque dans ses transmissions modernes, tout ce qui touche à la nationalité.*

Celui qui arrivait à se faire couronner empereur, l'était, dès ce moment, à l'ancienne façon, et il ne pouvait plus parler de son passé, qui n'intéressait personne. Ce passé ne pouvait être compromettant, ni gênant pour lui. Son caractère national représentait tout aussi peu que le caractère social qu'il pouvait avoir eu à ses origines.

Théodora avait été la fille du gardien des ours à l'hippodrome, et, cependant, elle a pu être impératrice; jamais, parmi les accusations qu'on a lancées contre elle, on ne rencontre un mot, sauf dans cette „histoire secrète“ attribuée sans raison à Procope, sur le caractère médiocre, et plutôt honteux, de ses origines.

Du reste, elle a été une actrice, peut-être une grande actrice, et, comme, à l'époque contemporaine, un glorieux prince de Bulgarie a pu, fût-ce même au prix de son trône, être le mari d'une actrice de Vienne, Justinien a pu épouser sans déchoir Théodora.

Un grand empereur de Byzance fut Basile, dont les origines ont été plus que modestes: il était employé à la Cour de Byzance pour soigner les chevaux de l'empereur Michel, qu'il a fini par faire tuer, sous un prétexte de vertu, excusant son crime et son usurpation par le fait que Michel aurait mérité, plus que d'autres, le sobriquet d'ivrogne. Or Basile n'a jamais été considéré par ses contemporains sous le rapport de ces origines.

Mais, de même que les débuts sociaux n'ont pas d'importance, le point de vue national disparaît aussitôt qu'il s'agit de l'empereur couronné, sur lequel est descendue la grâce de Dieu, qui est, par conséquent, le „basileus que Dieu garde“.

Si un Bulgare ou un Serbe, un Siméon ou un Étienne Douchane avaient réussi à obtenir le trône de Justinien et de Constantin, il n'y aurait eu dans leur action rien qui eût pu rappeler une situation antérieure de roi dans les Balkans ou dans le Pinde.

La grande force de Byzance, à l'intérieur et à l'extérieur, vient, je le répète, de cela: de cette capacité d'avoir été d'une façon permanente *un bloc*, et, dans l'histoire générale, les États seuls qui peuvent être sous tous les rapports des blocs, fixés une fois pour toujours et soutenus par une nation ou un groupe de nations reliées par une solidarité parfaite, peuvent exercer une influence sur les autres États et sur les autres nations.

Il en est autrement en Occident. Cet Occident a vécu toujours

par provinces, sans qu'il soit nécessaire de parler d'un caractère national qui aurait été totalement un anachronisme à cette époque. Maintes fois, au IV^e ou au V^e siècles, lorsque Byzance se préparait pour sa synthèse et pour son action, des prétendants se sont levés dans les provinces occidentales pour remplacer l'énergie italienne qui était depuis longtemps épuisée, mais l'ancienne Rome n'a pas reçu ces représentants des provinces de la même façon dont les représentants des provinces orientales ont été toujours reçus par la nouvelle Rome constantinopolitaine.

On parle trop souvent, mais avec un sens défectueux de la vérité et de l'authenticité historiques, de certains phénomènes locaux et nationaux qui se seraient produits dans ces provinces. En Grande-Bretagne ou dans les Gaules des prétendants surgissent qui veulent, bien entendu, s'installer à Rome: un Carausius, ou bien un rhéteur Eugène. Ce dernier est un Gaulois latinisé du V^e siècle, qui a été sans doute un excellent avocat, un orateur et qui aurait été capable d'être empereur au moins avec les mêmes qualités et jouissant du même prestige que n'importe quel des Césars improvisés qui, pendant tout le V^e siècle, jusqu'à 476, date de l'exil de l'empereur Romulus Augustulus par Odoacre, se sont succédés sur le trône romain, lequel ne signifiait rien autre chose qu'un fief donné à tel personnage insignifiant par la grâce du Germain qui commandait ses armées. Cependant l'établissement de ces prétendants de régions encore fraîches comme énergie était empêché par une espèce de conscience étroite qui subsistait à Rome.

Il y a, bien entendu, la conception essentielle que l'Empire ne peut pas être coupé en deux, qu'il ne put pas former deux États. La formule était „*imperium unicum distinctis tantum seilibus*“. Mais, dans cette unité idéale de l'Empire, Byzance a été prépondérante, pour cette raison, à côté de laquelle il y a sans doute celle de l'importance comme étendue, comme richesse, comme civilisation ancienne, héritière des monarchies millénaires de ces régions sur lesquelles régnait l'empereur qui était à Constantinople, mais qui n'a jamais pu être l'empereur de Constantinople seule, de la Grèce ou de l'Orient. C'est pourquoi tous les rois de l'Occident étaient considérés comme d'humbles sujets de la seule Rome qui avait un empereur à sa tête. Odoacre, ayant exilé, mais non remplacé, Romulus Augustulus, s'est em-

pressé d'empaqueter les insignes de l'Empire et de les envoyer à l'empereur Zénon, qu'il a toujours considéré comme son maître.

Le grand roi Théodoric, chef couronné des Ostrogoths, est venu en Italie parce qu'il avait été envoyé par un empereur d'Orient, qui voulait dégager la péninsule des Balkans de la présence des hordes germaniques. Sa fille, Amalasonte, aurait désiré vivre plutôt à Constantinople, dans un milieu infiniment supérieur à celui de la Rome déchue, et elle y aurait eu une situation analogue à celle de l'ancienne reine de Madagascar, Ranaivalo, lorsqu'elle est venue s'établir dans un hôtel de Paris. Son mari, son assassin, Théodat, qui avait changé son nom germanique pour cet autre, d'origine grecque byzantine, avait les mêmes goûts, et il a offert, à tel moment de sa carrière, pour une retraite constantinopolitaine, la cession de ses droits sur l'Italie, dans les mêmes conditions.

Clovis était plus fier que de sa royauté franque et de ses victoires sur les Burgondes et sur les Visigoths du titre consulaire que lui décerna Byzance. C'était pour lui un peu comme la décoration européenne qu'on accorde à tel souverain africain qui dispose de régions très étendues, mais qui tient à dorer sa puissance par un signe d'attention de la part de ces Européens qu'il n'aime pas, mais dont il entend tirer quelque profit pour sa situation.

Un roi des Burgondes écrivait à Constantinople pour dire qu'il se considérait comme un sujet de l'empereur unique. Les rois visigoths d'Espagne ont eu peut-être une situation plus indépendante à l'égard de l'Empire, mais ceci à cause d'une divergence religieuse, parce qu'ils étaient ariens et vivaient sous la direction des évêques de cette forme hérétique du christianisme.

Alors on peut poser ici, encore une fois, ce problème de l'origine de ce qu'on a appelé la restauration de l'Empire par Justinien.

D'abord, Justinien *ne pouvait pas penser à refaire un Empire qui ne s'était jamais défait*. Pour lui, il était l'empereur de l'Empire unique, et l'Afrique, l'Italie, l'Espagne, la France même n'étaient que des provinces d'Empire qu'il ne pouvait pas administrer directement et qu'il confiait donc à des vicaires. Il pouvait

maintenir ou écarter ces vicaires, s'il les considérait comme infidèles.

Attribuer à Justinien, préoccupé surtout par des problèmes religieux et retenu par le grand danger de la guerre de Perse, des intentions comme celles qui dirigent, d'après des idées parfois erronées, la politique contemporaine, ce serait commettre une erreur de perspective et montrer un manque d'intelligence pour les choses, si différentes, dont se compose, à travers les siècles, l'Histoire.

Si l'Afrique a été attaquée au nom de Justinien, mais pas aussi, comme on le verra, par une armée byzantine, payée du trésor impérial, c'est uniquement parce que l'Empire d'Orient se nourrissait en grande partie du commerce des grains et des denrées qui venaient par la Méditerranée. Or les Vandales, qui s'étaient installés sur les ruines de Carthage, vivaient en grande partie de la piraterie. L'action de Justinien à l'égard de ce royaume barbare doit être mise alors à côté de l'action exercée, à tel moment du XVII-e siècle, par Louis XIV contre les Barbaresques du côté de Tripolis attaquée par d'Estrées ou du côté de tel autre point de la côte africaine qu'il a vraiment désiré, à un certain moment, précédant la conquête de l'Algérie en 1830, se gagner.

Mais, entre l'Afrique et l'Italie, il y a eu toujours ce problème de la Sicile, qui a suscité les trois guerres de Rome contre Carthage.

Mais Carthage, à ce moment, c'était la Rome d'Orient, et l'Italie c'était le royaume ostrogoth. Pour cette possession, qui avait été disputée, du reste, entre les prédécesseurs de Byzance à Carthage, les Vandales, et entre les mêmes Ostrogoths, une nouvelle guerre, très difficile à supporter, a éclaté.

Mais la Méditerranée occidentale ne forme qu'un seul bassin, et il y a, jusqu'aujourd'hui, malgré la délimitation précise des États, une certaine unité, non seulement de vie économique, mais d'état d'âme entre les pays dont les côtes sont baignées par les ondes méditerranéennes.

Il a fallu même s'attaquer aussi à l'Espagne, et je parlerai bientôt de l'importance de cette nouvelle province espagnole de Byzance.

J'ai dit déjà que ce n'est pas l'empereur qui envoie des sol-

dat et qui les paye. Ces soldats appartiennent à Bélisaire, et c'est par les moyens de Bélisaire qu'ils sont entretenus. Il doit leur chercher lui-même la proie qui est nécessaire pour les nourrir.

Pour bien saisir le caractère de cette armée, qui est à l'Empire, mais pas à ses dépens, et qui gagne des batailles que l'Empire reconnaît sans rien avoir risqué lui-même, il faut chercher certaines correspondances dans la vie ultérieure de l'Europe.

Au XIV^e siècle, la royauté française a été servie dans sa guerre contre la dynastie d'Angleterre par les „grandes compagnies“. Or ces „grandes compagnies“ n'étaient pas une armée régulière formée par l'État et payée par les revenus du Trésor. Au contraire, lorsque la guerre de Cent Ans a fini, il a fallu que ces forces militaires, de caractère anarchique, soient dirigées, sous Louis XI, du côté de la Suisse, pour y être exterminées.

De même, la Sibérie n'a pas été conquise par les Tzars, mais par une poussée des Cosaques, et, lorsque les Cosaques ont fini leur oeuvre, l'Empire des Tzars a reconnu la province conquise par ces aventuriers comme faisant partie de l'ensemble de l'Empire.

Enfin, tout récemment, l'établissement des Russes en Asie Centrale ne vient pas d'un plan qui eût été formé à St.-Pétersbourg, mais de personnalités envahissantes, qui ont osé se tailler un royaume dans ces régions, et ensuite le monde officiel a fini par accepter cette situation qui ne venait ni de son initiative, ni de ses sacrifices.

J'ajouterai même qu'il faut considérer ainsi la conquête de l'Italie septentrionale par les Lombards. On raconte encore l'histoire de la trahison du successeur de Bélisaire, l'eunuque arménien Narsès, qui aurait appelé ces barbares. Or, la chose a dû se passer autrement. L'Empire a dû hériter de Bélisaire une situation qu'il ne pouvait pas maintenir, précisément parce qu'il n'avait pas les forces militaires et financières nécessaires pour consolider la conquête. Alors les Lombards, du reste très peu nombreux, qu'on aurait pu faire disparaître par un grand effort, ont été sans doute envoyés en Italie, de même que jadis les Ostrogoths de Théodoric et, par un pacte secret, on leur a permis cet établissement à Pavie, qu'ils ont gardé.

Byzance, d'ailleurs, ne les a jamais considérés comme des rois d'Italie, malgré leur établissement dans le Frioul, à Spolète

et à Bénévent, tout au fond de l'Italie, mais seulement comme des rois de „Lombardie“, et, lorsque, plus tard, les empereurs germaniques se sont présentés comme successeurs de Romulus Augustulus, passant par dessus Charlemagne, qui n'a jamais été accepté par Byzance comme un vrai empereur, les envoyés d'Otto I-er et d'Otto II se sont toujours butés au refus absolu de l'Empire byzantin de considérer ces maîtres de l'Occident autrement que comme des rois de „Lombardie“.

De l'Italie, du reste, Byzance a conservé ce dont elle avait besoin et, en gardant cette partie des côtes italiennes correspondant à sa „thalassocratie“, elle n'en a pas fait des provinces comme les autres. Le vicariat des barbares de Théodoric a été remplacé par l'exarcat, qui n'est autre chose, en grec, que le même vicariat, en latin. Les exarques étaient de hauts fonctionnaires, dont la situation correspondait à celle des vice-rois de l'Inde ou du Canada pour ce domaine maritime et colonial de l'Angleterre, cette „Oceana“, – comme l'appelait un des historiens modernes anglais, Froude, – qui a, sous beaucoup de rapports, en tant que „thalassocratie“, une ressemblance avec Byzance.

Venise est restée toujours une chose byzantine. Ses citoyens ont été des bourgeois de Byzance établis sur une autre terre. Le commerce qu'on ne pouvait pas faire par des Byzantins de Byzance a été fait par ces Byzantins extra-territoriaux; ceci par-dessus l'ancienne forme populaire, une „Romania“ comme les autres, par-dessus la tentative des Francs de relier cette région de lagunes, appartenant plutôt à la mer, qu'à l'Italie continentale. Il y a eu donc la permanence de l'influence byzantine. Le doge est un duc de caractère byzantin. Il est très fier de pouvoir se relier de la façon la plus étroite à Byzance.

Avoir un titre impérial, une alliance comme celle de tel fils d'empereur byzantin au XI-e siècle avec une princesse byzantine, Marie Argyropoulos, que l'Église occidentale a considérée avec effroi parce qu'elle avait apporté des fards de toilette inconnus dans ces régions, avec du savon et des parfums, tout cela marque combien Venise était satisfaite de se voir associée d'une façon encore plus étroite à l'Empire dont elle dépendait.

Les privilèges accordés au commerce vénitien sont, du reste, ceux de „serviteurs“ de l'Empire.

Jusque dans la vie populaire, Byzance y survit, par telles ha-

bitudes et par tels termes même : lorsqu'une Vénitienne monte sur le toit pour faire sécher le linge ou pour mieux voir dans la maison de sa voisine, elle se trouve à l'„héliago“. Or, l'„héliago“ n'est autre chose que l'endroit ensoleillé de la maison (de „hélios“). Et on circule encore par les canaux vénitiens sur la gondole, qui n'est, à cause de sa forme, allongée et recourbée, que le *κονδύλιον* byzantin, cette plume dont l'ancien nom survit dans le roumain *condeiu*.

N'oublions pas que, jadis, Venise d'aujourd'hui n'était que le Rialto, le canal le plus profond, le *rivus altus*, dont vient le célèbre pont du XVI-e siècle, mais que la vraie capitale était à Héraclée, dont le nom ne vient pas de Hercule, mais, sans doute de l'empereur byzantin du XVI-e siècle, Héraclius. Et, si on va voir ce qui a été jadis l'île, jadis si importante, de Torcello, où, à cause d'un air pestiféré, qui vient à peine d'être assaini, il n'y a que des jardins de légumes, on se trouve devant une église absolument byzantine. Tout l'entourage représente là-bas l'atmosphère qui a dû exister à une époque lointaine, alors que l'influence de l'Empire dominait toute la région.

De l'autre côté de la péninsule, à Gênes, il y avait aussi un duc, et ce duc n'était pas d'origine franque. Plus tard, au XII-e siècle, lorsque le grand empereur byzantin Manuel est mort, la chronique génoise déplore sa disparition comme si le maître ne devait plus être là, à une place d'où il avait le droit de gouverner le monde entier.

Le Midi italien est resté pendant des siècles possession byzantine, et non seulement il y avait des catépanes de l'empereur, avec une administration correspondant à celle des autres provinces impériales, mais jusque dans les documents de Bari, qui ont été tout dernièrement rassemblés dans de magnifiques recueils, on peut voir combien tels caractères phonétiques du grec s'y sont implantés, entre autres le passage, si fréquent, du *b* au *v*.

Quant à la Sicile, jusqu'au moment de l'apparition des Arabes, elle a été une chose de Byzance. Les Normands qui ont remplacé les Arabes ont conservé l'héritage de ceux-ci, en même temps que les rapports avec l'Occident. Mais sous ces deux influences il y a celle de Byzance, dans différents domaines, ainsi : dans le titre des rois, dans la langue de leur chancellerie, dans l'hierarchie administrative, comme dans la forme du vêtement

royal, tel qu'on le voit dans les robes de cérémonie de ces princes, conservées au Musée de Vienne.

Du reste, ces rois normands n'étaient que des rois d'Italie, et ces rois d'Italie ne représentent que les continuateurs des prétendants à l'Empire d'Orient, qu'on trouve, auparavant, si souvent, en Italie, ces „antartes“ qui auraient voulu aller se faire couronner à Constantinople.

Si, plus tard, l'Italie, sous la garde du Pape, s'est sentie comme un pays différent du monde byzantin, c'est pour une raison religieuse. Cette raison religieuse réside dans l'hérésie, embrassée, pour des motifs politiques, par les empereurs de Byzance, dans cette persécution des moines, dans cette profanation des icônes, qui a détaché de la domination byzantine non seulement l'Italie, mais aussi les bords du Danube, où continuait une vie paysanne se rattachant aux anciennes traditions romaines.

En Espagne, la domination byzantine a été plus profonde qu'on ne se l'imagine, et on oublie trop qu'elle s'est étendue jusqu'au dernier quart du VII-e siècle. Lorsqu'on a pratiqué des fouilles à Tarragone, en Catalogne, on a trouvé des inscriptions byzantines très bien stylisées. Et, lorsque, plus tard, on a bâti des églises qui ont un caractère différent de celles de l'Espagne proprement dite, on y a reconnu la présence de ces arcades aveugles qu'on appelle „lombardes“ parce que, venant de Constantinople, elles ont pénétré, non seulement dans les pays roumains, surtout en Moldavie, mais aussi dans le Nord de l'Italie, où du reste, à Milan, on peut voir, sous le toit de telle grande église, des ornements en céramique colorée qui correspondent à ceux qui ornent les églises de Moldavie. Et, de cette Lombardie, où l'influence byzantine dans l'ornementation des églises est devenue „lombarde“, cette mode a pénétré en Catalogne, où on voit plus d'une fois sur les fresques des inscriptions grecques même.

Ajoutons encore un élément de l'influence byzantine qu'on n'a pas encore observé.

Les rois de Castille portent jusqu'au XIII-e siècle le titre impérial, titre correspondant à celui que portaient, en grec même, à l'époque où Liutprand, évêque de Crémone, ambassadeur d'Otton I-er et d'Otton II à Constantinople, très fier de mêler des citations d'Homère à ses discours et d'appeler un de ses

ouvrages: „Antapodosis“ („revanche“), les rois italiens de la qualité, si médiocre, d'un Béranger et d'un Guy, qui se font intituler „basileis“.

Or ces empereurs espagnols ne viennent pas de Charlemagne, dont l'influence sur la Catalogne a été passagère et médiocre, mais bien de cette tradition de l'Empire qui, du reste, pouvait être accrue par tout ce qu'ont apporté les Arabes eux-mêmes, profondément influencés par la civilisation politique de Byzance.

Enfin, encore un cas. En Grande-Bretagne, les rois anglo-saxons ont le titre de „basileis“ sur leur monnaie. Ce serait une énigme, étant donnée la distance entre Byzance et ces régions. Mais il faut penser que Byzance est la „thalassocratie“, qu'il n'y avait dans la Méditerranée, et même par delà le détroit de Gibraltar, aucune autre flotte que celle de Byzance, qui a laissé des noms aussi dans la nomenclature navale des États occidentaux au Moyen-Âge.

Le commerce de Byzance envahissait tout l'Occident. La meilleure argenterie à l'époque des Mérovingiens était celle des Syriens d'Antioche. Des colonies syriennes sont mentionnées par les chroniqueurs francs, Grégoire de Tours, par exemple, dans des villes de France. Rome a eu pendant quelque temps des Papes grecs et syriens, à l'époque où il n'y avait aucune distinction de dogme entre les deux Églises, de tradition, il est vrai, si différente.

Nous ne devons pas oublier non plus que Charlemagne a été enseveli dans des étoffes d'origine byzantine, qui venaient, par la Syrie, du monde copte de l'Égypte, que toutes les représentations des Saints en Occident ne sont autre chose que la continuation des figures sur le couvercle des momies de l'Égypte et la continuation de cet art aux grands sourcils, aux yeux largement ouverts, à la figure de teint brun qui distingue ce premier chapitre syrien de l'art byzantin.

Pour revenir à la Grande-Bretagne, il y a là tout un chapitre byzantin, avec le nom grec de tel évêque, avant l'oeuvre d'Augustin, qui, comme on le sait, est arrivé à convertir l'île, la faisant passer du paganisme plein de poésie au dogme strict de l'Église romaine.

On en peut trouver un pendant dans ce qui est arrivé, au commencement du XI-e siècle, et un peu auparavant, avec les Hongrois, d'abord païens, qui, avant de se voir attribuer par le Saint-Siège la continuation de l'oeuvre carolingienne, comme

missionnaires armés de l'Église catholique, ont envoyé à Byzance des émissaires pour demander des évêques, et il y a eu des couvents orthodoxes dans ce nouveau royaume. Saint-Étienne lui-même, un saint catholique, a délivré tel diplôme en grec pour une fondation constantinopolitaine.

Telle a été la grande influence de Byzance, et on la rencontre en Occident au commencement de toute oeuvre de civilisation. Et si, plus tard, on s'est amusé à baptiser l'Empire d'Orient du terme, offensant et ridicule, de Bas-Empire, le considérant comme un simple Empire „grec“ ou une monarchie de „Constantinople“, il faut rétablir dans ses droits une des plus grandes civilisations du monde, et dans toute son étendue.

VII.

LES BALCANS ET L'EMPIRE BYZANTIN

Pour l'Empire byzantin, lorsqu'il était seulement l'Empire romain d'Orient, c'est-à-dire une partie matériellement séparée de l'Empire unique, la péninsule balcanique n'avait pas d'autre importance que n'importe quelle autre province soumise à l'autorité des empereurs, qui étaient maîtres du monde entier.

Du moment que la Dacie avait été abandonnée, sauf, sans doute, la bande de territoire, pareille à celle des raïas turques de plus tard, qui servait à nourrir et à défendre les cités impériales de la rive gauche, nécessaires comme têtes de pont pour la défense du fleuve, on pouvait être assuré que les visites périodiques des barbares ne manqueront pas. D'autant plus que les barbares étaient en partie des Touraniens, des Ouralo-Altaïques, des Turcs en perpétuel mouvement. Huns, Avars, Bulgares et Hongrois, ceux-ci d'une façon passagère, plus tard Pétchéngues et Coumans, pour arriver aux Tatars du XIII-e siècle, ils ne cherchaient pas la terre comme les Germains et les Slaves pour s'y établir et pratiquer l'agriculture, mais seulement pour dominer et pour mener, aux dépens des sujets et des voisins, une existence parasitaire. Faire reconnaître l'autorité de leur horde, recueillir des présents qui devenaient bientôt un tribut, se faire envoyer même des princesses „romaines“, – Attila lui-même avait demandé cet honneur, avec tout ce que ce mariage pouvait amener d'avantages –, tel était leur but.

Et, en se mettant en mouvement, ils chassaient devant eux, ils emmenaient avec eux, parfois de leur propre gré, car peu de peuplades dans cette situation résistent aux appâts du butin, d'autres nations qu'on est habitué à considérer comme plus douces de tempérament. On ne peut pas fixer ce que les Huns ont transporté avec eux sur une rive du Danube ou sur l'autre (les princes de Valachie plus tard provoqueront pendant leurs guerres contre les Turcs de vraies migrations de Bulgares, par

milliers, sur leur territoire), mais ce fut par les Avars, devenus leurs maîtres, que les Slaves, de différentes lignées, furent attirés dans les Balkans, où, après la disparition du régime des khans avars, ils continuèrent les raids pour leur propre compte.

Les Byzantins n'essayèrent que trois fois, sous Justinien, sous Maurice et sous Manuel Comnène, de conserver l'intégralité de la péninsule. Au point de vue militaire, cette intégralité ne leur était pas absolument nécessaire. Malgré les apparences, le Danube n'est pas une frontière. Il ne l'a jamais été, et c'est une des raisons pour lesquelles on ne peut pas admettre que l'empereur Aurélien ait transporté les provinciaux de Dacie, pour les garantir contre les Goths, sur la rive moesienne, du Sud. En effet, le fleuve offre des gués à travers lesquels les hordes passèrent plus d'une fois pour envahir les provinces impériales de la rive droite, des îles sont semées sur son large cours et, ce qu'on oublie trop, pendant l'hiver le Danube glacé permet en toute sécurité les incursions. De tout temps, par suite de ces passages si faciles, si engageants, les deux rives ont eu la même population : tantôt c'est l'élément romain, tantôt l'élément slave qui le domine des deux côtés, et, quant à l'époque la plus ancienne, il n'y eut aucune grande scission entre les Thraces du Sud et ceux qui, venant de l'autre côté, ont formé tour à tour la coalition des Gètes danubiens, puis celle des Daces de la montagne.

Byzance, qui devait tolérer ces établissements barbares, dont nous montrerons bientôt le caractère, n'avait pas besoin, pour l'entretien d'une si nombreuse population que celle de la Capitale, des produits des Balkans, occupés en grande partie par les tribus des invasions. Les données manquent sur les conditions et les proportions dans lesquelles était pratiquée l'agriculture dans les territoires perdus plutôt en apparence, mais on peut affirmer que la production était très médiocre. Les gros transports de blé nécessaires pour l'armée et la plèbe constantinopolitaine arrivaient par voie de mer, de l'Égypte, de l'Asie Mineure, de certaines îles : c'était là, et non pas au fond de la péninsule, ce que les Turcs ont appelé ensuite, en parlant des Principautés roumaines, le *kéler*.

Donc pénétrer dans les vallées balkaniques pour s'en prendre aux chefs des nouveaux venus était oeuvre difficile et peu re-

commandable, car les Impériaux furent plus d'une fois durement battus. Alors ceux qui avaient à leur disposition tout ce que leur fournissait sans trop d'efforts leur thalassocratie, leur domination de la mer, trouvèrent dans la vieille tradition des fédérés, qui peut être constatée à partir du III-e siècle à l'égard des Goths, le moyen d'établir des relations aussi honorables que paisibles avec les chefs d'une occupation qu'on n'avait pas pu empêcher et qu'on ne pouvait plus faire cesser. Byzance restait en théorie propriétaire des terres balcaniques comme des autres; elle n'aurait jamais abandonné la conception de sa souveraineté absolue et unique pour admettre à côté de l'Empire conçu comme un „État“ d'autres „États“ du même caractère. Mais elle „accueillait“ des étrangers qui, même sur la rive gauche du Danube, rentraient théoriquement dans cette conception impériale. Tous ces chefs étaient considérés comme régnant de par la grâce de l'empereur, de même que tel prince moldave du XVI-e siècle s'intitulait seigneur de son pays par la grâce de Dieu et de l'empereur turc.

On parle de guerres contre l'empereur. Il y en a eu, et de très nombreuses. Mais nous avons tort de les concevoir selon nos coutumes d'aujourd'hui: des États qui se combattent, quelle que soit leur différence de situation. Pour les Impériaux il en était tout autrement. Avec le territoire qui leur avait été concédé, avec les sommes qu'on leur payait annuellement et qui, étant sans doute ce que nous appelons un tribut, ne comportaient aucune déchéance, aucune humiliation de la part de l'empereur, avec les places de marché qu'on leur désignait aux frontières, les khans et les rois étaient tout de même des sujets, ayant la mission de défendre les frontières des terres occupées par eux. Si, comme Kroum au début, comme Étienne Douchane à la fin, ils attaquent la province impériale voisine pour obtenir plus que ce qu'on leur a accordé, ce ne sont que des rebelles: en Occident Charlemagne lui-même n'était pas considéré d'une autre façon.

D'une façon indirecte, l'Empire a cru avoir conservé toujours les Balcans, dont la possession directe l'intéressait moins que l'honneur de ne pas les avoir cédés.

Une analyse sommaire des rapports entre l'Empire et les formations politiques qu'il accepta tour à tour entre le Danube et la Mer servira à vérifier ces idées générales.

I.

Les Huns seuls ne s'offrirent pas à la Rome orientale pour un établissement dans la péninsule. Malgré la qualité de maître de la milice dans l'Illyricum, Attila se considérait, d'après les idées que les siens avaient apportées de leur lointain Orient, comme un empereur asiatique, comme un Souverain du monde entier. Dominant sur des Germains, des Slaves peut-être, sur toute une population romaine qui préférerait le joug plus léger d'un barbare ne déployant pas une pompe comme celle des Byzantins, il avait en vue surtout l'Occident, cette autre Rome, l'ancienne, où il s'attribuait le droit de régner à côté de la princesse qu'il avait demandée comme épouse. Il n'y eut pas de „Hunie“ dans ces régions des Balcans occidentaux, du côté de la Morava, vers lesquelles il dirigeait ses hordes sur le chemin qui devait le mener vers le Rhin ou vers l'Adriatique.

L'„Empire“ hun s'étant morcelé, Justinien pouvait procéder d'une autre façon à l'égard des limites septentrionales de son Empire. Sans avoir abandonné la rive gauche, où il fit du reste bâtir des châteaux sur la place d'anciennes ruines romaines, — et plus loin au moyen-âge les maîtres de la rive dace ne feront que reprendre ses fortifications, comme à Severin et à Turnu —, il employa tous ses soins à munir de châteaux la rive balcanique. Sous lui il n'y eut pas de conventions avec les barbares qui vivaient assez paisiblement dans l'intérieur de la Dacie; des relations de commerce avec leurs établissements sont attestées par les monnaies du magnifique empereur, avec le grand *m* de la *moneta* se détachant sur les autres inscriptions, rédigées exclusivement en latin. Les Slaves sont pour lui destinés à rester en dehors de l'Empire, Antes et Vénètes conservant leurs établissements dans les vallées impénétrables de la Valachie.

Ce défenseur des Balcans contre toute intrusion des „nations“ est lui-même un Balcanique, du vieux type thraco-romain. Comme Vitalien, qui, sous l'empereur précédent, Justin, à la tête non seulement de ses légions, fidèles jusqu'au bout, mais aussi des masses paysannes de ses régions, pensa à ceindre la couronne des Césars et fut arrêté sur le seuil même de la victoire, il vient de ces régions où, sous des formes romaines, ce qui est thrace, la première couche ethnique, subsiste. Celui dont on a voulu

faire, avec un nom inventé, un Slave, était plus Balcanique que les Slaves qui dominèrent ensuite la partie de la péninsule dont il était originaire. Soldat de fortune, il avait quitté un de ses villages qui avaient abrité pendant des siècles des guerriers à toute épreuve. Sans avoir fait de stage dans les armées qui avaient porté à l'Empire son oncle Justin, ce jeune homme élevé dans les délices de Constantinople avait le même esprit latin que celui-là et sa plus haute ambition fut celle de rééditer le règne purement romain d'Auguste.

Par dessus Tibère, retenu par les événements de Perse, où il dut s'humilier, Maurice reprend cette idée d'un régime romain à l'ancienne façon, de caractère européen et de langue latine. Les campagnes de ses généraux au-delà du Danube, qui devaient amener sa perte, entreprises vaines, pareilles à celles d'un Mahomet II, au XV^e siècle, contre le prince valaque Vlad l'Empaleur, montrent bien de quelle façon il entendait faire la restauration de l'Empire que cet Asiatique au nom romain considérait être sa mission.

Phocas, qui le remplaça et se souilla de son sang et de celui de toute la famille impériale, était un soudard quelconque, d'origine grecque, probablement, et, du côté européen, il eut des relations avec l'Italie, qui le reconnut volontiers. On ne peut pas soupçonner ce qu'il aurait fait comme orientation militaire et politique, car son usurpation barbare fut écartée d'une façon tout aussi cruelle par cet Héraclius, fils du gouverneur d'Égypte et portant un nom qui le rattache à la fable hellénique.

La croisade d'Asie, qui devait finir en amenant les Arabes par dessus l'épuisement égal de l'impérialisme romain et de celui, beaucoup plus ancien, des Perses, héritiers d'Alexandre-le-Grand, amena l'abandon des Balcans. Les Slaves purent donc y descendre à leur aise, sans qu'on leur livrât une seule grande bataille, pareille à celles, du reste pas trop disputées, qui donnèrent la Syrie aux Bédouins des califes. Les provinces durent se défendre obscurément d'elles-mêmes, l'empereur intervenant seulement pour encourager leur résistance ou pour amener la conclusion d'un pacte permettant aux barbares de rester dans leurs établissements en dehors de l'autonomie des villes qui se rachetaient pour les empêcher d'y entrer. Quant aux Avars, desquels dépendait la masse slave, ils purent pousser leurs raids, à la

façon de l'Asie, jusqu'aux murs de la Byzance imprenable, dans le port de laquelle le „feu grégeois“ faisait flamber les vaisseaux des Syriens devenus par la conquête du calife des „Arabes“.

II.

Les faibles successeurs du soldat de la croix byzantine ne purent rien faire contre un processus qui se poursuivait avec une inexorable fatalité. Mais c'est le second Justinien, dont le nom paraissait promettre toute autre chose, qui *appela* des barbares pour en faire le soutien d'un trône qu'il avait perdu une fois et qu'il devait néanmoins quitter en fugitif pour périr. C'est lui qui fit venir, contre ses ennemis de l'intérieur, les Bulgares, après être devenu presque un demi-barbare, ayant épousé une princesse païenne, chez les Khazars dominateurs de la steppe.

En ce faisant, le réfugié, l'empereur restauré, ayant besoin de secours, ne s'en considérait pas moins, certainement, comme un maître qui se sert de ses sujets. Les Bulgares lui firent sentir bientôt que leur conception ne ressemblait guère à la sienne.

Tout fut toléré dans les actions dévastatrices d'un Kroum. De nouveau, devant l'apparition des Arabes sur les frontières de l'Asie Mineure, devant l'attitude des populations favorables à leur égard, l'empereur Léon III dut diriger vers l'Orient ses pensées: il opposa à la netteté pauvre du monothéisme arabe la réforme de l'orthodoxie par la guerre faite aux saints, soutien d'un clergé menaçant par ses moyens et son ambition. Les Bulgares sont libres de s'étendre et de s'organiser pendant cette longue guerre civile entre ennemis et adorateurs des icônes.

Bientôt, dès la fin du VIII-e siècle, l'attention des empereurs fut sollicitée du côté de l'Italie, où les Francs, écartant, suivant l'appel des Papes menacés, les Lombards, trop tard devenus catholiques, venaient prendre la place des exarques nommés par Byzance. Ces „antartes“, ces „rebelles“, ne s'en tenaient pas, du reste, à la possession de cette Italie, où l'administration byzantine dut se réfugier dans les villes maritimes et dans ce Midi, dans cette Sicile qui faisaient, sans doute, partie de la „thalassocratie“, mais ils pensaient, bien naturellement, à gagner l'Empire entier, resté théoriquement indivisible. Si Charlemagne avait disposé d'une flotte, l'Empire aurait dû se défendre dans l'Adriatique et dans la Méditerranée. Se considérant comme l'hé-

ritier légitime des anciens empereurs d'Occident, l'empereur nommé par la Rome pontificale, — et à Constantinople on ne lui reconnaissait pas d'autre qualité, — réclamait pour lui l'Istrie et la Dalmatie, le rivage occidental des Balcons, se prévalant aussi des attaches religieuses de ce pays avec Rome, du caractère latin de leur liturgie.

L'Empire d'Orient ne réussit pas à empêcher ce qu'il considérait comme une usurpation sur ses propres droits. Il dut reconnaître l'existence réelle d'un État dont il niait théoriquement la légitimité. Bientôt, si Charlemagne ne pensa pas à pénétrer dans les Balcons, travaillant pour le rétablissement de l'unité impériale, il y eut un autre empiètement sur ce que Byzance a toujours considéré lui appartenir. Remplissant sa mission impériale, qui consistait dans la destruction du paganisme et l'opposition au schisme, le conquérant de la Germanie saxonne, catéchisée par les missionnaires anglo-saxons, ruina l'empire des Avars, dans cette Pannonie, elle-même objet de discussion entre les deux Empires, et bien entendu, dans tout ce qui jusqu'au Danube au moins dépendait de ces barbares. Or, dès l'époque d'Attila, la horde touranienne était en relations avec la Rome d'Orient. L'empereur franc organisa sa conquête, que rappelle le nom de Frankochorion; il fit bâtir comme chez les Saxons ses bourgs, qui se conservèrent dans les *grad* slaves et dans les *vár* hongrois, il y établit ses burgraves, dont les Hongrois firent leurs *porkoláb* et les Roumains leurs *párcalabi*, et, à côté, l'évêque destiné à catéchiser la population environnante. Il nomma ses ducs, dont le nom germanique de *Herzog* devint, par traduction, en slave *voévode*. Il infiltra aux sujets la notion dominante du maître du monde qu'est le „Carolus“, d'où vint pour les Slaves le nom de *kralj* et celui de *király* pour les Hongrois. La future Transylvanie, avec le territoire sur lequel devaient surgir les principautés roumaines, devint donc, par dessus les prétentions byzantines, territoire de domination et d'influence occidentales.

La crise franque dura pour Byzance presque un siècle. Lorsque l'Empire d'Occident fut matériellement démembré par la faiblesse des héritiers du grand empereur, l'emprise de cet Occident contre Byzance fut reprise par le Pape, créateur de cette forme impériale qui paraissait s'effondrer. La Rome religieuse crut devoir agir par elle-même. Le vrai héritier de Charlemagne,

dans ce sens, fut le Pape Nicolas I-er. Il fit des efforts incessants, allant jusqu'aux dernières concessions en ce qui concerne la langue liturgique, pour se gagner ces Slaves de „Moravie“, dont le chef, ce voévode aux allures royales, n'était de fait que le successeur du duc franc de cette marche d'Orient, de cette Austrasie, dégarnie de soldats et revenue à la nation qui l'habitait. Après avoir négocié avec les chefs de cette Esclavonie pannonienne et obtenu des résultats qui durent encore, le roi „morave“ étant descendu très bas, jusque dans la Dalmatie réclamée par le nouvel Empire d'Occident, où il y avait les évêques de rite latin pour le soutenir, le Pape chercha à s'attirer les Bulgares de Boris, qui, de leur côté, cherchaient par le passage au christianisme le droit de cité dans l'Europe civilisée. Il fallut la résistance habile des Byzantins, prêts aux concessions les plus importantes, pour que le chef des Bulgares devint un Michel orthodoxe à la façon de l'empereur homonyme.

III.

Pendant plus d'un demi-siècle Byzance fut arrêtée cependant dans son action balcanique, bien que, après la perte des territoires asiatiques, des îles et de cette Italie où la dynastie saxonne des Ottons remplaça, pendant la seconde moitié du X-e siècle, celle des derniers bâtards carolingiens, la péninsule dût intéresser beaucoup plus qu'auparavant les empereurs. Mais Basile I-er, créateur d'une nouvelle dynastie, s'en va sur les côtes de l'Italie envahie par les Arabes défendre un Carolingien de décadence, qu'il considère comme son vassal. Le nouvel État laïc, sorti des querelles religieuses, s'organise par les efforts d'un Léon le Philosophe, d'un Constantin le Porphyrogénète: il se donne une législation, il rédige ses manuels de gouvernement, il crée et répand un art nouveau. On était tellement incapable d'actions militaires que le Bulgare Siméon, qui croyait que sa foi chrétienne lui donne des droits à l'Empire, en dépit de son origine barbare, put se présenter par la violence, souvent victorieuse, de ses guerres à la façon byzantine, bien différentes des raids d'un Kroum, comme le vrai empereur à la place de l'enfant Constantin, d'autant plus que la carence du „porphyrogénète“ fut bientôt représentée par un César de guerre, ce Romain Lécapène qui voulut s'associer sa famille et créer pour ses fils

une dynastie: pourquoi ne pas substituer à cet usurpateur de vague origine asiatique l'ancien élève des écoles helléniques de Constantinople?

Byzance se défendit, après la mort de Siméon, qui pouvait être incommodé pendant ces actions guerrières par l'inimitié des Slaves non soumis, des Serbes, sur son flanc droit, par un mariage. Comblant d'honneur les „amis“ bulgares, dont l'„impératrice“ était une princesse byzantine, il créa un nouveau lien de dépendance, mettant fin au chapitre des luttes pour la possession de Constantinople.

Cela aurait pu durer des siècles sans la décadence rapide de l'État bulgare, dont l'aristocratie militaire disparaissait par l'usure et par le mélange avec les sujets. Les empereurs d'Orient, l'Asiatique Nicéphore Phokas et l'Arménien Jean Tzimiscès, reprenaient la mission d'Héraclius; la péninsule ne leur tenait pas tant à coeur, et le premier n'avait nullement oublié ses droits sur l'Italie, qu'il contestait aux Ottons. Mais il fallait liquider une domination tombée en déliquescence. Les Russes de Kiev étaient là pour balayer les „amis“ de Preslav. Quant ils voulurent se substituer à ceux qu'ils avaient vaincus, il fallut que les troupes byzantines, prenant Silistrie, les renvoient à leurs séjours du Dniéper.

Maintenant Byzance a, un peu malgré elle, la péninsule entière; elle cherche à l'organiser en la soumettant à l'hierarchie grecque du Patriarche de Constantinople. Mais Basile, l'héritier légitime du trône, se trouve devant un nouvel Empire des Bulgares, suscité en première ligne, avec des seigneurs macédoniens et les populations vlaques, albanaises mêlées aux Slaves de cette région, par les représentants de la liturgie slave, des lettrés conservant la tradition historique. Un pareil établissement d'opposition lui paraît d'autant moins tolérable qu'il menace la communication avec l'Adriatique par la vieille voie romaine. Par des efforts répétés il réussit à écarter cette révolte opiniâtre.

Il n'y a maintenant dans les Balcons que la seule puissance de l'empereur légitime et unique. Contre les derniers barbares touraniens, comme la bande des Pétchégnègues, Isaac Comnène, empereur militaire au milieu des époux des princesses héritières de Basile, renouvelle la tentative de Maurice sur les Slaves, déjà avant la dynastie des Comnènes et, sous ces restaurateurs de l'Empire, le danger turc immobilise en Asie les forces byzantines; ce que

les croisés d'Occident gagnent sur les Infidèles ils l'organisent pour eux de cette façon féodale qui déteint de plus en plus sur les Byzantins aussi.

Dans les Balcans, le grand Comnène Manuel, qui veut avoir le Danube et l'Adriatique, régler les affaires de la Hongrie, intervenir chez les Russes et faire sentir son autorité en Italie, emploie, pour dominer sans administrer, les procédés que les relations avec les ducs d'Antioche, les comtes d'Édesse, les rois de Jérusalem lui ont enseignés, de même que son origine hongroise par sa mère et ses mariages latins. Il préside sur la péninsule qui de fait ne lui appartient pas.

Lorsque la quatrième croisade vient clore le chapitre brillant de l'offensive byzantine, l'idée impériale émigre en Asie. Pour les Balcans, abandonnés de force aux „États successeurs“, Bulgares et Serbes, il n'y a qu'une seule action byzantine: la création du despotat d'Épire.

Son rôle fut assez grand, mais pas à l'égard des Balcaniques eux-mêmes. Dès la fin du XI-e siècle, les Normands, qui se considéraient comme les héritiers, ayant des droits sur l'Empire, des gouverneurs byzantins dans l'Italie méridionale, s'étaient présentés dans les Îles Ioniennes et à Durazzo. Après un siècle la dynastie des Angevins, poussée par le Pape, reprend ce programme, et Charles d'Anjou appellera à la vie sous son sceptre les Albanais. La guerre contre les Aragonais pour la domination dans la Méditerranée put seule empêcher cette nouvelle tentative de latiniser les Balcans, après celle de Charlemagne et celle de l'Église d'Occident.

La Byzance orthodoxe restaurée en 1261 n'a rien abdiqué de ses prétentions. A une époque d'archaïsme culturel, les empereurs ont encore la conscience de devoir dominer tout un monde de barbares mouvants. L'Église, sortie plus forte de son isolement asiatique, est capable de doubler et de remplacer l'Empire. Mais la terre balcanique est maintenant définitivement sous d'autres puissances, influencées par la multiplicité des États d'Occident, qui ne se reconnaissent aucun devoir envers les successeurs de Constantin et de Justinien. Byzance mourut comme une annexe latine, que ne soutenaient plus contre les Turcs ces Latins dont sous tant de rapports elle dépendait depuis deux siècles de lente décadence, de molle agonie.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Pages

I.

NOTES D'UN HISTORIEN RELATIVES AUX EVÉNEMENTS DES BALCANS (1914)

Chapitre	I. — La pé étration bulgare et l'Empire d'Orient . . .	3
„	II. — La byzantinisation lente des fédérés bulgares . . .	13
„	III. — L'essai d'assimilation des Bulgares par le baptême byzantin	81
„	IV. — Restitution de l'Empire sur le Danube et l'avènement politique des races nouvelles	21
„	V. — La reconquête de Manuel Comnène	28
„	VI. — Vlaques et Bulgares	34
„	VII — Derniers phénomènes balcaniques avant la conquête turque	45

II.

FORMES BYZANTINES ET RÉALITÉS BALCANIQUES. (CONFÉRENCES EN SORBONNE).

Chapitre	I. — Constantinople et la thassalocratie byzantine . . .	51
„	II. — Les anciens Balcaniques et la Rome byzantine . . .	66
„	III. — Le tzarat : son sens, son droit, ses bornes . . .	83
„	IV. — Restauration byzantine, installation russe offensive. Tentatives de „Bulgaries“ en Macédoine. „Esclavonies“ diocléennes et rasciennes	98
„	V. — Influences latines en Orient ; poussée normande, royauté serbe et empire „vlaque“	117
„	VI. — Les Paléologues et l'infiltration latine	136

III.

RELATIONS ENTRE L'ORIENT ET L'OCCIDENT (CONFÉRENCES EN SORBONNE).

Chapitre	I. Délimitation des deux régions	165
„	II. — Antagonisme religieux entre l'Orient impérial et l'Occident de Théodoric	173

	<u>Pages</u>
Chapitre III — Justinien et sa conception de l'Empire	189
„ IV. Les „Romaniae“ autonomes de l'Occident	205
„ V. L'Empire par les Francs et le rôle de la „Romania“ occidentale	223
„ VI. — Les deux formes d'Empire et le „peuple“	233
„ VII. — Byzantins et Italiens au X-e siècle en Occident. Une nouvelle forme impériale	251
„ VIII. — Orient impérial et Occident populaire devant le devoir de „croisade“	265
„ IX. — Les „Romaniae“ des cites libres et les formes d'Empire	277
„ X — Chevalerie occidentale en Orient	287

IV.

Y-A-T-IL EU UN MOYEN-AGE BYZANTIN ?	299
-------------------------------------	-----

V.

L'HOMME BYZANTIN	313
------------------	-----

VI.

BYZANCE EN OCCIDENT	327
---------------------	-----

VII.

LES BALCANS ET L'EMPIRE BYZANTIN	341
----------------------------------	-----